REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XLII. — 1er NOVEMBRE 1927.

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1927

054
R3274
1927, v. 61

NOV 21 1928
244653
B. P.

LE BILAN

PREMIÈRE PARTIE

Comme d'habitude, Kate Clephane fut réveillée par le soleil de la Riviera entrant de biais sur son lit. C'est ce qu'elle aimait de cette modeste chambre de l'*Hôtel de Minorque et de l'Univers :* être réveillée par le soleil. Pourvu que ce ne fût pas trop matin...

D'aurore, il n'y en avait plus pour Kate Clephane ; cette première heure du jour lui rappelait trop de bonheurs perdus : retours de bals où elle avait dansé à rendre l'âme, de soupers qui ne finissaient plus, où elle émerveillait la table du récit de ses gains, — ah ! sa chance au jeu, dans le temps, ou bien quand des amis, ayant risqué un louis pour elle, revenaient lui fourrer des billets de mille plein les mains.

C'étaient encore des retours au petit jour, à l'heure où les buissons pâlissent sous les fleurs et que les volants de sa robe s'accrochaient aux arbustes tandis qu'elle montait à tâtons le perron de la villa close. Et alors sur le seuil, sous le rideau embaumé des lauriers, la surprise, — mais oui, puisque c'était convenu que l'on restait amis, — la surprise d'un baiser et l'étreinte violente, et de nouveau sur les lèvres l'empreinte de lèvres jeunes, si jeunes qu'elles restaient fraîches après une nuit d'alcool et de jeu. Jamais elle n'avait permis à Chris d'entrer chez elle à cette heure-là, même quand il n'y avait personne à la maison que Julie la cuisinière. Elle avait son

Copyright by Edith Wharton, 1927.

honneur, on devait bien s'en souvenir, au lieu de la déchirer à tort et à travers.

Voilà ce que le lever du jour rappelait à Kate Clephane, comme à presque toutes celles de son âge, pensait-elle. Quarante-deux ans (mais non, quarante-quatre depuis la semaine dernière !) Depuis vingt ans, elle ne vivait plus qu'avec des femmes de son espèce et elle avait fini par croire qu'il n'y en a pas d'autres. Elle se figurait pourtant qu'elle aurait pu mener une autre vie. Ah ! si elle avait rencontré le vrai amour au bon moment !

Elle se rappelait sa semaine, la semaine bienheureuse, cette petite semaine de sept jours comme toutes les autres, il y avait six ans tout juste, quand elle avait été s'enterrer avec Chris dans un trou de Normandie où il n'y avait pas de chemin de fer à moins de quatre lieues à la ronde. Le fermier les avait conduits dans sa carriole jusqu'à la ferme enfouie sous les pommiers. On partait le matin pour toute la journée. On s'asseyait au bord d'une rivière à l'ombre des saules et des vieilles églises moussues, et il peignait.

Pendant sept jours, tous les matins, elle avait assisté au réveil de la ferme, à travers les rideaux, tout en faisant sa toilette, se plongeant dans l'eau froide, se coiffant, se hâtant de se faire le visage avant que Chris ouvrît les yeux : la lumière du matin est sans pitié, passé trente ans ! Elle se rappelait tout et comment elle pensait alors qu'elle était faite pour être fermière et pour élever des poules. Chris pensait, lui aussi, qu'il était né pour être peintre et qu'il se serait déjà fait un nom, si ses parents ne l'avaient rappelé à Baltimore pour le faire entrer dans une banque, à peine sorti de Harward.

Ils n'avaient jamais recommencé. Lui ne l'avait jamais proposé et il avait laissé tomber ses allusions à elle, ou n'y avait répondu que par un éclat de rire. Elle avait vite compris qu'il ne fallait rien brusquer. Plutôt manœuvrer et attendre. Mais quand est-ce qu'une femme a une autre ressource ? Manœuvrer et attendre... Depuis ces dix-huit ans qu'elle vivait séparée de son mari, est-ce qu'elle avait fait autre chose ? Quelquefois, comme ce matin, toute seule dans sa triste chambre d'hôtel, elle se réveillait lasse et vaguement écœurée de tout ce qu'il avait fallu endurer, feindre, inventer de ruses, affecter d'insouciance ou accepter d'humiliations pour en arriver là.

— Aline!

Après tout, il faisait du soleil, il y avait au plafond le reflet de la mer bleue agitée par le vent; une journée nouvelle commençait, avec une bonne tasse de chocolat tout chaud et la perspective d'un chapeau neuf à essayer chez la modiste.

— Aline!

Kate était descendue dans cet hôtel bon marché pour pouvoir garder sa femme de chambre. On ne peut pas tout s'offrir, surtout depuis la guerre. Elle préférait manger du veau tous les soirs et ne pas avoir à faire ses raccommodages et à se coiffer, — coiffer cette masse de cheveux intempestifs qui avaient survécu au naufrage de sa jeunesse et qui peut-être laissaient croire à ses amis qu'elle en avait sauvé encore d'autres restes.

Et puis, pour une femme seule qui, après avoir eu trente-neuf ans pendant plusieurs années, venait de s'en avouer subitement quarante-quatre, une servante comme il faut faisait bien dans le paysage. Par exemple, quand on arrivait dans un nouvel endroit, pouvoir dire négligemment au portier arrogant : « Ma femme de chambre suit avec les bagages. »

— Aline!

Aline, laide, correcte et énigmatique, arrivait avec le plateau; une délicieuse odeur la précédait.

Mme Clephane se souleva sur un coude rose, secoua sa chevelure sur ses épaules et interrogea :

— Des violettes?

Aline laissa échapper un sourire froid :

— De la part d'un monsieur.

Sa maîtresse rougit. Elle le savait bien, qu'il y avait du bonheur en route ce matin-là. Ne l'avait-elle pas senti aux caresses du soleil dont les doigts d'or lui ouvraient délicatement les paupières et se frayaient un chemin à travers ses cheveux? « Comme je suis superstitieuse! » se dit-elle. Elle eut un petit rire anxieux.

— Un monsieur?

— Le petit boiteux qui apporte le journal, celui pour qui Madame a été si bonne!

Et elle arrangeait le plateau avec ses mouvements calculés.

— Pauvre enfant!

Et la voix de Kate tremblait vraiment pour le petit marchand de journaux. Des larmes lui jaillirent des yeux, larmes

de sympathie pour le pauvre petit visage ardent et non de pitié pour elle-même. Elle se passionnait pour ses bienfaits; le moindre signe de reconnaissance la touchait sans mesure. C'était sa faiblesse ou sa force, elle ne savait pas au juste.

— Pauvre, pauvre petit, sa mère va le battre si elle apprend... Il faut le chercher aujourd'hui même, lui rembourser ces fleurs.

Elle serra le bouquet contre son visage. En le soulevant du plateau, elle découvrit un télégramme. Une dépêche! C'est une chose qui ne lui arrivait plus souvent, mais pourquoi pas une fois encore, une fois seulement? Pourquoi pas ce matin, ce matin où le soleil l'avait réveillée avec tant de promesses? Pourquoi ne viendrait-il pas enfin, le message qu'elle attendait depuis trois ans, oui, exactement depuis trois ans et un mois, un seul mot de lui, qui dirait : « Reprends-moi » : elle n'en demandait pas plus long.

Elle s'empara du papier bleu et se tourna contre le mur pour se cacher d'Aline. Quand elle cessa de sentir sur elle les regards de la femme de chambre, elle déchira le pli et lut : « Madame Clephane décédée. »

Elle frissonna. Morte? Pas que je sache! Vivante, au contraire, bien vivante, et aujourd'hui plus que jamais, avec le soleil dorant ses cheveux, cette odeur de violettes et cette jolie brise de Méditerranée. Qu'est-ce que c'était que cette mauvaise plaisanterie?

Remise du premier choc, elle relut avec calme, et le jour se fit dans son esprit. C'était l'autre Mme Clephane qui était morte, la vieille, sa belle-mère. Sa première pensée fut : « Grand bien lui fasse! » Pourtant, il faisait si bon vivre par un matin pareil! Ce devait être horrible d'être morte. N'importe, elle était délivrée, à jamais délivrée de la vieille Clephane, et c'était un bon débarras.

Elle s'arrêta un moment à cette agréable pensée, et se mit à réfléchir aux conséquences : « Mais alors... mais alors... Anne, ma petite Anne... »

A ce nom murmuré, ses yeux se mouillèrent encore. Depuis des années, elle avait barricadé son cœur contre sa fille et voilà que l'enfant brusquement en reprenait possession, chassant le reste, tout le reste, effaçant jusqu'à l'image de Chris, comme si la figure de son ancien amant n'avait plus été tout à coup que le

plus vague des fantômes. « Anne!... J'espère qu'à présent on voudra bien me la laisser voir! »

Elle ne savait pas qui était désormais cet « on », maintenant que le chef du bloc, sa redoutable belle-mère, n'était plus. Hommes de loi, juges, tuteurs, gardiens, tous les ennemis naturels de la femme. Elle fronça les sourcils, et chercha à se recueillir. A qui la garde de l'enfant, à la mort de son père, avait-elle donc été confiée? L'écrasante autorité de la vieille avait tellement anéanti la personne du tuteur, que Kate eut besoin de quelques minutes pour la retrouver derrière l'encombrante figure.

« Fred, parbleu, ce pauvre vieux Fred Landers », et elle sourit doucement à ce visage de son passé. « Fred! Je ne pense pas que, laissé à lui-même, il prenne sur lui de me priver de mon enfant. Et d'ailleurs, à présent, ce doit être une jeune fille, une grande jeune fille. »

Le télégramme s'était échappé de ses mains, qu'elle agitait nerveusement en comptant sur ses doigts. Voyons, quel âge pouvait avoir la petite Anne? Si Chris avait trente-trois ans, et il les avait certainement, — mais non, rien que trente et un, il ne pouvait avoir plus de trente et un ans! Puisqu'elle en avait quarante-deux,... et elle s'était toujours dit qu'ils avaient neuf ans de différence, ou plutôt, non... c'est onze; neuf ans, oui, si elle en avait eu vraiment quarante-deux, mais était-ce vrai? Ou, Seigneur, en aurait-elle déjà quarante-cinq? Mais alors, si c'était vraiment quarante-cinq, — supposons une minute que ce soit quarante-cinq, — comme elle s'était mariée à vingt et un, et que la petite était née le deuxième été de son mariage, elle aurait donc près de vingt ans... Vingt ans, soit! Quel âge cela donne-t-il à Chris? Il devait être plus âgé qu'il ne paraissait. C'est bien cela. Cet air gamin qu'il avait, c'était un air qu'il se donnait pour faire croire entre eux à une grande différence d'âge. Il était bien capable de jouer ce tour-là pour réserver l'avenir... Mais s'il n'avait que trente et un ans, et elle quarante-cinq, quel était l'âge d'Anne? Et ses doigts impatients recommençaient tous les calculs.

Venue de très loin, la voix de la femme de chambre faisait observer à Madame que le chocolat refroidissait. Kate se mit sur son séant, examina la chambre et demanda son miroir. Il fallait en finir avec cette question d'âges.

Comme Aline présentait la petite glace, on frappa à la porte. « Encore une dépêche ! » dit-elle, après avoir ouvert, en souriant discrètement. Encore! Pour le coup, Kate sauta du lit. Cette fois, voyons, ce ne pouvait être qu'un mot de lui, enfin! En même temps, cette préoccupation, en un tel moment, lui faisait honte. Décidément, la solitude démoralise, se dit-elle, et puis sa fille était si loin, si invisible, si inconnue ! et Chris en un instant était devenu si présent, bien qu'il y eût trois ans de leur rupture. Et à son âge!.. Elle ouvrit en tremblant le deuxième message. Depuis le soir de l'armistice, son cœur n'avait battu si fort.

« New York. — Maman chérie, je veux que vous veniez tout de suite à la maison pour vivre avec moi. Votre fille, Anne. »

— Madame avait demandé son miroir, rappela discrètement Aline.

Kate saisit la glace et la scruta avidement. Elle ne distingua rien d'abord, puis, à la vue du nimbe radieux de ses cheveux fous, elle sourit. Bientôt le sourire s'effaça. Elle venait de découvrir pour la première fois que ses tempes grisonnaient et des larmes coulèrent sur son visage transfiguré.

— Aline, — la servante épiait la scène du coin de l'œil, — la poudre Rachel, je vous prie.

Tout à coup elle laissa tomber la glace et la houppette, se cacha la figure dans les mains et elle éclata en sanglots.

II

Elle sortit une heure après; ses idées valsaient et tourbillonnaient dans sa tête comme la poussière ensoleillée que le vent faisait tournoyer. Elle ne pensait que des choses folles. La tempête soufflait en elle comme dans le paysage par cette matinée de mistral où tout semblait danser et virevolter, comme si les choses les plus pesantes, les rues, les maisons étaient subitement devenues impondérables.

Pour se reconnaître, elle descendit une des ruelles blanches qui conduisent à la mer et regarda fixement le fragment d'azur aperçu entre les maisons avec un sentiment nouveau de sécurité : on eût dit que cette surface, dans un monde en démence, était la seule chose solide. « Quel bonheur, songea-t-elle, que

la mer soit forte aujourd'hui ! » Cristallisée par la lumière, la nappe éblouissante semblait monter à sa rencontre, tandis qu'elle volait sur le trottoir.

Elle s'assit sur un banc comme si elle s'accrochait au bordage d'un bateau et continua de reposer ses yeux sur la Méditerranée.

Afin de rassembler ses idées, elle essaya d'abord de se figurer qu'il n'y avait rien de changé, qu'elle n'avait pas reçu de télégrammes et qu'elle continuait à mener sa vie ordinaire, toute réglée d'avance sur le petit calepin qu'elle portait dans son réticule. Toutes ses relations présentes tenaient dans cette grande ville de la Riviera où elle s'était réfugiée en 1916 après la rupture avec Chris et où, après deux ans de « service », qui lui avaient valu la médaille de la Reconnaissance française, elle pouvait marcher la tête droite et même regarder d'un peu haut certains nouveaux venus.

Elle ouvrit son carnet : à onze heures chez la modiste, à onze heures et demie chez la couturière. Jusqu'à deux heures, rien. A deux heures, une promenade lente et solennelle avec Mme Minitry, dans la dernière victoria de maître de la ville; de quatre à six, thé-bridge chez la comtesse Lanska. Passer chez le recteur de l'église américaine pour la réunion du Comité des Dames des pays dévastés au sujet de la vente de charité. Enfin, un petit dîner au Casino avec les Horace Betterly et quelques autres intimes. En somme, un jour plutôt moins occupé que la moyenne. Et maintenant... Maintenant, excepté la robe et le chapeau, elle était tentée de tout balancer, cette promenade assommante avec la vieille dame ennuyeuse et protectrice, le bridge où elle perdait tout ce qu'elle voulait avec cette bande de Laura Lanska, composée de rastaquouères de troisième ordre, l'interminable discussion chez M. le recteur, sur le point de savoir si l'on pouvait décemment inviter Mme Schlachberger à tenir un comptoir, avec ce nom à coucher dehors ! Et le petit dîner avec les Horace Betterly et leurs amis bruyants et ternes, qui avaient soif de « voir la vie », comme si, pour la voir, la vie, il ne fallait pas avoir l'esprit de l'imaginer.

Il ne tenait qu'à elle de fuir et de ne plus jamais revoir tout ce monde-là.

« Ma fille... Ma fille Anne... Oh ! vous ne connaissiez pas ma petite fille ? Elle a changé, n'est-ce pas ? Les enfants vous ont des manières de grandir... Mais oui, cela vieillit une

pauvre maman de traîner à sa suite une géante pareille. Oh ! je grisonne, vous savez, là, aux tempes... Fred Landers? C'est vous vraiment ? Cher vieil ami ! Mais non, voyons, je ne vous ai jamais oublié. Vous m'auriez reconnue?... Est-ce bien sûr? voyez mes cheveux gris. Mais les hommes ne changent pas, ils ont de la chance, les hommes ! Et votre bague-cachet égyptienne? Vous voyez, je me rappelle tout. Ma fille, ma fille Anne... laissez-moi, que je vous présente à ma grande fille... Ma petite Anne... »

Elle s'apercevait qu'en pensant aux années qu'elle avait vécues loin de sa fille, elle s'arrêtait toujours à l'épisode de Chris. Cependant, c'était bien plus tôt, — il y avait dix-huit ans, — qu'elle avait « perdu » Anne. C'était un euphémisme dont elle se servait (ainsi les anciens, pour amadouer les Furies, les nommaient Bienveillantes), car jamais une mère n'avouera, fût-ce à son amie la plus intime, qu'elle a volontairement abandonné son enfant.

C'est pourtant ce qu'elle avait fait. Elle avait beau reculer et se dérober à la réalité, elle était bien forcée de se rendre à l'évidence. Elle avait abandonné sa fille, une fillette de trois ans. Elle l'avait fait avec horreur, avec arrachement, et en même temps avec un soulagement ineffable, parce qu'elle échappait à l'oppression de sa vie conjugale, à l'asphyxiante atmosphère d'égoïsme et d'indifférence qui émanait de John Clephane comme l'acide carbonique sort des fentes d'une cheminée. « Je ne pouvais pas respirer », c'est ce qu'elle avait dit et ce qu'elle se disait encore pour sa défense, quand elle faisait sincèrement son examen de conscience.

Ce mot, elle avait eu l'imprudence de le dire pour la première fois, hélas ! à Hylton Davies. Deux mois plus tard, elle se trouvait sur son yacht, voguant vers les Indes orientales. Là encore, au bout de quinze jours, elle dut s'avouer qu'elle ne respirait pas mieux. C'était un autre genre d'asphyxie, mais c'était toujours le même supplice. C'est au bout d'un an qu'elle avait écrit à son mari. La lettre resta sans réponse. Elle supplia de nouveau : « Au moins laissez-moi ma fille... Sans elle, je ne peux pas vivre. J'irai vivre avec elle où vous voudrez. » Pas de réponse. Elle écrivit à sa belle-mère. L'homme d'affaires de Mme Clephane renvoya la lettre non décachetée. Alors, elle écrivit à la nourrice de l'enfant. Elle reçut une réponse de la

même source administrative; on la priait de cesser d'importuner la famille de son mari. Elle se résigna.

De tout cela elle ne se rappelait que la séparation d'avec Anne et ses vains efforts pour la ravoir.

De son libérateur, de Hylton Davies, au sens profond du mot, elle ne se rappelait rien. Il était venu à elle avec son langage fleuri, son costume de yacht et le beau bateau brillant et les palmiers et l'attirail classique de boissons fraîches et de luxe tropical, faux comme un séducteur de roman et bête comme un don Juan de chromo. Il avait disparu de sa vie, effacé dans un fond de tableau très lointain où une femme qui s'appelait comme elle se trouvait près de lui, en robe de mousseline, une ombrelle blanche à la main, sans plus de corps qu'une vision.

Combien morne le désert des années qui avaient suivi! Années monotones passées à Saint-Jean-de-Luz, à Bordighera, à Dinard. Une fois, elle était retournée en Amérique pour la mort de sa mère. C'était en plein été, et Anne, qui avait alors dix ans, était au Canada avec son père et sa grand mère. A New-York, Kate se sentit complètement dépaysée. Dans la petite ville du Sud dont elle était originaire, elle n'avait retrouvé que quelques parentes âgées à mines réprobatrices. Elle se sentait seule, impuissante, devant la société new-yorkaise si puissamment organisée et défendue.

Dans sa folie, elle rêva d'une fugue au Canada : si elle enlevait sa fille! Mais c'était un projet qui exigeait argent, amis, puissance, richesse; et toutes ces choses lui manquaient. Découragée, elle laissa tout en plan et reprit le premier paquebot pour la France.

Depuis sa rencontre avec Chris, tout cela s'était effacé. Pour la première fois, elle avait eu l'impression de respirer à pleins poumons. La vie avait commencé pour elle ce jour-là. Il avait eu beau la faire souffrir, n'importe! Elle lui devait encore tout. Son vrai moi datait de cet amour. A trente-neuf ans! Jamais sans lui elle n'aurait eu de personnalité, et encore avait-il fallu la payer cher. Les années d'expiation et de détresse solitaire, toute sa vie d'autrefois, s'étaient vues balayées, souillées par des folies dont la mémoire la faisait rougir.

Pauvre Chris! Ce n'est pas qu'il fût vraiment vicieux, mais il avait un absurde besoin de sensations qu'il tenait pour des stimulants indispensables à un artiste. Elle ne pouvait arriver

à concilier cette soif de distractions violentes avec le reste de ses goûts, avec cette brillante intelligence qui la transportait dans des régions insoupçonnées pour elle. Être capable de ce jeu supérieur de l'esprit, de ces coups d'aile de la pensée, et ne pas pouvoir se passer des cartes, du caprice des foules bruyantes, de tous ces plaisirs vulgaires inventés pour la satisfaction des imbéciles! Maintenant encore, quand elle cherche à l'évoquer, c'est dans ce bruit impur et importun de fête, de bouchons de champagne qui sautent, de gens qui crient, que lui apparaît la figure de l'homme qui l'avait aimée et fait naître à la vie.

A onze heures, sans savoir comment, elle se trouva devant la porte de la modiste. Elle entra d'un air détaché et demanda vivement le chapeau qu'elle devait essayer. Sa figure devait respirer le bonheur, car la vendeuse ne put s'empêcher de lui rendre son sourire.

— Madame a ce matin une mine!... On voit bien que le mistral ne lui fait pas peur!

On lui apporta le chapeau. C'était la copie du modèle qu'elle avait choisi; elle fut tout étonnée de le trouver affreusement jeune et même ridicule : est-ce ce modèle qui lui avait plu, ou est-ce que vraiment elle s'habillait toujours comme une petite folle?

— Vous oubliez que j'ai une grande fille, madame Berthe!

— Allons, Madame plaisante.

Elle se redressa avec dignité :

— Une fille de vingt et un ans, s'il vous plaît! Je vais la rejoindre la semaine prochaine. Que penserait-elle de moi si j'arrivais avec un chapeau plus jeune que le sien? Montrez-moi quelque chose de plus foncé; tenez, ce chapeau-là, avec des feuilles d'automne. Regardez mes tempes qui blanchissent; ne me coiffez pas comme une poupée. Combien ce renard bleu? J'aime bien une fourrure grise avec des cheveux gris.

Elle partit enfin, offensée parce que la modiste refusait de prendre au sérieux ses cheveux gris. Mais quoi! si on la traitait comme ces écervelées qui se croient toujours aussi jeunes que leurs filles, c'était sa faute : ses robes, ses façons, sa tenue, tout en elle avait contribué à créer cette confusion.

La même scène se répéta chez la couturière; la petite blouse excentrique qui était préparée pour elle la fit rougir. Un mouchoir de soie orange sortait de la pochette de côté où se brodait le dessin d'une ancre!

Comme elle n'était plus obligée de compter (c'est la première fois qu'il lui arrivait de penser qu'elle était riche), elle persuada la couturière de reprendre cet objet déplacé et commanda en échange quelque chose de très sobre et de très ouvragé qui, naturellement, coûtait beaucoup plus cher. Il faut le dire : si, depuis ce matin, elle se sentait des ailes, c'est un peu que s'était évanouie la question d'argent.

Pour déjeuner, elle se sentit d'abord tentée par un petit restaurant dans une rue discrète, et puis elle fut reprise par sa vieille habitude d'aller où il y avait du monde, par le besoin de se frotter au troupeau des inconnus, et elle se dirigea automatiquement vers le Casino où elle s'assit à la dernière table demeurée libre, en plein soleil, au bruit assourdissant d'un orchestre de cuivres. Après tout, comme disait Chris, c'est encore dans une foule qu'on se sent le plus seul... Mais non, ce n'est pas du tout la solitude qu'elle cherchait. Elle n'avait jamais pu la supporter longtemps. La foule avait d'abord été une distraction, puis était devenue une habitude et, de se trouver seule à seule avec ses pensées, c'était comme le tête-à-tête avec une étrangère.

Elle chercha à se distraire en regardant les visages des inconnus qui l'entouraient. Leur multitude lui devint bientôt insupportable ; elle se sentit perdue au milieu de cette foule de fêtards : personne n'y savait ce qui lui arrivait d'extraordinaire ; personne ne s'y doutait que sa fille unique l'attendait dans un bel hôtel à New-York, où elle allait rentrer dans quelques jours, mais oui ! avec l'aisance d'une maîtresse de maison qui rentre d'une longue absence après un grand voyage.

Le besoin de raconter la nouvelle à quelqu'un la décida à ne rien changer au programme de sa journée. Avant de quitter l'hôtel, elle avait annoncé son départ à Aline qui n'en revenait pas, — cela faisait plaisir de pouvoir étonner Aline, — et avait dépêché la soubrette à la poste avec deux télégrammes, l'un pour New-York, le second pour Paris, adressé à une Compagnie transatlantique. Dans le premier, elle disait : « J'arrive, ma chérie. » C'étaient les mots dont elle se servait autrefois quand la petite l'appelait de la nursery. Cet appel impatient, volontaire, dont l'écho l'avait poursuivie tant de fois dans ses nuits sans sommeil : « Maman ! Maman ! je veux ma maman ! » Ces mots étonnants, elle aurait bien envie de les répéter tout haut

à Mme Minitry, devant la porte de qui elle allait arriver. Mais comment expliquer à la vieille dame, qui était sourde et ne pensait qu'à soi, pourquoi le cri de l'enfant avait si longtemps résonné dans le vide ?

Elle trouva Mme Minitry dans tous ses états à cause de sa chaufferette. La bonne dame fut plus d'un quart d'heure à lui expliquer que la femme du pasteur, qu'elle avait emmenée la veille, s'était emparée du précieux objet, « figurez-vous, sans me demander seulement la permission, et n'avait plus retiré de dessus ses vilains pieds. Obligée d'arrêter, ma chère, et de demander au cocher s'il n'avait pas oublié la chaufferette; et là-dessus, savez-vous ce qu'elle a l'aplomb de me répondre, cette Mme Merryman? Elle me dit : « C'est moi qui l'ai; merci, chère amie, cela vous tient si chaud par ces temps de mistral. » Pourtant, quand on n'a pas sa voiture et qu'on passe sa journée à trotter dans les rues, voyons, est-ce qu'on a froid aux pieds?... »

Mme Minitry demeurait fermement persuadée que sa victoria de louage et son attelage somnolent constituaient un des moyens de locomotion les plus rapides, inventés par le progrès moderne. Elle parlait de sa voiture comme elle eût fait d'un avion. Elle redoutait les petites rues et quand elle était obligée d'y faire une visite, elle faisait attendre au coin comme s'il s'était agi du choix d'un champ d'atterrissage.

Il y avait trente ans que Mme Minitry était venue sur la Côte d'Azur soigner les suites d'une bronchite et, y trouvant le climat plus doux et la vie plus facile qu'à Brooklyn, elle n'était jamais retournée; ce qu'elle avait laissé là-bas, quels liens elle avait eu à rompre, Mme Clephane n'avait jamais pu le deviner, car son amie était tellement noyée dans les petits détails et ces détails prenaient de telles proportions que tout le reste disparaissait, même s'il s'agissait d'elle. De temps en temps une nièce de Bridgeport envoyait un bocal de pêches à l'eau-de-vie; une lettre d'un neveu de Brooklyn annonçait un remboursement d'hypothèques ou une diminution de revenus. Alors la famille émergeait de ses brumes d'outre-mer et un moment on voyait Mme Minitry satisfaite ou irritée de cette irruption. Mais qu'étaient ces émotions, même les plus vives, en comparaison de la détresse où la plongeait par exemple la disparition de la chaufferette ou la visite de la quêteuse de l'Armée du salut qui revenait par erreur pour la deuxième fois dans le même mois,

ou encore un cheval boiteux que le loueur remplaçait pendant une longue semaine, sans tenir compte du danger, par un autre animal, pensionnaire depuis vingt ans de la même écurie, et que le patron prenait la peine de conduire lui-même, pour que Mme Minitry ne manquât pas sa promenade.

Kate écoutait ces histoires pour la centième fois. Elle avait tenu autrefois Mme Minitry pour une vieille dame très bien, un peu fière et assez terre à terre, mais entourée d'une certaine atmosphère de distinction et ayant un charmant vocabulaire suranné, qui rappelait les « signataires » et les vieux généraux de l'époque coloniale ; tout cela était rafraîchissant et changeait agréablement de la préciosité de Mme Merryman ou du perpétuel argot du ménage Betterly. Mais aujourd'hui, comparée à certaines figures longtemps presque oubliées qui faisaient partie du décor de la famille Clephane, et même à la figure odieuse de la vieille Mme Clephane, Mme Minitry n'était plus qu'une vieille faiseuse d'embarras.

Chez la comtesse Lanska où les bridgeurs jouaient attablés dans un nuage de fumée et une odeur de pastilles du sérail, elle éprouva encore cette étrange impression que tout venait subitement de changer. L'atmosphère même du salon sentait le renfermé et lui parut irrespirable. Tout était mal tenu. Elle fut choquée de la vulgarité des gens. Et ces verres vides où traînaient des débris de citron, les cendriers jamais vidés, et les toiles du dernier protégé de la comtesse : un marché aux fleurs boueux, églises rococo, balustrades, parasols, mers de cobalt! Des instruments de musique traînaient sur les sofas; des cachemires usés dissimulaient un capiton plus délabré encore. Et le pauvre ours blanc étalé à terre, avec son œil de verre où se peignait le désespoir, et son oreille déchirée qui pendait depuis des années au bout du même fil gras ! Tout ce désordre sautait aux yeux de Kate pour la première fois, et lui semblait se refléter sur le visage des joueurs.

Elle ne voulait pas rester longtemps, car il lui avait suffi d'un regard pour se rendre compte qu'il lui serait impossible de rien leur dire. Mais, pour se donner le change à elle-même aussi bien qu'à eux, le plus simple était de prendre sa place accoutumée à la table de bridge. Et à peine assise, les gestes et les mots mécaniques l'enchaînèrent à sa chaise. « Sans atout... oui... carreaux... qui est-ce qui donne?... Pas d'enchère... Non... oui... »

Elle retombait sous le charme hypnotique de l'habitude.

Chez le recteur, Mme Merryman s'écria : « Enfin, la voilà ! » d'un ton qui voulait dire qu'elle avait été obligée de défendre Mme Clephane devant le comité. Kate se rappela qu'elle était secrétaire et qu'elle avait à lire le procès-verbal de la dernière séance. « Est-ce que je suis en retard? Je suis désolée. » Son visage radieux démentait ses excuses : elle avait des alleluias dans la voix. Mme Merryman lui passa le registre avec un sourire protecteur. Mme Parley Plush, de la villa Mimosa, — elle ne manquait jamais de dire : « Il est de moi, ce nom-là! » — avait l'air de trouver que Mme Merryman exagérait la tolérance.

Elles étaient toutes là : la femme du consul d'Amérique, grasse, douce et sur laquelle il n'y avait rien à dire; la jolie petite Mme Prentiss de San Francisco, qui se droguait et s'était trouvée compromise dans une affaire de « coco »; la comtesse de Sainte-Maxime, née Loach de Philadelphie, et qui avait fait une courte apparition sur la scène lyrique; la sœur du consul qui s'habillait comme une cocotte et avait été fiancée pendant la guerre à toute une série d'officiers américains qui avaient l'air de s'être entendus pour lui faire cadeau de porte-bonheur en camelote. Et une pâle Mme Marsh qu'on voyait toujours avec un grand diable d'individu sur le retour, qu'on appelait « Colonel », lequel ne se nommait pas Marsh, mais dont elle avait porté le deuil, lorsqu'elle l'avait perdu, expliquant rétrospectivement que c'était son cousin. Enfin, il y avait Mme Fred Langly d'Albany, dont le mari avait été à l'ombre en Amérique pour détournement de fonds; après un assez long plongeon dû à cet accident, le couple avait reparu en France. Madame s'était lancée dans les œuvres de guerre où elle était devenue une sorte de personnage, tandis que Monsieur se consacrait à la composition de poésies patriotiques qu'il déclamait à toutes les cérémonies ou inaugurations de monuments aux morts, entouré des autorités civiles et militaires. Il était devenu le barde de la guerre et son fameux poème : « Nous n'oublions pas, La Fayette! » était cité avec des larmes par les veuves et les orphelins qu'il avait dépouillés.

En face de Mme Merryman trônait le recteur en redingote poivre et sel, avec une moustache également poivre et sel, formant un curieux mélange de l'Église et du siècle, du clérical et

du laïc. Il disait en argot des choses gaies, d'une voix qui sentait la chaire.

Kate regarda tout avec des yeux nouveaux. Hormis la femme du pasteur, celle du consul et Mme Langly, toutes les femmes qui étaient là avaient fait parler d'elles. Même Mme Parley Plush faisait chuchoter et sourire les vieux habitués de la Côte, ce qui ne les empêchait pas d'aller tous à ses thés de la villa Mimosa.

Pour toutes ces dames, le salon du recteur était un lien social. Elles y étaient venues les unes après les autres, donnant aux quêtes de la paroisse, envoyant des fruits et des fleurs à M. Merryman et contenant leurs bâillements aux « Mères chrétiennes » et aux ouvroirs. C'était le tribut qu'elles payaient en compensation d'une longue liste de peccadilles à la Déesse de la Respectabilité.

Elles avaient fait connaissance et peu à peu élargi le cercle, pour arracher quelques heures de plus à la solitude, leur ennemie la plus redoutée. Kate savait tout cela par cœur depuis dix-huit ans qu'elle tournait dans le même cercle. Le recteur aussi. Quand une femme jeune et encore passable, pas voyante, mais vêtue avec goût et embaumant la violette, le faisait demander à l'issue du service, il savait que c'était une nouvelle recrue. Dans toutes les colonies élégantes de la Côte, c'étaient ces dames qui étaient les colonnes du Temple.

Et puis la guerre était venue. La guerre qui, dans ce calme Midi, pour ce lot de désœuvrées et de déracinées, avait été un peu une planche de salut : elle leur donnait une raison d'être et de rentrer dans le monde. C'était affreux à dire, et on aurait voulu ne pas se l'avouer, mais dans la clairvoyance que lui donnait sa délivrance, Kate ne pouvait pas se cacher que c'était ainsi. On avait tremblé et pleuré, travaillé dur et fait des sacrifices; on se privait de robes, de bridge, de beurre, de bonbons et de voiture, mais peu à peu, à la faveur des « œuvres », on s'insinuait dans la société, cette forteresse jusque-là inexpugnable. On avait fait connaissance avec des gens qui vous tournaient le dos la veille, on était invitée à la Préfecture, au Consulat et dans beaucoup d'endroits dont on avait coutume de dire avec une feinte indifférence : « Aller chez ces raseurs? Jamais de la vie! » parce qu'on savait bien qu'on n'y serait jamais invitée. Ainsi la guerre, chose bizarre et horrible à penser, la guerre leur avait donné la paix.

Kate avait envie de pleurer en contemplant ces masques de plâtre aux yeux éteints, cette rangée d'épaves qui avaient été jeunes et qui avaient brillé d'insolence et de plaisir. Tout ce qu'elles désiraient maintenant, ce qu'elle désirait elle-même il y avait peu d'heures, c'est que certaines personnes les saluassent dans la rue, ou bien d'être invitées chez quelque autre « raseur », ou d'être du Comité d'honneur des Dames de la paroisse et de servir le thé au « jour » de la femme du consul.

Le soir, au Casino, elle eut la sensation que c'était peut-être encore plus insipide que chez le recteur. Au moins là il y avait une atmosphère de bienveillance, un désir de se rendre utiles, d'alléger les souffrances de la guerre, cette guerre qui leur avait rendu à toutes un si fier service, et d'atténuer, dans leur humble mesure, les maux qu'elle laissait après elle. Tandis qu'ici, au premier mot : « Encore une quête? Vraiment, ma chère Kate, vous exagérez! Je suis à sec, entendez-vous, Harry aussi. N'est-ce pas, Harry? »

Et Marcia Betterly criait de son accent voyou, en jouant avec ses breloques, et promenait une main grasse dans son collier de perles, tout en serrant de l'autre le petit sac à main en résille de platine et diamants, auquel elle disait pour rire que Kate faisait de l'œil :

— Quoi? la guerre? *Quelle guerre?* Est-ce que ça recommence? Non, alors c'est toujours la même? Eh bien! je la croyais finie celle-là, et depuis longtemps... On ne veut même plus en entendre parler!

— Et puis j'en ai assez de payer. C'est comme ça que les affaires ne vont plus, — et Horace Betterly étendit une main potelée et couverte de bagues vers la carte des vins.

— Ma foi, c'est assez mon avis, confirma sa femme. Qu'est-ce que nous buvons, Sid?

Et Sid, un gros homme d'affaires de Chicago, devint rouge dans l'effort qu'il fit pour prendre un air de connaisseur et ne pas se tromper dans les marques de champagne.

C'était singulier tout de même. Toute la journée, pendant la promenade avec Mme Minitry, chez Mme Lanska, tout à l'heure encore chez le recteur, Kate avait senti la grande nouvelle qui lui brûlait les lèvres, et elle n'en avait encore soufflé mot à personne. C'est que vraiment c'était trop beau; c'était une chose trop précieuse pour la jeter à l'indifférence de Mme Minitry,

trop sainte pour les bridgeurs de Mme Lanska, trop triomphante pour en accabler les pauvres ruines du Comité des dames de la paroisse.

Et ce soir, dans le brouhaha et les lumières du Casino, entre les Sid et les Harry qui échangeaient des signes d'intelligence, et leurs femmes qui tournaient un cou sillonné de plis de graisse, pour apercevoir la cocotte à la mode ou le jeune prince sur qui il courait tant d'horreurs, ici, le dernier endroit où aurait dû lui venir l'idée d'ouvrir son cœur et de dire son secret, ce secret l'étouffait. Elle mourait d'envie de dire : « Ma fille... »

Ce n'est que tout à la fin de ce dîner assourdissant qu'elle se reprit. On faisait des projets pour la semaine prochaine, qu'on devait passer à Monte-Carlo, et elle s'aperçut qu'elle était de la partie, comme elle en avait été tant de fois et de si bon cœur. Alors, sans qu'elle sût pourquoi, elle se sentit brusquement sur la défensive.

— Comment, vous ne pouvez pas? Dites que vous ne *voulez pas*? Allons, ma petite Kate, ma chatte, — et Marcia la menaçait du bout d'une cigarette parfumée, — finissons cette plaisanterie. Qu'est-ce qu'il y a? Ah! je vois!... Vilaine, nous ne sommes pas assez chic pour elle! — Puis, tout à coup, sur un signe de son mari, elle baissa le ton, pas assez pour que la confidence ne fût entendue du reste de la table. — Voyons, chérie, bien entendu, c'est nous qui vous emmenons, cela va de soi.

— Moi, ce que je voudrais savoir, dit Mme Sid très intriguée, c'est où on peut aller si on ne va pas à Monte-Carlo à cette époque de l'année.

— A New-York. Moi, du moins, j'y vais.

— A N'York? s'exclama la bande en chœur.

Et elle répéta lentement les deux syllabes de ses lèvres dédaigneuses.

— Et pour quoi faire, Seigneur? fit Horace du fond de la coupe qu'il vidait.

Mme Clephane jeta un regard lointain sur les convives et dit tranquillement :

— Des affaires... Des affaires de famille.

— Ah! ça, par exemple! fit Horace; vite, Sid, un verre de *fine* pour faire passer le choc. Là, à l'heureux succès des affaires de famille de Madame!

Et avec un coup d'œil entendu, finissant d'avaler sa coupe, il la replaça à côté du petit « ballon » où un sommelier à l'air profond venait de verser gravement la bonne mesure de sa *fine* la plus chère.

III

Comme elle se tenait sur le pont en train de contempler avec un effort d'attention la masse de la babylonienne New-York qui semblait s'avancer sur elle avec un roulis menaçant, Kate sentit une main légère se poser sur son bras.

— Anne !

Elle eut peine à retenir dans sa gorge un point d'interrogation : l'espace d'une seconde, le temps d'un battement de cœur, elle n'avait pas été tout à fait sûre. Maintenant... oui, c'était bien elle, c'était toute sa jeunesse, tout son passé de jeune femme qu'elle retrouvait dans ce mince ovale un peu pâle; c'étaient ses cheveux, mais plus foncés, plus épais ; peut-être quelque chose aussi de son sourire, n'est-ce pas? et le nez de John Clephane, droit et un peu épais, avec les terribles sourcils de sa belle-mère.

— Pour les yeux! Ah! les yeux, ils sont bien à toi, ma chérie.

Elle tenait sa fille bien en face, à la distance de son bras étendu, en renversant un peu la tête : Anne était la plus grande, un peu seulement, et la tête pâle penchée sur celle de sa mère brillait comme une jeune lune à travers le brouillard.

— Mais où a-t-elle été dénicher ça? Va, tu as joliment bien fait! Tu es mieux, beaucoup mieux servie que si tu t'étais contentée de ce qu'il y avait dans la famille...

Quelle misère! Voilà tout ce qu'elle trouvait à dire. Après tout ce qu'elle avait préparé! « Que va-t-elle penser de moi? Elle va me croire d'une frivolité... Mais si je pense à cela, je suis perdue... » Elle jeta ses deux bras autour de la jeune fille et déposa un long baiser sur sa joue fraîche.

— Mon Anne, ma petite Anne...

Elle avait soif de posséder la jeune fille à elle seule, d'être quelque part où elle pourrait lui toucher ses cheveux, caresser son visage, la débarrasser de ses gants, l'embrasser et l'embrasser encore et, petit à petit, de cette grande personne

sérieuse sous ses tresses noires, dégager le corps de l'enfant, ce petit corps tout rond qu'elle avait si longtemps continué à sentir contre le sien, comme une tiédeur et une souffrance, comme le mutilé continue de souffrir dans un membre perdu.

— Allons, maman. Par ici! Voilà M. Landers, dit la jeune fille.

La voix n'était pas brusque, elle n'était pas froide : elle était contractée sous un triple poids d'embarras, de contrainte et de timidité. Qui sait, se demandait Kate, si ce n'est pas mieux ainsi? Cette foule, cette bousculade et ce Fred, c'est un secours qui aidait à passer le premier moment.

— Fred Landers! Cher vieil ami, est-ce bien vous? Vous m'auriez reconnue ? Voyons, vous voulez rire. Regardez plutôt mes cheveux gris. Mais vous, oh ! vous...

Ces phrases, elle se les était répétées si souvent, quand elle jouait cette scène en imagination, qu'elle se les sentait sur le bord des lèvres. Mais là, un mouvement contraire vint les arrêter net et lui permit seulement de murmurer : « Fred! » en laissant tomber sa main dans la main du vieil homme massif et grisonnant, au masque couperosé, semé de taches de son, et à l'œil bleu très enfoncé, que le temps avait substitué au svelte adolescent, le compagnon de sa jeunesse.

Il la contemplait radieux, sans parler. Un même instinct secret les avertissait tous les trois que pour l'instant le mieux était de garder le silence, qu'il n'y avait qu'à laisser faire, sans vouloir le hâter, le travail mystérieux de leurs affinités.

C'est dans l'auto que le tourment de Kate commença : « Que pensent-ils de moi? » se dit-elle. Pour elle, elle se sentait si tranquille avec eux, dans un tel état de bien-être et de sécurité; ou plutôt c'est ainsi qu'elle se serait sentie, si seulement elle avait pu deviner l'impression qu'elle leur faisait. Elle disait *eux*, quoiqu'elle ne se souciât que d'Anne, mais elle se disait qu'au moins dans les commencements, l'impression du tuteur ne manquerait pas d'influencer la jeune fille.

On voyait tout de suite que c'était une paire d'amis. Un bout de dialogue, une fois dans la voiture, révélait cette nuance d'intimité et de confiance.

— Vous allez voir, disait Fred, assis sur le strapontin au milieu d'une pile de sacs et de valises, vous allez voir, cette

jeune personne, ce n'est pas une petite affaire de la conduire; on en a plein les bras.

— Plein les miens, oncle Fred! Je suis majeure, s'il vous plaît, je me conduis toute seule.

Il rit et la jeune fille sourit. Kate eût donné beaucoup pour être assise en face de sa fille, afin d'avoir tout entier le spectacle de ce sourire, au lieu de n'en voir qu'un petit coin qui se perdait, presque de trois quarts, dans la fossette de sa joue. Pour elle, pour la mère, c'était une chose si importante, une chose d'où dépendait tout son bonheur, de pouvoir lire dans ce sourire, déchiffrer ces jeunes lèvres, le pli sérieux de ces sourcils. De la bouche ou du front, lequel fallait-il croire?

— C'est juste, concéda Landers, te voilà maîtresse de tes actes. Depuis longtemps. Depuis trois semaines, n'est-ce pas? Allons, jusqu'à présent j'avoue que tu n'as pas fait trop mauvais usage de ta liberté.

Tuteur et pupille échangèrent un nouveau sourire dont Kate, cette fois, sentit sur elle un rayon généreux. Puis le regard de Fred s'arrêta sur elle. « Savez-vous, lui dit-il, que vous n'avez pas changé du tout?

— Allons! quelle plaisanterie.

Elle retint encore la phrase sur ses cheveux gris.

— Oui, ajouta-t-elle, je l'espère, pour les vieux amis, on est toujours la même, une fois passée la première surprise.

— Mais il n'y a pas eu de première surprise. Tout de suite je vous ai repérée. Oui, du quai.

— Moi aussi, je l'ai reconnue, interrompit la voix calme de la jeune fille. D'après une si drôle de vieille photo où elle a des manches qui bouffent.

Kate essaya de sourire.

— Toi, chérie, t'ai-je reconnue? Je ne sais pas... tu étais là... en moi... où tu étais toujours, toujours...

Elle sentit sa voix qui tremblait et sut gré à Landers de rompre les chiens en demandant brusquement :

— Eh bien! la Cinquième avenue, qu'est-ce que vous en dites à présent?

De la fenêtre du salon où Anne l'avait installée, elle contemplait ces tours, tout ce décor qu'elle ne connaissait pas. Oui, Fred avait raison : c'était une transformation, une Cinquième avenue toute neuve, toute différente de celle d'autrefois. Mais

dans l'hôtel où vivait sa fille, il n'y avait rien de changé.

Par un étrange paradoxe, dans le torrent de cette ville où les énormes buildings, comme des atomes en perpétuelle métamorphose, changeaient de forme et de figure, emportés dans le grondement des métros et des trains aériens, l'hôtel était demeuré immuable : c'était la même maison où Kate, vingt-quatre ans plus tôt, était entrée jeune femme, en robe de mariée.

La seule différence était qu'elle était en toilette de visite au troisième étage (où elle était montée dans un bijou d'ascenseur) au lieu d'occuper, comme autrefois, à l'étage au-dessous, la chambre des « parents ». Le changement la frappa quand elle vit le geste d'Anne qui, machinalement, allait ouvrir la mauvaise porte. Aussitôt la jeune fille rougit de sa méprise. Évidemment, elle avait pensé qu'il serait pénible à sa mère d'habiter le même appartement qu'autrefois, et Kate fut touchée de cette attention.

— Cela vous est égal d'habiter si haut ?

— J'aime bien mieux cela, chérie !

— Quel bonheur !

Anne s'efforçait visiblement d'être expansive.

— Ça, c'est gentil ! Ainsi nous allons être toutes les deux au même étage.

— Ah ! tu as conservé...

Kate ne sut comment finir.

— Oui, la vieille nursery qui est devenue une salle d'études et puis mon antre. On s'attache aux endroits. Je ne me serais sentie chez moi nulle part ailleurs. Venez voir.

Ici, enfin, dans la vieille maison grise, il y avait de la jeunesse, un air de renouveau.

La nursery ayant changé d'usage avait changé de décor. Les murs couverts de laque japonaise à fond d'or rouge, quelques tableaux modernes, des livres, un wistaria en fleurs dans un vase de Corée, tables massives, fauteuils profonds, très peu de féminité, nulle photographie, nuls bibelots. Rien de très original, mais une jolie pièce distinguée, confortable, pas du tout intime, par exemple ! « Est-ce son goût ? se demandait Kate. Est-ce le goût des jeunes filles modernes ? » Elle pensait au boudoir, au petit nid rose et blanc qu'elle avait à cet âge, tout encombré de babioles, et elle avait l'impression d'entrer chez un jeune fils très sérieux qu'elle aurait eu et qui lui ferait

les honneurs de son *studio*. Un terrier, couché devant le feu, renforçait cette idée. Non décidément, même aujourd'hui, il ne devait pas y en avoir beaucoup de pareilles, des chambres de jeunes filles...

Timidement elle interrogeait :

— Tout cela, c'est bien toi toute seule?

— Je ne sais pas, je crois... L'oncle Fred m'a bien aidée. Il s'y connaît très bien en faïences orientales. Je l'appelle mon oncle depuis la mort de papa. Comment voulez-vous qu'on appelle un tuteur?

Kate fut attirée par une étude à l'huile, une branche de magnolia en fleurs : une ébauche, mais vivement brossée, dont l'éclat la charmait.

— Quelle jolie chose! dit-elle.

Les yeux d'Anne devinrent sérieux :

— Vous trouvez? C'est de moi.

— Et moi qui ne savais pas que tu peignais!

Elle rougit : une fois de plus elle entrevoyait l'abîme d'ignorance où elle était de sa fille, et elle balbutia :

— Je veux dire : je ne savais pas que tu peignais si bien. C'est si puissant, si large! Tu as dû beaucoup travailler.

La jeune fille se mit à rire, gagnée par l'embarras de sa mère.

— Oui, j'ai bien travaillé. J'aime bien cette étude-là.

Kate soupira et se détourna de la toile. Les quelques répliques qu'elle venait d'échanger lui remettaient dans l'esprit le souvenir d'un temps où ce vocabulaire d'atelier lui était familier. Elle avait hâte de changer de sujet.

A l'opposé, le long du mur, il y avait un sofa, des livres et une lampe de travail.

— C'était la place de ton berceau, dit-elle.

Puis se tournant vers la cheminée, avec un petit rire saccadé :

— Je te revois sur ta petite chaise, devant le feu, avec des lueurs plein les cheveux, et tes joujoux sur la tablette. Et tu prenais les étincelles pour des petits oiseaux rouges, et tu leur tendais des miettes de sucre à travers le garde-feu.

— Ah! maman! comme c'est gentil de vous rappeler!

Et la jeune fille enlaça la taille de sa mère. Kate sentait cette jeune chaleur la pénétrer; il lui semblait que tout le reste avait

disparu et qu'ensemble elles regardaient la petite fille à cheveux fous qui faisait la chasse aux étincelles.

Anne était partie et Mme Clephane regardait à la fenêtre. Ses yeux étonnés se fatiguaient du flot monstre et du va-et-vient de la circulation, et voyaient les maisons bouger, comme un train immobile donne l'illusion d'être en marche au voyageur d'un train qui part. Jusqu'au petit arc de triomphe de Washington Square qui s'ébranlait aussi et pour un peu prenait le trot, à la tête de la marée montante des gratte-ciels qui arrivaient des quartiers bas de la Cité.

Étourdie, oppressée, elle ferma les yeux et se mit à évoquer la Cinquième avenue d'autrefois, l'avenue encore intacte du temps de son mariage : monotone couloir de vilaines maisons brunes que séparait une file miroitante de voitures à cheval. Et elle revoyait sa belle-mère, à la même fenêtre, sous le dais imposant de rideaux trop riches, qui examinait les passants de son observatoire, avec force commentaires intimes, — la vieille Mme Chiver dans sa victoria à ressorts suspendus, Mme Beaufort et sa nouvelle paire de trotteurs bais, — et elle savait depuis quand la victoria était arrivée de Paris, et ce que les trotteurs avaient coûté. Car Mme Clephane douairière appartenait à cette génération où l'on surveillait son monde de sa fenêtre, comme les ancêtres hollandaises épiaient tout ce qui se passait dehors par un jeu de miroirs.

Quel contraste avec le présent ! Pénible impression d'appartenir à un autre âge. Toute cette révolution, cette tempête de changements, s'étaient produites en son absence ; elle n'en avait rien su, tranquille là-bas, à l'écart de tout ce tourbillon, dans ces vieilles cités d'Europe où les transformations sont si lentes et se remarquent à peine sur la surface immuable du passé.

Elle rentra dans la chambre pour chercher un refuge près des vieux témoins de son passé, l'amicale tenture de chintz à grandes fleurs, le capiton de la chaise-longue, les ramages laineux et profonds du tapis ; sa fille avait eu le tact de la laisser seule. Elles commençaient à souffrir d'un malaise; le bloc de leurs souvenirs, de leurs deux vies si étrangères, s'accumulait entre leurs âmes, obstruait les passages. Anne l'avait senti et, délicatement, en posant un baiser furtif sur le front de sa mère, elle s'était effacée.

« Elle est étonnante », pensa Kate, avec un léger frisson.

Se sentant morte de fatigue, elle endossa un peignoir, congédia la femme de chambre, et s'étendit près du feu. Mais la porte fermée, dans le silence complet, elle comprit qu'elle était trop énervée pour dormir. Ses yeux erraient sur ce décor toujours le même et pénétraient aussi dans la pièce à côté, « la belle chambre », celle qu'on donnait aux amis. Il y avait toujours la même Béatrice Cenci aux yeux rouges, au-dessus des deux lits jumeaux. C'était un souvenir des voyages de ses beaux-parents, du temps où on rapportait des copies de maîtres. Kate sourit : quel ange gardien, cette Cenci, pour veiller sur les songes des ménages amis ! Dans la salle à manger, c'étaient des moines de Ribera et des joueurs de Caravage qui se chargeaient d'assombrir la digestion des convives. Elle sourit, mais cette fois avec attendrissement, aux naïvetés de ce temps d'innocence et de police bien faite. Ses regards tombèrent tout à coup sur le seul accessoire nouveau qu'il y eût dans la pièce : le téléphone, là, sous la main. Causer avec quelqu'un, avec Fred, tout de suite ! « Il y a trop de choses que j'ignore. Je ne sais rien de rien », se dit-elle.

Elle se jeta sur l'annuaire, découvrit le numéro. Une bonne lui répondit : « Mais non, Monsieur n'y est pas. » Et le son de la voix disait : « Y pensez-vous? A cette heure-ci ! » Kate regarda la pendule : quatre heures à peine. Quelle interminable journée ! Évidemment, à cette heure-là, il ne pouvait être chez lui. Mais la voix de la domestique ajoutait : « Jusqu'à cinq heures, Monsieur est toujours au bureau. »

Son bureau ! Il était donc toujours dans les affaires? Elle revit son geste d'il y a vingt-deux ans quand, après déjeuner, il tirait sa montre en disant : « Allons, voici l'heure du bureau. » Pourtant il était à son aise, il aurait fort bien pu se passer de travailler. A quoi bon se donner tant de peine, et pour quoi faire, grands dieux, ce quart de siècle de régularité? Il était quelque chose dans le barreau ; c'est curieux, dans ce temps-là tout le monde était avocat. Il n'avait jamais dû plaider, on le consultait pour des placements. Il gérait des propriétés. Sa grande occupation, dans ces dernières années, avait dû être la fortune d'Anne. C'était lui, évidemment, l'exécuteur testamentaire de Clephane et de sa mère. On le disait très fort pour rédiger les testaments et les interpréter. Il avait toujours eu du

goût pour la chicane. Eh ! oui, c'était clair; c'est bien lui qui pouvait lui venir en aide ; un petit conseil, rien de plus, et elle sentait qu'il serait bien aise de le donner.

Elle téléphona au bureau et tout de suite, au bout du fil, elle entendit sa bonne voix calme qui offrait ses services.

— C'est vous, Fred? Puis-je vous voir tout de suite? Venez vite !

— Vite? Il y a donc quelque chose qui ne va pas?

Elle se mit à rire.

— Rien du tout. Ce n'est que moi qui ai un peu de mal à m'adapter !

Quelques minutes plus tard, il était là, assis dans le grand fauteuil en face d'elle, éclairé en plein par la lumière du couchant. Ses yeux bleus entourés de paupières blanches dans le masque rougeaud, paraissaient encore plus bleus. Kate fit un effort pour rassembler son courage :

— Dites-moi tout. Est-ce qu'Anne sait?

A cette question, le rouge des joues gagna le front et envahit jusqu'au crâne puissant, sous la mince couche de cheveux gris soigneusement brossés. Il balbutia :

— Je vous en prie, n'essayez pas de savoir. Je n'ai pas essayé, moi.

Elle sentit la rougeur de son interlocuteur se peindre sur son pâle visage à elle, et les larmes lui monter aux yeux. S'il le prenait ainsi, il allait être d'un joli secours! Il ne lui laissa pas le temps de répondre et poursuivit avec précipitation, d'un ton qu'il essayait de rendre gai :

— A quoi bon regarder en arrière? Quand on vit avec la jeunesse, il ne faut penser qu'à l'avenir et, grâce à Dieu, vous avez une fille qui n'est pas une rêveuse et qui ne perd pas son temps à couper les cheveux en quatre. C'est la santé même, au physique et au moral. Elle ne fait jamais de questions. Pourquoi lui aurais-je mis dans la tête qu'il y en avait à faire? Sa grand mère a toujours agi de même, c'était sa politique comme la mienne. Nous n'étions pas toujours du même avis, mais là-dessus nous étions d'accord.

Il se leva et vint s'accouder à la cheminée, pensif, près de la pyramide de bronze où une muse, lourdement drapée et le cou orné d'une torsade étrusque, posait sa lyre. Il reprit :

— On a dit à Anne que vous vous étiez séparés pour incompatibilité d'humeur ; un point, c'est tout.

Puis, avec un peu d'embarras :

— Aujourd'hui, les jeunes filles n'ont que trop d'occasions de voir des cas pareils ; Dieu me pardonne ! c'est plutôt la règle que l'exception. Bien des choses qui, à son âge, vous auraient étonnée, intriguée, lui semblent toutes naturelles, ou du moins elle fait comme si c'était ainsi... Tout n'allait pas toujours tout seul entre elle et sa grand mère. C'est une enfant très bien douée, vous savez, très précoce. Elle peint très joliment, elle a pris des leçons. Mais quand il s'est agi d'avoir un atelier à elle, ç'a été une autre histoire : on a fait venir le tuteur. Elle avait ses idées, la bonne dame. Personne de la famille n'avait eu d'atelier, cela réglait la question. Eh bien ! c'est la petite qui a eu le dernier mot : elle va l'avoir, son atelier. Et pour tout, c'est la même chose. Elle en vient toujours à ses fins.

Toute sa gêne avait disparu. Il se rassit, les mains croisées sur ses genoux, et son pantalon remonté laissait voir des chaussettes mal tirées au-dessus d'honnêtes brodequins à bouts carrés.

— Tenez, ajouta-t-il en souriant tout à fait, elle vous a télégraphié sans même me consulter, ni moi, ni personne. La première nouvelle que j'en ai eue, c'est quand elle m'a montré la réponse. Voilà qui vous en dit assez, je pense ? Elle vous prend comme vous êtes, prenez-la telle qu'elle est, sans en chercher plus long : allez, je vous réponds que le bonheur est devant vous.

Il posait sur elle un regard de fraternelle tendresse ; et voici qu'elle découvrait au fond de ses bons yeux ingénus la terreur de l'homme qui, toute sa vie, par des subterfuges et des alibis d'optimisme, a essayé de donner le change à la fatalité, et pour qui c'est devenu une seconde nature de tirer vivement sa montre ou son agenda de poche, s'il se trouve mis face à face avec la réalité. Ce ne fut qu'un éclair ; elle feignit de n'avoir pas surpris cette lueur.

— Vous avez raison, dit-elle. Je suis sûre que c'est vrai pour Anne. Mais les autres ?... Qu'est-ce qu'on sait de moi ?

De nouveau, le visage du pauvre homme s'assombrit.

— Ce qu'on sait ? Mon Dieu ! C'est assez difficile à dire... Ce qu'on ne pouvait s'empêcher... Les apparences, pas davantage... Mais votre réserve, la façon dont vous vous êtes effacée

pendant tout ce temps-là, ont fait ici le meilleur effet; cela a fini par retourner complètement l'opinion. Même dans la famille, c'est John qu'on blâmait : cette obstination, ce refus de tout rapprochement. Oui, on était pour vous, même les Tresselton, les Drover, surtout Enid Drover.

Elle sentit un flot de sang lui monter au visage, ses tempes battaient : elle s'efforça de contenir ses larmes.

— Enid Drover? Je n'ai jamais su...

— Mais si; même à un moment j'ai bien cru... Nous espérions tous...

Un grand frisson la prit. Quoi! Enid elle-même, la sœur de son mari, elle était prête à pardonner! Pourtant, ces Drover étaient ce qu'il y avait de plus étroit, de plus intransigeant dans la famille Clephane. Alors, elle aurait donc pu revenir et depuis des années, n'eût été son aventure avec Chris. Quelle ironie! Comme la vie se moque de nous et imprime des caprices absurdes au dessin de nos pauvres petites existences!

Elle haletait.

Craintive, par lueurs, en interprétant les paroles de son interlocuteur, ses réticences, le son de sa voix, elle en arrivait à cette constatation merveilleuse et qu'elle n'osait croire : pour lui, pour les Clephane, pour cette famille si sévère et qui ne plaisantait pas, sa vie depuis sa fuite se divisait en deux parties : la courte fugue avec Davies, et les longues années d'expiation solitaire. Du chapitre qui était tout pour elle, qui était le centre de sa vie sentimentale, rien n'avait transpiré. Pour eux tous, elle était la femme qui un jour avait perdu la tête, puis s'était ressaisie et n'avait plus connu un moment de défaillance.

C'était clair. Mais elle en fut moins soulagée qu'effrayée. Ces cœurs pleins de pardon, est-ce qu'elle ne les trompait pas? Est-ce qu'elle n'abusait pas de leur confiance à tous? On la prenait pour la pénitente rachetée par une longue suite d'années irréprochables. Les rôles se trouvaient renversés; de coupable, elle était devenue la victime.

Mais voyons, ce n'était pas possible que, de sa liaison avec Chris, il ne fût rien venu jusqu'à eux. Les mille yeux de la renommée avaient bien dû voir quelque chose! Au début, elle gardait encore les apparences; à la fin, quand elle n'eut plus que la terreur de le perdre, elle se compromettait à plaisir, bravait

tout. Mais quoi! Elle avait connu Chris un an à peine avant la guerre, cela expliquait tout; et les derniers mois de leurs amours, les plus passionnés et les plus téméraires, s'étaient perdus, confondus pour tous les regards dans cette universelle éclipse.

Elle n'y avait jamais pris garde : pour elle, la guerre avait commencé le jour où Chris l'avait quittée. Pendant les premiers mois ils avaient voyagé en Espagne et en Italie, défendus contre la guerre par la barrière des montagnes et par l'indifférence des neutres. Le besoin de distraire son amant et d'être une maîtresse amusante l'avait conduite à la vie facile des villes d'eaux italiennes et dans l'insouciante animation de Rome; elle ne s'était pas doutée du bouleversement du monde. Ils ne rencontraient que des gens comme eux : des fêtards qui ne voulaient pas d' « embêtements » ou bien des intellectuels et des paradoxaux, qui prétendaient que leur devoir d'artistes et de penseurs était de se tenir « au-dessus de la mêlée ». Chris était de ces derniers. C'est seulement en 1915 qu'elle constata en lui un changement inexplicable. Elle l'entendit déclarer que vraiment on ne pouvait pas rester les bras croisés quand les camarades se faisaient tuer. Alors seulement l'illusion cessa et elle comprit.

Et rien de tout cela n'était arrivé jusqu'à ceux qui la surveillaient de l'autre côté de l'Océan ! La guerre l'avait engloutie, elle et ses petites affaires, comme elle avait englouti tant de millions de vies.

Ses yeux revinrent se poser sur Fred dont la puissante carrure, à deux pas d'elle, lui semblait tout à coup loin, très loin, presque immatérielle à force de distance. Ne soupçonnait-il vraiment rien de ce monde de mirage où elle venait de se reporter en pensée? Que penserait-il, que ferait-il si elle lui avouait tout? « Il me méprisera, mais il le faut... » se dit-elle.

Elle se souleva sur son coude :

— Fred...

La porte s'ouvrit doucement et Anne entra suivie du fox. Ils apportaient sur eux le froid éclat d'un soir d'hiver, l'odeur spéciale du crépuscule.

— Oncle Fred! Comme c'est gentil d'être venu! J'avais peur d'avoir laissé maman si longtemps seule.

Et elle se pencha sur la joue de sa mère. A cette caresse, Kate sentit son cœur se ranimer. Elle leva les yeux et but à longs traits la jeune fille.

Anne demeura ainsi un moment, très grande, tout habillée de noir, distante dans la lumière très faible, et puis elle se jeta à genoux près du sofa :

— Mais vous n'en pouvez plus, vous êtes morte !...

Et elle lui passa le bras autour de la taille, d'un geste de protection. Il y avait dans sa voix une nuance de reproche un peu scandalisé.

— Il ne faut plus jamais être fatiguée, ni tourmentée. Je ne le veux plus, personne ici ne le veut plus. Dites-vous que je suis là pour m'occuper de vous, et l'oncle Fred aussi, ajouta-t-elle gaiement.

— C'est justement ce que j'étais en train de lui dire, corrobora Landers. Maintenant, elle n'a plus à s'inquiéter de rien, et il se dirigea à pas feutrés vers la porte.

— De rien ! Plus jamais ! N'est-ce pas, maman, c'est promis ?

Kate abandonna sa main sur la belle épaule de sa fille. Elle se sentait glisser doucement dans une piscine miraculeuse, un Léthé d'oubli et de paix. Il lui resta juste la force de dire :

— Oui, c'est promis.

IV

Le lendemain matin, Anne lui apporta elle-même son petit déjeuner et lui annonça qu'on aurait de la famille à dîner : l'oncle Hendrik et la tante Enid Drover avec leur fils Alan, Lilla Gates (leur fille mariée), et l'oncle Fred.

— C'est tout, à cause de ce noir, — elle montrait son deuil, — et puis je suis sûre que vous aimez mieux aller doucement pour commencer, à cause de la fatigue de la traversée, ajouta-t-elle bien vite pour prévenir toute équivoque et ne pas avoir l'air de croire que sa mère pourrait avoir d'autres raisons de ne pas se montrer.

— Ah ! j'oubliais Joe et Nollie. Joe Tresselton qui a épousé Nollie Shriner, vous savez les Shriner de la Quatorzième rue, celle qui avait d'abord épousé Frank Haverford. Elle a divorcé il y a deux ans et s'est remariée avec Joe aussitôt après. — Elle parlait aussi naturellement que si elle eût dit : « Elle a commencé à sortir il y a deux ans et s'est mariée au bout de la première année. » — Nollie est mon amie, reprit-elle après un silence; vous verrez, elle a transformé Joe; tout le monde

l'adore, elle les a tous réveillés, jusqu'à la tante Enid, et quand Lilla a eu ses malheurs...

— Lilla Gates?

— Mais oui. Vous ne savez pas? Ça été affreux pour tante Enid, surtout avec ses idées. Lilla s'est très mal conduite, c'est l'avis de Nollie elle-même. Mais tout s'est arrangé grâce à elle. Mais je vous ennuie avec ces potins de famille, — ajouta la jeune fille subitement embarrassée, et regardant par la fenêtre : — Quelle belle journée, et pas froid du tout, ce matin! — Qu'est-ce que vous diriez de faire un tour jusqu'à Broux Park, retour pour le déjeuner? Vous jetteriez un coup d'œil sur notre *Nouvelle York*, comme dit Nollie, à moins que vous ne preniez une journée complète de repos.

De cette promenade Kate revenait grisée, étourdie par l'air vif et par tout ce qu'elle découvrait subitement de nouveau. Le spectacle de la ville opulente et superbe, ces longues enfilades de quais en corniche sur l'Hudson, avec leurs architectures exposées en façades, d'où jaillissent les tours de leurs « Instituts » gigantesques, la fuite douce des boulevards courant vers des faubourgs prospères, des faubourgs riants de villas patriciennes et de jardins; le retour par la perspective de la Cinquième avenue, qui allonge là-bas, droit au sud, son interminable allée de monumentales façades et ses riches éventaires, la conversation de la jeune fille, ses allusions involontaires qui en disaient long sur elle-même et sur son entourage, tout cela faisait à Kate un effet de champagne : tout tournait dans sa tête, dansait une sarabande où elle demeurait perdue et essoufflée.

Cette façon de prendre le deuil, par exemple!

— Vous comprenez, disait la petite, c'est moi qui hérite de grand mère, je ne peux pas porter de couleur avant Pâques, c'est tout simple, ni aller à l'Opéra non plus avant un mois, à moins que ce soit en matinée. N'est-ce pas, maman, c'est bien votre avis ? Eh bien! Nolly me trouve affreusement vieux jeu : pour elle, la musique n'a rien à voir avec le deuil, ce sont des choses qui n'ont aucun rapport. Mais si je l'écoutais, cela ferait peine à tante Enid. Elle a été si bonne pour moi, n'est-ce pas, que c'est moi qui ai raison ?

— Mais bien sûr, ma chérie, ta tante est dans le vrai.

Et Kate se rappelait les règles inflexibles qui régentaient les

deuils dans le New York de sa jeunesse : trois ans de crêpe pour un père ou une mère, deux pour un frère ou une sœur, une année pleine, au bas mot, pour un des grands parents et pour les oncles et les tantes, six mois pour les cousins, même si, comme chez les Clephane, vous les comptiez à la douzaine. Quant aux voiles de la veuve, ils devaient durer autant que son chagrin, et ce chagrin lui-même, manifesté rigoureusement par la longueur des crêpes et celle de la retraite n'avait d'autre limite que celle qu'il plaisait de fixer au plus intransigeant censeur de la famille : à moins que vous n'eussiez le courage de braver tout le clan en bloc, et de vous laisser dire sur un ton d'amertume et de sévérité : « Mon enfant, votre voile a vingt centimètres de moins que celui de notre cousine Julie, et pourtant son mari est mort six mois avant le vôtre. »

Ah ! ce terrible formalisme, combien Kate en avait souffert ! Elle trouvait cependant qu'on allait à présent un peu loin dans la réaction. Juste au moment de s'embarquer, elle s'était fait scrupule de ses emplettes un peu voyantes faites sur la Riviera et s'était munie de quelques toilettes d'un noir discret. Ainsi, sans affecter un deuil et des regrets hypocrites, elle s'était mise en harmonie avec la situation. La question de sa fille lui montrait qu'elle avait bien fait.

En somme, pour les Clephane, son absence n'avait été qu'une affaire d'amour-propre un peu humiliante pour son mari. Elle n'avait pas, Dieu merci ! de famille à elle, à New York. Là-bas, à Méridia, dans sa lointaine petite ville du Centre, elle n'avait qu'un lot de vieilles tantes et de cousins indifférents : ils s'étaient contentés de baisser la tête devant le scandale, en remerciant le ciel que nulle âme de leur connaissance n'eût jamais aucune chance d'en entendre parler. Ainsi, elle ne dépendait plus de rien ni de personne, et c'était plutôt la rentrée de l'acteur ou du politicien qui reparaît, que le retour de l'Enfant prodigue.

Cette sensation la rajeunit, et en descendant pour le dîner elle se sentait tout à fait à son avantage, quoiqu'elle se fût presque passée ce soir-là des services d'Aline.

Elle allait aborder le « clan » et livrer la bataille avec toutes ses armes. Pourtant, la vue d'Enid Drover la décontenança un moment. Sa belle-sœur, au bout de dix-huit ans, était restée la même d'une façon alarmante : lèvres pincées, discours châtiés,

brrr!... Même elle avait encore, sans qu'on pût s'expliquer comment, son éternel aspect de deuxième jeunesse, teint uni, bandeaux ondulés en vagues symétriques, et ces yeux éteints qui donnaient à son visage replet et à son petit bout de nez l'air d'une figure de cire. Heureusement que cette personne immuable avait un correctif : sa fille!

Quel signe des temps que de voir cette antiquité couver maternellement cette fille, — cette jeune effrontée de Lilla, réplique exacte d'elle-même, mais fagotée, les cheveux teints, les cils teints, les yeux arrangés, et jargonnant un idiome incompréhensible! Et le père, le type du New-Yorkais de vieille souche, le père qui acceptait cette petite bohème, pouffait de son argot et accueillait gaîment son arrivée très en retard par un : « Déjà sortie du pieu, ma vieille? »

— Quand elle s'y met!... plaisanta Mme Tresselton en glissant son bras maigre et brun sous l'épais bras blanc de sa cousine.

— Et toi? fit la jeune fille avec un rire nonchalant.

— Oh! moi, je reste ici et j'embête tante Kate jusqu'à demain matin, si elle veut bien de moi.

« Tante Kate!... » Quelle douce musique dans cette jeune voix! Kate répondit par un sourire. Quel que fût le passé de Mme Tresselton, elle lui plaisait. Et elle se sentait toute prête à chérir le mari, ne fût-ce que pour avoir amené cette figure vivante dans la famille. Par malheur, au premier abord, ce personnage offrait peu de points de contact : ce Joe désespérément pareil à son cousin Alan Drover, à tous les jeunes officiers américains qu'elle avait vus en permission sur la Riviera, c'était le jeune gaillard riant et pommadé qui recommande tel faux-col, tel stylo, tels bâtons de golf sur la page de réclame des revues américaines.

En entrant dans la salle à manger, Kate fut saisie de voir que tout était exactement comme de son temps : décor noir et or, imitations de tapisserie et, dans sa niche, sur la cheminée de marbre rouge, le buste blanc qui fixait les convives.

Mais Anne, sans lui laisser le temps de la réflexion, l'avait déjà conduite à sa place de jadis, au haut de la table et attendait qu'elle plaçât son monde. Cela se fit sans un mot, du regard et du doigt, avec une délicatesse exquise. Par quel miracle, dans une époque sans éducation, la jeune fille avait-elle gardé ces manières parfaites ?

Le dîner s'avançait, le champagne pétillait. (C'était gênant de penser que c'était le Clicquot de son mari qu'elle buvait.) Lilla, les deux coudes sur la table, n'arrêtait pas de fumer, et Nollie Tresselton entretenait avec les jeunes filles une conversation animée, sans doute, se disait Kate, dans la gentille intention de lui laisser le temps de respirer, de se faire à tant de nouveautés.

Ce qu'elle aurait voulu savoir, c'est ce que pensait la jeunesse. Les jeunes ! On voyait qu'ils s'intéressaient à une foule de choses, beaucoup plus qu'on ne faisait de son temps, qu'ils avaient plus d'idées, la tête plus meublée de mille curiosités, mais tout cela si précipité, si agité, si morcelé, perpétuellement interrompu par l'incessante émulation, la course, les mille formes d'un sport éternel. Ils lui faisaient l'effet d'une bande de jeunes chasseurs de papillons, équipés de tous les accessoires les plus perfectionnés, mais que leur impatience empêche d'attraper la moindre bestiole. Mais quoi ! C'était peut-être qu'elle avait quarante ans.

De toute la bande, c'était Lilla Gates la plus commune et la moins intéressante. De là, le regard de Kate se posait sur Nollie, cette Nollie, jadis la petite Shriner (de ces affreux Schriner de la 14e avenue), devenue Haverford, femme d'un Haverford d'Albany, extrêmement collet monté, à présent Nollie Tresselton, et toujours sa mine d'écureuil, sa petite personne de rien du tout, son air innocent d'écolière... Encore une pourtant qui était très pressée ! On voyait qu'elle était tout le temps en train de combiner, d'arranger et de mettre en mouvement dans sa tête des choses très compliquées, et cela donnait par moments un air subitement vieux, un étrange regard de fixité à ce visage d'une insolente jeunesse.

Quand donc est-ce qu'on avait le temps de jouir de la vie, s'il fallait avoir à perpétuité, dans la cervelle, ce carillon de réveille-matin ?

Ses regards tombèrent sur sa fille. Anne aussi avait l'air ardent, mais c'était d'une ardeur plus sourde, plus concentrée, qui ne se dispersait pas sur une multitude de choses disparates. Était-ce sa taille, sa stature (ces mots d'un autre âge sont encore ceux qui lui allaient le mieux), était-ce cela qui lui donnait cette allure de jeune adolescent, cet air de supériorité virile ? Non, c'était le mystère de ses yeux, ces yeux qu'elle

était seule à avoir dans la famille, et qu'elle avait été chercher on ne sait où dans le trésor oublié des ancêtres, où nul ne s'était plus avisé de descendre : des yeux d'un vert sombre un peu fauve, pailletés de lueurs d'or, un peu trop enfoncés peut-être ; la paupière inférieure reliée à la joue par un seul plan uni, des cils noirs pareils au travail d'un bijou en plumes de colibri ; et là-dessus, proéminents, presque menaçants, quoique adoucis par des mouvements de candeur juvénile, les sourcils opiniâtres de la bonne-maman Clephane. Que promettaient ces yeux songeurs ?...

Cependant la porte venait de s'ouvrir, et le maître d'hôtel annonçait avec solennité :

— Il y a en bas un monsieur en auto qui fait dire à Mme Gates qu'il attend et qu'il est pressé.

— Bien, dit Lilla.

Le temps de rassembler son éventail et son petit sac, elle était dehors.

Mme Drover rassérénée s'établit au fond d'un sofa, dont le poids et la magnificence s'accordaient à l'ensemble de sa riche personne. « Quel enfant, cette Lilla ! » soupira-t-elle ; puis, la poitrine moins oppressée, elle se tourna complaisamment vers Mme Clephane et s'informa de sa traversée.

Pour la famille, Kate venait de ressusciter subitement depuis huit jours, en mettant le pied sur la passerelle du paquebot qui la ramenait. Cela posé, ils se montraient tous enchantés de son retour, et Mme Drover se déclara particulièrement heureuse que la mer eût été si douce.

V

La douceur, c'était bien le signe sous lequel elle se rembarquait pour ce nouveau voyage sur les eaux de la vie. Après cette soirée, la vérité se faisait jour. Elle découvrait que, si la famille s'était défendue de lui faire aucune question sur son passé, ce n'était pas tant par prudence, ni même par discrétion que pour ne pas faire d'histoires, comme il arrive toujours dans ces sortes d'enquêtes, et parce que la loi du moindre effort conseille de regarder devant soi plutôt que derrière. Elle avait bien vu que ses questions sur ce qu'on pensait d'elle, embarrassaient Landers. Mais elle s'était trompée sur les raisons de cet embar-

ras. Comme les autres, l'excellent homme était emporté par le mouvement de l'existence, mouvement qui faisait penser Kate non pas au cours puissant d'un fleuve vers la mer, mais plutôt au train saccadé d'un escalier roulant, toujours revenant sur lui-même. « Mais ils le prennent tous pour un fleuve... » songeait-elle.

Ces pensées traversaient sa cervelle fatiguée, elle ne s'y arrêtait pas. L'évidence qui s'imposait et dont elle ne cherchait pas à approfondir les raisons, c'est qu'elle n'avait plus à se méfier de rien : plus rien à craindre, rien à cacher, plus d'explications à donner, et elle en éprouvait un immense soulagement. Elle comprit à la détente exquise de cet abandon combien elle était lasse et depuis si longtemps!

Enfin elle était tranquille. Son sommeil n'était plus le même. Au lieu de se réveiller subitement avec un soubresaut, elle se réveillait doucement, délibérément, comme d'elle-même. Elle se rappelait les doutes, les appréhensions qui formaient autrefois la trame de ses rêves, ses brusques réveils en pleine nuit devant la ténébreuse angoisse de son sort, de son avenir, de son passé, et les assoupissements fiévreux où elle tombait au petit jour, sans perdre tout à fait conscience de ses maux, pour des réveils anéantis, incapables d'action, d'espérance ou de joie. Dans ce temps-là, le moindre bruit qui inquiétait la nuit l'irritait, l'énervait comme le vol agaçant d'un moustique. Maintenant les rumeurs qui accompagnaient son réveil ou le moment de s'endormir, semblaient s'engendrer doucement du silence, et matin et soir, le grondement sourd de la 5e avenue était une harmonie qui la berçait comme la grande voix et le rythme imperturbable de la mer.

— Voilà la paix. C'est sûrement la paix, allait-elle répétant à elle-même comme le botaniste, arrêté par une fleur inconnue, pressent la créature d'essence rare et précieuse qu'il a passé la moitié de sa vie à chercher.

Du reste, cette impression de bien-être, l'aurait-elle eue si Anne n'avait pas été ce qu'elle était? C'était le baume de sa présence, de son sourire, de sa voix, c'était le mystérieux bienfait de ses regards. S'il restait à Kate une terreur, c'était cette crainte secrète que lui causait la perfection de sa fille.

Était-ce humainement possible de jeter là votre plus précieux trésor, pour le retrouver au bout de vingt ans, non seule-

ment aussi beau que vous l'aviez laissé, mais enrichi, mûri, comme les belles choses seules gagnent avec le temps? On eût dit d'une plante rare abandonnée sous la fenêtre où vous l'aviez placée pour en surveiller la croissance; puis, vous parti, la plante laissée à elle-même, inculte, sans soins, sans eau, à quoi vous attendre au retour, sinon à retrouver un bâton desséché? Pourtant, ce n'était pas un mirage : Kate ne rêvait pas, sa fille était bien là. A mesure que les jours passaient, que leur double existence s'accordait davantage, elles se sentaient, elle et sa fille, comme les deux moitiés d'un instrument délicat, qui n'auraient jamais été séparées, Anne étant cette moitié de sa vie, cette moitié qu'elle avait rêvée et n'avait pas vécue. De la voir vivre aujourd'hui par Anne, ce serait presque la même chose, ce serait même presque mieux, puisqu'elle serait là pour l'aider de sa tendresse et de son expérience, pour lui tendre la main, la conduire vers cet idéal qui avait été le sien et qu'elle avait manqué.

Ces pensées lui revenaient avec force, tandis qu'elle s'habillait pour l'Opéra où elle allait avec sa fille. Tout le temps de son deuil, Anne avait laissé sa loge sévèrement inoccupée. Ce soir, c'était la fin du deuil officiel. Anne avait invité les Tresselton et son tuteur à dîner, puis à les accompagner à l'Opéra.

Pour la première fois, Kate allait reparaître en public : elle était nerveuse comme chaque fois qu'un témoin du passé, une figure, une voix, un site, le mobilier d'une chambre ressuscitait à son esprit la jeune femme de jadis. De cette même maison, elle allait donc partir pour cette même loge! La seule différence serait dans le véhicule : ce ne serait plus le landau de Paris et son attelage de bais bruns aux harnais nickelés qui l'attendaient en bas aux premiers temps de son mariage. Elle revoyait sa toilette; quelle affaire c'était alors de s'habiller! La fille qui la servait avant Aline partageait, enroulait de ses doigts habiles la masse généreuse de ses cheveux, construisait des bouquets de boucles sur les tempes et sur la nuque. Alors, vite, un peignoir, un saut jusqu'à la nursery pour le dernier baiser du soir à la petite, puis quatre à quatre elle enfilait le somptueux brocart, attachait sur sa tête la couronne de brillants, agrafait au corsage le soleil de rubis, à son cou la rivière de perles à trois rangs.

Il y avait des siècles qu'elle n'avait pensé à ses bijoux

Elle leur sourit en souvenir. « C'est Anne qui les a sans doute, se dit-elle; les jeunes filles d'aujourd'hui s'habillent comme des femmes. Elle aura fait remonter les pierres pour les porter. Et fermant les yeux elle voyait en imagination sa fille décolletée, ruisselante de perles dont l'orient se mariait avec l'éclat de sa jeune peau. « Elle est grande, tant mieux; c'est ce qu'il faut pour porter des perles! » Et, poursuivant sa rêverie, elle se demandait quelle impression Anne produisait dans le monde, surtout sur les jeunes gens.

Son cœur avait-il déjà parlé? Kate passait en revue les jeunes gens qu'elle avait vus soit en visite chez elle, soit à de petits dîners intimes, chez les Tresselton, les Drover, ou dans le cousinage : aucun n'avait paru fixer l'attention de la jeune fille. Mais elle n'avait eu que peu d'occasions d'observer; le deuil de la grand-mère avait éloigné les deux femmes des réunions mondaines, et quand une fille un peu fière, de la nature de la sienne, se mêle d'éprouver de l'attrait, la loi des contrastes veut que ce soit pour une figure un peu singulière et qui tranche sur la banalité de son entourage.

« Un homme d'un certain âge, qui sait? » Kate se prit à songer. Elle se rappelait les façons moitié filiales, moitié coquettes qu'Anne avait avec son tuteur et puis elle haussa les épaules : non, décidément, ce bon gros Fred était incapable d'exercer un charme sentimental. Cependant, les jeunes gens de la nouvelle génération, du moins tous ceux qu'elle avait vus, lui semblaient étrangement pareils et dénués de maturité, comme gardés trop longtemps sous cloche, dans une éternelle préparation à la vie, par des parents et des maîtres qui ne pouvaient plus se décider à les lancer dans l'existence... Elle y songea soudain. Chris, quand elle l'avait rencontré, avait à peu près l'âge de ces beaux athlètes inarticulés... Et Dieu sait combien de vies il avait déjà vécues! Tous les matins, en se réveillant, il le disait lui-même, c'était une nouvelle aventure à courir, une aventure où il se jetait à corps perdu, comme pour en voir le bout avant la fin de la journée.

Kate se leva et se frotta les yeux. C'était la première fois, depuis son retour à New-York, que son amant se représentait à son esprit d'une manière aussi pressante. Certes, elle avait pensé à lui : il était trop mêlé à tous ses souvenirs. Mais il semblait reculer sur le plan du passé. Le bienfait d'une vie

nouvelle l'avait affranchie du tourment de sa présence... Elle appuya les deux poings sur ses yeux comme pour écraser, détruire l'image qui s'y reformait malgré elle avec insistance et rentra dans sa chambre où elle venait d'entendre Aline disposer sa robe sur le lit.

Rien que de passer d'une pièce dans l'autre, de voir sa robe et son manteau du soir étalés sur la couverture, et Béatrice Cenci qui contemplait ce tableau avec son éternel sanglot, ce fut assez pour la rappeler à la réalité. Elle se dirigea vers la coiffeuse et aperçut un coffret posé devant la glace. C'était une marqueterie d'ébène et de citronnier, incrustée d'agates et de cornalines, avec une massive serrure d'argent ciselé. Un amour d'argent qui la menaçait de sa flèche surmontait le couvercle.

Elle se mit à rire; elle le reconnaissait, cet écrin! Nul besoin de l'ouvrir pour en voir les compartiments capitonnés de satin bleu de ciel. C'était le coffre à bijoux de la vieille Mme Clephane et, le jour de ses noces, la douairière l'avait offert solennellement à la jeune femme avec son contenu.

« Je me demande où Anne l'a trouvé, pensa Kate amusée de cette relique saugrenue, exhumée après tant d'autres de ce musée du souvenir qu'était devenue la maison de feu son mari. Elle prit une petite clef pendue à la poignée, la mit dans la serrure : tous ses bijoux étaient là. Il y avait un bout de papier de l'écriture de sa fille : « Chérie, ces bijoux sont à vous. Faites-moi plaisir, mettez-en quelques-uns ce soir. »

En entrant dans la loge, il lui sembla d'abord que tous les rayons du grand lustre la criblaient de leurs feux : elle se sentait aspirée dans le tourbillon flamboyant de cette roue. Cette impression passa vite; bientôt elle trouva tout naturel d'être assise à côté de sa fille et de Nollie, adossée à une haie de messieurs en gilets blancs. Du reste, qu'est-ce qui comptait maintenant? C'était Anne et non pas sa mère. Au bout d'un moment, elle se sentit dans son rôle : elle se perdait dans le bienfaisant anonymat de la maternité. Ah! qu'elle avait donc été seule, exposée, sans soutien, sans défense! Pauvre femme isolée, comment avait elle pu si longtemps vivre ainsi? Et elle contemplait sa fille avec plus de tendresse. Son regard croisa celui de Nollie et les deux femmes se rejoignirent dans un élan d'admiration. « N'est-ce pas qu'elle n'a pas sa pareille? » se disaient leurs yeux pleins d'amour.

Anne surprit ce regard et sourit en regardant à son tour avec un plaisir enfantin le collier de perles qui brillait sur la robe noire de sa mère :

— Est-elle belle, dis, Nollie?

— Vous êtes faites l'une pour l'autre, dit la jeune femme en riant.

Kate ferma les yeux, elle avait beson d'un rideau entre elle et toutes ces lumières; elle voulait garder en elle ce regard de sa fille, tel qu'elle venait de le voir se poser sur les perles. Cette surprise des bijoux l'avait touchée au vif, plus que n'eussent fait des centaines de confidences et de caresses! Dans le noir où elle s'était plongée, elle voyait se peindre sur l'écran de ses paupières fermées une fillette qui courait vers elle en trébuchant. C'était sur une plage éventée, la mignonne avait plein de sable dans ses boucles et aux plis de ses petites jambes potelées, et elle serrait quelque chose contre elle. « Pour maman », disait-elle triomphalement, en ouvrant ses menottes roses où gisait une étoile de mer. Oh! le regard ravi de ce petit visage! Et Kate, dans un transport, enlevait le paquet, l'enfant, l'étoile de mer et dévorait de baisers le corps et les cheveux fous.

Les bijoux, en soi-même ce n'était rien. Un morceau de charbon, une autre étoile de mer, accompagnés de ce regard, de cette intention d'amour, le cadeau eût été sans prix. A quel point les bijoux de la famille Clephane lui étaient devenus indifférents, sa fille sans doute ne pouvait pas le soupçonner. Peut-être, dans son autre vie, — dans ce long intermède troublé, plus lointain à présent que l'époque où la petite lui donnait des étoiles de mer, — oui, peut-être à ce moment-là des bijoux lui eussent-ils fait plaisir, comme les fleurs, la toilette, tout ce qui flatte et caresse le regard. Pourtant, ils ne lui avaient jamais coûté un regret; aujourd'hui, ils lui eussent fait horreur, elle les eût repoussés avec dégoût, si, dans l'intervalle, ils n'étaient devenus les bijoux de sa fille. C'est elle qui leur prêtait tout leur charme, qui en faisait un objet de délices et d'amour, comme s'ils étaient pour la mère une partie de sa fille, chargés d'une tendresse que les paroles n'exprimaient pas.

« C'est ma récompense », s'écria intérieurement Mme Clephane. Sa récompense? Quel blasphème! Pourtant le mot lui vint. Allons, récompensée de quoi? d'avoir abandonné sa fille? Sans cela, eût-elle jamais connu un tel instant? Mais non,

jeune étourdie, toute à ses passions, elle ne méritait pas de former, de guider une âme si rare; elle n'avait su que se détruire comme une sotte et une aveugle, et c'est la Providence qui avait pris soin de tout sauver, en sauvant sa fille. C'étaient Enid et son mari, c'était Fred, c'était même son ennemie intime, sa belle-mère Clephane, c'étaient tous ces gens à scrupules, ces bourgeois qu'elle méprisait, qui avaient assumé les devoirs qu'elle envoyait au diable et avaient su mieux faire qu'elle n'eût jamais fait. Sortie sans accident, elle ne savait comment, de sa vie d'aventures, elle trouvait, au bout de sa course folle, ces bonnes figures qui l'attendaient à l'arrivée pour lui remettre sa fille; c'était incroyable, et c'était vrai! Et la mère frivole courba la tête avec humilité.

Depuis combien de temps demeurait-elle absorbée dans sa méditation? Le son d'une voix masculine à deux pas d'elle la réveilla. Elle ouvrit à demi les yeux et vit un nouveau venu assis près de sa fille. C'était un de ces jeunes gens qu'elle voyait à la maison : un visage d'une fraîcheur niaise, sans plus d'expression qu'un ballon de foot-ball ; il aurait pu être fabriqué dans une usine d'articles de sport.

— Il était dans la loge en face, mais il n'y est plus, il a filé. Un accès de timidité! Il n'a jamais osé venir vous parler. Ce qu'il était pincé! Pas moyen de le faire changer d'idée, il ne voulait rien savoir.

— Une crise! murmura ironiquement la jeune fille.

— C'est ce qu'il a dit et que ça le prenait pour la première fois. Il se croyait réfractaire. Mais ce soir, il a pris la fuite; il s'est sauvé chez lui : il a dit qu'il ne savait quand il reviendrait à New-York.

Kate observait sa fille avec attention entre ses paupières presque fermées. Elle surprit un signe imperceptible, un je ne sais quoi dans l'expression. Anne ne rougit pas, le grain serré de sa peau trahissait peu les mouvements de son cœur; son profil délicat demeura fermé, impassible, à peine si elle baissa les yeux comme pour y retenir une image intérieure. Kate tressaillit. Elle ne s'était donc pas trompée : il y avait « *quelqu'un* », quelqu'un que sa fille voyait quand elle fermait les yeux. Mais qui était-ce ? D'où venait-il ? Pourquoi, ce soir, cette timidité soudaine qui l'avait empêché de venir faire sa cour ?

Elle regarda Nollie. Mais celle-ci, au fond de la loge, abîmée

dans la musique, n'avait rien vu ni entendu. Son mari s'était éclipsé, Fred sommeillait dans son coin. Kate eut le plaisir de se dire qu'elle était seule à deviner le secret de sa fille ; si personne ne pouvait lui en donner le mot, personne non plus ne le partageait. Elle pensait avec bonheur : « C'est moi qui suis le plus près de son cœur. » Et avec un mince sourire elle se dit qu'on verrait bientôt reparaître le fugitif, et qu'elle en saurait le fin mot.

En rentrant, comme la jeune fille l'avait accompagnée dans sa chambre, elle ouvrit l'armoire où elle avait rangé le coffre à bijoux :

— Tiens, ma chérie, dit-elle, choisis-moi ce que tu voudras que je porte et garde tout le reste.

La figure de la jeune fille s'assombrit :

— Pourquoi ne voulez-vous pas garder ces bijoux ? Ils sont tous à vous !

— Même s'ils étaient à moi, je n'en aurais plus besoin. Mais ce n'était qu'un dépôt.

Après un instant d'hésitation elle ajouta :

— Un dépôt que j'avais jusqu'à ton mariage.

Elle avait essayé de prendre un ton dégagé ; sa phrase s'égrena dans le silence en grelots d'argent.

— Mon mariage ! Mais je ne me marierai jamais.

Et la jeune fille, éclatant de rire, saisit sa mère dans ses bras. C'était la première fois qu'elle se livrait à un geste si impulsif ; Kate, en tremblant un peu, la serra tendrement contre elle.

Ce petit mensonge cousu de fil blanc humanisait la jeune fille, la faisait descendre de son piédestal. « Bientôt elle me dira qui c'est », pensa la mère.

EDITH WHARTON.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LES PÈLERINAGES DE PARIS RÉVOLUTIONNAIRE

LE JARDIN DE PICPUS

III[1]

L'ENCLOS DES CHANOINESSES

LA FOSSE COMMUNE

M. Grelet n'a rien révélé de sa promenade, ce jour-là, dans le bois de Vincennes avec les enfants de la vicomtesse de Noailles, et l'on ignore ce que fut leur désespoir en apprenant qu'ils étaient seuls au monde ; ils n'allaient pas tarder à être sans domicile. Cinq jours après la mort de leur mère, la Terreur finissait brusquement par la chute de Robespierre ; mais ses lois draconiennes n'étaient pas abolies et l'agence des Mines prit possession de l'hôtel de la rue de l'Université, séquestré comme bien de condamnés. M. Grelet emmena ses élèves ; « le bon M. Noël » et Mme Latour durent également déguerpir et obtinrent à grand peine l'autorisation d'emporter leurs effets ; ils assistèrent, le cœur navré, à la vente du mobilier et de la garde-robe de leurs maîtres et virent « tout démeubler, tout dévaster, tout gaspiller ». Mme Latour se trouvait sans ressources ; comme elle venait de marier sa fille Félicité au citoyen Lefol, chef de division au ministère de la Guerre, elle fonda un cours pour les jeunes personnes, puis accepta de faire l'éducation des deux filles de Mme de la Pallu. Elle décéda chez cette famille au début du XIXe siècle.

Copyright by G. Lenotre, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre.

Fidèle aux volontés de la vicomtesse de Noailles, M. Grelet ne quitta point Alexis et Alfred. Il se réfugia avec eux hors de Paris; leur père et leur grand père étaient émigrés, on l'a dit; ils ne pouvaient donc correspondre avec eux. Leur tante de Montagu se trouvait également à l'étranger; cette sainte femme, privée de toute nouvelle de France, était torturée de pressentiments qui l'oppressaient. Retirée dans le canton de Fribourg, en Suisse, elle se mit en route, le 27 juillet, pour aller rendre visite à son père, le duc d'Ayen, qui habitait le canton de Vaud. Le jeune comte de Mun l'accompagnait, cherchant à la distraire de ses lugubres pensées; il improvisa même, pour égayer le voyage, une chanson burlesque qui, lorsqu'elle paraissait finie, recommençait sur un air nouveau.

Entre Mondon et Lausanne la voyageuse aperçut, dans un nuage de poussière, un char à bancs qui avançait à l'encontre de sa carriole et dont l'occupant s'abritait de l'ardent soleil sous un large parapluie vert. Quand les deux voitures se croisèrent, le char à bancs s'arrêta; l'homme au parapluie sauta sur la route : c'était le duc d'Ayen. Ses traits étaient si altérés que sa fille ne le reconnut qu'à la voix. Il lui demanda « si elle avait appris les nouvelles »; mais il la vit, à cette question, si défaillante, qu'il s'empressa d'ajouter « que lui-même ne savait rien ». Il la pria de rebrousser chemin jusqu'à Mondon, et prit place à côté d'elle dans la carriole. « Plus morte que vive », elle n'osait le questionner et, à Mondon seulement, le duc d'Ayen, s'enfermant avec elle, lui apprit qu'il venait de perdre sur l'échafaud sa mère, la maréchale de Noailles. La voyant pâlir, il n'en dit pas davantage; mais elle avait les yeux fixés sur lui : « Et moi, mon père? » murmura-t-elle. Le duc cherchait à la rassurer; mais des larmes lui vinrent aux yeux; elle comprit, poussa un cri, et tomba, suffoquée de sanglots, dans les bras qu'il lui tendait. Ils pleurèrent longtemps; lui, essayant de calmer l'exaltation inquiétante de sa fille; elle, appelant sa sœur bien aimée, sa mère, son aïeule, ses trois chères mortes. Et, tout à coup, se prosternant, joignant les mains, elle récita, toute haletante, l'oraison dominicale, s'efforçant à accentuer, comme pour courber sa révolte, le verset sublime : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Son premier cri vers le ciel était une prière pour les bourreaux.

C'est à de telles femmes que l'on reprochera plus tard, comme un crime, de n'avoir *rien oublié*...

Mme de Montagu reçut, peu après, confirmation de son malheur par une lettre de sa sœur, Mme de Grammont; elle connut ainsi le dévouement du Père Carrichon et les consolations que lui avaient dues les trois suppliciées. Mme de Grammont annonçait aussi qu'elle recueillait chez elle, à Villersexel, la jeune Euphémie et qu'elle y attendait M. Grelet et ses deux élèves.

Après des mois d'un désespoir proche voisin de la folie, Mme de Montagu quitta la Suisse; elle erra, durant des années, en Allemagne, dans le Sleswig, toute à une œuvre de charité en faveur des émigrés pauvres, et c'est seulement à la fin de février 1800 qu'elle se risqua à rentrer en France avec son mari. Sous le nom de M. et Mme Mongros, ils se logèrent dans un modeste hôtel meublé tenu, rue de Courty, par un ancien domestique de Mme de Thésan. Ils étaient là à quelques pas de l'hôtel de Noailles-Mouchy, confisqué par la République. Quant au grand hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré, où Mme de Montagu et ses sœurs étaient nées et avaient grandi, il était aussi tombé dans le domaine de l'État et le consul Lebrun se disposait à l'habiter.

L'un des premiers soins de Mme de Montagu, en arrivant à Paris, fut de s'informer du lieu où reposaient les corps des guillotinés de la place du Trône. Nul ne put la renseigner. Sa cousine, Mme de Duras, ignorait également où l'on avait enfoui les restes de son père et de sa mère, le maréchal et la maréchale de Mouchy. L'abbé Carrichon vivait encore, logé rue Saint-Jacques, dans l'un des pavillons d'entrée du Val-de-Grâce; mais, quoiqu'il eût gardé vivace dans son souvenir le moindre détail de l'exécution à laquelle il avait assisté, il ne s'était jamais informé de l'endroit où était située la fosse qui renfermait les victimes. D'ailleurs, vers le même temps, le dramaturge allemand Kotzebue, voyageant en France, et curieux de visiter la tombe de Louis XVI, ne trouva personne qui pût la lui indiquer. Paris, déjà, vivait vite; ébloui par l'aurore resplendissante du temps nouveau, il cherchait à oublier son cauchemar. Et puis, la police consulaire veillait : pour des émigrés rentrés clandestinement tels que *M. et Mme Mongros*, il n'était pas prudent de paraître s'intéresser aux choses et aux gens du passé.

Au bout de deux ans seulement, Mme de Montagu apprit qu'une ouvrière, dont les parents avaient été exécutés en messidor de l'an II, connaissait l'endroit où ils étaient inhumés. Cette pauvre fille se nommait Mlle Pâris et gagnait modestement sa vie à raccommoder les dentelles. La marquise de Montagu se mit à sa recherche et, après maintes courses inutiles, découvrit, au troisième étage du n° 21 de la rue de Grenelle, celle qu'elle cherchait.

L'aventure de Mlle Pâris était douloureuse et touchante. Originaire de Troyes, André Pâris, son père, après avoir servi en qualité de palefrenier chez le duc de Brissac, était, depuis la Révolution, conducteur de diligences. Un certain Delcambe le signala, en floréal an II, à la section du Bonnet rouge, comme « l'un des plus fanatiques partisans de l'aristocratie ». Un jour que Delcambe, employé ainsi que Pâris aux écuries de Brissac, proclamait, en présence des postillons et des piqueurs, « que les seigneurs étaient la cause des maux de la France, que c'était tous des *dévoreurs d'hommes* », Pâris s'emporta, reprochant à Delcambe « d'avoir mangé le pain de ces seigneurs qu'il calomniait et déclarant qu'il méritait d'être roué à coups de fourche ». Devant cette menace, Delcambe « prit le parti de s'en aller » ; mais il dénonça Pâris « comme ayant souvent, jadis, porté des lettres de Brissac à Mme Du Barry » ; par surcroît, il faisait insidieusement remarquer « qu'un tel être n'était pas fait pour avoir une place dans les diligences allant à la frontière ». On perquisitionna chez Pâris ; on y trouva deux pistolets, un couteau de chasse, une pique et le manuscrit d'une chanson qui semble bien être de l'écriture et de la composition de l'inculpé ; datée du 29 juillet 1779, cette complainte avait pour sujet la mort du maréchal de Saxe : en voici un échantillon :

... Il fut mis au rang des morts
Au beau château de Chambort (*sic*).
Mort, d'où vient cette audace
De ravir dedans son lit
La terreur des ennemis
Le grand maréchal de Saxe ?
Dans les guerres tu n'osais pas
Le ravir dans un combat.

Il n'en fallait pas tant à Fouquier-Tinville pour bâcler un acte d'accusation. Pâris, présenté par l'accusateur public

comme « l'homme de confiance de l'infâme Brissac », fut déclaré convaincu d'avoir été l'agent des correspondances contre-révolutionnaires de ce ci-devant avec la Du Barry ; « on l'a vu plusieurs fois porter des lettres à cette conspiratrice... » Le 22 messidor, Pâris fut donc condamné à mort avec quarante-trois autres, tout aussi coupables. Mais il avait un fils, François, âgé de vingt-huit ans, employé au bureau de l'état-major du 2e bataillon de l'Aube. Soit que le dénonciateur Delcambe redoutât la vengeance de ce jeune militaire, soit que Fouquier-Tinville, manquant de gros gibier, eût résolu d'exterminer toute cette famille de dangereux conspirateurs, François Pâris, accusé « de manœuvres tendantes à soustraire des effets provenant d'un émigré », — délit vague, — fut, comme son père, condamné à mort et compris dans la fournée du 27 messidor.

Mlle Pâris, alors âgée de vingt et un ans, eut le courage de suivre la charrette qui portait son père à la barrière du Trône ; elle y retourna, cinq jours plus tard, pour y accompagner son frère ; elle vit tomber les deux têtes : « Si je ne suis pas morte sur le coup, racontait-elle dix ans plus tard, c'est que Dieu me soutint ; je ne tombai même pas. Je restai debout, à la place où j'étais, balbutiant quelques prières ; mais sans rien voir ni rien entendre. » Quand elle reprit ses sens, les curieux s'étaient dispersés, le soir tombait, la place était presque déserte ; le tombereau rouge à roues basses où l'on avait jeté les corps prenait « le chemin de la campagne ». Elle le suivit ; il entra par une porte charretière dans un enclos muré ; elle repéra l'endroit et, y étant revenue souvent, elle connut que la fosse des suppliciés se trouvait à l'intérieur d'un long jardin dépendant d'une maison de la rue de Picpus. Depuis huit ans, elle accomplissait fréquemment ce pèlerinage et s'offrit à guider Mme de Montagu et sa sœur Mme de La Fayette, désireuses de connaître l'endroit retiré où reposaient, avec tant d'autres, les corps de leurs plus chers parents.

L'histoire de ce petit coin de terre est restée jusqu'à présent assez confuse ; des documents conservés aux Archives nationales permettent d'en retracer de façon certaine les singulières circonstances.

Les religieuses chanoinesses de Saint-Augustin, au nombre

de dix-sept, avaient quitté leur couvent au mois de mai 1792. En octobre de cette même année, le citoyen Riedain se rendit locataire du monastère désaffecté : la propriété comprenait plus de 7 arpents, — près de 3 hectares, — s'étendant en longueur de l'est à l'ouest, touchant, dans cette dernière direction, à la rue de Picpus, en bordure de laquelle s'élevaient les bâtiments du couvent. L'un de ces bâtiments était occupé par un citoyen Coutier, maître de pension, auquel les chanoinesses l'avaient loué dès 1791.

Riedain chercha à tirer parti de sa location ; au bout de dix-huit mois seulement, c'est-à-dire en mars 1794, il trouva un sous-locataire en la personne du citoyen Coignard qui, spéculant sur la réputation de Picpus, renommé pour la salubrité et la pureté de son « air », — le nom d'une avenue voisine perpétue cette tradition, — projetait d'établir là une « maison de santé », exploitation extrêmement lucrative à l'époque de la Terreur. Le fameux Belhomme, qui tenait rue de Charonne un établissement de ce genre, passe pour avoir été l'initiateur de cette industrie profitable. Par une entente, plus ou moins rétribuée, sinon avec Fouquier-Tinville, du moins avec certains fonctionnaires de son entourage, Belhomme obtenait d'héberger des détenus riches qui, sous prétexte de maladie, étaient transférés, — et oubliés, — chez lui. La pension y était des plus confortables, mais coûtait fort cher : c'était la vie qu'on achetait en venant chez Belhomme et les clients subissaient d'autant plus volontiers les exigences du pratique hôtelier que, au cas où l'un d'eux se regimbât ou ne pût payer, il lui fallait regagner la Conciergerie ou toute autre prison, ce qui ne tentait personne.

En sous-louant à Riedain l'ancien couvent des Chanoinesses et son beau jardin qui, bien clos de hautes murailles, étendait sur une longueur de plus de 1 200 pieds et une largeur de 200, ses droites allées d'arbres encadrant des carrés de légumes, de vergers ou de vignes, Coignard rêvait donc de faire concurrence à Belhomme ; afin d'attirer une clientèle de choix, il remit à neuf le vieux couvent délabré, et les réparations qu'il entreprit montèrent au chiffre de 12 000 livres. Dès que, au printemps, la maison fut en état, les pensionnaires, comme bien on pense, ne manquèrent pas, détenus ayant conservé de la fortune et aimant mieux être rançonnés que guillotinés ; ils

obtenaient de la justice d'alors, — à quel prix? on le sait pour quelques-uns, — la faveur de « faire leur prison » loin de ces geôles où l'on risquait à toute heure d'être englobé dans un acte d'accusation, et trouvaient l'inappréciable avantage d'être sous la garde d'un geôlier-maître-d'hôtel, en relations « d'affaires » avec les gens du tribunal et zélé protecteur des clients qui ne lésinaient pas.

L'un des premiers admis chez Coignard fut Belhomme lui-même; décrété d'arrestation pour « exaction envers les prisonniers riches et inhumanité envers les pauvres », il se fit écrouer chez son concurrent, où il ne séjourna, d'ailleurs, que très peu de temps. Après lui, Coignard reçut de plus nobles internes, au nombre desquels on peut citer le duc de Brancas-Villars et sa femme, tous deux fort âgés, un ci-devant marquis de Boissy, un ex-lieutenant des mousquetaires, le comte de Béchon d'Arquian et le comte de Buffon, fils de l'illustre naturaliste et mari d'une femme connue pour la fantaisie de sa conduite. Riedain, s'étant réservé dans l'ancien couvent un pavillon qu'il habitait avec sa femme, se félicitait donc de la prospérité de son sous-locataire et il ne s'inquiéta nullement quand, le 26 prairial, il reçut la visite de deux fonctionnaires qui, se présentant comme étant, l'un le citoyen Lépine, administrateur des Travaux publics, l'autre le citoyen Poyet, architecte attaché à la même administration, le prièrent de leur montrer son jardin.

Riedain les promena dans son enclos, ravi de faire les honneurs de ses longues allées ombreuses qui se croisaient à angles droits comme celles d'un parc royal, de ses arbres fruitiers en pleine promesse, de ses vignes, de ses plants de pommes de terre et d'une jolie grotte, arrangée naguère par les religieuses en chapelle rustique, qui se trouvait à l'extrémité, tout près du mur du fond. Les deux visiteurs examinèrent, admirèrent, remercièrent et partirent.

Le lendemain, 27, dès le matin, Riedain fut averti, à son lever, qu'une troupe d'hommes s'était introduite, à l'aube, dans la propriété et travaillait au bout du jardin. Il y courut et resta confondu en présence de 34 terrassiers qui, ayant pratiqué dans la partie nord du mur de clôture une large brèche, avaient sarclé les vignes, les pommes de terre et autres légumes, mis en fagots les arbres fruitiers et s'activaient à creuser un grand trou, au pied du mur, dans l'angle sud-est

du terrain. Riedain manifesta sa stupéfaction à l'entrepreneur qui commandait ces vandales; celui-ci déclina son nom et son titre : Coffinet, inspecteur des Travaux publics. Riedain le somma vertement de se retirer avec ses hommes, mais Coffinet riposta qu'il était là par ordre du citoyen Avril, administrateur des Travaux publics, et qu'il devait creuser une fosse destinée à la sépulture des suppliciés.

Riedain n'ignore pas, probablement, qu'après avoir séjourné, du 21 au 24, sur l'emplacement de la ci-devant Bastille, la guillotine a émigré à la place du Trône et que, depuis deux jours, elle y est en activité ; mais que l'on prétende cacher dans son jardin les résultats de son fonctionnement, voilà contre quoi il s'indigne et proteste, en sa qualité de principal locataire, « au nom des lois de tous les temps et de tous les pays sur les inhumations »..., enjoignant à Coffinet d'interrompre son travail jusqu'à ce que lui, Riedain, eût fait valoir ses droits. A quoi l'inspecteur répliqua qu'il n'était que l'exécuteur d'instructions émanant du citoyen Avril, que la besogne était urgente et ne pouvait être différée.

Urgente, en effet : bien que les documents s'en taisent, il ressort de leur ensemble que les 38 corps et les 38 têtes des présidents et conseillers au Parlement de Toulouse et de leurs compagnons de mort, exécutés, la veille, 26 prairial, se trouvaient là, tout près, dans le grand tombereau rouge et qu'on avait hâte de les enfouir. Les 78 guillotinés, sur la place de la Bastille, du 21 au 24 prairial, avaient été inhumés dans la fosse commune du cimetière de Sainte-Marguerite à Charonne. Les 22 premiers condamnés immolés, le 25, à la place du Trône, furent peut-être également portés à Sainte-Marguerite, ou, plus probablement, au cimetière de l'Abbaye de Saint-Antoine; Sainte-Marguerite était de dimensions très restreintes; on y déposait les morts d'une grande partie et de tous les hôpitaux de Paris; le terrain regorgeait et les habitants du quartier, qui ne se plaignaient pas du voisinage de cette nécropole, manifestèrent leur mécontentement, dès qu'on y jeta les victimes de l'échafaud.

Il est hors de doute que si l'on trouvait encore des misérables et des « furies » pour applaudir aux exécutions, le vrai peuple de Paris, le peuple des ouvriers travailleurs et des mères de famille, manifestait hardiment sa répugnance pour les

tueries officielles. On en avait donc été réduit à cacher la guillotine aux extrêmes limites de la ville; on n'osait pas davantage promener dans ce quartier populeux l'horrible tombereau suintant le sang, et le jardin clos de Picpus avait été choisi parce que l'on pouvait y conduire et inhumer « en cachette » les suppliciés. Les travaux y ayant été entrepris le matin du 27 prairial, il serait supposable que la fournée du 26 fût portée, comme les précédentes, à Sainte-Marguerite; mais les noms de ceux qui la composèrent étant gravés sur les marbres commémoratifs de Picpus, il faut nécessairement admettre que l'affreux corbillard de la guillotine attendit tout un jour l'achèvement de la fosse pour y déverser son méphitique chargement. Le cimetière de l'enclos des chanoinesses de Saint-Augustin fut inauguré par cette surenchère d'horreur.

Sans perdre un instant, Riedain court aux Tuileries où siége le Comité de Salut public. Il force la porte de l'administrateur des Travaux publics, expose avec virulence qu'on viole son domicile, que l'établissement d'un cimetière dans sa propriété est sa ruine : le citoyen Coignard auquel il l'a sous-louée y ayant installé à grands frais une maison de santé, en raison de la pureté de l'air et de l'agrément du jardin, va quitter la place et réclamer de fortes indemnités; personne ne consentirait à habiter une maison si voisine d'un tel lieu de sépulture. Il ajoute que l'on complote bien manifestement contre lui, car, tout près de l'endroit où se font les exécutions, se trouve un grand terrain inculte ayant naguère servi de « jeu de battoir » et fort éloigné de toute habitation (très probablement l'endroit où passe aujourd'hui la rue Fabre d'Églantine). On peut creuser là une fosse magnifique, — 100 toises de long sur 13 de large, — de quoi enfouir des milliers de cadavres.

L'employé supérieur qui reçut ces doléances se contenta de répondre que l'intérêt public prime l'intérêt particulier, et que « la nécessité de trouver un endroit clos pour y enterrer les suppliciés » n'a pas permis un autre choix. Riedain rédigea aussitôt une plainte en forme qu'il adressa aux membres mêmes du Comité; en quoi il était héroïque, car, en ce temps où l'on guillotinait si allègrement tant de gens qui n'étaient coupables de rien, un homme assez hardi pour contrecarrer une décision des Décemvirs risquait fort d'y laisser sa tête. Mais le sentiment

de la propriété l'exaltait. Rentré le soir à Picpus, il trouva, dit-il, ouverte une grande fosse de 20 pieds (6 mètres 50) de profondeur; et l'on en commençait une autre, en attendant qu'on en creusât une troisième. En même temps, on fichait en terre une ligne de solides poteaux pour établir une palissade en planches séparant du reste de la propriété le demi-arpent (environ 1500 mètres carrés) qu'on en détachait. Dans les jours qui suivirent, on posa à la brèche pratiquée dans le mur, au nord, les deux vantaux d'une porte charretière que le serrurier Ferrière garnit de ferrures, « d'un fort verrou, d'une forte gâche et d'une serrure à trois clefs ». Les fossoyeurs du Comité de salut public pourraient ainsi travailler à l'abri des regards indiscrets.

Terrible labeur, et l'on n'imagine point quels furent les hommes qu'on recruta pour l'accomplir. Le tombereau aperçu par l'abbé Carrichon et dans lequel il vit jeter les corps de ses nobles pénitentes, n'était certainement pas unique, car, pour qu'il pût contenir 30, 40 ou 50 cadavres, chiffres habituels des fournées de la place du Trône, il eût fallu donner à ce véhicule des dimensions qui eussent rendu son déplacement impossible : un document daté du 21 messidor fait allusion à « *ces nouveaux tombereaux* qui transportent les corps des suppliciés au cimetière ». Il y en avait donc plusieurs. Quand l'exécution était terminée, on les dirigeait vers le jardin de Picpus. Tournant l'angle du mur qui entourait alors le pavillon sud de la barrière, (à l'extrémité de la rue actuelle des Colonnes du Trône), ils longeaient la muraille de l'octroi au pied de laquelle s'étendait un chemin de ronde étroit, boueux, quasi impraticable dont le tracé est aujourd'hui exactement représenté par le trottoir de gauche (côté impair) du boulevard de Picpus. « Les tombereaux, écrivait le commissaire de police de la section, ayant des roues trop basses, s'engravent dans le sable et les terres mouvantes de ce chemin » et il arrive qu'ils y demeurent « malgré le nombre de chevaux que l'on y attelle ». Il conviendrait, ajoute-t-il, « de faire paver une étroite chaussée le long de ce mur jusqu'au cimetière, ce qui peut être évalué à 200 toises superficielles d'empierrement ».

Après avoir péniblement roulé durant 400 mètres environ dans ce cloaque, le train des funèbres tombereaux tournait à droite dans l'avenue de Saint-Mandé où, au bout d'une centaine de mètres, il obliquait à gauche, à travers champs ou

vignes, pour gagner la porte ouverte par les ouvriers de l'inspecteur Coffinet, dans le mur du jardin de Picpus. Ce parcours, dont on précise ici les détours, afin de guider les visiteurs soucieux d'accomplir consciencieusement le pèlerinage de Picpus, ne s'effectuait pas rapidement; l'état du sol, la lourdeur des véhicules le rendaient, on l'a vu, difficultueux. Même aux plus longs jours de l'été, les tombereaux n'atteignent qu'à la nuit le cimetière. La déclaration de Mlle Pâris, qui eut le courage de les suivre, l'indique nettement.

Quant à la besogne qui s'opérait porte close, verrou poussé, dans ce demi-arpent de terrain, clos, de trois côtés, par un mur et, de l'autre, par une haute palissade de planches, on n'essaiera pas de la décrire : trop de pages rebutantes salissent déjà ce récit. D'ailleurs, quels mots pourraient en peindre la repoussante ignominie? Quel écrivain aurait l'audace d'entreprendre pareil tableau? Qu'il suffise de dire en quoi consistait cette besogne : des hommes, nombreux évidemment, y prenaient part : les uns devaient pêcher dans les tombereaux les corps mutilés; d'autres les dépouillaient, débouclaient les souliers, retiraient les bas, maniaient, palpaient, retournaient ces troncs sanglants : redingotes, vestes, robes de femmes, culottes, chemises étaient réparties en différents tas dont un scribe faisait l'inventaire et consignait le détail sur un registre, à la lueur de clairs feux de fagots « où l'on jetait du thym, de la sauge et du genièvre » pour combattre l'écœurante odeur. D'autres hommes encore s'occupaient à traîner les corps nus, à rouler les têtes livides jusqu'à la fosse béante, les jetaient à des camarades qui, descendus au fond du grand trou, les y tassaient de façon à ménager la place.

Ces visions d'enfer se prolongeaient souvent jusqu'au lendemain; le citoyen Riedain en a témoigné : « on y travaillait à toutes heures du jour et de la nuit », dit-il, et le conseil civil et de police de la section des Quinze-Vingt confirme : « Il est de toute impossibilité de verbaliser, *le plus souvent de nuit*, à l'injure de l'air, à la pluie, ou quand il vente à ne pouvoir tenir de lumière. » Et comme la pittoresque grotte élevée par les Chanoinesses, au fond de leur jardin, pour en faire un oratoire ou un abri de recueillement, se trouvait enclose dans le charnier, les comptables de la guillotine sollicitèrent de l'autorité la permission de fermer ladite grotte d'une porte; « alors on

pourra dresser à couvert l'état exact des effets ; on pourra là, sur une tablette, laisser le registre, y avoir plume, encre et y tenir de la lumière. Toute la dépense de cette clôture n'ira jamais à cinquante livres, et une seule redingote oubliée peut être souvent une perte de plus de cent livres pour la nation ; quand il pleut à verse ou vente, on peut en échapper beaucoup. »

Dans les débuts du règne de la guillotine, la dépouille des suppliciés constituait le pourboire des aides de l'exécuteur; le nombre des condamnés augmentant de décade en décade, le profit que les commis de Sanson tiraient de ces effets maculés atteignait un chiffre important; mais, vers la fin de 1793, Chaumette réforma cet abus et, dès lors, les vêtements des « justiciés » furent remis à l'Administration des hôpitaux qui, après lavage, les distribuait, — en principe, — aux prisonniers nécessiteux ; les aides de l'exécuteur durent se contenter des « accessoires », chemises, mouchoirs, coiffures, souliers, bas, fichus, ceintures, etc., modeste casuel dont les priva un nouvel arrêté du procureur de la Commune. Ils réclamèrent : « notre service, alléguaient-ils, demande beaucoup de dépenses, nos habits se trouvant détruits en très peu de temps... par notre pénible et sale travail répété chaque jour. » On voit, par ce qui se passait à Picpus, que leur requête ne fut pas favorablement accueillie : tout ce qui provenait des condamnés était envoyé « à la rivière » d'abord, puis à l'hospice du tribunal révolutionnaire ; on retrouve dans les papiers de cet établissement quelques vagues états mentionnant en bloc : « 90 gilets de toute espèce, 23 pantalons tant bons que mauvais, 42 culottes », etc., mais on doit renoncer à découvrir des précisions sur la provenance de ces objets, « vu le désordre qui règne dans les envois » ; la plupart des effets ayant été « détruits ou dénaturés », on a toute raison de croire que fut fait en pure perte le sacrilège déshabillage des morts qui s'opéra durant six semaines, autour du cloaque de Picpus, dans la solennelle tiédeur des nuits d'été et sous l'imposant regard des étoiles.

Riedain, lui, ne désarmait pas. Quand, chaque soir, derrière la palissade qui rognait son jardin, il voyait vaciller la lueur des feux allumés par les fossoyeurs, sa colère s'exaspérait et, bien qu'on lui conseillât de se taire, bien que le Comité de Salut public, si expéditif dans ses arrêtés exterminateurs, s'obstinât

à ne point répondre à ses doléances, il obtint de ses voisins une protestation collective contre le danger dont était menacé le village de Picpus : « Cinq directeurs de maisons d'éducation comptant plus de trois cents élèves républicains; ceux de plusieurs maisons de santé: une infinité de vieillards attirés par le bon air; des vignerons, des cultivateurs et des citoyens de tous les états, justement alarmés par le voisinage des fosses destinées à l'inhumation des conspirateurs, témoignent, avec la fermeté qui convient à des hommes libres, contre... ces aristocrates défunts qui, après s'être durant leur vie déclarés les ennemis du peuple et de la République, les assassinent après leur mort... » Telle est la honteuse cacade qu'inspirait, en l'an II, aux Parisiens, si frondeurs et si franc-parleurs jadis, *la fermeté qui convient à des hommes libres*! Ils poussent le courage jusqu'à dénoncer ces incorrigibles conspirateurs tombés sous le glaive de la loi et dont « les corps en décomposition répandent une pestilence qui rend le pays inhabitable »; la fosse demeure ouverte; on n'y jette pas de chaux; « et après chacune des inhumations quotidiennes, à peine recouvre-t-on les cadavres de quelques pelletées de terre ». La supplique, terminée par un appel « à la sagesse du Comité », est signée de tous les octogénaires, septuagénaires et sexagénaires du village, où l'on vit vieux « grâce au bon air ».

Quand à Riedain, tous ses locataires lui donnent congé; sa femme, malade « d'horreur et d'effroi », doit être évacuée au plus vite et il loue pour elle, à l'autre extrémité de Paris, une maison, rue de Clichy, « où elle reste durant neuf mois sans pouvoir sortir de son lit ». L'autorité s'émeut enfin et charge ses agents de vérifier les faits : l'architecte de la Commune Poyet et son confrère Coffinet reparaissent; celui-ci « descend dans la fosse » et en ressort convaincu que la plainte des voisins est justifiée. Le seul moyen, selon lui, d'atténuer l'infection, est d'établir sur la dite fosse, « un plancher en charpente dans lequel on pratiquera des trappes pour la facilité du service et qui concentrera les émanations dangereuses ». Mais il découvre un autre sujet d'inquiétude : au lieu même de l'exécution « il a été pratiqué sous la guillotine un trou destiné à recevoir le sang des suppliciés; quand l'exécution est terminée, on se borne à recouvrir ce trou avec des planches ». Or, « il est presque plein », et il s'en dégage « une odeur pestiférée ».

« Le lieu du supplice et celui de la fosse n'étant pas très éloignés l'un de l'autre, il serait possible que ces exhalaisons s'attirassent entre elles et produisissent un foyer de méphitisme d'autant plus dangereux qu'elles embrasseraient une grande partie de l'atmosphère. » Coffinet, d'esprit inventif, juge qu'il serait « convenable » d'établir, « sur une petite brouette à deux roues, un coffre doublé d'une feuille de plomb dans lequel tomberait le sang des condamnés qui serait versé dans la fosse de Picpus ». On ne sait si cette ingénieuse idée fut adoptée : la promenade quotidienne de ce baril de sang humain à travers le quartier ne déparerait pas l'histoire des deux derniers mois de la Terreur.

Quant au plancher à établir sur la fosse de Picpus, on l'entreprit le jour même ; on touchait à la fin de messidor ; l'été était brûlant et toute cette partie de Paris, réputée jusqu'alors si salubre, était empoisonnée par une épouvantable odeur de cadavres et de sang corrompu.

Ce qui surprend dans cette correspondance administrative, dont on ne cite ici que des extraits, c'est que personne ne songe à insinuer que, peut-être, la chute journalière de quarante ou cinquante têtes n'est pas du tout obligatoire. Il y aurait un moyen efficace de parer à l'infection qui en résulte : ce serait de cesser les exécutions en masses ; mais non ! Il semble que ces hétacombes sont des manifestations indispensables au bon fonctionnement de la vie sociale, un rite, qui présente momentanément quelques inconvénients en raison de la chaude saison, mais qui va se perpétuer indéfiniment, étant passé en habitude. La preuve en est que, le 3 thermidor, la Commune de Paris, prévoyante et désireuse d'en finir avec ces cimetières mesquins où l'on ne peut entasser qu'un millier ou deux d'ennemis du peuple, acquiert une grande carrière de sable située aux environs de Saint-Mandé, — la carrière Montempoivre : une rue du quartier des Quinze-Vingts en porte encore le nom. Le corps municipal arrête que, sans tarder, cette carrière sera entourée d'une haute cloison de planches terminées en pointes et que l'on y creusera, « le plus profondément qu'il sera possible », des fosses sérieuses pour inhumer les suppliciés. Picpus sera abandonné : et comme il n'est si profonde et si vaste tranchée qui ne se remplisse, la Commune charge en même temps l'Administration des travaux publics « de trouver

hors des murs de Paris, un terrain pour suppléer aux cimetières Marguerite et Antoine où l'on ne peut plus enterrer sans danger ». De cette façon, on aura de la marge et l'échafaud pourra travailler en grand, sans être gêné par les criailleries des malintentionnés et les réclamations inconvenantes.

En attendant la création de ce charnier modèle, les tombereaux de l'exécuteur déversaient à Picpus leur chargement régulier. On avait recouvert la fosse du plancher imaginé par Coffinet et, au moyen des trappes ouvertes dans ce bâti, on y jetait pêle-mêle têtes et corps dénudés. Après les quarante-cinq du 4 thermidor, comprenant ceux et celles que le Père Carrichon avait vus mourir, les tombereaux amenèrent, le 5, cinquante-cinq cadavres, dont ceux du prince de Salm, du comte de Soyecourt, d'Alexandre de Beauharnais. Le 6, ils apportèrent, dans le jardin des chanoinesses, trente-six corps; la guillotine fauchait au hasard, avec le capricieux aveuglement d'une épidémie : ses coups n'avaient plus aucune portée politique. Ce jour-là, elle frappait le jeune de Maillé, dix-sept ans, coupable d'avoir jugé peu frais les harengs servis l'avant-veille à la table de la prison Saint-Lazare; la fille du grand peintre Joseph Vernet; un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, avec sa femme et sa fille; une jeune femme de vingt et un ans, Isabelle de Meursin, paralysée, et la vieille abbesse de Montmartre, Louise de Laval Montmorency, également impotente. « On portait l'une, on traînait l'autre », a noté Sirey qui assistait à l'audience du tribunal. Le 7, trente-sept suppliciés : un Montalembert, un Créquy-Montmorency, un Roquelaure, un Montcrif, le baron de Trenck, fameux aventurier prussien, et deux poètes : Roucher et André Chénier, — deuil inconsolable; ce dernier, du moins, s'était vengé d'avance des « bourreaux barbouilleurs de lois »...

Le 8, arrive « un amalgame » de cinquante-deux victimes : un ermite, un avocat, une comédienne, plusieurs curés, un épicier, un colonel, une femme de chambre, un évêque, et aussi une princesse de Chimay, un Clermont-Tonnerre, les deux frères de Crussol d'Amboise, une Grammont, « dame d'atour de l'infâme Antoinette... » Le 9 thermidor, l'orage gronde à la Convention ; mais le Tribunal, malgré l'absence du président Dumas, qui vient d'être arrêté sur son siège, est par-

venu à mettre sur pied une fournée présentable. Paris est en rumeur; Robespierre, dit-on, est abattu ; l'exécuteur craint que les condamnés n'arrivent pas sans incident jusqu'à la place du Trône. « Va ton train », lui dit Fouquier, rassurant. Dans la rue Saint-Antoine, la foule arrête le convoi; des voix implorent *grâce*! Le peuple, décidément, ne veut plus de sang : instinctivement, il discerne que « c'est fini », et, déjà, des mains généreuses détellent les charrettes; les malheureux qu'elles portent semblent renaître : « Venez! Venez! Sauvez-vous! » leur crient les gens enhardis. Les gendarmes de l'escorte hésitent, laissent faire. Peut-on imaginer l'extase des condamnés que ces manifestations ressuscitent? Ils sont quarante-sept, un « amalgame » encore : un ancien valet de chambre des « tantes de Capet »; trois septuagénaires, un professeur d'astronomie, un tapissier, un quincaillier, un poêlier-fumiste qui tenait le guignol des Champs-Élysées, un vieux ménage, les Puy de Vérine, — le mari sourd, aveugle, tombé en enfance depuis plus de trois ans est dans un lamentable état, — cette héroïque Thérèse de Stainville, princesse de Monaco, qui, condamnée la veille, a gagné un jour, en se déclarant enceinte, afin de couper elle-même ses cheveux et a écrit ensuite à Fouquier-Tinville pour réclamer son droit à l'échafaud ; et encore Béchon d'Arquian, l'un des détenus privilégiés de la maison de santé de Picpus où il avait réussi à se faire admettre « pour profiter du bon air ». C'est le second des pensionnaires de Coignard que l'échafaud y est venu prendre; l'autre, le fils de Buffon, a été guillotiné il y a quinze jours.

Et voilà qu'ils sont délivrés; la foule a grossi, elle leur tend les bras, les appelle, les encourage... Un peloton de cavaliers accourt au galop; c'est Hanriot, le général de l'armée robespierriste, avec son escorte ; il fond sur l'attroupement, le disperse, remet l'ordre dans le cortège et commande aux gendarmes de poursuivre : la loi doit être obéie! Alors les chevaux réattelés se remettent en marche et les charrettes continuent à rouler vers la barrière de Vincennes. Les quarante-sept agonisants qu'elles traînent seront culbutés à la nuit dans le trou de Picpus.

Ils furent les derniers. A l'aube du lendemain, les employés de Sanson démontaient la guillotine de la place du Trône et l'emportaient; elle n'y devait jamais reparaître.

L'ŒUVRE DE PICPUS

La Terreur était finie ; elle n'avait pas seulement assassiné des gens ; elle avait tué aussi, par un fatidique contre-coup, cette Révolution dont les prémices suscitèrent de si généreux concours et de si fallacieuses espérances. Le pays qui s'était cru en route vers l'âge d'or, honteux, maintenant, du sanglant aboutissement de ses illusions, maudissait les énergumènes qui l'avaient dévoyé ; et le sentiment de cette flétrissure était si réel et si général que, d'un accord tacite, la génération contemporaine de ces mois néfastes s'astreignit à concentrer ses souvenirs et à taire ses ressentiments. Il fallut qu'un demi-siècle s'écoulât, que tous les témoins de la « grande épouvante » eussent disparu, avant qu'on osât essayer de glorifier les bourreaux et de justifier la guillotine.

Ce mutisme pudique explique l'obscurité qui entoure l'histoire du cimetière de Picpus. Tant que dura la réaction thermidorienne, pas un mot de cet Haceldama révolutionnaire ; pas une de ces manifestations bruyantes, avec drapeaux déployés et harangues vengeresses, comme on en a vu en d'autre temps et pour d'autres victimes de nos dissensions civiles. Tout au contraire, l'oubli apparent, le silence, l'abandon. Riedain lui-même se tient coi. Ses sous-locataires l'ont quitté ; Coignard a liquidé sa maison de santé ; Coutier a fermé son école. Derrière la haute palissade de planches qui cache le champ des morts, il ne se passe plus rien ; des inconnus ont gardé les clefs de la porte charretière pratiquée dans le mur de l'enclos ; ils y viennent parfois, la nuit, on ne sait pour quoi faire. Mais Riedain a pu s'assurer que, des deux grandes fosses, l'une est pleine de cadavres jusqu'au tiers de sa profondeur, sous le plancher percé de trappes qui la recouvre ; l'autre ne contient que deux ou trois lits de corps ; ni l'une ni l'autre n'ont été comblées de terre.

L'hiver de 1794-1795 s'écoula sans que cet état de choses fût modifié. En février, l'architecte Poyet fut autorisé par la commission des Travaux publics, à fermer enfin ces deux fosses et à supprimer la palissade qui les isolait du reste des jardins. Les travaux commencèrent aussitôt ; mais il fallut d'abord « démonter la couverture de planches de la première fosse, arracher les pièces de bois qui la supportaient, arranger

tous les bois dans la grande allée, desceller les poteaux soutenant la palissade ». On a le mémoire du citoyen Rique, entrepreneur de terrassement, qui dirigea ces opérations : il est précieux en ce qu'il nous renseigne sur l'emplacement et la disposition des fosses. « La première, dans le fond du jardin et dans la partie droite, est de 25 pieds de long sur 15 pieds de large (8 mètres sur 5); le vide à combler est de 12 pieds (près de 4 mètres) en profondeur ». Si l'on compare ces dimensions à celles primitivement indiquées par Riedain, on constate que dans cette fosse, profonde de 20 pieds (6 m. 50), les restes des suppliciés formaient donc un cube de 2 m. 50 de haut, de 8 mètres de long et de 5 mètres de largeur. La seconde fosse, de 30 pieds de long sur 20 de large (10 mètres sur 6 m. 50), située « à droite en entrant », avait reçu beaucoup moins de corps, car la « hauteur à combler » était de 19 pieds 3 pouces (6 m. 15). On s'excuse de s'attarder à ces macabres jaugeages; mais ils ne sont pas sans intérêt pour les familles des suppliciés de la place du Trône et ils pourront, par leur précision, retenir l'attention des visiteurs du jardin de Picpus, pèlerins nombreux qu'aucune indication ne renseigne et qui, faute d'un guide suffisamment documenté, n'éprouvent pas toujours l'émotion que doit inspirer ce lieu tragique.

Quant à la dominante question du nombre de corps qui reposent là, elle demeure extrêmement obscure et, dans l'impossibilité où l'on est de dresser une liste exacte, il semble préférable d'adopter celle qui est gravée sur les murs de l'actuelle chapelle de Picpus et qui mentionne 1 307 noms. Une autre liste, « relevée au greffe de la Conciergerie », indique 1 298 victimes; mais, ajoute-t-on, « quelques noms manquent ». Si l'on adopte les statistiques établies par Campardon dans son *Histoire du Tribunal révolutionnaire*, statistiques que Wallon déclare « fort complètes », on obtiendrait le chiffre de 1 293. D'autre part, le locataire du terrain, Riedain, un contemporain bien placé pour savoir, assure qu'on inhuma dans son jardin 1 436 corps : — 1 002 dans la première fosse et 434 dans l'autre. — Il doit, par erreur, comprendre dans ce nombre les 104 robespierristes exécutés les 10, 11 et 12 thermidor à la place de la Révolution et dont les restes furent enterrés au cimetière des Errancis, près la barrière de Monceau. Riedain prétend, de façon très affirmative, que l'on

continua à inhumer dans son terrain jusqu'au 29 thermidor inclusivement, c'est-à-dire durant vingt jours après que l'échafaud eut quitté la place du Trône. Les opérations du Tribunal révolutionnaire étant suspendues depuis le 13 de ce mois, il faudrait donc admettre, — ce qui n'est pas impossible, — que l'on apporta à Picpus les corps des individus condamnés par le Tribunal criminel du département, et suppliciés soit à la place de la Révolution, soit à la place de Grève : Coffinhal, par exemple. Il serait troublant de penser que ce trop fameux vice-président du sanglant tribunal de Fouquier-Tinville fût venu retrouver ses victimes au fond de la fosse qu'il avait contribué à remplir.

Le comblement des deux tombes fut terminé seulement le 23 prairial an III ; il nécessita quatre-vingt-cinq journées d'ouvriers qui « régalèrent » toute la superficie du terrain. Ce travail coûta 2315 francs. La brèche du mur de clôture, fermée d'une porte charretière, fut définitivement bouchée le 27 prairial ; un an, jour pour jour, s'était écoulé depuis qu'on l'avait ouverte. L'ancien jardin des Chanoinesses retrouvait sa superficie première et son aspect d'antan, sauf que la partie qui en avait été momentanément distraite restait dévastée et dénudée de ses arbres. Six mois plus tard, Riedain réclamait encore l'indemnité que les bureaux lui faisaient espérer : après la fuite de ses locataires et dans la certitude qu'il n'en trouverait pas d'autres, il installa dans l'ancien couvent des métiers à fabriquer siamoises et toiles de coton. En juin 1796, le Domaine national vendit la propriété aux citoyens Le Temptel et Cardeval qui la payèrent 26380 francs, et le bail de Riedain fut résilié. Quels étaient ces deux personnages ? Dans quel dessein se rendaient-ils acquéreurs de ce bien national ? On ne sait ; mais, dès le 25 octobre suivant, ils en revendaient une parcelle à un certain Jean-Baptiste Brun, demeurant rue du Faubourg Saint-Honoré et cette parcelle, — 25 m. 37 de long sur 12 m. 06 de large, — était précisément l'emplacement de l'une des deux fosses. On n'est point renseigné sur la personnalité de cet acquéreur ; mais il est assez singulier de rencontrer ici un nom semblable à celui du prêtre oratorien, plusieurs fois cité au cours de ce récit, et qui s'était donné pour mission d'absoudre les condamnés dans leur trajet vers l'échafaud. M. Brun déclara aussitôt au notaire en présence duquel était passé l'acte, qu'il

agissait comme mandataire de la princesse de Hohenzollern-Sigmaringen dont le frère, le prince de Salm, avait péri à la place du Trône le 5 thermidor de l'an II. La parcelle acquise par la princesse fut payée comptant 900 livres. Comme ce lopin rectangulaire était situé dans l'angle sud-est du jardin, contre le mur de clôture, on n'eut, pour l'isoler complètement, qu'à élever un nouveau mur le cernant au nord et à l'ouest. La vaste tombe où reposaient les morts se trouvait donc désormais à l'abri de toute profanation ; rien ne fut ébruité et nul, dans le quartier même, ne se douta que l'ancien domaine des Chanoinesses était amputé d'un dixième d'arpent (3 ares à peu près).

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au jour où, guidée par Mlle Pâris, la marquise de Montagu voulut visiter ce funèbre lieu. Elle éprouva d'abord une grande déception; le mur qui entourait la vaste tombe en interdisait l'accès et nul regard même n'y pouvait pénétrer. Mme de Montagu avait projeté de l'acquérir; elle s'informa discrètement; quand elle parvint enfin à découvrir le notaire par le ministère duquel elle espérait réaliser son vœu, elle apprit qu'une autre, une étrangère, l'avait devancée dans ce pieux désir. Elle examina dès lors la possibilité de préserver du moins de tout voisinage profane ce clos dont le sol recouvrait tant de victimes et de le protéger au loin contre la contamination menaçante du tumulte de la grande ville. Pour que cette conception eût un effet durable, il importait qu'elle ne fût pas une œuvre individuelle et Mme de Montagu imagina d'associer à ce grand dessein toutes les familles de ceux que la hache révolutionnaire avait frappés à la place du Trône.

Mais il fallait agir prudemment : Bonaparte, dans son politique désir d'effacer le passé, ne supportait pas que l'on évoquât, soit pour les réprouver, soit pour les glorifier, les événements de la Révolution. Mme de Montagu et Mme de La Fayette s'inscrivirent donc en tête d'une souscription dont le montant devait être employé à l'acquisition des terrains avoisinant la fosse commune et particulièrement à la reconstitution de l'ancien domaine des Chanoinesses. Les deux nobles sœurs reconnurent bientôt la difficulté d'atteindre des veuves et des orphelins dispersés et ruinés par les événements et, après avoir groupé quelques adhérents parmi leurs relations intimes, obligées de dissimuler leur entreprise que leurs noms seuls

auraient rendue suspecte au pouvoir, elles comprirent « qu'elles devaient se perdre dans la foule des souscripteurs comme leur sœur, leur mère et leur aïeule étaient perdues dans la foule des morts ». Elles s'effacèrent donc devant l'abbé Beudot, prêtre de la paroisse Sainte-Marguerite, qui prit l'initiative de la souscription et lança aux familles un appel éloquent, rédigé par M. de Lally-Tolendal : il eut pour premier résultat, en août 1803, l'achat, moyennant 24300 francs, de l'ancien couvent des Chanoinesses et d'une partie de leur jardin touchant à la clôture de la fosse commune, propriété de la princesse de Hohenzollern et que fermait, on l'a dit, un mur percé d'une petite porte de bois plein.

Le premier acte de la société naissante fut l'érection d'une croix de pierre, face à cette porte. Elle existe encore, cette croix, bien effritée, mais vénérable, puisqu'elle rappelle la prise de possession, par les héritiers des suppliciés, des terrains voisins de celui où, pêle-mêle, étaient entassés les restes de leurs parents. La 25 juillet 1806, la société acquérait de M. Robert Sigot, le reste du jardin des Chanoinesses, et dans une chapelle qu'avait élevée M. Sigot, l'abbé Beudot vint célébrer la messe ; puis il bénit la croix de pierre ainsi que la terre qui recouvrait les victimes. M. Dubois, curé de Sainte-Marguerite, adopta cette chapelle comme succursale de sa paroisse et bientôt une messe y fut dite tous les dimanches.

Bien qu'on eût agi jusqu'alors avec la réserve et la discrétion exigées, la police de Fouché était trop soupçonneuse et trop avisée, trop bien servie aussi, pour que ses Argus ne fussent pas avertis de ce qui se passait à Picpus : une dénonciation anonyme, émanant peut-être de quelque jacobin impénitent, et adressée à *Monsieur l'Inspecteur*, le 8 mai 1805, donna l'éveil. Elle était ainsi libellée :

On annonce que des parents des victimes de la Révolution ont formé, rue de Picpus n° 7, un établissement propre à perpétuer le souvenir des malheurs que le gouvernement cherche à faire oublier.

L'un des fonctionnaires du ministère de la police écrit en marge :

Son Excellence désire que les informations les plus précises soient recueillies tant sur les causes de l'association, si elle existe, que sur les membres qui la composent.

Aussitôt, les mouchards sont en campagne et leurs rapports nous révèlent des faits, — faux ou grossis tout au moins, — concordant mal avec le peu que l'on sait des commencements discrets de la société de Picpus. Le premier « observateur » qui se risqua dans cet « antre de conspirateurs », relate qu'il existe, en effet, au numéro 5 (et non 7) de la rue de Picpus, un nouvel établissement formé par une trentaine de chanoinesses ou ex-religieuses de Maubeuge, arrivées là avec plusieurs voitures chargées de leurs meubles et effets. L'ancien évêque de Meaux, Apollinaire de Polignac, est « à leur tête »; il cherche un logement dans le voisinage. La maison est en grandes réparations ; le jardin est remis en culture; il existe dans le principal corps de bâtiment une petite chapelle « avec du latin au-dessus de la porte »; on y dit chaque jour deux messes et plus encore les dimanches et fêtes. Ces offices sont publics ; le quartier s'y porte volontiers en raison de l'éloignement de toute autre église, et on y célèbre une fois par an un service solennel « en commémoration de ceux qui, pendant la Révolution, ont été enterrés dans le local qui se trouve presque contigu et derrière le dit établissement ».

Ce premier rapport est du 10 mai. Deux jours plus tard, un autre policier s'introduisait à Picpus et récoltait de nouveaux renseignements, très différents de ceux recueillis par son collègue : ce n'est plus « le sieur Polignac, ancien évêque de Meaux », qui dirige l'association, mais un autre prélat, nommé Rohan-Chabot, ou peut-être un monsieur de Castellane « qui a refusé récemment l'évêché de Mende ». L'agent de Fouché, ayant entendu « une petite cloche qui sonnait la grand messe », s'est glissé dans la chapelle et, par conscience professionnelle, a suivi tout l'office « célébré, dit-il, selon le rite catholique ». Cette cérémonie ne paraît pas lui être très familière, car il en note les diverses particularités comme s'il s'agissait de nouveautés inquiétantes. Il subit, il est vrai, un long sermon prononcé *par un abbé Caudrain, chaplin (sic) ou desservant de cette chapelle*, et qu'il juge très éloquent. L'assistance, fort nombreuse, « est composée surtout de jeunes personnes des deux sexes » dont trois ont communié pendant la messe. On s'est retiré vers midi.

Ce qui suit présente plus d'intérêt : « Suivant les on dit, ajoute le mouchard, cet établissement aurait des relations avec

la famille de Noailles ; on dit aussi que le terrain *où est l'hécatombe ou le dépôt en question* (*sic*), appartient à ladite famille ; qu'il s'y fait quelquefois des inhumations; on en cite une d'une demoiselle de Noailles, âgée d'environ vingt ans, qui s'y est faite il n'y a pas longtemps. La grande porte dudit dépôt a été réduite à une petite par où passent ces prétendues inhumations. »

Le ministre, inquiet de ces révélations, se décide à dépêcher un agent sûr qui, le 18 mai, put obtenir des précisions « dues à une personne digne de toute créance ». Et voici ce qu'il apprend : « Mme de Nicolay, propriétaire d'une maison à Picpus, fait faire annuellement dans sa chapelle un service en l'honneur des guillotinés ; là se rendent les gens de haut parage qui assistent à cette cérémonie lugubre. On fait une quête dont le produit est très considérable... Une personne présente, et en grand costume, a dit que la collecte (de cette année) paraissait être plus productive que celle de l'an dernier. » Pour se donner de l'importance et témoigner de son habileté, le policier écrivait en *post-scriptum :* « Si l'on croit nécessaires quelques réflexions générales sur cette chapelle privilégiée, j'en puis donner qui ne seront peut-être pas indifférentes à la sagesse et à la sagacité du gouvernement. »

Il est toujours utile de consulter les rapports de police : ils sont, le plus souvent, erronés et présentent les choses sous un aspect très différent des réalités ; mais ils nous apprennent combien le pouvoir le plus vétilleux, le mieux servi et le plus tracassier est mal informé par des gens dont le seul souci est de gagner la solde qui leur est attribuée et d'envenimer de leur mieux les manifestations les plus innocentes, afin de faire preuve de zèle et de perspicacité. Ainsi, trois ans après la création de l'œuvre de Picpus, Fouché, qui avait pourtant des espions partout, ignorait encore et les noms des fondateurs et le but de cette association. En 1806, il allait être un peu mieux instruit à la suite d'un nouvel avis reçu, en avril, par Desmarets, son perspicace collaborateur, auquel incombait la direction de la police politique.

Cet avis, encore anonyme, dénonçait à l'autorité que, le 18 avril, à onze heures du matin, serait célébré dans la chapelle de Picpus le service commémoratif annuel. L'original de cette dénonciation est aux Archives et porte cette apostille :

Son Excellence désire que vous envoyiez quelqu'un à cette réunion, à laquelle ne sont convoqués que des grands de l'ancien régime... Il faudrait observer les assistants, les cérémonies et écouter attentivement le sermon.

Le policier chargé de cette enquête s'acquitta consciencieusement de sa mission : son rapport décrit le service religieux, le catafalque, les ornements funèbres, mentionne M. le curé Dubois, le suisse en grand costume, l'assistance composée de « plus de dames que de messieurs », tous en noir; plusieurs de ces derniers portaient l'épée, ce qui sent fortement l'ancien régime. Après la messe, chant du *Libera*, courte harangue de M. Dubois « qui, sans aucune allusion remarquable, déplore le sort des victimes : sa péroraison paraît tirer des larmes de la plupart des assistants ». Pour finir, Mlle de Noailles, — probablement Euphémie, fille de la vicomtesse de Noailles, — fit la quête. « La bourse, ajoute l'espion, a paru bien fournie et contenir de l'or. »

Quelques jours plus tard, l'agent complétait ces renseignements et désignait enfin la personne qui semblait être l'initiatrice de cette fondation : il nommait Mme de Montagu, née Noailles, et ne cachait pas que « beaucoup de personnes de l'ancienne classe nobiliaire, occupant des places marquantes dans la nouvelle Cour, après avoir longtemps hésité, faisaient actuellement des dons et des démarches, afin d'être admises, à titre de fondateurs, dans l'œuvre de Picpus ». — « L'abbé Caudray (*sic*), ancien grand vicaire de l'évêque de Mende, paraît surveiller cet établissement, où se trouvent réunies des anciennes dames chanoinesses de noble naissance, qui vivent en communauté. Cet ecclésiastique cherche à faire accroire que l'on a l'intention de réunir par la suite, aux cendres des personnes inhumées dans le cimetière du couvent, celles de Louis XVI qu'on espère se procurer et retirer du cimetière de la Madeleine. »

Avec le nom de Mme de Montagu, Fouché tenait le fil de toute l'affaire qu'il lui était loisible de considérer, soit comme une vaste conspiration, soit comme un simple hommage rendu discrètement à des morts vénérés. C'est à cette dernière opinion qu'il se fixa : apprenant que beaucoup de personnages de la Cour impériale se faisaient honneur de compter parmi les souscripteurs de l'œuvre et que, au nombre de ces adhérents,

était inscrit le prince Eugène de Beauharnais, fils adoptif et successeur éventuel de l'Empereur, l'adroit ministre jugea inopportune toute mesure de rigueur contre les héritiers des guillotinés et la surveillance dont ils étaient l'objet fut définitivement levée. Fouché, singulièrement avisé, prévoyait dès lors un retour possible des Bourbons et ménageait ceux de leurs partisans dont il pourrait un jour exploiter la reconnaissance.

Tout n'était pas faux, dans les rapports de ses agents : une congrégation de femmes s'était, en effet, établie, en mars 1805, dans l'ancien couvent des chanoinesses de Picpus. Elles n'arrivaient pas de Maubeuge, mais de la place Vendôme où, un an auparavant, au nombre de neuf, elles avaient trouvé un abri provisoire. Cette association s'était clandestinement formée à Poitiers, au plus fort de la Terreur, entre quelques dames animées du désir de vivre en communauté pour solliciter du Ciel le retour de la paix et de la religion en France. Elles avaient aussi pour but de donner asile aux prêtres insermentés et de les seconder dans leur clandestin et périlleux ministère. C'est ainsi qu'elles furent mises en relations avec l'un de ceux-ci, — celui-là même que les rapports des mouchards de Fouché désignent sous le nom de *Caudrain* ou *Coudray*.

Il s'appelait au vrai Pierre Coudrin; né de paysans aisés, en 1768, dans le diocèse de Poitiers, simple diacre à l'époque où commençaient, en 1791, les persécutions contre le clergé, il était venu à Paris pour solliciter, d'un évêque resté fidèle aux lois de l'Église, l'onction sacerdotale. Ordonné prêtre par Mgr de Bonal, l'abbé Coudrin regagna son village d'où il dut fuir bientôt, traqué, poursuivi, trouvant parfois asile dans le grenier de quelque château, le plus souvent vivant dans les bois, portant sans cesse sur lui le Saint-Sacrement et prêt à répondre au premier appel de ceux qui réclameraient son assistance. Après deux ans de cette vie errante, il eut la témérité de rentrer à Poitiers où l'échafaud sévissait. Il trouva refuge chez ces vaillantes chrétiennes qui s'étaient associées pour mettre en commun leurs prières ; il y arriva décharné, « sec, la peau collée sur les os », et, tout en courant la ville pour exercer son ministère, sans souci du péril de mort dont il était à toute heure menacé, il se fit le directeur des saintes femmes qui lui donnaient un abri. Quand, après la mort de

Robespierre, la persécution se fut momentanément ralentie, l'abbé Coudrin, ayant remarqué chez plusieurs de ces dames des dispositions à la vie religieuse, leur associa quelques personnes animées des mêmes sentiments et loua pour elles, en février 1795, une maison dans la rue du Moulin-à-vent.

C'est alors que se présenta chez lui Mlle Henriette Aymer de la Chevalerie. D'une famille noble et naguère riche de Poitiers, elle avait, très jeune encore, avant la tourmente, figuré avec éclat dans la société brillante de la ville. Sa beauté et ses talents lui avaient attiré de nombreux hommages, encore qu'elle passât alors pour être un peu dédaigneuse et hautaine. Dénoncées en 1793, Henriette Aymer de la Chevalerie et sa mère furent incarcérées à la prison des Hospitalières et la jeune fille dut, pour soutenir sa mère habituée à toutes les aises de la vie, se livrer à des travaux d'aiguille, s'isolant dans la pensée de la mort prochaine. Ce fut l'origine d'une vie toute nouvelle. Lorsque, après un an de captivité, les dames de la Chevalerie sortirent de prison, Henriette avait reconnu le néant des distractions mondaines et c'est alors que, ayant entendu parler de l'abbé Coudrin, elle lui témoigna le désir de partager la vie simple des quelques pieuses dames qu'il avait groupées.

L'abbé Coudrin refusa. Il craignait que cette ferveur fût passagère et il ne revint sur sa décision qu'au bout de deux ans d'épreuve, quand il vit Henriette prête à tous les renoncements et à tous les sacrifices. Elle avait alors trente ans; sous son impulsion, la petite association allait s'accroître et progresser. Mlle de la Chevalerie recueillit ce qui restait de la fortune de ses parents et fit l'acquisition d'un immeuble où elle se logea avec ses cinq compagnes : ce fut le premier établissement de la *Congrégation des Sacrés Cœurs et de l'Adoration perpétuelle*. En 1797, l'abbé Coudrin autorisa ses pénitentes à prononcer des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; deux ans plus tard, elles quittaient le vêtement séculier pour prendre la robe de laine blanche et le voile de mousseline. *Madame Henriette* fut élue supérieure générale de la communauté naissante; une règle fut adoptée imposant le silence, les grands jeûnes, le maigre habituel, une planche pour lit... L'abbé Coudrin allait être l'unique supérieur ecclésiastique de la congrégation.

Elle ne comptait, en 1801, que dix professes et quelques novices et, dès la signature du Concordat, elle fondait une

seconde maison à Mende dont Mgr de Chabot, parent de la Mère Henriette, venait d'accepter l'évêché. La communauté essaima ensuite vers Cahors où un troisième établissement fut créé; en 1804, la Mère Henriette arrivait à Paris et, l'année suivante, se fixait avec ses sœurs à Picpus; elle prenait envers Mme de Montagu l'engagement d'assurer la célébration des offices commémoratifs annuels. L'Adoration perpétuelle y fut aussitôt instituée pour ne plus être interrompue depuis lors, sauf durant quelques jours à l'époque de la Commune, en 1871. C'est à Picpus que décéda saintement, en novembre 1834, la révérende Mère Henriette Aymer de la Chevalerie, supérieure générale d'un ordre puissant qui compte actuellement cinquante maisons réparties dans le monde entier. Nulle autre communauté que celle-ci, fondée au temps de l'échafaud par des filles de noble naissance, en réparation des crimes et des profanations révolutionnaires, n'était mieux désignée pour veiller sur le champ tragique clandestinement transformé en nécropole par la Terreur de l'an II.

De son côté, la société de Picpus avait lentement prospéré. A l'époque de la Restauration, elle commença de vivre au grand air; dans la partie du jardin mitoyenne à l'ancienne fosse commune, un nouveau cimetière avait été créé dès 1803 pour servir de sépulture aux descendants directs des victimes de 1794. A cette époque, l'abbé Carrichon existait encore; nul doute qu'il ne s'intéressât vivement à la fondation intimement associée en son esprit au souvenir des trois femmes qu'il avait suivies jusqu'à la mort et pour lesquelles il n'avait cessé de prier. Il mourut le 30 juillet 1818, à son pavillon du Val de Grâce, « au deuxième sur la cour »; il léguait au Père Mérault, alors grand vicaire de l'évêché d'Orléans, les archives de l'Oratoire dont il était détenteur depuis le début de la révolution, entre autres un répertoire de tous les prêtres reçus dans la Congrégation depuis 1611. Mais le service des Archives royales réclama ce précieux dépôt qui lui fut attribué en dépit des protestations de l'héritier. M. Grelet, dont le nom est également lié à l'histoire du cimetière de Picpus, survécut longtemps à son confrère ; il décéda, rue Mabillon 18, le 26 février 1850.

En 1856 et en 1857, des décisions ministérielles autorisèrent l'inhumation, au jardin des Chanoinesses, des membres

collatéraux des familles des suppliciés et le cimetière annexe dut être agrandi : on y réserva un terrain destiné aux défunts d'une autre religion que la catholique. La petite chapelle où les agents de Fouché venaient, au temps de l'Empire, espionner les fidèles, fut remplacée en 1841 par un édifice plus vaste ; son portail, très simple, se dresse au fond de la cour dans laquelle on pénètre aujourd'hui quand on a franchi la porte du n° 35 de la rue de Picpus. A droite, s'élèvent les bâtiments neufs du couvent, bâtis il y a quelque soixante ans ; à gauche, des constructions basses sont des vestiges de l'ancien monastère des Chanoinesses ; au fond, près de la chapelle, est l'entrée du jardin.

C'est un vaste parc, solennel, silencieux, ordinairement désert ; bien que sa largeur ait été réduite, il doit conserver l'aspect qu'il avait au temps où le citoyen Riedain en prit possession : longues allées droites plantées de tilleuls, chemins sablés encadrant des rectangles de gazon ou de légumes. Après quelque trois cents pas, on rencontre, à droite, dans un rentrant de mur de clôture, une grille neuve : c'est l'entrée du cimetière. Pas un arbre ; très peu de fleurs ou de couronnes ; rien que de sobres monuments de pierre, très simples pour la plupart, larges et hautes dalles alignées. Quelques chapelles funéraires massives et sans décor dominent ce champ mortuaire, impressionnant par sa sévérité. La première tombe que rencontrent les regards est celle des descendants de Gossin, celui-là même qui, docilement, suivit à pied les charrettes et que vit mourir le père Carrichon. Puis commencent les rangées des grandes sépultures : tout l'armorial de France est là, l'armorial de la guillotine : les pierres font figure de pages arrachées à notre histoire, tant les noms qu'elles portent sont éclatants : de Montmorency, — de Faudoas, — de Levis, — de Grammont, — de Nicolaï, — de Rohan-Chabot, — de La Rochefoucauld, — de Boisgelin, — d'Hautefort, — de Biron, — de Polignac, — de Luynes, — de Montalembert, — Récamier... Voici la longue lignée des Noailles et, parmi eux, Mme de Montagu, la première présidente de l'œuvre de Picpus ; elle repose, depuis le 30 janvier 1839, dans cette terre sauvée par elle de la profanation, non loin de sa sœur et de son beau-frère, le général de La Fayette ; la tombe de celui-ci est toujours décorée de quelque drapeau ou de quelque emblème déposé par des visiteurs américains.

Tout près de là est la vieille croix de pierre érigée en 1802 par les soins de Mme de Montagu, après que l'existence de la fosse commune lui eut été révélée par Mlle Pâris. On ne trouve point la tombe de cette pauvre ouvrière qui fut la première à prier sur cette terre sacrée et voulut plus tard, malgré sa pénurie, apporter son obole à la souscription ouverte par les héritiers des suppliciés : mais, aux concessions nos 53 et 54 sont inhumés Mme Pâris, sa mère, et son frère André.

Face à la vieille croix est l'étroite porte, toujours fermée, percée dans le mur qui clôt la fosse commune ; les vantaux pleins d'autrefois ont été remplacés par une grille qui permet de voir ce carré de gazon dont le sol n'a pas été remué depuis le 23 prairial de l'an III, alors que les terrassiers finirent de combler les trous où l'on avait, un an auparavant, culbuté les morts de l'échafaud. On a peine à détacher ses regards de ce lugubre enclos dont le mur du fond, et celui de droite ont *vu* les épouvantables scènes des nuits de juin 1794. De vieux ifs que l'âge a rendus malingres dressent leurs panaches sombres sur cinq modestes tombes posées là à une époque qu'on ne peut préciser et qui sont celles des membres de la famille du prince de Salm. Grâce à M. le marquis de Montaignac, arrière petit-fils de Mme de Montagu, président actuel de la Société de Picpus, ce terrain, longtemps possédé par des étrangers, est récemment entré dans le domaine de cette société : ainsi se trouvent réalisés, après cent vingt-cinq ans, les vœux les plus chers des nobles fondatrices et le but même de l'institution.

C'est aussi à M. le marquis de Montaignac qu'on doit de lire sur le mur nord du jardin des religieuses une inscription rappelant que là fut ouverte la brèche par laquelle pénétraient dans l'enclos du citoyen Riedain le rouge tombereau à roues basses qui apportait à la fosse sa ration quotidienne de têtes exsangues et de corps tronqués ; l'emplacement de cette brèche est encore reconnaissable à la vieille poutre vermoulue qui lui servait de linteau. On revoit par la pensée l'affreuse voiture entrant là ; on évoque, dans ce bout de jardin qui a gardé on ne sait quel aspect de nudité et d'effarement, la palissade de planches qui protégeait contre les regards les travailleurs de l'enfouissement, les tas de vêtements ensanglantés, les grands feux où l'on brûlait, la nuit, des herbes

désinfectantes et l'on songe à ce qu'ont pu devenir par la suite, à ce qu'ont dû se remémorer en vieillissant, les hommes qui avaient trouvé à cette infernale besogne un répugnant gagne-pain.

Pour échapper à cette vision, il ne faut pas moins qu'une visite à l'oratoire de l'œuvre de Picpus qu'on revoit, à l'entrée du parc assoupi, au retour du pèlerinage. Elle est très sombre, cette église, et, quand on y pénètre, on n'y peut rien distinguer d'abord que quelques formes blanches agenouillées sur les dalles, comme des fantômes en prière. Lorsque les regards se sont habitués à cette obscurité, on reconnaît que ces fantômes sont des professes portant la robe de laine blanche et le voile de mousseline des filles de la mère Henriette Aymer de la Chevalerie. Sur les murs de pierre du transept sont gravés 1298 noms : ceux des morts de la fosse commune. Sur l'autel est exposé nuit et jour le Saint Sacrement et, devant Lui, deux religieuses se tiennent en adoration, immobiles comme des figures de marbre, la tête couverte du voile blanc qui retombe sur un long manteau rouge dont la traîne décrit un grand cercle sur la mosaïque du sanctuaire.

Chaque jour un prêtre offre, à cet autel, le saint sacrifice en commémoration de toutes les victimes de la Révolution ; chaque année, au printemps, un service solennel est célébré à l'intention particulière de ceux qui périrent à la place du Trône, et les assistants, à l'issue de la cérémonie, se rendent processionnellement, par les longues allées du jardin, jusqu'au cimetière où l'on prie encore pour les victimes, — et pour leurs bourreaux. Car les bourreaux ne sont pas oubliés, et, tous les ans, à la date correspondante du 9 thermidor, les saintes filles qui ont la garde du jardin funèbre implorent de la miséricorde divine le pardon de ceux dont l'éphémère dictature a taché de sang notre histoire.

G. Lenotre.

L'ALTANA

OU LA VIE VÉNITIENNE

1899-1924

VI [1]

PALAZZO VENDRAMIN AI CARMINI

Venise, octobre-novembre 1913.

Je connaissais depuis longtemps cet étonnant mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini, mais je ne me doutais guère que j'y habiterais un jour. C'est cependant là que, chaque matin, je m'éveille et que, chaque soir, je m'endors de ces sommeils que Venise favorise par ses longs silences nocturnes. Lorsque les pas des derniers passants ont retenti aux dalles de l'étroite fondamenta sur laquelle donne la fenêtre de ma chambre, quand les ivrognes qui, parfois, s'y arrêtent pour des colloques confus, ont cessé leurs palabres avinés, il se fait un merveilleux silence, un silence profond, absolu, un silence d'éternité. Il dure jusqu'au moment où les cloches voisines de l'église del Carmine sonnent l'angélus de l'aube de leurs voix êlées. Puis leurs tintements s'espacent. Ils se ralentissent et tout se tait de nouveau jusqu'au moment où le patron de la grosse péolte qui s'amarre sous ma fenêtre descend dans sa barque. Lorsqu'il est parti, le silence se rétablit, mais ce n'est plus le même silence. Il est comme transparent, plus fragile, attentif, inquiet d'un bruit de rame dans l'eau, de l'écho d'un

Copyright by Henri de Régnier, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août, 15 septembre et 1er octobre.

pas lointain. C'est la journée qui commence, la douce et lente journée vénitienne.

Car me voici encore une fois à Venise, en ces mois d'octobre et de novembre que j'y aime entre tous. Certes, cette fois encore, j'en goûte le charme reposant et mélancolique. J'y retrouve ce plaisir de vivre que je ne ressens qu'ici, cette même curiosité où je suis sensible à toutes les variations de la lumière, à toutes les nuances des couleurs, à tous les aspects des choses. Venise est inépuisable et on ne la connaît jamais entièrement. Elle réserve toujours des surprises et ce que l'on sait le mieux d'elle garde une merveilleuse nouveauté; mais, cette année, il me semble que je suis moins attentif à ses pierres et à ses eaux : je n'éprouve plus le besoin de la parcourir en tous sens avec cette avidité des yeux qui cause une sorte de vertige enchanté. Néanmoins, je ne laisse pas de me confier à son labyrinthe, mais je me sens attiré vers un point, toujours le même. C'est là qu'est le sortilège auquel tout me ramène. Le dirai-je, Venise m'intéresse moins que l'étrange lieu que j'y habite. C'est à lui que vont ma pensée et ma rêverie. Mes pas y reviennent d'eux-mêmes.

Je viens de l'autre bout de Venise; j'ai suivi bien des calli, passé bien des ponts pour arriver au campo di Santa Margherita et, de là, gagner la proche église del Carmine et son campo que borde un rio. Presque en face du pont qui le traverse, sur la fondamenta opposée, est un vaste palais qui fut jadis une magnifique demeure et qui maintenant, morcelé, divisé, décrépit, est habité par de petites gens. Aux balcons végètent des pots de fleurs. Des stores d'un ocre délavé pendent aux fenêtres. La grande porte toujours ouverte donne accès à un vestibule imposant, soutenu par de fortes colonnes et où s'amorce un large escalier de pierre. Ce palais est un ancien palais de la puissante famille des Foscarini et il donne son nom à la fondamenta qui longe le rio di Santa Margherita. A sa masse principale s'ajoute une partie en retrait, devant laquelle se trouve une petite cour carrée séparée de la fondamenta par un mur percé d'un portail. A droite de cette cour s'élève un autre palais également assez délabré. Ses trois étages atteignent la hauteur du palais voisin, mais sa façade inégale se continue vers la droite plus basse et réduite à deux étages. L'ensemble présente une rangée de six fenêtres, celles du mezzanino plus

étroites et sans balcons. Ce palais-là est un Palais Vendramin. Pour le distinguer du somptueux Vendramin dont s'enorgueillit le Grand Canal, on l'appelle le Palais Vendramin ai Carmini.

Le portail qui donne accès de la fondamenta Foscarini dans sa petite cour, est presque toujours ouvert, de même que la porte que l'on trouve à droite, à côté d'un puits à margelle de marbre, à demi engagé dans la muraille. L'entrée est assez sombre ainsi que l'escalier dont les vingt marches de pierre aboutissent, sur un étroit palier, à une porte par où l'on pénètre dans un vestibule obscur. Cependant on y distingue des médaillons à la romaine où sont représentées des figures casquées ou laurées. Ces médaillons sont entourés d'entrelacs de stuc jaune et rose. Toute cette décoration stuquée, assez indistincte, est en bien mauvais état. Ce vestibule se prolonge par un long couloir humide. Si on le suit, on arrive à une chambre dont les deux fenêtres donnent sur la fondamenta. De là on aperçoit, au delà du rio de Santa Margherita, le campo et l'église del Carmine, à droite; à gauche, une antique maison qui porte à son angle la statue d'un guerrier. On l'appelle la Casa del Moro et la légende veut qu'Othello l'ait habitée. Cette chambre offre les marques d'une extrême vétusté. De grandes déchirures laissent pendre en lambeaux le papier tendu sur la muraille, mais le plafond est décoré d'ornements de stuc et une cheminée d'un beau marbre encadre et surmonte un large foyer. Une haute porte, d'un bois ronceux, poli et luisant, fait communiquer cette chambre avec la pièce voisine.

Celle-là n'a qu'une seule fenêtre. Des moulures de stuc, jaunes et vertes, entrelacent leurs rubans en relief, sur fond blanc, autour de médaillons à figures mythologiques et de panneaux dont les peintures ont été remplacées par un papier vert, bien déchiré et bien éraillé, mais qui s'accorde assez bien avec les stucs des murs et avec le beau pavimento dont la blanche mosaïque est bordée de guirlandes de fleurs et de volutes qui, aux quatre angles de la pièce, se relient à quatre cornes d'abondance d'où s'épanchent des fruits de toutes couleurs.

Je ne pousse jamais la haute porte de bois ronceux qui sépare cette pièce de la suivante sans me préparer à la surprise qui m'attend et que l'habitude ne parvient pas à atténuer. Chaque fois, il me semble pénétrer au cœur d'un passé mysté-

rieux, dans un étrange lieu de rêverie. Nous l'appelons la « chambre dorée », à cause de l'impression de luxe suranné qui se dégage de sa noble et pauvre magnificence. Carrée, elle prend jour sur le rio par deux fenêtres, entre lesquelles se dresse la cheminée. Sa tablette est surmontée d'un miroir divisé en compartiments par des cadres de rocaille d'un vieil or somptueusement terni et qui se recourbe en volutes. Ces divers miroirs forment une sorte d'édifice triangulaire et, sur celui qui en termine la pyramide, est gravé l'Amour avec son arc. Les murs de cette chambre sont couverts d'un crépi jaune, d'un jaune très doux, ambré et comme mielleux. Les panneaux, de dimensions différentes, sont entourés d'une bordure blanche. Les trois plus grands portent, à leur centre, chacun un tableau de faïence, accompagné de deux plus petits, au bas desquels sont fixés des supports de verre destinés à recevoir des bougies.

Ces tableaux sont composés de plaques de faïence blanche aux jointures presque invisibles. Aux angles s'enroulent de fines arabesques qui imitent une dentelle d'or. Le milieu en est occupé par des motifs décoratifs et par des personnages qui s'y détachent en noir, pareils à des ombres chinoises. De sobres touches d'or animent ces obscures silhouettes. Celui de ces tableaux qui remplit le panneau que l'on a à sa droite quand on s'adosse à la cheminée représente le Triomphe de Junon. La fière déesse monte un char volant attelé de deux paons et qu'escortent en cortège d'autres oiseaux. Au bas, parmi des arbres dont les branches se ramifient autour du char aérien, divers petits assistants font fête à la déesse. Deux font des gestes de respect et d'enthousiasme. Un autre joue d'une sorte de trompette qui pourrait bien être celle de la Renommée. Un autre souffle dans un instrument bizarre qui a la forme d'une espèce de cor. Dans le panneau qui fait face à la cheminée est représentée une scène plutôt pastorale, mais dont je ne puis guère définir le sens. De chaque côté se tordent de gros troncs d'arbres, tandis que s'agitent de minuscules petites bonnes femmes noires et dorées dont il est assez difficile de déchiffrer la pantomime, mais qui, sur le fond blanc de la faïence, font un effet délicieux. Quant au troisième tableau en pendant au Triomphe de Junon, il est plus lisible. Il nous donne le spectacle d'une chasse au lion. Le lion est posé sur une manière de tertre aérien qu'il partage avec un cavalier monté sur un

cheval fougueux dont il est séparé par un palmier. De chaque côté se tordent les troncs des mêmes arbres noueux. Au bas de l'arbre de gauche, s'élance un second cavalier et, à la fourche de l'une de ses branches, est posté un archer qu'abrite un svelte petit palmier poussé là on ne sait comment, tandis qu'au pied de l'arbre de droite se tient un homme armé d'une lance. Des quatre coins du plafond, juchés sur des arabesques de stuc, coiffés de chapeaux pointus, balançant des parasols ou haussant des bannières, quatre ravissants Chinois contemplent le pavimento où sont incrustés de gros fragments de nacre qui y font miroiter comme des reflets de clair de lune, tandis qu'autour d'eux volent des oiseaux peints et que frétille, pareil au bout coupé de leur longue natte, un lézard qui semble figurer dans la fresque une vivante fissure.

Car toute cette splendeur, qui fut jadis intacte en son éclat, est maintenant éteinte en sa beauté mélancolique. Si les belles faïences ont gardé leur fraicheur, les ors se sont ternis; les stucs sont en plus d'un endroit ébréchés; leur pâte colorée est tombée en poussière. A plus d'une place, le doux crépi jaune des panneaux s'écaille; çà et là, la mosaïque du pavimento se disjoint. Néanmoins, en ses décrépitudes partielles, l'ensemble garde un aspect de luxe raffiné. Qu'importe si les fenêtres ferment mal, si les hautes portes en bois ronceux ont perdu leurs serrures! Elle n'en est pas moins belle, cette chambre dorée, mais elle n'est pas seulement belle, elle est étrange et mystérieuse.

Quelle singulière fantaisie, quel étrange caprice ont donc ajouté à ses trois portes cette quatrième qui se dresse encadrée d'un chambranle de marbre jaune? Elle est tout entière en glaces et le temps en a fait le plus inquiétant miroir. Il ne l'a ni terni, ni éraillé, mais il lui a donné l'aspect d'une sorte de métal liquide qui, dans sa transparence et sa profondeur plutoniennes, reflète les objets et les figures à une distance d'au delà où ils prennent une teinte nocturne et un lointain d'apparition. Quand on s'en approche, on s'y voit son propre fantôme et la chambre tout entière, en s'y reflétant, s'y décolore comme si elle était envahie d'une nuit subite. Sur quoi peut-elle bien s'ouvrir, cette porte de miroirs? Quel secret cache-t-elle derrière sa surface de verre métallisé? Une poignée de cuivre invite à la faire tourner sur ses gonds invisibles. Lentement, lourdement,

sournoisement, elle s'entrebâille. Quelle cachette va-t-elle nous découvrir? Dissimule-t-elle quelque escalier dérobé? Mais non, elle ne révèle qu'une sorte d'armoire vide, peu profonde, simple réserve pour l'en cas d'un souper galant ou resserre à pendre des oripeaux et des défroques de carnaval.

Ces trois pièces sont les seules restées habitables de ce singulier Palais Vendramin. Toutes les autres ne sont plus que ruine. Certaines sont si obscures qu'on n'y distingue rien ; elles n'existent que par leur odeur de moisissure. Il y en a une qui, en des cadres rompus, montre des peintures indistinctes qu'on devine avoir été des portraits. D'un de ces cadres pend lamentablement une toile dont on ne voit que l'envers. Si on la soulève, on y reconnaît vaguement une effigie à mi-corps d'homme en perruque. Quelque Vendramin sans doute. Peut-être celui qui fit construire le palais et le fit décorer de stucs délicats et de faïences à personnages? Est-ce la gondole dont il se servait qui, retournée, est suspendue entre deux arbres et achève de pourrir dans la petite cour humide, qu'on aperçoit à travers les vitres dépolies et verdies par le temps d'une fenêtre qui ne s'ouvre plus et dont le volet extérieur vacille démantibulé? Puis la série des étroites pièces se continue, toujours avec le même délabrement, jusqu'à une vaste salle, d'où un escalier conduit à un jardin où des plates-bandes plantées de légumes sont entourées de fil de fer et séparées par de minces sentiers, le long desquels sèchent des linges et qu'encombrent des culs de bouteille et des détritus de toute sorte, pauvre jardin qui fut jadis un jardin d'agrément et de plaisance, comme l'atteste l'élégant casino qui s'élève au bout et dont ses colonnes et son fronton à l'antique font une manière de petit temple du Plaisir.

Il fallait quelque audace pour s'aviser, malgré l'attrait de ses faïences et de ses stucs, d'habiter ce mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini, mais, quand on aime Venise, on est capable de toutes les folies. Ne poussâmes-nous pas la nôtre jusqu'à l'idée de louer, non plus pour quelques semaines mais à l'année, ce mezzanino et d'y faire les réparations les plus nécessaires ? Quand nous en vîmes l'impossibilité, nous nous résignâmes à n'y être que des hôtes de passage et à en tirer parti de notre mieux avec les amis décidés à tenter comme nous cette audacieuse expérience et à en partager l'aventure. Il

s'agissait donc d'entrer en pourparlers avec le propriétaire de cette inconfortable merveille, mais, à Venise, rien ne se fait aisément. D'abord le propriétaire demeura introuvable. Un Vénitien est rarement visible à son domicile. Enfin, cette première difficulté résolue, nous apprîmes que le mezzanino était loué à une certaine signora G... Elle ne fut pas, elle non plus, d'abord aisé. Cependant nous parvînmes à la joindre. C'était une personne à la fois vague et méticuleuse. Il fallut lui signer de nombreux papiers et prendre des engagements multiples, à la suite desquels nous entrâmes en possession du mezzanino convoité, d'ailleurs absolument vide et dépourvu de tout meuble, sauf de quelques ustensiles de cuisine et d'un vieux fourneau à gaz.

Avant de songer à quoi que ce fût d'autre, il s'agissait d'assurer le nettoyage des pièces que nous comptions habiter. A ces fins nous engageâmes à notre service une vieille Vénitienne qui répondait au nom d'Ardiane. Ardiane, munie de balais, d'éponges, de torchons, se livra à des lavages paresseux et à des époussetages sans zèle qui cependant firent disparaître les toiles d'araignées et rendirent son lustre au pavimento. Cela fait, nous nous occupâmes du mobilier. D'heureuses recherches nous procurèrent la literie et le linge indispensables, des couchettes de fer à sommier métallique, des toilettes et leur complément. On trouve à louer tous ces objets à Venise, mais il nous fallait aussi des tables, des sièges, et qu'ils ne fussent pas de nature à déparer par trop le caractère décoratif de ce coin de palais magnifiquement délabré. Nous eûmes donc recours à nos amis les antiquaires.

Ils se prêtèrent aimablement à nos requêtes, soit par complaisance, soit en échange de légères indemnités. Nous obtînmes d'eux quelques tables de bonne forme, des fauteuils anciens, des chaises de bonne époque, une commode suffisamment rococo. Peu à peu notre mezzanino prenait tournure. Chez les verriers, nous achetâmes des flambeaux, des bras de lumière, des vases à fleurs. Octobre est le mois des tubéreuses et bientôt le mezzanino fut embaumé de leurs forts et doux parfums. Éclairée aux bougies, la « chambre dorée » s'éveille en ses stucs et en ses faïences ; une sorte de vie mystérieuse l'anime. Parfois, à la clarté des cires se joint l'éclat des flambées, qui transforment l'âtre profond de la belle cheminée

de marbre jaune en une brûlante fantasmagorie d'étincelles brillantes et de braises rougies. Parfois aussi, quand la soirée est fraîche, la brève flambée est remplacée par un sérieux feu de bûches, de ces longues bûches qu'apportent à Venise les trains de bois et dont les verriers se servent pour alimenter leur fournaise. Nous les avons entassées en provision dans une des chambres inhabitables du palais, où elles mêlent leur forestière senteur d'écorce à l'odeur moisie des vieilles boiseries et des pierres salpétrées.

Car le salpètre ronge ses assises, à notre vieux palais. Les murs de son rez-de-chaussée, qui se compose d'obscures salles basses, sont tapissés de ses couches épaisses et veloutées. Là règne une humidité glaciale où l'on ne peut guère s'attarder. Aussi en remonte-t-on vite par l'escalier dérobé qui aboutit dans le corridor du mezzanino et qui y est dissimulé au fond d'une armoire où nous l'avons découvert par hasard en furetant dans notre bizarre domaine. C'est de la même façon que notre attention a été attirée par une porte à peine visible dans un angle d'une des chambres abandonnées. A force de la tarabuster, nous sommes parvenus à faire céder sa serrure démantibulée. Elle ouvre, cette porte, sur un escalier qui appartient au palais voisin, le Foscarini. Quand on a gravi ses marches roides, on arrive à une pièce assez vaste qui sert de débarras à on ne sait qui et où sont entassés de vieux meubles hors d'usage, des cadres brisés, de la vaisselle, des hardes. Le plafond de cette pièce s'appuie à des pilastres peints en blanc et surmontés de chapiteaux de bois doré. Entre deux de ces pilastres, plus écartés l'un de l'autre et reliés par un fronton également de bois doré, est ménagé un renfoncement qui a dû former alcôve et que flanquent en retrait deux cabinets obscurs, dans l'un desquels est installée une garde-robe où l'on imagine volontiers quelque Vénitien d'autrefois, le foulard noué au front, ramenant les pans de sa robe de chambre à fleurs et attendant les effets de quelque drogue curative que lui a pesée dans sa balance et vendue comme souveraine l'apothicaire à besicles du campo di Santa Margherita ou de San Pantaleone.

Le plaisir d'habiter cet étrange palais n'est pas le seul que nous goûtons à Venise. Elle nous offre toujours les beautés de son automne, la lumière de ses eaux et de ses ciels. Comme

chaque année, la gondole nous conduit à travers le dédale des rii vers les silencieuses étendues de la Lagune. Comme chaque année, nous allons revoir, dans les musées et les églises, nos tableaux préférés. Comme d'ordinaire, sur la banquette du Florian nous nous asseyons « sous le Chinois ». Nous y retrouvons nos amis Jean-Louis Vaudoyer et Edmond Jaloux qui logent fidèlement à la Casa Zuliani. Ils promènent dans Venise le jeune Émile Henriot qui y fait ses débuts. Sur la place Saint-Marc nous rencontrons Henri Gonse qui sort, un livre sous le bras, de la librairie Rosen pour se rendre à la librairie Ongania, à moins qu'il ne vienne de chez quelque antiquaire. Nous allons à l'hôtel Danieli visiter Mme Bulteau. C'est la première fois qu'elle revoit Venise depuis la mort de Mme de la Baume. Elle est venue, l'autre jour, jusqu'à notre lointain Vendramin qui n'a pas le délicieux confortable du cher Palais Dario où nous avons passé auprès d'elle de si douces heures; mais le somptueux délabrement de notre mezzanino l'amuse et elle sourit à notre « installation » de fortune.

Si rudimentaire qu'elle soit, cette installation, elle ne nous empêche pas de recevoir nos amis. Ils viennent parfois goûter dans la chambre dorée. Ces jours-là on renouvelle les tubéreuses des vases et on sort toute la vaisselle. Puis, le goûter fini, on part pour aller dîner ensemble au « Vapore ». La vieille mendiante qui guette à l'entrée est toujours là et c'est toujours le garçon que nous appelons, je ne sais pourquoi, Francesco et qui se nomme en réalité Luigi, qui nous sert. Après dîner, nous allons flâner dans la Merceria ou la Frezzaria. C'est ainsi qu'un soir nous avisâmes à la devanture du bar Giacomuzzi une antique et poussiéreuse bouteille d'aleatico. Nous décidâmes de l'acquérir et de la boire à la santé du mystérieux Vendramin dont nous occupions le mezzanino décoré de stucs et de faïences.

Le lendemain donc, avant l'heure du dîner, nous nous sommes rendus chez Giacomuzzi. La bouteille acquise, ce fut Edmond Jaloux qui assuma le soin de la transporter au palais avec toutes les précautions nécessaires à n'en pas troubler le précieux contenu. Conscient du rôle qui lui était dévolu, Jaloux s'avançait d'un pas grave et mesuré, précédé de Jean-Louis Vaudoyer qui écartait les passants pour éviter au porteur tout coudoiement. Nous arrivâmes ainsi sans encombre au palais où

nous attendait un repas de pâtes, de légumes et de poissons servi dans la chambre dorée. Dans la cheminée flambait un magnifique feu de bûches. Toutes les bougies étaient allumées. La table éclairée par quatre flambeaux se reflétait avec ses bouquets de tubéreuses au fond du grand miroir nocturne de la porte en glaces dressée en son chambranle de marbre. Quand on déboucha la bouteille fameuse, il en coula un vin épais, doux et fort, brun et parfumé, d'une force secrète, qui semblait pesant dans les verres de verrerie ancienne où nous le buvions et qui en paraissaient plus fragiles.

Ah ! cet aleatico du Palais Vendramin, du vieux palais aux chambres de stucs, j'y repenserai plus d'une fois ! Je reverrai le pavimento de mosaïque où brillent, incrustés, des fragments de nacre qui sont comme la trace marine qu'y auraient laissée les pas humides de l'Amphitrite de la Lagune. Je songerai souvent à cet aleatico bu devant la haute porte en miroir aux profondeurs limpides et mortes, devant cette cheminée aux ardentes bûches embrasées, bu en ce soir d'un automne d'insouciance et de liberté, au cœur enchanté du mystérieux sortilège vénitien, bu à la santé du Vendramin inconnu qui, aux panneaux de faïence blanche de la « chambre dorée », avait fait représenter en noir et or les figurines dont les silhouettes, en gentilles simagrées, et comme projetées sur l'écran par quelque lanterne magique, y jouent leur petite comédie d'ombres silencieuses.

Qui fut-il ce Vendramin ? Certes, il ne serait pas impossible de le savoir. Tout le passé de Venise gît dans les riches archives qui contiennent toute l'histoire publique et privée de la Cité Sérénissime et dont le trésor occupe les vastes bâtiments que l'on voit près de l'église des Frari. Elles satisferaient, sans doute, notre curiosité, mais le temps nous manque pour ces recherches. Et plus simple n'est-il pas d'imaginer ce qu'on ignore ? Faisons-nous donc un Vendramin à notre guise. Inventons lui une histoire (1) et prêtons-lui tout d'abord un visage...

(1) Cette histoire, qui a pour titre *l'Entrevue*, on la trouvera dans mes *Histoires incertaines*, publiées en 1917. Vendramin y est devenu Alvenigo, mais le mezzanino de son palais y ressemble singulièrement à celui que nous habitions en octobre-novembre 1913, et auquel le regretté Aldo Ravà a consacré une étude dans la revue d'art : *Dedalo*.

A quoi pouvait-il bien ressembler, ce patricien d'il y a deux siècles ? A quel type humain se rattachait-il ? Aux gras ou aux maigres ? Avait-il la figure osseuse ou épanouie, ronde ou longue ? le teint brun ou frais, pâle ou coloré ? Parfois, je lui donne quelque chose des traits de ce Querini dont le portrait, peint par Tiepolo et conservé à la collection Stampalia Querini, nous le montre contracté de ruse, d'ambition et d'orgueil, intelligent et dangereux. Le plus souvent, je me refuse à voir ainsi notre Vendramin, et je cherche de lui une autre image. Il me semble la trouver dans le petit buste en pâte blanche qui est placé dans une vitrine au Museo Civico. Sous la perruque qui l'encadre, s'offre un visage agréablement allongé, au nez fin, à la bouche spirituelle et sur lequel est répandu un air de distinction et de finesse. Il dut être raffiné et galant, ce personnage, à la fois discret et tendre et non sans quelque mélancolie. Cette physionomie sympathique paraît s'accorder bien avec le décor somptueux et délicat du mezzanino, que notre Vendramin fit orner selon son goût et qui en atteste encore l'exquise qualité. Cependant j'hésite à lui composer un visage de mon choix. Les ombres sont susceptibles et n'aiment pas qu'on entreprenne sur leur indépendance. Aussi est-il plus prudent de respecter celle de notre Vendramin. Qu'il cache donc sa figure sous la maschera de fine toile blanche, qu'il s'enveloppe des plis de la bauta de satin noir ! S'il s'avise de revenir ainsi dans son palais des Carmini, il y sera le bienvenu. Sa présence ne nous y surprendra pas. On s'y sent si loin d'aujourd'hui, si proche du passé où il vécut, que je n'éprouverais aucune surprise de le voir apparaître.

D'ailleurs, s'il vient, ne sais-je pas par où il viendra ? N'est-elle pas faite pour lui cette haute porte en glaces qui dresse devant moi sa surface polie ? Il n'aura pas à la faire tourner lourdement sur ses gonds. Il viendra du fond de son lointain. Son image se formera des mille reflets qui se croisent, se brouillent en ses glauques profondeurs, qui tour à tour dorment et s'éveillent dans son mystère ; mais entre notre visiteur et nous s'interposera la plaque de verre et il ne la franchira pas, car les fantômes n'aiment pas à se mêler aux vivants. Et cependant, nous vous eussions fait bon accueil, seigneur Vendramin. Nous aurions débouché en votre honneur une autre bouteille d'aleatico, nous eussions fait grand feu de bûches dans la

cheminée, car on doit avoir froid lorsque l'on arrive du Pays des Ombres. Vous vous seriez assis sur ce vieux fauteuil, auprès de ce bouquet de tubéreuses, et vous vous seriez chauffé les jambes aux flammes du foyer. Par exemple, vous auriez gardé votre masque, car les fantômes n'ont pas bonne mine et vous n'auriez pas voulu effrayer les charmantes jeunes femmes qui, pour vous plaire, auraient revêtu des costumes de votre temps.

Regardez-les, seigneur Vendramin. Ne vous rappelle-t-elle pas les beautés que vous avez aimées, celle-là, grande et si souple en son corps harmonieux dont la grâce paresseuse semble faite pour le balancement de la gondole et l'alanguissement des lits de repos, dont les mains, longues et fines en leurs gestes lents, semblent toujours cueillir des fleurs invisibles. Regardez son tendre visage aux beaux yeux où la mélancolie s'unit à la malice, l'esprit à la rêverie. Elle aussi, comme vous, vient du pays des songes et mêle les siens à la vie. Elle sait les exprimer en mots qui troublent le cœur et charment la pensée. Elle est crédule à toutes les belles choses qui nous consolent des laideurs de la réalité. Elle croit aux fées et n'a pas peur des fantômes. La méchanceté l'étonne toujours et le mensonge lui semble un effort dont elle ne serait pas capable. Elle est simple comme l'eau et comme le feu. Elle en a toutes les subtilités et toutes les souplesses. Elle est bien belle, seigneur Vendramin, et elle aime votre Venise parce qu'elle lui ressemble par son séduisant mystère et par sa lumineuse tristesse.

Écoutez maintenant ce rire net et clair. Retournez-vous vers lui. Ne regardez pas trop haut, car cette rieuse est une toute petite personne, mais qu'elle est à l'aise dans sa petitesse ! Elle n'est que vivacité et prestesse. Sa physionomie a la mobilité de ses mouvements. Ses sentiments s'expriment à nu sur son visage. Ses yeux savent persuader, mais ses fines dents savent mordre et sa langue est affilée pour la repartie et la riposte. Le comique des choses et des gens lui apparaît et elle le caractérise prestement. Ses yeux voient jusqu'en elle-même. Prenez garde, seigneur Vendramin, les fantômes même n'échappent pas à son regard, mais elle leur préfère la réalité, car elle en goûte pleinement les plaisirs et elle y mêle son rire qui sonne clair dans votre vieille demeure qu'elle anime du claquement de son vif talon autoritaire, de même qu'elle parcourt votre Venise, de son pas alerte qui ne s'égare

jamais et qui sait toujours où il va. Je comprends, seigneur Vendramin, qu'il vous serait agréable d'emporter, dans un pli de votre tabaro, cette menue personne au menu corps musclé et à la gracieuse figure, mais laissez-nous-la, bon Seigneur, et tordez plutôt le cou à son mari qui trouble la paix de votre mezzanino par son agitation de gros bourdon et qui est vraiment mal assorti à cette fine mouche...

Hélas! le seigneur Vendramin n'est pas venu nous visiter et bientôt il va falloir quitter le mezzanino et sa « chambre dorée ». Je ne verrai plus sur ses panneaux de faïence le Triomphe de Junon et la Chasse au lion, ni, aux angles de son plafond, les ravissants Chinois et leurs parasols à clochettes, ni dans le pavimento de mosaïque les lunaires fragments de nacre qui y sont incrustés. Je n'entendrai plus les grêles cloches fêlées de l'église del Carmine sonner dans l'air sensible, ni se quereller les ivrognes sur la fondamenta Foscarini, ni le patron de la grosse barque détacher sa chaîne de l'anneau, ni le silence de la nuit. En partant, mon dernier regard sera pour la haute porte en glaces devant laquelle j'ai rêvé si souvent, à moins que, dans la petite cour, j'aille jeter encore un coup d'œil sur la vieille carcasse de gondole qui, noirâtre et craquelée, y pourrit, tandis que sur le rio di Santa Margherita, attendra, chargée de nos bagages, celle qui va nous conduire à la gare.

VENISE MENACÉE

Paris, 1915-1918.

C'est un de ces soirs de lune semblable à celui par lequel j'arrivai pour la première fois à Venise et où, pour la première fois, je montai sur l'altana du Palais Dario. En pensée, je franchis la distance qui me sépare de tant de beaux souvenirs et, en pensée, me voici revenu, une fois encore, dans la ville bien-aimée. Elle est toute au silence et à la nuit; elle est toute à la solitude lunaire. Je parcours ses calli désertes, je traverse ses campi vides qu'encadrent des façades obscures, ses ponts où mon pas ne croise nul pas. Pas une gondole sur ses canaux; pas un fanal au traghetto. Acune lumière aux fenêtres soigneuse-

ment closes. De loin en loin, une ampoule répand à travers un verre teinté une clarté bleuâtre. Je marche comme dans un rêve, le rêve d'une ombre qui errerait dans une ville morte, et cependant je sais fort bien où je vais. Ce chemin je l'ai parcouru cent fois ; j'en connais tous les détours, les heures de lumière et de soleil, aussi bien que les aspects nocturnes. Cent fois, j'ai tourné l'angle de cette calle, monté les marches de ce pont, suivi cette fondamenta. Cent fois, mon pas a retenti sur les dalles de ce campo, sous la voûte de ce sotto portico. Je reconnais ce campiello où coule une fontaine. Maintenant je n'ai plus qu'à contourner le mur rouge de ce jardin et à enfiler ce « ramo ». Me voici arrivé. Au branle de la sonnette, cette porte va s'ouvrir et je n'aurai même pas à dire : c'est moi...

La porte s'est ouverte, en effet, quoique la sonnette ait tinté bien sourdement dans le silence, car tout est silence en cette Venise nouvelle. Silencieusement, je fais signe à Carlo que je n'ai pas besoin qu'il m'accompagne. Ne le connais-je pas dans ses recoins, ce Palais Dario? Je m'y dirigerais les yeux fermés. Mon pied trouve de lui-même les degrés de l'escalier. Je monte doucement, posément. A chaque étage, je m'arrête. Au dernier, je pousse la petite porte et je grimpe les marches roides qui s'offrent à moi. Soudain l'air me frappe au visage et je débouche en plein clair de lune. L'astre éclatant est juste au-dessus de l'altana, comme en ce soir de jadis où, pour la première fois, j'ai atteint sa plate-forme aérienne, mais, ce soir, je n'y suis pas seul. Quelqu'un m'y a précédé. Je vois un homme accoudé à la rampe de bois. Il m'apparaît de dos. Immobile, il a la tête levée vers le ciel. Que regarde-t-il donc ainsi avec tant d'attention? Le ciel est pur. Pas un nuage. Le dôme voisin de la Salute y gonfle sa rondeur argentée, et les volutes de marbre qui le soutiennent ont la blancheur du sel marin. Qu'épie-t-il donc, ce veilleur taciturne? Qu'attend-il ainsi du haut de cette altana?

Soudain, l'homme a fait un geste. Est-ce un signal, un appel? Est-ce ce geste qui a déchiré le silence où s'enveloppe la ville endormie en son suaire lumineux, est-ce lui qui a déchaîné l'orage de bruit qui, tout à coup, s'amasse sur son transparent repos lunaire? Ce grondement rauque et lointain qui remplit l'air, est-ce le rugissement de bronze du Lion de Saint-Marc? Sa gorge fabuleuse avertit-elle de quelque danger

Venise guerrière, Venise menacée qui se hérisse d'une crinière de fusées, qui bourdonne de voix tonnantes, les unes graves, profondes, les autres aigres, aiguës? A l'horizon se croisent des lignes de feu. Venise en sursaut s'exalte d'une sorte de fête terrible. Le formidable concert s'organise. Du rivage du Lido, des îles, de tous les points de la Lagune, le tir de barrage éclate contre l'invisible ennemi qui s'approche et qui rôde, ailé et sinistre, autour de la magnifique proie qu'il convoite de dominer de son vol néfaste. Venu de loin, il a profité de la nuit de lune, de même qu'il choisit aussi les nuits obscures, pour tenter son œuvre barbare, malgré les projecteurs qui, de leurs longs pinceaux de lumière, le recherchent à travers l'espace. Qu'une chance heureuse le favorise et un instant lui suffit pour accomplir son furtif et mortel exploit. Qu'un doigt pousse un déclic et la lourde bombe, sur le but touché, dispersera ses éclats meurtriers. Un instant, et l'atroce, l'aveugle torpille aura détruit quelque antique, quelque inestimable merveille, brisé quelque statue, émietté quelque sculpture, produit son stupide ravage. Il y aura des murs écroulés, des pierres fracassées, des voûtes percées, des plâtras et des débris. Il y aura du sang dans l'eau de quelque rio, sur les dalles de quelque campo. Il y aura des blessés et des morts. Et le messager de ruine et de deuil repartira dans le ciel sombre ou clair et regagnera son aire pour y annoncer sa criminelle réussite. Tant pis! N'est-ce pas la guerre? Pourquoi le grand port adriatique échapperait-il au sort commun?

La guerre! Que de fois, durant ces années, n'ai-je pas fait ce même rêve éveillé! Que de fois ma pensée inquiète n'est-elle pas allée vers Venise menacée, en attendant l'heure où elle serait enfin Venise sauvée! Bien souvent, je me suis fait conter le vie de la belle assiégée. Je la voyais, comme me la décrivaient ses visiteurs; je la voyais après ses nuits d'attente tragique ou d'attaque aérienne, reprenant patiemment son existence résignée et stoïque, sa vie transformée et réduite. Je la voyais remplie d'uniformes, centre de défense marine et terrestre, vivant les espoirs et les angoisses des heures successives. Parfois on y sentait l'approche de la catastrophe, quand le canon grondait sur les bords voisins du Piave, quand la victoire semblait fuir, les ailes brisées, et que la défaite montrait sa face déplorable. Je voyais la ville illustre panser ses plaies. J'ima-

ginais ses monuments les plus précieux protégés par des sacs de sable et par des remparts de béton. Malgré ces précautions, que de buts irréparables n'offrait-elle pas à la bombe et à la torpille ! Et la nouvelle du désastre nous parvenait. Tantôt c'était la belle fresque de Tiepolo à l'église des Scalzi réduite en poussière, tantôt nous apprenions qu'une bombe avait effondré la voûte de l'église de Santa Maria Formosa ; mais si le voisinage de la gare du chemin de fer et de l'Arsenal expliquait ces deux attentats, que visait l'avion autrichien dont l'engin s'abattit au parvis de la basilique de Saint-Marc ? La beauté même de Venise était une cible.

On en avait sauvegardé tout ce qui pouvait être déplacé et mis à l'abri. Le Lion ailé avait quitté le sommet de la haute colonne de porphyre, suivi du quadrige de bronze, héritage de Rome et de Byzance. Les objets d'art des musées avaient été envoyés en lieu sûr. Enlevés de leurs cadres, roulés, les tableaux fameux, gloire de l'École vénitienne, avaient pris le chemin de l'exil. On m'avait raconté le départ de l'*Assomption* de Titien. Comme on ne pouvait enlever la toile de son châssis sans risquer de la détériorer, on l'avait placé debout sur une grosse barque qui devait le transporter par eau à Padoue. Ce fut ainsi que le chef-d'œuvre vénérable traversa la Lagune et remonta la Brenta, tandis que la population riveraine, accourue le long des berges, saluait, agenouillée et en se signant, l'image illustre et priait pour son retour.

Mais c'était Venise entière qu'il eût fallu transporter loin des risques qu'elle courait. Que lui réservait demain ? Quel sort l'attendait ? Entendrait-elle de nouveau les sabres autrichiens traîner sur les dalles de la place Saint-Marc ? Anxieuse, certes, devant son destin, mais calme en son anxiété, elle continuait à vivre. Ceux des nôtres qui la visitaient en rendaient témoignage. J'entends encore mon ami Jean-Louis Vaudoyer me décrire son attitude et ses aspects de guerre. Envoyé avec sa batterie, d'abord à Brescia, puis à Vicence où ses canons s'alignaient entre la Villa Valmarana et la Rotonda, il était, plus d'une fois, allé jusqu'à Venise ; il avait dîné au « Vapore » : il était entré au café Florian ; il s'était assis « sous le Chinois ». Je ne me lassais pas de l'interroger. Il avait passé devant le Palais Dario.

Il était encore une autre demeure vénitienne vers laquelle

se reportait souvent ma pensée, cette Casetta Rossa, où habitait le prince de Hohenlohe. Je savais que, dès l'entrée en guerre de l'Italie, il avait quitté Venise, mais, Vénitien de cœur, il n'avait pu se décider à rentrer en Autriche et il s'était établi en Suisse à Lugano, laissant sa Casetta Rossa à Gabriele d'Annunzio. Le poète, devenu un des héros de l'aviation italienne, n'y séjournait guère que le temps de reprendre haleine entre deux randonnées audacieuses. Il regagnait vite son poste de commandement au Lido. C'était de là qu'il partait pour ses rondes aériennes et ses pointes aventureuses. Tantôt il allait survoler Vienne; tantôt, comme si les dangers de l'air ne lui eussent pas suffi, il tentait la fortune marine. Ce fut lui qui conçut et accomplit l'héroïque défi qu'on appela la *beffa* de Buccari. Une terrible jeunesse l'animait et il allait joyeusement, connaissant déjà toute la gloire, au-devant de la mort.

Il avait failli la trouver dons un de ces vols où il la provoquait. Relevé sous les débris de son avion brisé, une blessure atroce l'avait immobilisé de longs mois à la Casetta Rossa dans une cécité dont il ne s'éveilla qu'à demi. Avec quelles anxiétés nos amitiés rccueillaient les nouvelles de ces semaines de souffrances et de ténèbres! Nous écoutions, le cœur serré, le récit de sa douloureuse épreuve, de son courage torturé, de sa patience martyrisée, puis les détails de sa convalescence et ses héroïques ingéniosités : ces longues bandes de papier où il écrivait à tâtons les chants pathétiques de sa douleur et de sa nuit. Parfois nous relisions les strophes enflammées et magnifiques de la grande Ode qu'il avait composée au début de notre guerre et dont il avait offert à des mains amies le manuscrit superbe et précieux, auquel ses encres rouges et noires donnaient un aspect de deuil et de sang. Puis, ensuite, il était parti pour « sa guerre » et sa voix nous était parvenue d'au delà des monts, du seuil de l'histoire, avec l'éloquence de ses généreux appels et de ses irrésistibles harangues.

Que de fois n'ai-je pas songé, au cours de ces années, Gabriele d'Annunzio, à nos rencontres passées! Que de fois ne me suis-je pas redit ce que je savais de cet étonnant personnage, depuis le jour où je l'avais entrevu du haut de l'altana du Palais Dario, quittant cette Casetta Rossa, désormais historique et où, entre deux vols audacieux, il venait se reposer à entendre de la musique et à réciter des vers! Figure déjà

légendaire, la guerre lui avait ajouté des traits. Fils d'Apollon, il était devenu aussi fils de Mars. En lui le poète s'était achevé en soldat. Ses Muses avaient donné la main à Bellone, accusant sa ressemblance avec les grands aventuriers italiens du Quattrocento, aussi habiles à rimer un sonnet qu'à manier l'épée. Je me le rappelais avant sa consécration héroïque, déjà prodigieux de vie subtile et puissante, d'instincts souverains, en possession de toutes les inspirations et de toutes les ruses du génie. J'avais hésité à l'approcher durant le premier séjour qu'il avait fait à Paris lorsque l'on y avait représenté son drame : *la Ville morte*. Je craignais un peu sa gloire bruyante. J'avais tort, car je m'aperçus plus tard que ce grand poète était le plus charmant des amis.

Plus d'une fois, pendant que je me laissais aller à ces rêveries, une voix les interrompait, une voix qui était un gémissement et un cri. Dans le silence nocturne, sur Paris endormi, elle s'élevait, soudaine et vigilante; elle emplissait l'espace de sa sonorité successivement profonde, grave, stridente, aiguë, et elle se prolongeait avant de s'éteindre pour recommencer sa modulation sinistre qui était un avertissement et un signal. A l'appel lancé par la sirène d'autres voix bientôt répondaient, tandis que les projecteurs fouillaient le ciel dangereux où bourdonnaient les moteurs et que les canons de la défense barraient la route de l'air à l'invisible ennemi. Un grondement de fer et de feu enveloppait Paris auquel s'ajoutaient parfois l'éclatement des bombes et des torpilles que laissait choir sur la ville survolée le passage furtif et meurtrier des gothas. Alors ma pensée unissait à Venise menacée Paris, sur qui planait la même menace et je frémissais d'une même angoisse à songer qu'un projectile stupide pouvait écorner la colonnade du Louvre ou défigurer la façade du Palais Ducal, crever les voûtes séculaires de Notre-Dame ou défoncer les antiques coupoles de Saint-Marc, détruire une de ces « choses de beauté » qui sont, selon l'expression de Keats, « une joie pour toujours ». Puis l'alerte prenait fin et, dans le ciel, les cloches se mettaient à sonner. Je les écoutais lointaines, fraîches, cristallines; j'écoutais leurs voix d'espérance qui, un jour, dans tous les clochers de France et dans tous les campaniles d'Italie, sonneraient les Pâques de la paix et le Noël de la victoire.

JARDINS

Paris, 1920.

J'ÉTAIS allé, l'autre jour, passer la journée à Versailles, une de ces journées d'octobre, si belles en leur beauté d'automne, car l'automne est vraiment la saison royale en cette Cité des eaux et des arbres. Certes le printemps y a de graves et douces délices, de fières grâces qui préparent les magnifiques et pesantes pompes de l'été ; l'hiver même dénude mieux l'harmonie de ces lieux dont l'équilibre est de symétries répétées et de correspondances calculées, mais l'automne y étale l'accord de ses orgueilleuses splendeurs et de ses souveraines mélancolies. C'est la saison des après-midis voilés de brumes légères ou éclairés de tendres soleils, où les couchants resplendissent de tous les feux et s'apaisent en toutes les cendres de la lumière. C'est la saison où l'odeur des eaux dormantes se mêle à celle des feuilles tombées et où se compose, de leur contact, un enivrant parfum d'adieux et de solitude ; où le pas se fait mystérieux dans les allées jonchées, sous les voûtes d'ombre qui se dorent et s'allongent en perpectives et en percées indéfinies. C'est la saison où les bassins pensifs reposent en leurs margelles de porphyre, où les statues sont les plus vivantes et se transforment au crépuscule en fantômes de marbre ou de bronze, où les dieux deviennent plus divins et les déesses plus humaines, où les sphinx parlent tout bas aux enfants nus qui les chevauchent, où les fontaines murmurent le mieux leurs humides secrets et retombent des vasques dans plus de silence, où les ronds-points offrent à nos incertitudes les issues les plus indécises, où les bosquets enferment le plus de mystère. C'est la saison des jardins où les parterres se parent de leurs dernières fleurs, où l'amertume éternelle des buis taillés et des ifs en pyramides survit aux parfums éphémères des frêles corolles. C'est la saison de Versailles...

J'étais venu, une fois de plus, y saluer la fête qu'elle donne aux yeux qui en emportent le long souvenir. Elle commence aux premières dorures des frondaisons, atteint son apogée quand leurs ors en font un frémissant trésor végétal, et elle marque son déclin par des éclaircies en leur masse diminuée. Alors

même, s'il s'en dégage quelque mélancolie, le spectacle de ce déclin conserve un charme persistant. Versailles est davantage à ceux qui ne lui demandent nul attrait exceptionnel et se contentent de sa beauté quotidienne. Je l'aime en ces fins d'automne où, dans le parc moins fréquenté, on ne croise plus guère que de rares promeneurs. C'est le temps où les orangers regagnent sous les terrasses leur domaine souterrain. On rassemble leur troupeau dispersé. On les rencontre en leurs larges caisses pachydermiques rejoignant, à lents tours de roues, leur abri hivernal. Mais l'instant de leur migration n'est pas encore venu tant que le parc est encore en sa maturité dorée. Il en était ainsi, en ce jour d'octobre de l'autre jour. Après avoir rapidement visité quelques aspects préférés du Palais, j'en étais sorti sur le Parterre d'eau et, par maints circuits, j'avais gagné le Bassin d'Apollon. De là j'allais me diriger vers les Trianon et, comme je passais devant l'enclos rustique que l'on appelle la Petite Venise, je m'arrêtai.

La Petite Venise! A ces mots que je me répétais, comme une sorte d'incantation, j'éprouvais une impression singulière. Un appel irrésistible m'entraînait loin des lieux où je me trouvais. Toute la beauté qui m'environnait avait disparu soudain. La Petite Venise! le Grand Canal! C'était Venise tout entière qui s'imposait à ma pensée et à mon désir. Pourquoi étais-je ici, en ce jour d'octobre, au lieu d'être là-bas dans l'autre Cité des eaux, celle qui avait été l'enchanteresse de tant de mes automnes? Soudain, je me sentais saisi d'une brusque envie de retrouver l'enchantement dont les circonstances m'avaient privé. Versailles, ses nobles architectures, ses jardins, ses perspectives, je les eusse échangés avec une joie ingrate, contre un de ces jardins vénitiens qui, au flanc de quelques palais, enclosent de leur mur rouge les parterres où fleurissent la blanche tubéreuse et la sauge écarlate, où, du sol limoneux, s'élève un cyprès dont la pointe aiguë fait une ombre pareille à celle du gnomon anguleux sur la table du cadran solaire, car Venise dispose du peu de terre ferme que lui concède la parcimonieuse Lagune, pour y ménager, çà et là, des enclos d'arbres et de fleurs. Et voici que tout à coup ils reparaissaient à ma pensée, les lointains jardins vénitiens et j'adressais à leur souvenir un salut de tendresse et de regret.

Le premier jardin vénitien où je pénétrai fut celui du Palais Dario. Dès le matin de ma première arrivée, du haut de la loggia sur laquelle donnait ma chambre, je l'aperçus, carré, en son mur de briques rouges, avec ses allées et ses parterres symétriques. Bientôt il me fut familier et j'y allais faire ma cour aux grasses filles de Pomone qui, de leurs gaînes de bois vermoulu, haussaient leurs bustes opulents et soutenaient de leurs bras vigoureux les arceaux d'une treille. Elles avaient de robustes appas et le soleil chauffait leurs seins rebondis et leurs ventres bombés. J'aimais à marcher auprès d'elles sur la terre molle et un peu spongieuse des allées, mais bientôt Venise m'appelait et je laissais là mes ligneuses amies pour les mille curiosités qui m'attiraient, parmi lesquelles cette haute porte, à côté de la Macerata, devant laquelle je passais souvent, et que dominaient les verdures secrètes d'un jardin. Je l'imaginais composé de bosquets, et orné de statues. Je ne pensais guère alors que j'en aurais les clés, un jour, et qu'un jour j'habiterais le bizarre Palais Venier dont il dépendait.

Ces jardins vénitiens, je ne les connais pas tous. Ils sont discrets et se dissimulent derrière les murs qui les protègent et n'en laissent dépasser que la cime d'un arbre ou la pointe d'un cyprès. Leur verdure enclose prend je ne sais quoi de plus rare et de plus inattendu qu'ailleurs. Certains se cachent sournoisement et il faut les chercher à l'écart, parmi les détours de la ville inextricable, dans ses quartiers éloignés. Il en est un, de ces jardins imprévus, dont je me souviendrai toujours, quoique je n'aie fait que l'entrevoir en passant. Je longeais une calle solitaire où était dressée une palissade de planches dans laquelle une étroite porte s'entrebâillait que je poussai du coude et qui s'ouvrit. Elle donnait sur un petit enclos, occupé presque en entier par une tonnelle feuillue d'où pendaient, à leurs souples filaments, de ces coloquintes grimpantes à écorce dure et qui ont la forme de gourdes ou de bouteilles. Il y en avait de diverses couleurs, de jaunes comme de l'or et lisses, de grenues dont se gonflait la peau verdâtre, d'autres striées et couvertes de dessins bizarres. Elles avaient je ne sais quoi de cabalistique et semblaient renfermer des élixirs mystérieux que l'on imaginait doux comme le miel ou amers de poisons. J'en touchai une de ma canne; elle rendit un bruit sec. Il semblait que, suspendues dans l'air, ayant perdu leurs transparences et leurs cris-

tallines sonorités, elles y formassent comme un ossuaire végétal, un cimetière de verreries désenchantées.

C'est aussi un jardin singulier que celui de M. A... et M. A... est aussi singulier que son jardin... M. A... est Turc et on dit qu'il a été marchand d'esclaves à Khartoum avant de se retirer à Venise et de se mettre à collectionner des antiquités dont il consent parfois à se défaire. Ce fut en vue de quelque achat que Mme de la Baume me conduisit chez lui, au Palais qu'il habitait, non loin de l'église del Carmine et du rio di Santa Margherita. M. A... était absent, mais nous nous consolâmes de son absence, en nous promenant dans son jardin. On s'y promène parmi des dieux, des déesses et des héros, dont les statues mutilées et moussues vous accueillent avec de nobles postures et de nobles gestes dont la perte d'une jambe compromet parfois l'équilibre et dont parfois le manque d'un bras interrompt la muette éloquence; mais son infirmité le rend modeste, cet Olympe d'invalides, et il fait signe de son mieux au promeneur de continuer sa promenade sous le berceau d'une longue treille qui commence à se dépouiller et que bordent des carrés de potager où l'ombre d'un torse en cuirasse rampe sur les choux et où celle de quelque tête casquée se dessine sur un linge qui sèche suspendu à une ficelle, tandis que, plus loin, auprès d'une fontaine, gît un escalier gothique posé à terre entre des fragments de sculptures provenant des débris inutilisés du Campanile...

Il n'y a pas très loin du rio di Santa Margherita au Palais Cappello sur le rio Marin. Là aussi est un jardin et un des plus charmants de Venise et qui voisine avec celui du Palais Gradenigo. Entrons-y. N'est-ce pas au Palais Cappello que logea Bonaparte durant les courtes heures qui lui suffirent pour détruire la Sérénissime République ? car ce fut lui qui brisa l'aile séculaire du Lion de Saint-Marc et signa le décret qui mettait fin au pouvoir des Doges. Désormais le Bucentaure ne les conduirait plus jeter dans l'Adriatique leur anneau nuptial. Ils s'éclipsaient devant ce jeune général, le vainqueur de Marengo et de Lodi. Par lui Venise allait à une longue destinée de servitude. Elle cessait d'être la ville des patriciens, des marchands et des masques pour devenir la ville des rêveurs, des artistes et des amants et s'endormir en sa merveilleuse mélancolie avec ses palais délabrés, ses canaux silencieux, ses jardins.

Un jour que je me promenais avec Aldo Ravà, il s'arrêta devant un palais où il me proposa d'entrer. Il m'en dit le nom : le Palais Mangili. Il était situé non loin du Rialto et contenait un plafond et quelques tableaux intéressants. La visite terminée, et comme nous allions nous retirer, j'avisai une lampe posée sur un guéridon. C'était une lampe ancienne, munie d'un abat-jour de soie verte. Elle n'avait rien de remarquable et cependant je l'avais remarquée. Comme je la considérais, Aldo Ravà s'approcha : « Ah! oui, cette lampe, elle a servi à Bonaparte lorsqu'il logea au Palais Cappello. Voyez, il y a une inscription. » Je me penchai et soudain j'évoquai le maigre et pâle profil, la main fine soutenant le front génial, l'habit à larges revers et l'œil d'aigle fixant cette clarté nocturne, humble sœur des éblouissements de l'avenir, parcelle déjà lumineuse de l'astre qui devait resplendir au ciel impérial.

La première fois que je pénétrai dans le jardin du Palais Cappello, ce fut sur la fin d'une belle journée. Des fleurs d'automne parfumaient les plates bandes et, dans l'une d'elles, un grenadier gonflait ses grenades éclatées et mûres. Je m'y suis promené si lentement qu'il me semblait y avoir vécu des années et des années, dans cet étroit et long jardin qui aboutit à une sorte de temple dont le fronton à l'antique s'appuie sur des colonnes palladiennes et qu'enferment de hauts murs dont l'un s'orne d'un singulier décor architectural. Il se compose d'une arcade centrale abritant une statue mythologique à demi brisée qu'accompagnent, placées dans des niches et accostées de pilastres d'ordre rustique, deux autres statues que leur qualité de déesses ou d'héroïnes de la Fable n'a pas préservées des injures du temps et que j'ai revues plus tard, par un jour de soleil, toutes chaudes d'été dans l'air où bourdonnaient des abeilles et où tiédissaient les molles odeurs des glycines fleuries.

Le jardin Eden est, avec les Jardins publics, le plus grand jardin de Venise, mais les Jardins publics ne sont qu'une promenade, tandis que le jardin Eden est un lieu de rêverie solitaire et de silence marin. J'y suis allé bien souvent depuis le jour où mes amies du Palais Dario m'y ont conduit pour la première fois. Elles étaient en relations avec M. et Mme E... M. E... était un homme déjà âgé et presque aveugle, mais s'il ne voyait guère son beau jardin, il « le respirait », disait-il,

et ne se refusait pas à en laisser l'accès aux amateurs de silence et de rêverie. On l'y rencontrait parfois s'y promenant d'un pas fatigué, mais, le plus souvent, le jardin était désert. Un jardinier complaisant vous en ouvrait la porte et il était permis d'y errer en liberté. J'y ai passé bien des heures, en des saisons diverses, aux mois où il est tout fleuri de lis et d'iris, tout éclatant de l'écarlate des sauges, où les grappes pendent de la treille qui s'empourpre de la rougeur des pampres, au printemps et en automne, quand les glycines le parent de leurs lourdes grappes violettes, quand les chrysanthèmes l'embaument de leur amertume, quand les kakis du Japon mûrissent leurs petits globes orangés dont s'illumine l'arbre qui les porte. Je l'ai vu tout bourdonnant d'abeilles et hanté de furtifs lézards, dans sa joie et sa mélancolie, en ses matins et en ses midis, sous le poids lumineux du soleil méridien, sous la caresse oblique des soleils couchants qui le dorent ou l'ensanglantent, en ses crépuscules, au moment où les roses qui bordent ses allées exhalent leurs odeurs amoureuses, où les premières lumières lointaines s'allument dans les îles de la Lagune, où il fait déjà sombre dans ses bosquets de cyprès, où il paraît si grand qu'il semble qu'on y pourrait marcher indéfiniment, où l'on y respire le vent de la mer, où l'on a envie d'y penser tout haut et d'y parler à voix basse, où, sur le sable blanc de l'allée que l'on suit, de sombres plaques de mousses ont l'air des pas mêmes de la nuit qui vient.

Je me souviens d'une de ces fins de journée, journée grise, au doux crépuscule humide et tiède. Nous avons marché longtemps sous la treille assombrie. Sur la Lagune une lueur jaune traînait à l'Occident. Puis, peu à peu, tout est devenu indistinct, inconsistant, le feuillage des arbres, la pierre des statues et des corbeilles de fruits sculptés, tandis que les grillons crissaient dans l'ombre de l'herbe mouillée...

Noire et souple, la gondole vogue à deux rames vers la Giudecca où l'église du Redentore dresse sa blanche façade palladienne à fronton et à colonnes, mais ce n'est pas là que nous allons aujourd'hui. Nous n'irons pas voir en leurs niches les statues d'Apôtres ou de Saints en carton peint et découpé qui y font trompe-l'œil et nous n'irons pas admirer dans la sacristie la collection de bustes en cire, munis de fausses barbes et de

chevelures postiches, qui représentent à la Grévin les principaux personnages de l'ordre des Franciscains. Cette pieuse exhibition ne nous tente pas, pas plus que le spectacle qu'offre au curieux de pittoresque vénitien la Corte Grande avec ses singulières cheminées. Non, la Giudecca a un autre attrait pour nous. A gauche du Redentore, la gondole s'est insérée dans l'étroit rio della Croce. De pauvres maisons le bordent en face d'un mur rouge qui s'interrompt par une encoche où est ménagé un escalier de quelques marches au haut desquelles la chaîne d'une sonnette pend le long d'une porte. Ouverte par le gardien qui comprend et s'incline, on est dans une cour pavée de briques d'un rose usé, çà et là vert de mousses. De chaque côté s'élève une maisonnette rustique, à un étage, couverte de tuiles rousses. Au fond de la cour, un petit mur de pierre laisse un passage et offre à la caresse de la main deux de ces corbeilles où sont sculptés des fruits et qui sont l'ornement obligé de tous les jardins d'Italie, des plus humbles comme des plus magnifiques. Au delà, à droite, s'étend un petit pré où picorent des volailles et où paissent deux vaches, les seules de Venise. Leur présence ajoute un charme inattendu et bucolique à ce coin de prairie. Quelques pas encore et voici le jardin.

Il occupe presque toute la pointe Est de l'île de la Giudecca. Il est bordé, d'un côté, par un long mur au-dessus duquel on aperçoit le dôme de l'église des Zitelle, et de l'autre, par la Lagune. Il est très vaste et divisé en parterres par des allées couvertes où la vigne grimpe et forme une voûte de feuillage. Çà et là, au croisement de ces allées, une statue se dresse sur son socle moussu en des gestes que l'injure du temps a fait inachevés. Le long des allées, des fleurs sont plantées. Les parterres en renferment de diverses. Les unes s'assemblent autour d'un bassin; les autres entourent un cadran solaire. A un rond-point, veillent des cyprès. C'est tout, mais la beauté de ce jardin est faite de son étendue, de son silence, d'une sorte de simplicité d'être spacieux et tranquille, abondant, car tout pousse aisément de ce sol humide où la terre végétale repose sur les boues solidifiées de la Lagune, et c'est d'elle qu'il prend son charme unique et singulier.

Il la domine, en effet, d'une longue levée qui forme une longue allée herbue où des bancs sont disposés de loin en loin et où vous attend, à mi-chemin, une sorte de kiosque construit

en rondins et couvert en chaume. Dans cette allée verte où le pas s'étouffe dans l'herbe, on croit vraiment marcher à la rencontre du silence. Seul le trouble parfois un léger clapotement d'eau, un bruit de rames, une voix qui s'élève d'une gondole qui passe, mais il en passe rarement, car cette partie de la Lagune n'est guère fréquentée. Elle offre à la vue sa magnifique étendue d'eau solitaire dans une lumière tour à tour éclatante ou voilée. Elle étale à plat son immense miroir qui luit, s'irise, ou se ternit et s'assombrit, selon les heures et les jours, qui est tantôt de l'or, de l'argent, de l'étain, de l'acier, tantôt un tissu fluide et souple que brode un vol de mouettes d'une arabesque fugitive, ou sur lequel glisse l'ombre mouvante de quelque nuage. Parfois un souffle marin fait frissonner le silence ou effeuille les pétales d'une rose, car le jardin borde l'allée herbue de ses buissons fleuris. Parfois un son de cloche traverse le ciel, venu d'une des trois églises de la Giudecca, de Santa Eufemia, du Redentore ou des Zitelle, ou, plus loin, de la verte île de la Grazia qui semble flotter sur la Lagune, comme si elle voulait un jour accoster le beau jardin et confondre avec les siennes ses verdures rapprochées...

Douces et lentes journées du jardin Eden, pourquoi finissez-vous comme les journées de chaque jour? Vous passez, mais, passées, vous durez dans le souvenir. Quand, au crépuscule, par les allées obscurcies, on a regagné la petite cour pavée de briques où vous attend le salut d'adieu du jardinier, quand on a descendu les marches dont la dernière s'enfonce dans l'eau du rio della Croce, quand la gondole en a longé le long mur rouge et a repris sa course vers Venise par le canal de la Giudecca, on emporte avec soi votre odeur florale et marine, on emporte avec soi votre solitude et votre silence et l'on garde au fond de la mémoire l'accueil généreux de votre hospitalière beauté!

Si le jardin Eden est le plus grand des jardins de Venise, j'en connais aussi le plus petit qui est aussi le plus étrange en sa vaste petitesse et dont la singularité égale la complication. Il se compose de parterres symétriques, d'allées qui les divisent, de balustres qui les bordent, de portiques qui les terminent. D'innombrables petits vases le parent de fleurs minuscules. Il est enfantin et éternel en sa fragilité et il n'a pas de saisons

parce qu'il est fait tout entier en verre, en verre de toutes les couleurs, — selon que le verre imite un gazon, une colonne, une rose, une fontaine, — et c'est des yeux que l'on se promène dans sa ridicule et charmante merveille qui amuse maintenant les visiteurs du Musée, comme jadis, sur la table patricienne où il servait de surtout, il distrayait les regards des nobles dames de Venise par son artifice délicat, fragile et saugrenu.

Je me suis levé de la table où j'écris. Je suis allé ouvrir un des tiroirs de mon grand bureau de laque et j'y ai pris deux longs rouleaux de papier. Avec précaution, je les ai déroulés et étalés sur ma table. J'ai devant moi deux anciens plans de Venise. L'un est daté de l'année 1792. L'autre doit être antérieur, à en juger par le style du cartouche allégorique dont il est orné et qui représente la Sérénissime République sur un char marin que traînent des dauphins. Sur tous deux la ville unique m'offre sa forme singulière qui tient de celle d'un coquillage et de celle d'un poisson. J'ai là sous les yeux son aspect géométrique. Elle semble le damier aux mille cases d'un étrange jeu, mais, pour moi, son image n'est pas faite seulement de lignes, de hachures, de signes conventionnels. Elle vit; je déchiffre sa réalité que je substitue à l'ombre graphique qui en est comme le spectre décharné.

Longtemps je me suis penché sur cette Venise telle que me la présentent les cartographes qui en ont dressé ces deux plans maintenant surannés, où elle est toujours reconnaissable. Certes, çà et là, j'y constate bien un changement, mais j'y retrouve toutes les places qui me sont chères. Si beaucoup des jardins de la Giudecca ont disparu, j'y distingue parmi eux celui qui est devenu le jardin Eden. Celui du Palais Venier est indiqué à l'endroit qu'il occupe toujours. Ces vieux plans pourraient encore servir à guider le touriste. Venise, ville des reflets, est la ville du durable. Alors, pourquoi éprouvé-je cette secrète appréhension d'y retourner qui m'en éloigne depuis plusieurs années, malgré la présence perpétuelle de son souvenir, malgré la nostalgie que j'ai d'elle? Ai-je donc peur de ne plus la reconnaître et de ne plus m'y reconnaître celui que j'y fus, de constater que le temps transforme notre capacité de sentir et nous rend impropre à des plaisirs que nous redoutons

de renouveler, dans la crainte qu'ils ne soient plus ce qu'ils étaient et que cette déception nous montre que nous ne sommes plus ce que nous fûmes ?

Je me suis de nouveau penché sur mes vieilles cartes où s'entrelacent, se coupent calli et rii pour former une sorte de dentelle et de filet sur la ville d'Amphitrite et d'Arachné. Je regarde les petits vaisseaux et les minuscules galères que le cartographe a figurés dans le bassin de Saint-Marc et dans le canal de la Giudecca. Puis, çà et là, un nom m'attire qui est un souvenir et un appel. Ma pensée émue s'y arrête et un grand désir me saisit de laisser là toutes mes craintes et de tenter l'aventure du retour, de faire de Venise perdue Venise retrouvée. Vous ne suffisez plus à combler le profond désir que j'ai d'elle, chers objets vénitiens que j'ai rassemblés autour de moi, dont chacun me rappelle une heure du passé, d'un passé dont revivrait peut-être la douceur, si je revenais vers les lieux où il fut vécu ! Ne vous reverrai-je donc plus jamais, humble Casa Zuliani, et vous, vieux Palais Venier, ne foulerai-je donc plus jamais le sol marin de votre jardin où poussait la sauge écarlate et où fleurissaient des roses penchées ? Et les folles journées du Palais Carminati et les longues causeries « sous le Chinois » du café Florian ? Ne marcherai-je donc plus jamais sur votre pavimento incrusté de fragments de nacre, étrange mezzanino de l'étrange Palais Vendramin ai Carmini ? Dans votre chambre dorée, mon image ne se reflétera donc plus jamais aux glaces de la haute porte où l'on s'apparaissait comme l'ombre nocturne de soi-même ? Et vous, cher entre tous, beau Palais Dario, ne vous ouvrirez-vous plus jamais à mes pas, comme en ce soir lointain où m'y ont accueilli des visages d'amies et où, pour la première fois, par une éblouissante nuit de lune, je suis monté sur l'altana ?

Pourquoi ne tenterais-je pas l'attirante et mélancolique aventure ? Venise est là toujours qui m'attend en sa beauté et ses souvenirs. Elle m'offrirait, comme jadis, ses pierres et ses eaux, sa lumière et ses couleurs, le labyrinthe de ses calli et de ses rii, les solitaires étendues silencieuses de sa Lagune, tout ce dont elle m'a jadis enchanté, mais, dans cette Venise revue et retrouvée, trop de portes familières me demeureraient fermées. Fermée celle du vieux Palais Venier et de son jardin, fermée celle de l'étrange mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini,

fermée surtout, et fermée d'un signe funèbre, celle du doux Palais Dario! Des deux amies qui m'y accueillirent, Mme de la Baume a disparu la première et une brusque mort a emporté la femme de grand cœur et de haut esprit que fut Mme Bulteau. Il ne reste plus d'elle que les regrets qu'ont laissés dans nos cœurs sa toujours vigilante amitié, son intelligente et fidèle bonté, tout ce qu'elle sut être pour tous ceux qui trouvèrent auprès d'elle un conseil et un appui et à qui elle sut communiquer la lucide flamme de vie qui l'animait. Un instant a suffi pour détruire cette belle force vivante. On m'a remis après sa mort, en souvenir, pareil à celui où je trempe cette plume pour rendre hommage à sa mémoire, un de ces encriers vénitiens dont elle s'était servie pour écrire sans doute quelques-unes des belles pages où s'atteste son rare et vigoureux talent de romancière et d'essayiste.

J'ai regardé une dernière fois mes vieux plans de Venise, avant de replacer leurs longs rouleaux dans le tiroir où je les enferme ; je les ai regardés longtemps. L'un d'eux porte au coin dans un cartouche cette inscription : *Nuova pianta cenografica dell'inclita città di Venezia*, et, de ces quelques lignes, je ne puis détacher mes yeux. Reverront-ils, un jour, la « cité illustre » ou se fermeront-ils à jamais sur l'image de sa beauté?

HENRI DE RÉGNIER.

(A suivre.)

COMMENT
LOUISE DE BETTIGNIES
PASSAIT LA FRONTIÈRE

Dans quelques jours, le 13 novembre, sera solennellement découverte et offerte à la piété des passants une image de Louise de Bettignies. C'est aux portes de Lille, à l'entrée d'une route fameuse et animée, celle qui relie cette ville à Roubaix et à Tourcoing, qu'un comité, dirigé par Mme la générale Weygand sous la présidence d'honneur de Mme la maréchale Foch, a fait édifier le monument qu'on devait à cette héroïque fille de la route. Sa silhouette méritait d'être fixée dans du granit; et sa place était là, où si souvent elle a passé, quittant Lille envahie pour traverser à pied toute la Belgique, ramper sous les fils électrifiés, apporter aux états-majors de l'Entente de précieux avis. Elle traînait parfois dans son sillage des théories de jeunes hommes, qu'elle rendait à nos armées. De Flessingue ou de Folkestone, où on l'accueillait avec émoi et respect comme une belle fée chargée de trésors, elle s'en retournait, d'un cœur égal, vers l'enfer des pays occupés. Elle est morte à la tâche, morte dans une geôle allemande, où elle a, pendant trois années, enduré d'atroces souffrances. En l'honorant, on rend hommage à beaucoup d'autres femmes, qui ont été jetées comme elle en prison et qui s'étonnent aujourd'hui que la frivole humanité fasse si bon marché de certains souvenirs de ce temps-là. Et l'on rend plus efficace, en le faisant connaître à plus de monde, le magnifique exemple qu'elle a donné.

Je voudrais apporter ici un nouveau témoignage de la

grandeur de cette fille extraordinaire. Sa belle histoire est toute récente, par conséquent fragile encore, car les hommes sont disputeurs et légers. Sa gloire a deux sortes d'ennemis : les âmes basses, qu'elle a gênées, qu'elle gêne toujours; et beaucoup d'âmes dévotes, qui la défigurent en croyant l'embellir. Il faut la défendre. Certains traits de son beau visage, que j'ai seulement indiqués dans *la Guerre des Femmes* (1), je suis en mesure de leur donner maintenant une force et une netteté nouvelles. Je ne parlerai ni de sa vie ardente parmi ses compatriotes de Lille ou de Roubaix, qu'elle étonnait et quelquefois effrayait, parce qu'elle était audacieuse et un peu gamine; ni de ses plaintes en prison, où son cœur captif bondissait et s'est finalement brisé. Les deux endroits où elle a été hors de pair, c'est d'abord le prétoire de Bruxelles, où les Allemands l'ont « cuisinée » cinq mois avec toute la science et toute la cruauté désirables, sans tirer d'elle, pas plus que de sa petite compagne Léonie Vanhoutte, un mot, un geste, un regard, qui leur livrât une parcelle de son grand secret, qui les mît sur la piste d'un seul des cinquante patriotes de son « service ». C'est ensuite la frontière, lieu de son travail, lieu sacré, la frontière, dont elle a traversé vingt fois les mailles de fer, avec l'endurance, l'adresse, la ferveur d'un soldat qui d'avance a donné sa vie, mais à la condition que la patrie soit bien servie.

Je savais qu'un « passeur » extraordinaire l'avait beaucoup aidée dans le secteur au nord-est d'Anvers, mais je n'avais pas retrouvé cet homme. On le disait malade, mourant peut-être. Son adresse était incertaine. Je lui avais écrit : pas de réponse. Je me bornai alors à dire dans mon livre le peu qu'on m'avait rapporté de lui et je le nommai, comme un héros, mais dont on ne savait presque rien : Alphonse Verstappen.

Léonie Vanhoutte, il y a quelques semaines, a retrouvé sa trace et je suis allé le voir avec elle, quelque part en Belgique. Je ne préciserai pas davantage, car il vit simplement entre sa femme et sa fille et serait fâché que du bruit se fît autour de la petite maison où il veille en secret sur ses grands souvenirs. Il a dû m'avouer qu'il avait reçu ma lettre, voilà quatre ans, mais qu'il avait craint, en y répondant, d'appeler l'attention sur lui. Il eût pourtant voulu savoir si vraiment

(1) Paris, Dunod, 1923, un vol.

Mlle Alice, — c'était le nom de guerre de Louise de Bettignies, — avait été fusillée par les Allemands. On le lui avait dit, et sans doute était-ce vrai, car, vivante, elle serait venue à lui après la guerre. Il a fallu qu'il apprît de Charlotte, — nom de guerre de Léonie Vanhoutte, — et de moi, tout émus devant cet homme en pleurs, que sa petite fée, les Allemands l'avaient fait mourir en prison, mourir de froid, avec des raffinements de cruauté. Un héros pareil à lui nous avait accompagnés : Victor Viaenne, de Mouscron, qu'on appelait aussi Albert, et qui suivait ou plus souvent précédait Alice et Charlotte sur les routes de France et de Belgique. La première émotion passée, la femme d'Alphonse mit des chaises en rond autour du poêle ; chacun s'assit ; et entre les trois survivants de l'épopée de Louise de Bettignies s'engagea le dialogue le plus émouvant que j'aie entendu de ma vie.

Je dirai de mon mieux ce que j'ai rapporté de là : des faits d'abord et puis un flot de lumière sur l'âme de cette fille splendide, sur celle aussi de sa compagne et de leurs deux bons serviteurs.

*
* *

Cet Alphonse Verstappen était, en 1915, un solide garçon de trente-cinq ans. Il est aujourd'hui tout amaigri et plein de rhumatismes, on comprendra pourquoi tout à l'heure. C'est un Wallon, qui parlait français dans sa jeunesse, mais il a épousé cette Flamande si saine, si droite, qui, muette comme une carpe, nous fait les honneurs de sa maison nette. Elle ne comprend pas un mot de ce que nous disons tous les quatre : elle pleure tout de même, parce que son mari lui a dit qu'il s'agissait d'Alice. Ils habitaient, quand éclata la guerre, à deux heures et demie de marche de la frontière hollandaise. Il ne faut pas croire qu'une frontière gardée par l'ennemi, c'est une rangée de fils de fer ; c'est une zone de mort, large de 5 à 10 kilomètres, où tout passant est suspect, où l'on tire les hommes comme des lapins. La maison d'Alphonse était dans cette zone, mais en bordure, face à la Belgique. A ses pieds roulaient les eaux noires d'un canal, le canal sinistre qu'on n'avait pas le droit de traverser. Venant de Lille, de Bruxelles, d'Anvers, à force de ruse et d'audace on arrivait jusque là. Ces eaux sales, on ne les passait point. C'est pourtant par le pont

n° 6, près de Beersse, qu'Alice, Charlotte, Albert, ont tant de fois gagné la maison d'Alphonse, toute proche sur l'autre rive. Ils s'en allaient de là, guidés par lui, marchant la nuit entière, jusqu'à l'autre bordure de la zone, celle du nord, la bordure de fer et de feu.

Ils n'ont d'ailleurs pas toujours pu traverser le pont. Alors il fallait retourner en arrière, se cacher, attendre le destin propice. Un jour, Alice et Charlotte étaient pressées. Les Allemands faisaient bonne garde : elles virent qu'elles ne passeraient pas. Louise de Bettignies savait nager et n'eût pas craint de se jeter à l'eau un peu plus loin, mais elle eût fait du bruit et sa compagne n'aurait pas pu la suivre. Une barque, un radeau, il n'y fallait pas songer. Elles passèrent sous la rivière. On leur avait indiqué une sorte d'égout allant d'une rive à l'autre. Ces deux pauvres petites eurent le courage de s'y engager en rampant. Je rappelle qui était Louise de Bettignies : une fille de race, intelligente, autoritaire et passionnée. Avec cela, très cultivée, parlant plusieurs langues. Débrouillarde, rapide, nerveuse, fine, elle servait sa patrie avec amour, comme elle avait rêvé de servir Dieu, s'il permettait, la guerre finie, qu'elle entrât dans un carmel. Ce soir-là, elle s'enfonça dans un égout. Elles s'amusèrent, les braves filles, à tirer à la courte paille qui passerait la première. Les deux places étaient aussi mauvaises. Car on risquait, à l'autre bout, de se heurter à un Allemand ; alors il faudrait faire demi-tour, et la dernière se trouverait la première devant ceux que, d'en face, on aurait alertés. Elles sortirent de là les mains en sang, les vêtements souillés de vase, leurs pauvres cœurs tout chavirés. C'étaient des femmes comme les autres : toutes les femmes ont peur des rats ; et presque toutes aiment les parfums, mais pas ceux-là.

Nous voulions savoir comment Alice avait connu Alphonse et voici ce qu'il nous raconta. Logé où il était, il n'avait pas attendu qu'on le priât de passer la frontière. Dès les premières semaines de guerre, il allait en Hollande à sa fantaisie, pour ravitailler sa maisonnée. Quand je disais que nul ne passait dans la zone défendue, il faut entendre que les Allemands n'avaient tout de même pas fait le désert dans ces vastes secteurs. Ceux-ci étaient habités, mais par des gens que l'ennemi connut vite un à un. Le visage d'Alphonse fut bientôt « repéré » comme les autres, mais Alphonse avait le droit de demeurer

aux abords du canal, pas de s'enfoncer dans la brousse du côté du nord. Cependant il y passait son temps; et peu à peu il en connut tous les détours et nota les bons passages. D'autres faisaient comme lui, et l'un d'eux fut un jour prié par des Pères Trappistes des environs de Turnhout de guider quelques soldats vers la frontière. C'était un prêtre d'Anvers qui fournissait aux Trappistes ces candidats à l'évasion : jeunes garçons bons pour le service; soldats et officiers français, belges, anglais, pris dans les lignes allemandes au mois d'août et dont la tête était mise à prix. Ce premier passeur des Trappistes était un malhonnête homme, qui d'abord vola les pauvres gens mis sous sa garde et bientôt se mit à les vendre : il arrivait toujours, au bon tournant, quelque patrouille qui capturait la troupe. Le guide échappait seul et cela fut à la longue jugé suspect.

Les Trappistes connaissaient Alphonse et pensèrent à user de lui. Un jour ils lui firent savoir qu'ils avaient chez eux dix soldats français, et deux officiers, qui attendaient depuis douze jours et s'énervaient. Les religieux sentaient autour d'eux de la trahison; et la mission qu'ils confiaient au nouveau passeur, ils ne lui cachèrent pas qu'elle était dangereuse. Il s'en chargea. A la nuit, il vint reconnaître son monde, donna ses instructions, déclara que le premier qui soufflerait mot ou n'obéirait pas serait un homme fini. Trois heures après, tous étaient en Hollande. Quand, par la suite, on lui donnait à conduire trois ou quatre personnes seulement, il était doux avec elles. Ces malheureux, hommes, femmes, enfants, faisaient toujours pitié : il fallait leur donner du courage, les consoler, presque les caresser. Si la troupe était plus nombreuse, il redevenait mauvais, parce qu'il craignait alors le désordre et le bruit. Il fit un soir passer à lui seul soixante-douze personnes. « On m'en avait donné septante-deux, dit-il, et j'avais peur. Je ne voulais pas que les Allemands m'en tuent. Il y avait de tout là-dedans, même de petits enfants. Alors, au départ, je leur ai fait faire le cercle et j'ai dit que j'abattrais le premier qui ferait une faute. Ils ont suivi comme des moutons et tous ont passé. »

L'un des Français du premier voyage rencontra Louise de Bettignies à Flessingue et lui donna le signalement de ce bon passeur. Un peu plus tard, dans une maison de Baarle-Nassau, elle crut le reconnaître, l'aborda et s'entendit avec lui, qui, le

soir même, la conduisait de Hollande en Belgique et la mettait, au petit jour, de l'autre côté de Beersse. Dès ce moment, sa confiance en lui fut totale. Au moins dix fois dans chaque sens elle choisit, pour traverser la frontière, le secteur où régnait cet homme, se livrant à lui comme une enfant. Elle lui faisait parvenir, quand elle ne traversait pas elle-même, des plis précieux, tout couverts de notes. Il les emportait trois fois par semaine. On lui eût difficilement demandé davantage, car il fallait presque toujours une nuit pour gagner la Hollande, une autre pour en revenir.

***

Nous allons faire un passage avec eux. Alice a franchi le pont comme elle a pu. Elle entre en coup de vent chez Alphonse, embrasse la petite Marie, bébé d'un an alors, presque une jeune fille aujourd'hui, et charmante. La ménagère court à son feu pour faire du café, mais la jolie demoiselle est pressée. « Vite, vite, Alphonse ! » Celui-ci achève de s'équiper, et les voilà derrière la maison, qui vont s'enfoncer dans la nuit. Dans le service, jamais Louise de Bettignies ne s'attardait. A Lille, à Mouscron, à Tourcoing, oui. Quelquefois aussi à Flessingue, à Folkestone. La tâche faite, elle se donnait un peu de repos, et en jouissait. En route, elle courait. La vertu essentielle de cette petite quand elle sert, c'est la ferveur. Elle est en mission : rien ne compte plus. C'est une amoureuse tendue vers un objet adorable, la France. Pour ces dures promenades, elle était vêtue d'un tailleur gris foncé, avec une jupe toute simple et une bonne culotte de drap. Dans les passages difficiles, elle relevait la jupe et la roulait à sa taille. Elle était armée d'un petit browning, dont jamais elle ne s'est servie ; elle n'avait d'ailleurs pas la moindre envie de jouer au soldat : il fallait qu'elle pût se défendre, voilà tout. Alphonse non plus ne tira jamais. Un bon passeur ne fait pas de bruit. Son revolver était dans sa poche, à tout événement. Et, dans la main, il tenait un couteau et son mouchoir. En cas de danger, la consigne était de se coucher dans l'herbe, dans la boue, dans l'eau, et de rester là des heures, beaucoup d'heures. Si l'on était vu, plutôt que de se laisser abattre, on attaquait, mais en silence. Charlotte et Alphonse ont plusieurs fois rencontré en 1915 un grand garçon blond, un colosse, qui faisait aussi des passages et qu'ils

n'ont pas revu depuis. Il n'avait peur de rien et portait tranquillement un foulard rouge autour du cou. Un jour qu'il conduisait un Français vers la frontière, il vit que les fils de fer étaient gardés, devant lui, par deux sentinelles trop rapprochées pour qu'il passât entre elles. Il décida d'en tuer une, ce qu'il fit avec son poing et sans bruit. En route, c'étaient ces histoires-là qu'Alphonse racontait à Louise de Bettignies. Elle était brave et lui disait en riant de n'être pas si bavard et d'avancer. Le couteau qu'Alphonse avait toujours dans la main droite, c'était pour les chiens. Ce sont des bêtes désagréables quand on rôde la nuit par les chemins défendus. Ils aboient et vous dévoreraient, mais comme les taureaux des arènes ils sautent sur ce qu'on leur tend et tandis qu'ils happaient son mouchoir, le compagnon d'Alice leur tranchait la gorge. Entre Beersse et la frontière, les Allemands avaient établi des postes fixes, que chacun connaissait ; on échappait à ceux-là en les contournant. Les patrouilles volantes étaient plus dangereuses.

Dès qu'on entendait le pas de leurs chevaux, on se collait à terre. Il est arrivé à Louise de Bettignies, à Léonie Vanhoutte aussi, qui s'en souvient sans plaisir, de ramper pendant des heures, parce que des cavaliers allemands avaient surgi et ne s'en allaient point et que pour sortir de leur vue il fallait se traîner dans les herbes. Les pauvres filles rentraient alors à Roubaix, à Lille, les genoux à vif et se pansaient bien vite pour repartir. Il arrivait qu'on traversât toute la zone sans une alerte, mais parce qu'Alphonse était un fameux guide. « Dans ces endroits-là, nous dit-il, ce sont les mauvais chemins qui sont bons. » Les siens étaient excellents, par conséquent détestables, et sa petite compagne s'y brisait les jambes. Il lui frayait quelquefois un passage dans les haies avec son couteau, ou bien il sautait un ruisseau, lui tendait les bras et, leste comme un chat, elle le rejoignait. Elle avait confiance, parce qu'il était brave et prudent, deux qualités qui ne se contrarient pas tant qu'on pourrait croire. Avec cela il voyait, comme un lièvre, de tous les côtés à la fois. « Il n'y a pas de Boches assez malins pour me prendre », disait-il à Alice, et c'était bien l'avis de cette petite, qui l'admirait.

Le soir où nous les suivons est sans lune : ils sont partis quand elle a voulu. Souvent il dut la contraindre à attendre au

coin du feu que l'astre indiscret se couchât; elle était impétueuse et le pauvre Alphonse avait du mal à la dompter. Il y arrivait et parce qu'elle était toute surprise alors d'avoir obéi, elle disait de lui, et d'autres passeurs aussi durs, — ils l'étaient tous : — ce sont nos maîtres. Dans la boue, dans les herbes, le long de pistes que, la nuit, les yeux ne voient pas, et qu'on perd, et qu'il faut retrouver à tâtons, Alice et son guide, les joues mordues par l'air glacial, la poitrine haletante, arrivent enfin aux abords du fil de fer. Avant cette barrière maudite qu'ont placée là les Allemands, il faut d'ailleurs en passer une autre. Toute la frontière, dans ce secteur, est bordée de petits canaux. C'est le régime hollandais qui commence : des digues, des pâturages et des cours d'eau. Celui qu'il faut franchir ce soir mesure trois à quatre mètres de largeur; il est profond d'un mètre à un mètre cinquante. Alphonse descend dans l'eau glacée, la petite Française sur son dos. Il passe lentement, sans bruit, perçant des yeux l'obscurité, car, sur la rive qu'il va gagner, des sentinelles vont et viennent continuellement, qui gardent les fils de fer. Cette nuit, on ne voit rien, on n'entend rien. Alphonse a pris soin de ne mouiller ni ses gants de caoutchouc ni ses baguettes. Il plante celles-ci entre les deux rangées inférieures des fils électrifiés pour les bien écarter. Alice, adroite et mince, passe d'abord, et lui derrière elle. Ils sont sauvés une fois de plus et pourront recommencer.

Une nuit, revenant de Hollande avec elle, Alphonse passa les fils sans encombre et s'engagea dans l'eau. Il était au milieu du canal, quand une sentinelle surgit à quelques pas. L'obscurité était profonde. De bas en haut, il vit cependant se détacher sur le ciel la silhouette de l'Allemand. Celui-ci ne voyait pas, mais pouvait entendre Alice et l'homme qui la portait. Elle, qui d'abord n'avait pas aperçu le danger, s'étonnait que son guide s'arrêtât. Elle sentit qu'il se baissait, le menton au ras de l'eau. Elle lui souffla dans l'oreille de passer vite. Il résista. Alors elle comprit et se baissa aussi. Ils virent bientôt tous les deux qu'ils resteraient là jusqu'à la relève. C'est seulement, en effet, quand la sentinelle, ses deux heures faites, s'en alla réveiller au poste son remplaçant, qu'il leur fut permis, à eux aussi, de quitter leur garde tragique.

Nous connaissions, Charlotte, Albert et moi, cette histoire, qu'Alice racontait volontiers, parce qu'elle était à l'honneur

d'Alphonse. Lui, ne s'aperçoit pas qu'il nous émeut. Le souvenir de ces heures ferventes fait briller ses yeux, et nous regardons avec amitié ce corps, aujourd'hui affaibli et perclus, qui, dans l'eau glacée de la frontière, ne bougea pas, ces épaules sur lesquelles a pesé si fort un fardeau sacré.

— Elle était lourde? lui demande un de nous.

— On ne la sentait pas, répond-il.

Il écrase sous son gros doigt quelque chose près de son œil.

On se tait un moment. On met le nez dans les tasses de café qui sont là et qu'on avait oubliées. Quand chacun s'est un peu ressaisi, Albert engage avec l'héroïque Alphonse une conversation en flamand, pensant qu'il parlera plus librement ainsi, et, par cette voie, nous apprenons qu'une autre fois encore cet homme trouva une sentinelle devant lui tandis qu'il était dans l'eau jusqu'à la poitrine. Mais alors il conduisait deux femmes à la frontière. « Des dames, savez-vous », nous dit Albert. L'une était une personne âgée, qu'Alphonse avait chargée sur son dos ; l'autre une jeune fille, qu'il tenait dans ses deux bras comme une enfant. Il fallut que, jusqu'à la relève, il soulevât celle-ci au-dessus de l'eau, tandis que la pauvre vieille, toute tremblante, lui serrait le cou. Il reprit doucement sa marche quand ce fut permis, et fit passer en Hollande celles qui avaient mis en lui leur confiance. Tout cela lui paraît aujourd'hui très naturel.

Une autre fois, il avait atteint les fils de fer avec une quinzaine de personnes. Tout à coup, un cri retentit : « *Wer da!* » Des Allemands accourent, dont l'un tire en l'air. Toute la troupe se disperse, et si heureusement que trois femmes seulement sont arrêtées. Alphonse a fait un bond en arrière et chu dans un petit fossé avec un peu d'eau et des herbes hautes. La patrouille est nombreuse ; ce sont des gendarmes, dont l'un barbote dans la vase et heurte du pied notre homme. Celui-ci, se croyant pris, fait la seule chose importante. Le pli qu'il avait mission de porter de l'autre côté et qui lui venait, comme à l'habitude, du service d'Alice, était enfermé dans un minuscule étui de lustrine noire, ce qu'Albert et lui, dans leur langue, appelaient une « noire loque ». Il porte la noire loque à ses dents, la déchire et avale le papier. Après quoi, il prend son parti de ce qui l'attend. Il ne lui arriva d'ailleurs rien du tout, l'Allemand, qui était un lourdaud, ayant passé son che-

min. Daus sa chute, Alphonse avait abandonné, mais à sa portée, le paquet qu'une bonne femme des environs d'Anvers lui avait demandé de faire passer de l'autre côté pour son fils aux armées. Alphonse, l'alerte finie, ramassa le paquet et s'en fut en Hollande. Il avait perdu les pauvres gens à lui confiés ; et le papier pour nos états-majors était dans son estomac ; mais le garçon de la vieille femme aurait son colis, et le bonhomme, douze ans après, sourit encore en y pensant.

Revenons à Alice. La voilà donc mouillée jusqu'aux os et grelottante. Elle fait d'un pas gourd le dur chemin jusqu'à Beersse. Elle voudrait se blottir contre lui, mais ils sont trempés tous les deux. Ils marchent, courbés sous la lune, qui s'est levée. Enfin, mourant de faim, de froid, de fatigue, ils entrent dans la petite demeure si propre. La femme veillait, pleine d'anxiété. Le café est là, tout chaud. Mais Alice veut s'en aller. Il faut passer le pont et, le jour venu, elle ne pourra plus. On insiste pour qu'elle prenne du repos.

— Je n'en ai pas besoin, dit-elle.

Il fallut se fâcher, lui montrer que ses vêtements mouillés, boueux, la trahiraient. Alors elle se déshabilla, mit du linge de toile dure, mais de vraie toile, et si blanche, et qui sentait la lavande. On lui fit un bon lit, avec une bouillotte. Elle mangea, but très chaud, fit un bout de prière et s'endormit. Trois heures après, ses hôtes tinrent leur promesse de la réveiller avant le petit jour. La bonne femme avait lavé, repassé le linge et les vêtements de la pauvre enfant, qui sauta du lit, s'habilla et, ressuscitée, s'en fut vers Bruxelles, Tournai et puis la France.

On l'aimait, dans cette humble maison. Voici un grand voltaire qu'ils ont gardé et que toujours ils appelleront « le fauteuil de Mademoiselle ». Ils ont quitté, voilà longtemps, la région de Beersse ; mais c'est toujours dans les mêmes petites cases, pas bien jolies, que s'écoule la vie des pauvres gens. Chacun les pare à sa façon, et la meilleure est qu'y règne la sainte propreté, fille du courage et de la lumière. Sur les murs brillants de celle-ci, on verra bientôt un portrait agrandi de Louise de Bettignies, dans un beau cadre, que le père, la mère et la petite Marie choisiront avec dévotion, sans regarder au prix. Ils nous ont montré le lit où, plusieurs fois, pas souvent, elle a reposé, et la photographie de la petite au temps où Alice était si heureuse de la bercer dans ses bras.

Elle ne tombait pas toujours dans des maisons pareilles. A Baarle-Nassau, qui est un îlot belge en terre hollandaise, curieux endroit où foisonnaient les espions, et par où il fallait qu'elle passât, et que parfois elle attendît longtemps l'heure de franchir la frontière, les gens qui l'abritaient étaient d'une malpropreté repoussante. Elle n'était pas difficile, la pauvre fille, mais, quoiqu'elle mourût de faim quand elle échouait dans ces parages, venant de France, son estomac se contractait à voir et sentir la cuisine qu'on faisait là. Elle allait alors dans la basse-cour, et avalait quelques œufs crus. « Et puis, disait-elle à Alphonse, vous allez me chercher un peu de lait, mais il faut le traire vous-même. » C'est facile de faire des rêves héroïques. Pour servir comme a fait Louise de Bettignies, il faut une âme d'une fameuse trempe.

— Avec ma femme, nous dit bonnement cet Alphonse, elles étaient pires que deux sœurs.

Un mot pareil console de n'importe quelles misères. Devant Alice, les lèvres du pauvre homme ne l'auraient pas dit; mais ses yeux le criaient. Quand on accède à certains sommets, les différences entre les hommes deviennent petites, et les âmes, quelles qu'elles soient, en qui Dieu a mis de la noblesse, fraternisent avec une indicible délectation. Beaucoup de gens ne comprendront jamais cela. Je crois rendre à Louise de Bettignies un splendide hommage, en recueillant, pour la mêler aux fleurs qui joncheront dans quelques jours le pied de son monument, la parole que cet homme a osé, en une minute d'abandon, tirer pour nous du fond de son cœur farouche.

— Mais pourquoi l'aimiez-vous ainsi? demandons-nous.

— On ne sait pas. C'est le cœur « qui tire ». Et puis, c'était une femme toute simple, *une femme comme nous*.

Non, elle n'était pas comme eux, et ceux qui l'ont bien connue en témoigneront. Aristocrate, compliquée, railleuse, turbulente, elle était, dans sa vie habituelle, aussi peu « peuple » que possible. Mais c'était la guerre, et elle servait. Alors, tous les héros sont naturellement devenus ses camarades. Léonie Vanhoutte, fille simple que, dans la paix, elle eût peut-être oublié de regarder, elle l'environna d'une tendresse dont cette petite se sent encore toute réchauffée. Elle l'appelait amicalement *Minou*, la tutoyait souvent, s'accrochait à son bras, lui offrait le sien, l'embrassait, la caressait.

— Elle avait la main forte, cette fille-là, dit tout à coup Alphonse.

Et les deux autres de répondre :

— Oui, mais jamais un mot dur.

— Et si douce...

— Moi, murmure Charlotte, si elle m'avait dit la moindre chose, j'aurais pleuré.

— Et quand vous veniez de Hollande, lui dit Albert, et que vous couriez si vite, c'était pour la revoir, elle d'abord.

Elle se tait.

— Ne dites pas non, fait-il. Moi aussi, j'étais comme ça.

Là-dessus la conversation repart sur le service.

— Moi, dit l'un, je tenais toujours le pli dans ma main, et je serrais fort.

— Moi, c'était dans ma poche.

— Et les faire taire quand ils avaient passé les fils de fer, vous pouviez, vous?

— Tous avaient peur de moi, répond Alphonse. Pas un n'a jamais dit un mot.

Albert avoue alors qu'il avait moins d'autorité. Un jour, un Français, un officier, tout content de sentir de l'herbe hollandaise sous son pied, se mit, dès les fils électrifiés passés, à crier : « Sauvé! Vive la France! » Les sept autres qui attendaient leur tour de liberté, il manqua de les faire tuer ou arrêter. Il s'en allait d'ailleurs avec un pardessus neuf, que son guide, plus généreux que saint Martin, lui avait prêté tout entier, et qui n'est jamais revenu.

Le bavardage continue, et l'on passe doucement, sans y penser, du rire aux larmes. L'amitié, le service : voilà leurs deux sujets, à ces êtres d'élite. On travaillait et l'on s'aimait : toute leur belle histoire est dans ces seuls termes. Celle qui régnait parmi eux, tandis qu'ils habitaient les régions magnifiques réservées aux héros, nous pouvons lui offrir notre piété, car sa mémoire est marquée d'un grand signe ; elle avait conquis les cœurs les plus difficiles, parce qu'ils sont ombrageux, et les plus précieux, parce qu'ils sont purs, ceux des petits sur la terre.

ANTOINE REDIER.

BOSSUET
ET LES DÉBUTS DE LOUIS XIV

II [1]

LA RÉPONSE DU MONARQUE ABSOLU

LES RÉFLEXIONS DE LOUIS XIV, ET SES VICTIMES

A la leçon désobligeante que donnaient à Louis XIV, en confirmant les semonces de son prédicateur, les scandales que nous avons racontés, la réponse du Roi ne se fit guère attendre.

De la fugue désespérée de La Vallière, nul mieux que lui ne savait la cause. C'était la colère effrayante où il s'était mis, dans un entretien du 25 février, devant le refus entêté de sa maîtresse de lui révéler « les choses considérables » qui lui avaient été confiées par la demoiselle de Montalais, sa compagne. Maintenant il tenait tous les secrets dont Louise, en son naïf scrupule de conscience ou par ménagement pour son amant, n'avait pas voulu l'instruire. Il connaissait toutes ces démarches, — effrontées, il faut bien le dire, autant que folles, — commises par Henriette d'Angleterre par crainte de voir le Roi, captif de La Vallière, délaisser de nouveau comme amie la belle-sœur qu'il avait jadis dédaignée comme épouse. Mais pouvait-on songer à infliger quoi que ce soit qui semblât un châtiment à la plus haute en dignité des princesses, et de qui, du reste, Louis appréciait l'élégant commerce ?

Fallait-il s'inquiéter davantage de rencontrer en ces affaires

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

de femmes un brave et intelligent officier, le comte de Guiche, jouvenceau qui commençait à afficher à l'égard d'Henriette une passion que celle-ci encourageait avec l'idée d'entretenir par la jalousie le « goût » qu'elle avait enfin inspiré au Roi ? Il était fâcheux sans doute que ce Céladon militaire allât jusqu'à se déguiser en diseuse de bonne aventure pour pénétrer chez sa dame ravie. Mais l'élève de Mazarin et d'Anne d'Autriche était trop avisé pour s'indigner tellement que la femme de Philippe d'Orléans contribuât à discréditer un peu plus son indigne mari (1).

Au surplus, le Roi n'avait-il pas quelques reproches à s'adresser à lui-même, s'il faisait l'examen de conscience que Bossuet réclamait de lui ? De ces coquetteries ou extravagances d'Henriette ne s'était-il pas rendu quelque peu responsable, en lui témoignant, comme dit Mme de La Fayette, « une complaisance extrême » et dangereusement engageante ? Même, ici encore, comme au dénouement de l'idylle avec Marie Mancini, l'égoïsme du Don Juan prévoyant n'avait-il pas suscité, de dessein formé, une tendresse de femme, ajournée pour l'heure, et mise en réserve ? N'y avait-il pas lieu pour lui de réfléchir un peu et d'aviser à tous ces contacts douteux, vilains même, qu'acceptaient les membres de la famille royale en ces galantes aventures, et où ils risquaient singulièrement de s'avilir ? Quand on voyait les sincérités ou les mensonges des lettres sentimentales des Princes, circuler parmi les « domestiques » confidents, les secrétaires collaborateurs, les messagers indiscrets, entre les mains d'une Montalais, sorte d'espionne et d'entremetteuse, ou du petit officier aux gardes, son amant du jour, — en attendant que ces dépositaires malhonnêtes fissent « chanter » les intéressés, ou bien vendissent leurs dossiers aux libraires ou aux gazetiers d'Allemagne ou de Hollande, attentifs chroniqueurs des fredaines de la Cour du roi très chrétien, — tout cela ne paraissait-il pas exiger un certain nombre de pénitences et de redressements dont Louis aurait pris sa part ?

Mais le Roi ne met point tant de contrition ni de scrupules

(1) Il est probable qu'à cette date Louis ignora ou négligea justement ce que les documents diplomatiques nous ont appris : les propos étourdis de Guiche, conseillant au Duc et à la Duchesse d'Orléans de se retirer à Dunkerque d'où ils pourraient faire faire au roi de France, « le bâton haut, tout ce qu'ils voudraient ». — Guiche partit pour la Lorraine le 29 avril.

à régler l'affaire de La Vallière, qui était plutôt celle d'Henriette. La Vallière fut punie par quelques jours de bouderie de n'avoir pas parlé assez tôt et d'avoir causé tant d'esclandre. La Duchesse d'Orléans, après quelques explications pénibles, en fut quitte pour ne point figurer, sous prétexte de son accouchement prochain, aux cérémonies officielles ou même aux sermons de l'abbé Bossuet. Le comte de Guiche ira commander, avec le titre de lieutenant général, les troupes du Roi dans cette Lorraine qui va bientôt redevenir française, et la Gazette a bon ordre de dire que cette mission prouvait « l'estime distinguée que faisait de lui Sa Majesté ». Enfin la Montalais est enfermée au couvent, d'abord à Paris, puis à Fontevrault, sans qu'on lui réclame sa cassette par crainte peut-être de ce qu'on y trouverait, et sans qu'on lui interdise, non plus, d'avoir avec La Vallière une correspondance qui pouvait, le cas échéant, offrir à la police privée du Roi quelque intérêt (1).

Plus ardue, parce que très ténébreuse alors, était l'affaire de la « Lettre espagnole ». Nous connaissons maintenant l'auteur du faux : Olympe Mancini, comtesse de Soissons, qui, n'ayant pas plus réussi que sa sœur Marie à se faire épouser, avait accepté, mais n'avait pas su garder, le rôle de La Vallière. « Ne pouvant plus plaire au Roi par elle-même », l'ambitieuse mazarine tient à conserver au moins son crédit. Elle est impatiente d'arracher le Roi aux mains de la parvenue de « petit esprit et de capacité médiocre », qui l'accapare au préjudice de tant de mérites féminins plus dignes. C'est elle qui avait imaginé la lâcheté anonyme, du succès de laquelle on escomptait l'expulsion immédiate de la favorite. Dans l'exécution, elle avait eu des complices : son amant d'alors, le marquis de Vardes, et aussi Gourville, le vieux frondeur homme d'affaires de Condé, alors réfugié aux Pays-Bas. Et ce dernier nom seul nous assure qu'il y avait, en cette intrigue d'apparence galante, des intérêts politiques.

Mais, en ces premiers jours de mars 1662, Louis XIV ne saurait suspecter, si même il en a l'idée, cette belle et hospitalière

(1) Avec le journal de Le Fèvre d'Ormesson et les *Mémoires* de Mlle de Montpensier, voir, après le beau et bon livre de Jules Lair sur *La Vallière*, les récentes recherches de Jean Lemoine et André Lichtenberger : *De La Vallière à Montespan*.

Olympe, chez laquelle il va, chaque jour, gagner triomphalement de fortes sommes, et qui, bien qu'ayant eu naguère « ses bonnes grâces », prend bonnement tant de soin pour l'amuser et le retenir. Il n'éclaircira ce complot à fond que trois ou quatre ans plus tard, et grâce à Guiche, qui y a trempé du reste quelque peu. Pour l'instant, le Roi, après avoir commencé majestueusement « par mettre la Lettre espagnole dans sa poche », mène une enquête, et ardente, on le comprend. « Il ne pouvait s'empêcher d'en parler à tous ceux qu'il supposait capables de lui donner des renseignements » sur l'outrageux complot. Mais il s'égare, assez plaisamment même. C'est au marquis de Vardes, un des coupables, qu'il s'adresse en confiance : ce vieux beau, courtisan fieffé, toujours élégant, très répandu, en impose au jeune Roi, quelque peu « *snob* ». Consulté, le bon apôtre aiguille les soupçons sur la duchesse de Navailles. Et pourquoi dénonce-t-il cette obscure grande dame ? D'abord parce que, première dame d'honneur de Marie-Thérèse, la maréchale-duchesse de Navailles était, de ce fait, la concurrente d'Olympe, surintendante de la Maison de la Reine. Concurrente combative et intraitable : elle avait, naguère, si bien défendu les privilèges de sa charge, que le Roi, arbitre de ce procès protocolaire, avait jugé contre la fière Olympe. Dans cette bataille de dames, « toute la Cour, nous dit-on, prit parti », et le comte de Soissons, pour venger sa femme, ayant « appelé en duel », en dépit des ordonnances que Louis XIV venait de renouveler, le maréchal-duc, le Roi l'avait banni momentanément de la Cour.

De plus, l'énergique duchesse ainsi victorieuse était une de ces familières amies d'Anne d'Autriche contre qui le Roi, écrit Mme de Motteville, « se formait aisément des dégoûts ». Car il sait bien que si sa mère borne à présent toute son ambition à l' « avertir », à le « faire souvenir de certaines vérités que ses ministres n'oseraient jamais lui rappeler », cette tutrice féalement démissionnaire, mais maternellement inquiète, s'aide de plusieurs femmes de la Cour sages, graves et considérées, qui la renseignent et la conseillent. Camarilla importune que tous les gens de la Cour (1) détestent, et le Roi le premier.

(1) *Mémoires* de Mme de Motteville, éd. Fr. Riaux, IV, 266, 282, 306, 308, 311, 314, 316, 319, 322, 328, 335, 339, 344, 351, 374, 375; et de l'abbé de Choisy, coll. Michaut, p. 241.

Enfin et surtout, Mme de Navailles n'est pas seulement une honnête femme, c'est une dévote, et militante. De quelle couleur, de quelle « chapelle »? Il y en avait alors plus d'une sorte, on le sait. Appartient-elle à ce bataillon des « Augustiniens » des deux sexes, désormais flétris du nom de Jansénistes, ou bien au groupe, distinct et opposé, des Compagnons du Saint-Sacrement? Peu importe, car ils se valent en sévérité comme en zèle. Les Jansénistes? En ce printemps de 1662, le bruit court que leurs « Messieurs » ont l'audace de mettre l'œil dans la conduite, la main sur la conscience du Roi. Réunis à Port-Royal ou à l'hôtel de Luynes, on dit qu'ils ont « délibéré », en une sorte de consistoire inquisiteur, pour dépêcher au Louvre l'évêque d'Aleth, l'intrépide Nicolas Pavillon, avec mission de représenter à Sa Majesté le crime de sa liaison avec La Vallière (1). Les disciples de M. de Renty sont aussi téméraires. Quoique dûment avertis, dès 1660, de la haine que Mazarin leur porte (2), quoique inutilement défendus, pour lors, par la Reine-mère déjà discréditée, quoique pourchassés durant toute l'année 1661, par Le Tellier le légiste, comme par Colbert le financier, ils ne se découragent point de leurs ambitions universelles ni ne s'abstiennent d'agir. En juin, en juillet 1661, la Compagnie des « Invisibles » a « repris le train » provocateur de ses débuts de 1627. En février 1662, elle remue ciel et terre pour faire embastiller, juger, exécuter un Simon Morin, pauvre fou tapageur, qui se disait le Christ, et ne méritait que l'hôpital.

Ils ne s'attaquent pas moins que les Jansénistes, à la capitale et à la Cour, méthodiquement. A Paris, ils substituent à leurs réunions générales hebdomadaires des comités particuliers, des assemblées cantonales, dont le rayon plus restreint peut être mieux surveillé. La Cour est dans le canton de Saint-Germain l'Auxerrois, dont M. Voyer d'Argenson est le commissaire; l'un de ses confrères, l'archevêque François Fouquet, frère du surintendant, n'hésite pas à demander qu'on lance au Louvre une « mission » purificatrice spéciale! En janvier 1662, l'année où nous sommes, l'activité de ces réalisateurs inlassables autant que censeurs vigilants redouble. Ne

(1) *Mémoires* du P. Rapin, t. III, 148.

(2) Les si curieux *Carnets* de Mazarin en témoignent. Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre 1909.

vont-ils pas, mécontents et hardis supplanteurs de l'Église, jusqu'à créer des « vicaires ambulants » pour servir les cures négligées? Si, comme il est vraisemblable, Louis XIV ne sait de ces divers projets des « zélés », quels qu'ils soient, que le mal que les mécréants et les libertins en chuchotent, n'est-il pas tout disposé à s'ouvrir aux insinuations ou indications du marquis de Vardes? A croire que cette maréchale sans reproche, mais sans peur, mais rêche et indiscrète, qui plus d'une fois a osé lui adresser, à lui-même! des « harangues » et qu'il considérait déjà auparavant « comme une extravagante réformatrice du genre humain », a pu machiner le stratagème perfide qui devait le mettre en demeure de renvoyer La Vallière?

En tout cas, la situation était claire. Pour agir sur lui, pour changer sa façon de faire, pour peser sur ses goûts et troubler ses plaisirs, toute espèce de gens, de plusieurs côtés, s'évertuent à l'envi. Au même effort s'appliquent les convoitises des ambitieux de Cour et le fanatisme des vertueux. Qu'il y ait accord ou rencontre fortuite, ce sont là de ces « cabales » qu'on lui a appris à redouter et à rompre. Vraiment ils font peu de cas, intrigants ou censeurs, de la déclaration par où il a inauguré son gouvernement personnel, qu'il « ne voulait pas être gouverné », qu'il « ne souffrirait pas que personne entreprît de le maîtriser! » Il ne veut pas plus l'être en ses mœurs qu'en son gouvernement. « En un début de règne surtout (c'est toujours lui qui parle) les moindres démarches sont importantes. » La liberté du prince est partout intangible; la pression sur lui, partout coupable.

Et ceci tranche la question de cette réforme de ses mœurs dont le moraliste chrétien qui lui parle à la chapelle du Louvre, l'a saisi avec tant de netteté. *Aussitôt qu'un roi se relâche sur ce qu'il a commandé, l'autorité périt* (1). Qu'il ait tort ou raison, puisque l'on se met si impudemment au travers de ses volontés, il ne s'agit plus de les rétracter en se réformant, mais en persévérant de les affirmer. Il doit à son honneur, à sa sécurité, d'éclatantes récidives et la confirmation des actes que l'on a l'indiscrétion d'attaquer.

Dès lors, voici qu'il se formule à lui-même, à l'égard de l'amour et des femmes, une doctrine. C'est celle qu'il expose

(1) *Mémoires de Louis XIV*, éd. Jean Longnon, p. 96 et suivantes.

plus tard dans les *Mémoires* qu'il dicta pour son fils, et que le vertueux président de Périgny et l'ancien calviniste Pellisson rédigèrent tour à tour d'une plume combien noble, mais qui dut parfois être étonnée. Sur le chapitre que je viens de dire, le devoir d'un grand roi tient en deux maximes tout juste : faire la part du temps accordé à l'amour, et ne donner son cœur à la femme aimée qu'en lui soustrayant entièrement sa volonté.

Donc, il gardera cette La Vallière, que tant de rages unanimes paraissent, de divers côtés, tenir à lui arracher au plus vite, et à remplacer, sans doute, parce qu'il ne l'a pas mal choisie, et que vraiment à cette « parfaite amante » « sa passion tient lieu de tout ». Il cesse de lui battre froid. Il va bientôt assurer un traitement spécial à la modeste « demoiselle d'honneur » qu'elle est chez sa belle-sœur. Il ne fuira nullement les occasions de manifester la grandeur d'exception que sa faveur lui confère. A partir d'avril 1662, et progressivement dans les deux années qui suivent, ses complaisances pour elle seront telles, que La Vallière en sera parfois effrayée. Il se prépare à lui donner une demeure à elle : ce sera, à la fin de 1662, le « palais » ou plus exactement le pavillon, construit par le marquis de Brion près du Palais-Royal, que le Duc et la Duchesse d'Orléans occupent à présent. Sur ce qu'est Louise, nul ne peut se tromper désormais. Sur elle tous les ambassadeurs étrangers renseignent leurs souverains, comme sur M. Le Tellier, et plus que sur la Reine. Notons néanmoins qu'à elle-même, tout en la « déclarant », en l'affichant comme la seconde épouse, il fera entendre qu'elle n'a pas de droits exclusifs, ni de contrat perpétuel. C'est peu de semaines plus tard, à Saint-Germain-en-Laye, que Louis XIV se laisse persuader par le marquis de Vardes, qu'une autre fille de la Reine, Mlle de La Mothe Argencourt, a conçu pour lui « une passion extraordinaire » : il s'y prête avec indulgence et « entre en commerce avec elle ». Celle-là sera éphémère, mais dès février 1662, Athénaïs de Mortemart a fait merveille dans le ballet d'*Hercule amoureux*. Hercule, on l'a pu penser sans invraisemblance, la prévoit déjà. Il veut, comme s'exprime Mme de Motteville, si heureuse à exprimer décemment toutes ces choses scabreuses, mettre « son indépendance à tout usage », et « doucement se laisser conduire » à ses caprices.

Quant à son épouse légitime, de qui les « amis » plus ou

moins sincères prétendent venger l'abandon, il ne lui cachera désormais, de la « vie particulière » qu'il mène, presque rien...

Et puisqu'on a tout fait, au risque de mettre la discorde dans le ménage royal, pour que l'épouse trompée fût avertie, c'est lui-même qui lui signifiera, courtoisement, mais de façon décisive, l'inutilité de toute protestation et de toute jalousie, la nécessité d'un partage, et même de plusieurs, indéfiniment. Il ne se fâchera nullement quand la comtesse de Soissons, voyant que la « lettre espagnole » a fait long feu, tout comme les coquetteries d'Henriette, osera aller tout raconter à Marie-Thérèse et lui ouvrir les yeux, impitoyablement, dans une entrevue secrète qu'elles eurent alors « au parloir des Petites Carmélites de la rue du Bouloi ». Mme de Motteville et Anne d'Autriche devinent bien que Louis XIV a hâte que sa femme soit instruite, afin que sa tristesse tarde moins à se résigner, pour qu'elle *s'accoutume*, — c'est, je crois, un mot de Louis XIV, — *à la souffrance*. « Scènes » épargnées et temps gagné.

Seulement, lorsque, rentrant tard la nuit dans ses appartements conjugaux, il trouvera l'épouse veillant encore et qui l'attend en larmes, quand il ne pourra pas esquiver la fâcheuse explosion, alors, ou bien (car il a, on l'a dit avec irrévérence et justesse (1), la larme facile) il pleurera avec elle sur les fatalités des exigences du trône et les défaillances de « l'autre homme » qu'il sent en lui, ou bien c'est elle qui, rudement rabrouée, devra implorer son pardon et le supplier d'agréer sans colère qu'elle continue de lui être fidèle en silence. Nul doute que se rappelant ce que sa mère elle-même lui a tant de fois répété, qu'un roi, c'est celui qui est au-dessus de tous et de tout, — ce que Mgr Hardouin de Péréfixe relate en ce moment, avec une indignation mitigée, dans une histoire-panégyrique de cet Henri IV, qu'on a toujours vanté comme un modèle au fils de Louis XIII enfant, au sujet de la nombreuse famille « naturelle » du Vert galant, — nul doute que son petit-fils n'envisage déjà la stabilisation de sa polygamie commencée.

Au surplus, car il est à cette date très logique et point hypocrite, cette liberté qu'il revendique pour lui-même impérieusement, il la concède aux autres. Environné de ces « libertins » ou « libertines » notoires, le chevalier de Grammont,

(1) Arvède Barine, *la Jeunesse de la Grande Mademoiselle*.

le prince de Marsillac, ou ce duc de Roquelaure, maître de sa garde-robe, ou des duchesses de Châtillon ou de Brancas, qui fournissent tant de matière à l'*Histoire amoureuse des Gaules*, escorté de tous ces camarades dont Bossuet redoute pour lui les propos d'immoral dogmatisme, on ne voit pas qu'il se préoccupe de cette ambiance dévergondée.

Bientôt, quand la comtesse de Soissons avec le marquis d'Alluye et Mlle de Fouilloux, composeront hardiment les lettres d'amour que Mlle de La Mothe Argencourt est censée écrire au Roi, et que celui-ci le découvre, il ne se fâchera plus, comme il l'avait fait en février, de ce sans-gêne si insultant, qui continue. Il laissera Mlle d'Artigny prendre auprès de Louise de La Vallière la place de conseillère équivoque qu'avait tenue la Montalais. Il laissera, de même, Henriette d'Angleterre se compromettre à nouveau, malgré les promesses que, trente jours auparavant, elle a faites, avec tous les « galants » qui papillonnent autour de son faible cœur de désenchantée. Il n'empêchera pas ses entrevues avec le marquis de Vardes dans un de ces parloirs de couvents, à Chaillot, qui alors entendirent des propos étranges. Il assiste, sans gronder, aux mésaventures successives soit du comte de Soissons, soit de « Monsieur » son frère, mésaventures qui font d'eux des époux comiques dont Benserade s'égaie et dont Molière s'inspirera. Toutes ces gaîtés manquent sans doute de noblesse, mais un air souffle à la Cour, un air de relâchement, qui, s'il est déjà pompeux, n'est point du tout gourmé et qui scandalise Mlle de Montpensier, soucieuse qu'elle est, malgré son romanesque, de la « tenue ».

D'être le censeur de la folle jeunesse qui l'entoure, il n'a nulle envie, malgré les « avertissements », de plus en plus timides et rares au reste, où sa mère désolée se risque. Il veut « laisser aller », puisqu'elles sont siennes, ces passions que, pourtant, « leur vivacité rend parfois, il vient de le voir, imprudentes ». Et voilà pourquoi, vers le 10 mars, ce n'est pas sur Guiche et Montalais et leurs pareils qu'il fait les grands exemples. C'est sur la dévote duchesse de Navailles et sur son mari. La duchesse se voit dès ce moment *réprouvée* (ce mot typique est de Mme de Motteville) « réprouvée de la faveur royale ». Elle en est avertie d'abord par ces « froideurs » qu'il excelle à témoigner, et qui « glaçaient »; puis par les railleries du parti des gens de plaisir. L'animosité que le Roi rumine

contre elle se fait tellement forte que, vingt fois, il l'avouera lui-même plus tard, il est sur le point de la « chasser avec éclat ». En attendant, il ôte au vieux maréchal irréprochable le commandement des chevau-légers ; il le raie de la liste des « ducs à brevet », quoiqu'il soit l'un des plus anciens de la Cour ; jusqu'au moment où il ôtera au mari le gouvernement du Havre, à la femme la place de dame d'honneur, et où tous deux recevront l'ordre de ne plus paraître à la Cour. En vain, les deux reines supplient. Sans préciser sur ses griefs, le Roi ne fait que confirmer une disgrâce qui, par contre-coup, les atteint elles-mêmes. A ce moment aussi commence, pour le premier président du Parlement de Paris, motivé par l'opposition de celui-ci sur les matières financières, un silence sévère du Roi, qui durera deux ou trois mois, et fera grand effet. Guillaume de Lamoignon, lui aussi, était un « dévot ».

LE REPLI DE BOSSUET SUR LA COUR

Tout cela, Bossuet l'apprenait aussitôt. Et il comprit. J'ai dit ses relations, infiniment probables, avec Anne d'Autriche, dont il connaît personnellement deux des plus particulières confidentes : la marquise de Sénecey et la comtesse de Fleix. J'ajoute qu'au doyenné de Saint-Thomas du Louvre, cette maison de famille où il loge, depuis 1658, dans ses longs séjours à Paris, habite aussi une honnête femme de la maison d'Henriette d'Angleterre. Personne ne pouvait mieux que ces informatrices, non seulement le mettre au courant, en détail et par les dessous, des sentiments du Roi et du peu de chances qu'avait désormais de réussir cette conversion que sa ferveur a entreprise, mais aussi le mettre en garde contre les risques que ses amis pouvaient courir, s'il s'obstinait avec autant de netteté. La disgrâce, déjà visible, et qui sera tantôt consommée, des Navailles, la défaveur, qui s'indique, de Lamoignon étaient instructives.

En outre on entrevoit, toutes prochaines, d'énergiques mesures contre les Jansénistes, et, d'abord, contre les religieuses de Port-Royal. Le 28 février, quand « Madame la princesse de Guéménée », étant allée voir M. Le Tellier et le trouvant inflexible contre les opiniâtres filles de la mère Angélique, lui dit en partant « Et donc, monsieur, le Roi fait

tout ce qu'il veut ! Il fait des princes du sang, des archevêques, des évêques : il fera aussi des martyrs », M. Le Tellier, qui ne déteste point les Jansénistes, mais qui est prudent, a hoché la tête et n'a rien répondu. Qu'arriverait-il, si le Roi apprenait que, dans cette Compagnie d'*Invisibles* dévots dont il a ouï parler sans nul doute, son prédicateur est l'affilié de choix, l'homme sûr, qui, si la Compagnie de Paris ne se peut plus réunir, sera chargé et de recevoir et d'expédier son abondante correspondance ?

Ce qui lui reste de confiance dans les « gens de bien » ne sombrera-t-il pas ? De son côté, Bossuet ne peut-il pas avoir quelques regrets ? Lorsque l'année précédente, il avait rappelé, proclamé en chaire, non sans une vigueur un peu sonore, le vaillant précepte du « divin apôtre » qu'il aime, saint Paul, ordonnant au prédicateur de l'Évangile de « reprendre le pécheur durement » (*Increpa illos dure*), il remarquait, pour son propre compte, qu'il ne seyait cependant pas de jamais dire au pécheur, comme Nathan à David : « C'est vous-même qui êtes cet homme... *Tu es ille vir.* » Or cela il l'avait dit, dès son second sermon. Sous la pression des circonstances, dans le feu d'un désenchantement indigné, n'était-il pas allé trop loin, trop vite ? A présent, en tout cas, la circonspection la plus exacte s'impose. Il n'y a plus à espérer désormais d'intimider ce prince qui sait qu'il ne tient qu'à lui d'être le maître. Anne d'Autriche depuis quelques mois ne compte plus qu'il viendra désormais, comme naguère encore, dans son oratoire, lui confesser ses « égarements » en versant à ses pieds toutes les larmes et en lui prodiguant toutes les promesses de la pénitence ennuyée. Quiconque alors sait quelque peu ce qui se passe au Louvre, sait que l'éloge le plus flatteur pour le jeune prince c'est de célébrer, comme Pierre Corneille (1), « son auguste indépendance ». Mais la partie n'est pas perdue si, comme le répète à chaque instant, avec trop d'optimisme peut-être, Mme de Motteville, le cœur et le bon sens ne sont pas pervertis et si la religion peut avoir encore sur lui quelque prise. Bossuet lui-même, nous l'avons vu, l'a reconnu : la foi de l'ancien élève de Lamothe Le Vayer tient bon et n'est pas ébranlée par le scepticisme courant d'une génération dont Cyrano de Bergerac, Saint-Évremond, Bussy-Rabutin furent les docteurs.

(1) Dans le *Remercîment au Roi* de 1662.

Les *Mémoires* du Roi nous le montrent à cette date fortifiant par de judicieuses réflexions son orthodoxie. C'est ici un de ces cas où le prêtre doit constater, malgré qu'il en ait, « ce mélange prodigieux » dont Bossuet se scandalisait en 1660, « d'une foi pure avec des désirs criminels ». Pour trois semaines encore où il va tenir le Roi sous sa parole : qu'il fasse donc le nécessaire ; que, pour combattre, il se replie !

A quelle date s'y décide-t-il ? Les sermons du 1er et du 3 mars sont perdus. Dans celui du 5 mars, — le sermon sur la dureté du *Mauvais riche*, communément appelé : *sur l'Impénitence finale*, — le changement est sensible. Le batailleur hardi, le censeur impérieux et presque altier, du mois précédent, s'efface derrière le théologien qui argumente, le moraliste qui décrit, le prêtre qui se plaint. Surtout l'objectif de l'assaut n'est plus le même : le combat n'est plus, comme d'abord, concentré à peu près tout le temps sur le grand adversaire. C'est sur l'entourage royal que Bossuet dirige et répand ses coups. Et là, même en cette attaque généralisée, même quand il s'en prend à ceux des multiples vices des courtisans qui, en 1662, lui semblent les plus importants à combattre, il lui arrive d'être très évidemment incomplet, de choisir dans tout ce qu'il voit et de brider sa franchise.

Voyez le sermon sur l'Ambition : il n'y est point question, d'abord, de l'ambition spéciale aux têtes couronnées, l'ambition de la gloire militaire, de la conquête. Celle-là, elle est quasi sacrée. Cette manifestation de la force des chefs de peuples, ou vengeance de leur ombrageux honneur, fait partie de leur devoir. Mais pas davantage il ne traite avec la précision qu'il saurait bien y mettre s'il voulait, de ces appétits des hommes d'État, insatiables d'agrandissements et de domination illimitée. Si l'on y touchait, que diraient, sous les chuchotements et les regards des auditeurs, Colbert, Le Tellier, Hugues de Lyonne et tant d'autres ? Et de même, il s'abstient d'analyser les cupidités de moindre vol qui, de tous les points du royaume, amènent à la Cour seigneurs grands ou petits, pour y faire, parfois leur vie durant, le métier de prétendant, pour se livrer, dans les antichambres, les boudoirs, les corridors du Louvre, bientôt trop étroit, à une chasse perpétuelle, dont, de temps à autre, de rémunératrices curées font oublier l'âpreté. Cependant, les années précédentes, toutes ces variétés

de l'ambition d'alors, Bossuet, traitant le même sujet, les avait assez curieusement creusées. Il les écarte du plan de ses sermons du Louvre. Pourquoi ? Nous le devinons sans peine. En serrant de trop près les motifs et les buts de la vie des courtisans, on démolit la Cour même, on la sape par son fondement. Il le dit tout le premier : « Combattre l'ambition, c'est en quelque sorte déserter (entendez : *dépeupler*) la Cour. » Et Mme de Motteville, la femme fine et prudente, le gronderait à juste titre. Que serait la vie à la Cour, grands dieux, qu'y ferait-on, sans le désir et l'espérance des « grâces » qui, quand elles tombent, effacent l'assujettissement et les dégoûts du milieu? Il y a même plus encore : mener campagne contre cette vie de brigue et de quête, ce serait se jeter maladroitement au travers des desseins avérés du Maître et « ravaler sa majesté », c'est Bossuet qui le dit aussi, « en décriant les présents dont il est le dispensateur. » De là vient que des trois sermons que Bossuet a consacrés, à diverses dates, à l'Ambition, celui de 1662 n'est assurément pas le plus complet.

Ainsi, sur bien des points, la révélation, qu'il vient de recevoir, de la volonté inflexible du souverain, de son autoritarisme impatient, lui impose des ménagements que d'ailleurs le détail de ses manuscrits atteste. Il comprend que ce n'est plus le temps des Ambroise et des Jean Chrysostôme, des Savonarole ou des saint Bernard. Pour rester écouté, il se réduit. Au devoir d'être utile il sacrifie de propos délibéré, avec l'amour-propre de son éloquence estompée et attiédie, une part de son idéal d'apôtre.

LES ALLUSIONS AU ROI INDIRECTES ET DISPERSÉES

Une part seulement, empressons-nous de le dire. Ses concessions ne sont pas une fuite. Si, — au lieu de cette croisade directe et individuelle dirigée presque tout le temps sur le Roi, qu'il avait pu se proposer d'abord, dans sa généreuse passion de convertisseur, — il lui faut revenir à la manière habituelle des prédicateurs de Cour, contents de glisser de temps à autre à l'oreille du maître susceptible une leçon plus ou moins dissimulée, chez lui ces attaques espacées ne laissent pas que d'être assez fréquentes. On en trouverait parfois plus d'une dans chacun de ses trois sermons de chaque semaine, et assez

précises aussi pour que ce courage mitigé reste du courage. Toutefois, du courage ingénieux, dont on aperçoit les stratagèmes inventifs. Citons-en un, dans le sermon du 5 mars. Il y commence par commenter ce beau conte moral de saint Luc sur le châtiment du Mauvais riche, ce dialogue merveilleux, entre terre et ciel, du Père Abraham, réchauffant là-haut le pauvre Lazare, avec le Mauvais riche qui, du fond des tourments de l'abîme, crie au secours. Or, on peut remarquer que la première leçon que Bossuet tire du texte évangélique ne concorde guère avec ce texte. Il n'est point dit dans l'Évangile que « l'homme vêtu de pourpre et de lin » se soit perdu pour avoir différé sa pénitence. Et c'est contre ce retard que Bossuet prémunit avec insistance son auditoire. Pourquoi? Parce qu'il n'ignore pas comment, en ce temps-là, le jeune roi, dorénavant débridé, ferme la bouche aux semonces rabâcheuses des gens de bien qui le harcèlent. A mesdames de Navailles et de Fleix, à M. l'abbé de Montaigu, — collègue de Bossuet à la compagnie du Très Saint-Sacrement, — à la vieille Anne d'Autriche malade et dolente, Louis XIV répond avec un entêtement enjôleur ou sec : « Attendez! » Bossuet lui répond que la mort n'attend pas.

Autre chose que le jeune émancipé royal oppose aux critiques importuns : c'est qu'il y a des « égarements » plus licencieux que malfaisants, et qu'il ne sied point d'être janséniste... A quoi derechef Bossuet réplique. Oui, certes, le damné de l'Évangile peut, en effet, ne pas paraître si damnable, puisque le livre saint ne nous parle ni « de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences ». Seulement ce que les sages, fussent les sages du siècle, savent bien, c'est qu'il y a un autre désordre autant pernicieux que les péchés formés, à savoir l'état de moindre résistance au mal qu'installe, en notre substance fragile, l'habitude des fautes même légères. Par une paralysie intime, il se fait en nos âmes, indéfendues et molles, « un certain épanchement de joie malsaine, par où nous nous emporterons bientôt » de la faute actuelle à cette dégradation permanente, plus vilaine, plus irrémédiable : le vice...

Et par-dessus tout, il y a le danger, l'énorme danger auquel Bossuet a hâte d'en venir, laissant de côté, une fois qu'il en a tiré ce qu'il lui a plu, « la triste aventure » du mauvais riche... Il y a le danger du pouvoir. Là-dessus, de précédentes médita-

tions, des paroles antérieures lui reviennent, qu'il adapte à la situation présente. Chez les Carmélites, en 1661, ç'avait été, en un terme général, les « grandes fortunes » qu'il avait dépeintes, se brisant et sombrant sur l'écueil de leur propre grandeur. Au Louvre, ce sont les *royautés* qu'il montre pareillement menacées, et qu'il nomme, et non seulement les royautés *païennes*, mais les *chrétiennes* :

« Ah ! si je pouvais ici vous ouvrir le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthazar ou de quelque autre de ces rois superbes qui nous sont représentés dans l'histoire sainte... Vous verriez avec horreur et tremblement ce que peut, dans un cœur qui a oublié Dieu, cette terrible pensée de n'avoir rien qui nous contraigne... C'est alors que la convoitise va tous les jours en subtilisant et enchérissant sur elle-même. Et (ce qu'il y a de plus étrange)... on compte parmi ses vertus tous les vices dont on s'abstient ; on croit faire grâce à Dieu et à sa justice de ne pas la pousser tout à fait à bout... Ce n'est pas sans raison, messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois... La puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement... (et) en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi. »

Sur cette pente, combien les rois ont à se défier des faux amis qui les y poussent ! Tantôt vers ces faux amis, tantôt vers le souverain lui-même, Bossuet, comme anxieux, se tourne, dans la péroraison du sermon sur la *Charité* fraternelle, prêché le 12 mars : « Au nom de Dieu, gardez-vous, dit-il aux uns, de porter des outrages et des défiances jusqu'aux oreilles du Prince ! » « Et vous, Prince, regardez de plus d'un côté, pour découvrir tout à l'entour les traces de la vérité dispersées, car les rois ne sont pas si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil et d'un seul endroit... Connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez. Suivant ce conseil, Salomon, à l'âge d'environ vingt-deux ans, fit voir à la Judée un roi consommé, et la France, *qui sera bientôt un État heureux par les soins de son monarque*, jouit maintenant d'un pareil spectacle. »

Avertissements discrets, sans doute, et enrobés dans une flatterie d'ailleurs mesurée (*la France sera bientôt heureuse*, elle ne l'est pas) ; et s'il veut ici supposer, gratuitement, l'adhésion du Roi aux conseils donnés, le ton de l'adjuration, du moins, cor-

rige ce qu'a d'excessif l'optimisme obligatoire de l'hypothèse. Ce ton, point flagorneur, mais grave, ne le sent-on pas, même à la lecture, dans cette péroraison du 12 mars, seule subsistante d'un discours perdu ?

« O Dieu ! bénissez ce roi que vous nous avez donné. Que vous demanderons-nous pour ce grand monarque ? Quoi ? Toutes les prospérités ? Oui, Seigneur, mais bien plus encore, *toutes les vertus*, et royales et chrétiennes. Non, nous ne pouvons consentir qu'*aucune lui manque*, — *aucune! aucune!* Elles sont *toutes* nécessaires, quoi que le monde puisse dire, parce que vous les avez *toutes* commandées. Nous le voulons voir *tout* parfait. Nous le voulons admirer *en tout*. C'est sa gloire, c'est sa grandeur qu'il soit obligé d'être notre exemple, et nous estimerions un malheur public, *si jamais il nous paraissait quelque ombre dans une vie qui doit être toute lumineuse*. Oui, Sire, la piété, la justice, l'*innocence* de Votre Majesté font la meilleure partie de la félicité publique. Conservez-nous dans ce bonheur, seul capable de nous consoler parmi tous les fléaux que Dieu nous envoie, *et vivez en roi chrétien. Il y a un Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois.* C'est lui qui veut que je parle ainsi et, si Votre Majesté l'écoute, *il lui dira dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire.* »

Notons enfin qu'à ce dessein persistant, et où, tout en baissant pavillon, le brave combattant ne désarme pas, d'autres passages de plusieurs discours de ce Carême du Louvre se rattachent : ceux où Bossuet dénonce à son auditoire à quel point en sont « tous ces fléaux que Dieu nous envoie », l'état de misère où est alors la France ; les passages où il se fait, — comme on s'est décidé à le reconnaître, malgré Joseph de Maistre, — l'avocat des pauvres, l'avocat demandeur, accusateur presque, le porteur animé, énergique, de leurs douleurs et de leurs droits.

Il y avait environ deux ans que la famine menaçait la France. On la pouvait prévoir : trop d'événements de toute espèce avaient ruiné le pays, depuis 1634, précédés eux-mêmes, au XVIe siècle, de quarante autres années de dévastation et de massacres. Une stérilité qui en résultait déjà et qui s'accrut en 1661, les spéculations de panique qui s'ensuivirent, déterminèrent la crise. Elle fut terrible. Si les historiens, à com-

mencer par Voltaire, n'en ont guère tenu compte, Louis XIV, lui, n'a eu garde de l'oublier dans ses Mémoires, où, avec une sincérité louable, il voulut, en 1666, que ses secrétaires la décrivissent avec une exactitude que l'on a pu depuis vérifier. Ce fut au commencement de 1662, durant ce carnaval ardent et ce Carême agité d'intrigues de Cour, que le mal se répandit avec la rapidité qu'avaient autrefois tous les fléaux publics. Il « affligea, » sinon « tout le royaume », comme l'écrivent sous les yeux de Louis XIV, Périgny ou Pellisson, au moins plus d'un tiers du royaume : la Normandie, les bords de la Loire (Blésois, alentours de Chartres, Vendômois, Gâtinais, Touraine, Anjou), quelques coins de la Bretagne; puis, au centre et à l'est, le Bourbonnais, le Berry, des régions de l'Auvergne, de la Bourgogne, de la Champagne, et une large tranche de la Lorraine (1).

Les villes étaient moins touchées, mais elles l'étaient. A Séez, Caen, Pont-Audemer, Blois, Chartres, Châteaudun, Tours, Baugé, Beaufort, Moulins, Rocroy, Mézières, Donchery, Sedan, les citadins devaient se restreindre, et les gens de peu de ressources se priver du nécessaire. Dans les campagnes où la précaution publique n'était point alors organisée, la disette du blé produisit successivement tous ses effets économiques et sociaux que les Mémoires de Louis XIV énumèrent : « les marchés vides de toutes sortes de grains, les laboureurs contraints de quitter le travail des terres pour aller chercher autrement leur subsistance » ; « les artisans enchérissant leurs ouvrages » ; la hausse des prix qui paralyse toute la dépense, épuise l'épargne, tarit la bienfaisance; le chômage, le vagabondage, la mendicité, les rapines, les férocités. Et bientôt, c'est dans presque toutes les parties de la population, la multiplicité des accidents pathologiques produits par l'absence de nourriture. C'est de la moelle des troncs de choux qu'on se nourrit, ou de glands, ou de racines de fougères, ou d'orties, ou d'herbes crues. Quand on a le courage de pétrir, on le fait avec de la lie du cidre ou des boissons de fruits. On sale avec des déchets de morue. On se dispute les débris d'animaux morts. Toutes les maladies de pestilence ou d'athrepsie s'ensuivent : la « langueur », les flux

(1) Voir, outre les *Mémoires de Louis XIV* (éd. Dreyses, t. II, 548), les *Papiers* de Colbert (éd. de Pierre Clément, t. I et VII), un passage court et précis de Vauban (*Oisivetés*, éd. 1842, t. I, p. 97), la *Gazette rimée* de Jean Loret t. II et III, *passim*), et l'article de M. P. Bondois (*Revue d'histoire économique et sociale*, 1924).

de sang, le dessèchement des organes, le rétrécissement des entrailles, les fièvres malignes foudroyantes et tenaces, l'enflure des corps d'enfants, les empoisonnements contagieux. Des campagnes, dénuées de secours, quand il n'y a pas de seigneurs présents et riches, les paysans s'enfuient. On essaie de les refouler des villes qui s'encombrent et où l'air se corrompt. Aux champs, ils s'organisent en bandes armées. Les officiers du Roi en tournée ou les « gens de bien » en mission, rencontrent partout, dans les provinces atteintes, ces êtres que La Bruyère s'est fait accuser d'avoir imaginés : des hommes « sans linge », sans souliers, « noirs comme des Maures », couchés le long des routes, ou déchiquetant les charognes des chevaux morts avant eux de faim. Vauban qui, dès lors, a des yeux pour voir et une âme « citoyenne », et qui déjà fait d'implacables statistiques, calcule qu'en 1661-1662, cinquante mille paysans moururent.

Voilà ce dont Bossuet se documente quand il fait appel à la charité, bien plus que des souvenirs et des autorités tirées des Pères de l'Église primitive. Ici encore, le sujet était délicat, non seulement en vertu d'une discrétion civique légitime, mais encore à qui eût voulu ménager la susceptibilité du Roi, tant ombrageuse. Fallait-il étaler devant lui, en présence de la Cour, les tristesses et les horreurs de la situation comme s'il les ignorait? Les peindre en vives couleurs, comme s'il y était indifférent? Le presser d'y porter remède, comme si l'on supposait qu'il se repose de ce soin sur les particuliers charitables? Les déplorer, comme s'il était impuissant?... Et, de fait, Bossuet hésite. Dans une première rédaction de la péroraison du sermon du *Mauvais riche*, il se demande si « *Sa Majesté peut souffrir qu'on parle en sa présence des cruelles extrémités où ses pauvres peuples sont réduits.* » Il veut croire que oui. Et il passe outre et, par quatre fois en cinq semaines, dans les quatre sermons sur le *Mauvais riche*, sur *l'Intégrité de la pénitence*, sur *les Devoirs des rois* et sur la *Passion*, il le fait en ce noble langage qui, à cette date déjà, élimine sous sa plume, et probablement sur ses lèvres, la familiarité de ses premières années; il le fait, bien entendu, aussi, sans détails réalistes et sans statistique, mais il dit tout, tout ce qu'il était possible, tout ce qu'il pouvait sembler impossible de dire. Surtout, il crie, le mot n'est pas trop fort, la gravité extra-

ordinaire des faits. Avec véhémence il proteste contre ce que le riche, égoïste et féroce, — le *Mauvais riche* immortel, — veut faire croire : que c'est la crise habituelle de l'hiver, l'épreuve annuelle, triste, mais fatale, et que l'on connaît du reste !... Non, cette fois, il y a ceci de plus que *toutes* les causes naturelles de la misère et des maladies de la saison « mauvaise » que Bossuet n'ignore pas, qu'il énumère, ont toutes agi *ensemble*. Que non plus on n'accuse point ici les vices populaires, le vagabondage spontané, la paresse... Les hommes d'administration, les procureurs généraux, les magistrats, les intendants et les « subdélégués » y sont trop portés. Bossuet proteste. Ceux « qui sont réduits » aujourd'hui « à la honte de quêter leur vie », ce sont « *ceux qui* », d'ordinaire, « *soutiennent par leur travail* » l'indigence obligatoire de leur condition inférieure. Cette fois, ne comptez plus faire appel au travail. Il est non seulement impuissant, mais impossible. On est donc au bout : « les pauvres peuples », à l'heure qu'il est, « sont réduits aux dernières extrémités ». Hyperbole ? Métaphore ? Non. Entendez que si l'on ne consent ou ne parvient pas à les aider, ils mourront. Tout le monde sait les paroles « de Monsieur Vincent » aux dames de Paris pour les enfants abandonnés. Bossuet ne les connaît peut-être pas ; mais, en 1662, il les retrouve. « Ils meurent de faim. Oui, messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels. » Ils meurent, non pas loin de vos regards, mais ouvrez les yeux : en plein air, les plus favorisés sur la paille, la plupart non seulement sans tombeau, mais sans linceul.

Et voici encore ce qu'il ne faut pas avoir le front d'objecter : qu'il y a pour recueillir les pauvres assez « d'asiles publics », d'hôpitaux. Non. Il y en a, sans doute, Bossuet le sait aussi mieux que personne, membre qu'il est de cette fervente et énergique armée du bien, le Saint-Sacrement, lequel a réussi, enfin, à faire aboutir ce projet d'un « hôpital » général dont depuis des années, l'État ni la Ville ne parvenaient se tirer. Mais ce qu'il sait bien aussi, c'est que les « Dévots » et leurs quêtes et leurs contributions n'y peuvent plus rien, et que la foule des malheureux qui réclame d'être « renfermée » à la Salpétrière, à Scipion, à Bicêtre, risquerait de ne trouver là aussi, même si l'on ouvrait les portes toutes grandes, « que la

faim et le désespoir ». « *Le désespoir* » : plusieurs fois dans la rédaction définitive de ses discours Bossuet répète le mot. Et il dit aussi en propres termes : « Oui, les choses » ici-bas « ne sont pas encore à leur place fixe... Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde ! » « *Il faut que les choses changent...* Cet état est violent et ne peut pas durer toujours. » Ce n'est pas là l'ordre de Dieu. Et à ces déclarations expresses, à ces presque menaces, il ajoute un dernier trait : l'émouvante patience de ce troupeau de condamnés. « Abîmés », ils se résignent sans violence. Leurs « cris » sont, à Paris du moins, modestes ; leurs « gémissements » sont humbles. Crainte, ou soumission, ou honte des doléances inaccoutumées ? Bossuet indique les trois hypothèses. Il penche pour la dernière. Oui : « ils sont honteux » de quêter leur vie. « Ils tremblent devant vous, riches impitoyables », qu'ils voient sortir des batailles civiles de la Fronde, sans avoir rien appris qu'à en profiter pour vous-mêmes, qu'ils voient, aussi, gavés de jouissances superflues et de joies prodigues. « Injustices » contre lesquelles ils ne protestent point, non plus que contre ces abus de force qui, parfois, sous le nom du Prince, s'exercent contre les « opprimés ». Ils « n'osent même pas presser Votre Majesté, résolus de ne pas faire le moindre geste contre le respect. Et de mourir plutôt... »

Mais lui, en se faisant leur interprète d'une façon si pathétique et si minutieuse, ne fait-il pas un geste contre le respect ?

Or sans doute, et c'est son cœur qui parle. Et les biographes de Bossuet sont les derniers qui pourraient nier son « esprit de compassion et de tendresse ». Né dans la classe bourgeoise provinciale et proche du peuple, il a connu de bonne heure la vie peineuse de la campagne, et la vie humble des petites villes. et il l'a côtoyée jusqu'à quinze ans. Il a vu la misère pendant la Fronde, exaspérée. Il l'a retrouvée ensuite, pacifique, mais ancrée et passée à l'état de mal inévitable, à Metz et dans les régions frontières, et à Paris même. Mais il y a autre chose ici, dans sa franchise.

Il y a cette préoccupation qui ne l'abandonne pas, lors même qu'il est obligé de la tempérer et cacher : celle d'agir, de peser, s'il le faut, sur le Prince où, avec la France, il a mis son espoir et sa foi. Après avoir essayé de faire jouer successivement des ressorts sur lesquels il ne peut plus porter la main, il songe à éveiller chez le Roi les sentiments qu'il éprouve lui-même,

l'amour du prochain, la pitié bienfaisante, le désir d'être bon. Elle existe, dit-on, dans l'âme du prince, cette sensibilité, encore qu'elle se contente parfois de se manifester par des signes de tendresse larmoyante. Mais pourquoi ne serait-il pas capable d'être impressionné plus fortement, à fond et jusqu'aux actes, par le spectacle de ses peuples? Bossuet le souhaite pour les peuples mais aussi pour le Roi. Car la bonté est purificatrice. « Le propre de la charité, remarquait-il finement en chaire à Metz, six ans auparavant, c'est, en nous attachant à la terre, en y attardant les regards de notre bonne volonté secourable, de nous élever jusqu'au ciel. » Cet élan de fraternité chrétienne, cet effort d'aide humaine « dilatent l'âme », comme saint Paul et après lui saint Augustin l'ont bien vu, et la « rendent capable de recevoir Dieu ». Inutile de dire que le chrétien sensé qu'est Bossuet ne va pas jusqu'aux paradoxes de ce romantisme philosophique et religieux qui, déjà au XVIIIe siècle, avec les disciples rêveurs de Rousseau, au XIXe avec ceux de Tolstoï, ont prêché que la bonté toute seule et toute nue suffit à réhabiliter la volonté pécheresse et dispense du reste. — Mais le moraliste observateur qu'il est reconnaît que la compassion, la miséricorde et leurs emplois, aident à la transformation intime de l'âme émue, collaborent à la rénovation du pécheur.

Qui sait si la révélation et le contact de la souffrance humaine ne produiraient pas chez Louis XIV des effets rédempteurs, un éclairement que ni la raison, ni la dignité royale, ni la crainte de l'au-delà, ni l'amour de Dieu n'ont pu produire? Bossuet avait jadis, dans un brouillon de sermon, copié au long ce beau passage du vieil Isaïe : « Distribue ton pain aux faméliques, recueille les errants dans ta maison ; alors ton âme malade se relèvera vers la santé et le Seigneur t'inondera de lumière. » C'est là, en mars 1662, sa pieuse arrière-pensée.

« Ah! Sire, du cri de la misère présente, Votre Majesté en est émue... Qui nous donnera que nous entendions », que nous comprenions, « le plaisir de donner la vie? (Qui nous donnera de) goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables... de faire reposer, (comme) dit le saint Apôtre, leurs entrailles affamées? Ah! que ce plaisir est saint! Ah! que ce plaisir est vraiment royal! Sire, Votre Majesté l'aime, elle en a donné des marques sensibles qui seront suivies de plus grands effets. »

Et c'est ainsi qu'à partir du moment où Bossuet voit la déclaration impérieuse de la volonté du Roi restreindre sa liberté de parole initiale, il tente par tous les moyens de disposer le royal réfractaire à ouvrir sa conscience à la grâce qui le sollicite, semble-t-il, comme disent les mystiques, et frappe à la porte. Or, vers la fin de cette active bataille de quarante jours, une nouvelle occasion encore s'offre à lui de revenir ouvertement à la charge. C'est le sermon du jour de l'Annonciation, du 25 mars 1662, qui nous révèle ce dernier épisode.

NOUVEL ESSAI D'ASSAUT A LA CONSCIENCE DU ROI

Dans le sermon prononcé par Bossuet devant le Roi et la Reine, le jour de la fête de l'Annonciation à la Vierge, sermon « écrit hâtivement, mais d'inspiration » et de verve (1), c'est à deux reprises que nous voyons Bossuet toucher de nouveau à cette vie privée du roi, qu'il avait, dans son premier discours, dénoncée, dans le second, flétrie. Et dans ces deux moments du sermon du 25 mars, auquel le Roi et la Reine assistèrent, le ton remonte en précision forte, en vivacité chaleureuse, à ce qu'il avait été à l'entrée du Carême, encore que le jeune docteur se tienne dans les régions hautes de la pensée chrétienne. Son sujet, en effet, c'est l'amour de Dieu, qui l'amène naturellement à parler des autres amours :

« L'amour est en quelque sorte le dieu du cœur, ou plutôt il en est l'idole... (Et Dieu) voit du plus haut du ciel toute la terre devenue un peuple d'idoles... Ne croyez pas que je parle d'idoles matérielles : les idoles dont je veux parler sont dans notre cœur... (Mais) quoi ! nous qui sommes nés pour la joie céleste, chanterons-nous » comme des païens, « le cantique des plaisirs mortels ?... *O rois!* écoutez Jésus, *apprenez* de ce roi de gloire *que vous ne devez avoir de cœur que pour aimer et faire aimer Dieu...* »

Et plus loin, en finissant, dans les ingénues effusions d'une tendresse mystique qui, comme souvent chez Bossuet orateur, s'épanche sans fausse honte, de nouveau il ose faire allusion aux faiblesses du Roi. Allusion non déguisée, très transparente, et que l'on s'étonnerait à bon droit de voir faite en présence

(1) C'est le principal éditeur des sermons, l'abbé Lebarq, qui l'a remarqué.

de Marie-Thérèse, si l'on ne savait qu'à ce moment l'abandonnée ne pouvait plus guère se faire d'illusions. D'ailleurs, l'orateur veut se ressouvenir à cette heure de son droit de préparateur de la pâque annuelle, et, dans un dialogue pressant, il prend à partie le Roi comme s'il était son confesseur, et à la veille de la confession préparatoire à laquelle celui-ci, même s'il ne doit pas communier, ne peut se refuser, pour l'exemple, à cette fête capitale de l'année il le met en demeure de renoncer totalement, sans idée de retour, à sa liaison coupable.

« Faisons, chrétiens (comme la Vierge Marie). Unissons-nous à Jésus, aimons en Jésus, aimons par Jésus. Mais, ô Dieu, quelle pureté (il y faut)! O Dieu, *quel dégagement* pour nous unir au cœur de Jésus! *O créatures, idoles honteuses, retirez-vous de ce cœur qui veut aimer Dieu par Jésus-Christ... voici l'amour véritable qui veut entrer dans ce cœur : — amour faux, amour trompeur, veux-tu tenir devant lui?...* Vive l'Éternel, mes frères! Oui, *je veux arracher ce cœur de tous les plaisirs qui l'enchantent, de toutes les créatures qui le captivent*! (Sans doute) ô Dieu! quelle violence, d'arracher un cœur à ce qu'il aime! Il en gémit amèrement; mais quoique la victime se plaigne et se débatte devant les autels, il n'en faut pas moins achever le sacrifice...

« Eh! quoi! ne me permettez-vous pas encore un soupir, encore une complaisance? — Nul soupir, nul complaisance que pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ! — Eh donc! faudra-t-il éteindre jusqu'à cette légère étincelle? — Sans doute, puisque la flamme tout entière m'y paraît encore vivante... »

« Venez donc, ô divin Jésus... Tirez (après vous)... les grands, les petits... *les rois*, les sujets! *Tirez surtout, ô Jésus, le cœur de notre monarque*, lequel, en se donnant tout à fait à vous, ferme comme il est, constant comme il est, est *capable d'entraîner à vous toutes choses et de vous faire régner par tout l'Univers...* »

Il faut remarquer cette dernière phrase, avec l'allégresse qu'elle contient, d'une sorte d'impérialisme catholique et français, avec cet espoir qu'elle lance qu'un jour Louis XIV devienne le roi très chrétien du monde entier. Ce n'était point la banale redite d'une flatterie, alors courante. Une scène s'était passée la veille, au Louvre, qui, en vérité, était grande.

Ce 24 mars, le marquis de La Fuente, ambassadeur de Sa Majesté catholique le Roi des Espagnes, était venu présenter

au Roi de France les « regrets » de son maître, « pour ce que, le 10 du précédent mois d'octobre, le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, avait, dans une cérémonie publique à Londres, disputé avec l'ambassadeur de France du rang que devaient tenir leurs carrosses. »

Et voici comment ces « regrets » furent apportés. La Fuente, arrivé depuis déjà plusieurs jours à Paris, avait enfin obtenu audience. Mais quelle audience ! On la pouvait imaginer discrète, pour ménager l'amour-propre du vieux souverain espagnol malade et triste, et qui est le père de la femme de Louis. Loin de là ! On en fait la plus solennelle cérémonie d'expiation qui se pût alors. A l'entrée du Louvre, passant devant les gardes de la Prévôté rangés sous la porte, montant le « Grand Degré » où s'étagent de chaque côté les Cent Suisses, traversant la grande salle entre les Gardes du corps disposés tout autour, l'ambassadeur, fils du glorieux vaincu de Rocroy, avait été amené par le comte de Noailles, capitaine des Gardes, jusques au cabinet du Roi. Dans ce cabinet, à la fois intime et officiel, Louis avait à sa droite « M. le prince de Condé, le duc d'Enghien et les autres princes et seigneurs, le Chancelier de France et les secrétaires d'État, à sa gauche, le Nonce de Sa Sainteté avec tous les membres du corps diplomatique », soit huit ambassadeurs et vingt-deux ministres, résidents, ou agents. Là, devant eux, s'adressant au Roi, le marquis de La Fuente prononça un discours où il était dit « que Sa Majesté catholique avait été fort fâchée du cas arrivé à Londres », que, dès qu'elle en avait eu l'avis, elle « avait ordonné au baron de Watteville de sortir de Londres et de se rendre en Espagne, le révoquant de son emploi pour donner à Sa Majesté le Roi très chrétien les satisfactions que nécessitait son excès ... » ; qu'en outre elle avait ordonné, « à lui Fuentes, d'assurer Sa Majesté qu'elle avait envoyé des ordres à *tous* ses ambassadeurs et ministres dans *toutes* les cours et lieux où résident et résideront lesdits ministres et où peuvent naître de pareilles difficultés, afin que dorénavant ils s'abstiennent, *tous* et *partout*, de concourir avec les Ambassadeurs et les Ministres du roi de France, en *toutes* les cérémonies et fonctions publiques auxquelles les Ambassadeurs et Ministres de France assisteront ».

Après quoi, « Sa Majesté très chrétienne », prenant la parole, s'était adressée d'abord, non à l'ambassadeur, mais aux

trente personnages représentants des autres Rois du monde qu' « elle avait jugé à propos » d'appeler « pour témoins ». Elle leur avait dit : « Vous avez ouï la déclaration qui vient de m'être faite de la part du Roi catholique. Je vous prie de l'écrire à vos maîtres afin qu'ils sachent, pour raison des difficultés qui pourraient arriver dans leurs cours, que c'est la volonté du Roy catholique et ses ordres *que ses ambassadeurs cèdent en toute occasion le rang aux miens.* »

Ainsi se terminait, par une humiliante reculade du successeur de Charles-Quint devant celui de François Ier, la rivalité, plus que séculaire, de la monarchie espagnole et de la monarchie française. Ainsi cette royauté française qui, depuis vingt ans, traînait misérablement dans ses États une vie précaire, se redressait victorieusement, non seulement aux yeux des Français, mais aux yeux des étrangers, dans l'attitude d'une maîtresse du monde ressuscitée.

Ce fut sans doute ce triomphe, national, si intégralement figuré par l'appareil inusité de la cérémonie du 24 mars, qui, le lendemain, incita Bossuet à une nouvelle adjuration, aussi instante que ses interpellations du mois précédent. Dans son premier sermon, il avait dit au Roi, en s'appuyant sur ce que disaient aux Empereurs anciens les orateurs du christianisme primitif, que « de toutes les prospérités de son règne il devrait rendre compte à Dieu ». Quelle opportunité de le lui répéter aujourd'hui, appuyé sur le fait présent! Et du moment qu'au bout de l'an de son avènement au trône, le jeune monarque, déjà grand, se hissait d'un bond à une suprématie déjà mondiale, ne devait-il pas témoigner une juste reconnaissance au « Dieu des armées » et des négociations humaines, qui le comblait? Ne voulait-il pas payer l'allégresse de son orgueil par une mortification de sa volupté?

Cette optimiste psychologie se trompait. Et de cette merveilleuse réussite de son énergique volonté de grandeur, ce furent de tout autres conclusions que Louis XIV tira.

ALFRED RÉBELLIAU.

(A suivre.)

A LA FRONTIÈRE
DES DEUX AMÉRIQUES

CHEZ LE PRÉSIDENT COOLIDGE

« Il naquit dans le Vermont, un des États les plus puritains de la Nouvelle-Angleterre. Il se rendit célèbre, comme gouverneur du Massachusetts, en brisant une grève. Il ne parle guère : trois mots de réponse au plus à qui l'interroge... »

C'est ce que j'avais retenu des anecdotes naïves que tout Américain colporte sur le Président en fonction. Les hommes sérieux de Boston le citent comme le *standard* des vertus républicaines, symbole de la Bible, de la Constitution et du Tarif des douanes. Les gens de New-York, ces agités, ne nient pas qu'il soit vertueux, mais lui reprochent de ne rien résoudre, de peur de se compromettre. Ainsi, du Maine au Texas et de Chicago à Los Angeles, vous entendrez les républicains définir la gestion de Coolidge : vertu, ordre, prospérité ; et les démocrates répondre : irrésolution, médiocrité, étroitesse d'esprit...

Naguère, les jeunes couples d'Amérique faisaient leur voyage de noces à Washington. J'ai entendu des dames de New-Port ou de Buffalo dire : « Washington est une ville délicieuse. » Au vrai, c'est la seule grande ville des États-Unis à peu près calme, d'un calme relatif, pompeux, snob et « provincial », non, certes, le calme de Versailles, mais le calme, par exemple, des nouveaux quartiers de Bruxelles.

Au bas d'un jardin public d'aspect très citadin, voici la Maison Blanche. Des échafaudages enveloppent une aile de

l'édifice : on agrandit... Le soleil de onze heures est chaud. Les gens de Washington se soucient de ne pas manquer l'instant précis où tout le monde substituera le même costume d'été au même costume d'hiver. Déjà, sur un banc, à l'ombre, somnole quelque policier en civil. Les membres d'une ligue ou « fraternité », venus d'un État perdu, en pèlerinage, passent par groupes espacés, avec d'énormes insignes de carton qui les font ressembler à des bêtes de concours. Au loin, derrière la Maison Blanche, sur les pelouses, des gamins musclés jouent au *base ball*. C'est l'heure où, du Potomac Park, rentrent les jeunes amazones aux cheveux roux.

Le charmant diplomate qui nous accompagne, me rassure : « Rien n'est plus simple que l'accès du Président. » De fait, nous arrivons d'emblée à l'antichambre : une table, des chaises, des murs blancs et quelques photographies. Nul uniforme. Des fonctionnaires ou des ministres en veston, familiers. Le secrétaire nous serre la main, puis nous fait asseoir : « Il y a quelqu'un. » Cela rappelle une mairie ensoleillée où l'on expédierait des mariages civils. Rien de plus humain, de plus honnête que cette simplicité. Comme on se passe aisément de la dorure, du faux Louis XVI et des tapisseries inintelligibles ! La Maison Blanche n'est pas un palais pour « nouveau riche ».

Deux hommes sortent, non plus émus que s'ils visitaient un chef de bureau. Ils sourient, demandent des nouvelles de leur santé aux arrivants. Mais déjà c'est notre tour...

En entrant, j'éprouve le choc de l'imprévu, le choc solennel des couleurs fédérales. Un immense drapeau de soie, étoilé d'argent, domine, enveloppe, illumine la table présidentielle.

D'abord, rien n'existe que ce drapeau, qu'exalte la clarté du matin. Point de décor, mais le drapeau, qui annihile tout le reste, éclatant, exclusif, jeune, plus chargé de présent que de passé, drapeau d'un empire d'éphèbes !

Le président Coolidge se lève, me tend la main. Il est grand, sec, les épaules un peu penchées, les cheveux blonds et lisses, les yeux couleur d'eau, presque timides, le teint clair, des traits de clergyman : tout ce visage exprime un mélange de rigueur et de minutieux calcul, une sensibilité de sismographe. Il sourit avec politesse, officiel, mais affable, comme on souriait, il y a cent ans, à l'entrée des demeures « coloniales » du nord.

Nulle pose, nul indice de présomption; rien, certes, du théâtre ni du cinéma. Il est là, peut-être surmené, sans nerfs ni impatience, dans le simple orgueil de présider à une immense force, à un immense travail et à d'immenses richesses.

Je lui parle de la France. Il salue avec gravité. Je lui parle des hommes d'État français. Il s'incline avec courtoisie. Pourtant, je sens que sa pensée ne quitte pas une seconde l'Amérique, les États-Unis. Ailleurs, il le suppose, chacun fait comme lui. Mais lui, sa charge est assez lourde : un continent à gouverner, à écouter, à ménager. Ce mince homme de loi a sous son commandement plus de terres et plus de peuples que n'en eut jamais Alexandre ou Napoléon. Son seul souci est évidemment : maintenir l'équilibre dans l'unité, l'unité dans l'équilibre.

Je lui parle de l'économie américaine, du ralentissement de certaines industries, de la crise agricole. Il ne fait encore aucun geste. Mais sa physionomie s'anime : dans ses yeux apparaît le calcul vivant. Miracle, il parle, il explique, il précise des détails. Quand je prononce le mot « crise », il répète avec énergie : « No ! no ! » Il a une confiance froide, têtue, un peu hautaine : l'orgueil américain, l'optimisme républicain... Puis, gentiment, il m'indique ce qu'il faut voir, les régions les plus significatives, esquisse un itinéraire. Je lui vante son pays, le nord de la Nouvelle-Angleterre, que je viens de visiter. Cela lui fait plaisir. Mais il a l'esprit fixé sur d'autres régions, où sa popularité est moins certaine.

Enfin, le mot « Mexique » surgit. Je vais visiter le Mexique avant de remonter vers la Californie... Le Président s'arrête. Ses yeux trahissent une brusque réserve. Il se lève et, d'un ton paternel, nous souhaite un heureux voyage.

LA NOUVELLE-ORLÉANS

Il est de nombreux endroits, en Amérique, où le Français qui passe, ne peut échapper à l'évidence de ce que fut, jadis, la grandeur de sa patrie. « Que la France d'autrefois a été grande ! » Cette phrase vous monte aux lèvres, expression, tour à tour, d'un étonnement, d'une fierté et d'un regret, tout au long de l'immense trajet que vous pouvez faire, de Québec aux Antilles ou à Panama. Ah ! vues de là-bas, rapprochées de

l'effort civilisateur de nos ancêtres, qu'elles paraissent petites, artificiellement séniles, les querelles où se plaît le Français d'aujourd'hui !

Le Français, toute l'Amérique l'estime et l'admire encore comme exemplaire d'humanité. L'Amérique sait ce qu'il a fait chez elle, ce qu'il lui a donné. Mais l'Amérique ne comprend pas le goût bizarre de l'instabilité et le défaut de sens pratique qui, après une histoire si dense de réalités fécondes, semblent vicier le génie immémorial de notre race.

La Nouvelle-Orléans est une ville émouvante, sans doute la plus émouvante, pour nous, de toutes les villes d'Amérique. Le vieux peuple y a gardé la grâce et le langage de la France, non pas le langage plus ancien du Canada, mais un parler sans accent, avec les raffinements tardifs du XVIIIe siècle. Il vous arrivera d'y entendre des phrases aussi mesurées que celles de la Touraine.

Ville émouvante, parce que l'îlot français émerge, aujourd'hui, d'une vaste agglomération, à l'exacte rencontre de toutes les races comme de toutes les influences de l'Amérique du nord et de l'Amérique du sud. La Nouvelle-Orléans est une synthèse américaine, illuminée de souvenirs français.

Il n'est de ville au monde où vous goûterez mieux qu'ici un charme épars de beauté féminine. On n'y murmure pas comme ailleurs : « Voici une belle fille ». C'est la foule féminine qui porte une séduction collective, d'élégance, de liberté et de juste maintien... Il fait très chaud, les corps souples sont à peine vêtus de soie légère. Où vont tant de jolis êtres qui défilent d'un pas hâtif? Vers le plaisir? Non, vers le travail, vers la banque, vers le magasin, vers l'usine, vers le port. Aucune ne flâne, elles ont une vie, un but. Leurs membres agiles obéissent à la loi entraînante du « service. » Qu'ont-elles dans la tête? On s'y tromperait. Cette adolescente à demi nue sort de l'Université Tulane serrant sous son bras un manuel de statistique. Ces ouvrières qui rient vont entrer dans une église, y réciter la prière commandée, puis s'en iront, jeunes énergies sans contrainte ni ruse... Le soir, une dame qui nous conduit, dans son automobile, avec quelle maîtrise! à travers les parcs illuminés, me dit : « Coolidge? Il n'aura pas ma voix. Il est incapable de réaliser le plan d'aménagement du Mississipi. » Puis elle me vante la poésie de la Louisiane, patrie de son

mari. Mais je sens qu'elle préfère San Antonio du Texas, où elle vit le jour. Elle est de sang espagnol, elle raisonne économie politique comme un vrai Yankee, elle s'affirme démocrate par tradition anti-nordiste, elle aime tendrement sa cuisinière qui est noire, elle parle le français des romantiques et elle « fabrique » les *cocktails* à ravir...

Nous sommes loin des lourdeurs de Chicago! Mais on travaille et on prétend gagner autant de dollars ici qu'à Chicago. Le midi américain a chassé l'indolence et retenu la vivacité.

Ne croyez pas que la Nouvelle-Orléans ait seulement un charme suranné, celui dont parlent les créoles émigrés et les littérateurs. La Nouvelle-Orléans apparaît comme une force plus moderne, peut-être, et, dans sa complexité d'âme, plus séduisante qu'aucune ville des États-Unis.

J'ai cherché le secret de cette séduction moderne. C'est que la Nouvelle-Orléans marque la soudure vivante des deux Amériques, le point où se rencontrent les chances d'avenir de l'une et de l'autre. Vous trouverez là une vraie féerie de races : des créoles français, des Espagnols de la Nouvelle-Espagne, des Anglo-Américains, des Mexicains, des Indiens, des Italiens, des Belges, des Allemands, des noirs... Le navire bananier qui m'emmènera bientôt vers Tampico et Vera Cruz, sera commandé par un capitaine norvégien, et, dans son équipage, mosaïque d'épidermes, je compterai des Japonais, des Océaniens, des Irlandais, sous le pavillon hondurien. Par la fenêtre de Panama entrent, dans le golfe du Mexique, des poussières de toute l'humanité.

Babel? Non. La Nouvelle-Orléans est une ville propre, rigoureusement balayée et policée. Elle dresse, non loin du Mississipi, de somptueux « gratte-ciel ». Elle possède, à mon humble avis, le plus beau cinéma des États-Unis. Les jardins, la nuit, vous offrent des fêtes sans pickpockets. La Bourse du coton ressemble à un bar bien astiqué : les spéculateurs, dans une intimité jalousement surveillée, y règlent le jeu universel des « différences » comme ils siroteraient une orangeade... Le génie économico-social de l'Amérique du nord est là, maître des rythmes et des mœurs, prestigieux et inflexible, ramenant la fantaisie de chaque race au niveau d'une dignité commune et du *standard*. Les fleurs exotiques, ainsi triées et pressées, ne se défendent plus que par leur arome...

Le port de La Nouvelle-Orléans est le deuxième des États-Unis. On y échange trois fois plus de marchandises qu'à Boston ou à San Francisco. Il rivalise avec New-York pour le trafic avec les mers du sud. Il s'ouvre à toutes les promesses de Panama. L'aménagement de la vallée du Mississipi le mettra, un jour, en communication avec les grands lacs du nord. C'est le « Marseille » de l'Amérique future.

A New-York on nous avait dit : « N'allez pas à la Nouvelle-Orléans. La ville est sous les eaux... » Les journaux des quarante-huit États publiaient des pages entières sur le désastre... Et nous voici arrivés. La ville n'est pas sous les eaux. Elle n'a pas la moindre peur. Le monstrueux Mississipi, elle le connaît, elle vit de lui, il ne la touchera pas, elle le sait bien : elle est sa reine. A vrai dire, les campagnes, au loin, sont inondées : les populations fuient, des digues se rompent. C'est la faute des républicains, qui ont toujours sacrifié le sud au nord. Mais la vie continue, la foule se détourne à peine de son labeur ou de ses joies, et le prix du coton monte... Cette Louisiane est encore plus confiante dans l'avenir que les autres États. Je me rappelle le bon noir qui, ayant hissé sa Ford sur quatre tonneaux, regardait, en riant, du balcon de sa maison de bois, assaillie par les flots, ses enfants nager avec bonheur dans les eaux lourdes de l'inondation.

La vraie tristesse, vous la verrez sur le visage des réfugiés mexicains. Ils sont là, gagnant leur vie, soumis à la discipline du *standard*, discipline de travail et d'affaires qui ne leur devient pas aisément familière, muets, douloureux et corrects, dans l'ivresse sombre de la haine et du regret. Sans eux, la Nouvelle-Orléans ne connaîtrait qu'optimisme. Avec eux, elle porte une fièvre secrète, la conscience d'un drame inachevé, le souci d'une réparation nécessaire. Ils donnent à l'Américain du nord un sens qui lui manquait : le sens de la conspiration et des tragédies politiques. Par eux, pénètre la contagion des pays chauds...

VERA CRUZ

Notre bananier tourne sur place, attendant l'heure où le pilote lui demandera un prix raisonnable. A peine perceptible, le souffle de l'aube, souffle précieux après trois journées de mer torrides et avant le débarquement sous un soleil féroce.

Derrière nous, un grand paquebot venu de Brême, chargé d'immigrants allemands. Là-bas, la ville, plate comme la terre. Tout proche, un îlot où échoua je ne sais plus quel navire de guerre des États-Unis. Au loin, très loin, la ligne floue des montagnes... L'intuition soudaine que c'est un autre monde, soumis à la défiance et aux répressions, un monde qui se déchire et se défend.

Enfin nous abordons. Nous voici dans la foule mexicaine, la foule indienne. J'ignore les pourcentages officiels. Mais je sais, l'ayant vu, que le Mexique est une nation à peu près toute indienne, qui se rassemble, pour les marchés ou les pèlerinages, dans un décor de villes espagnoles. Le Mexique d'aujourd'hui ne représente pas la « latinité » en face des Anglo-Saxons, comme le croient les amateurs de rhétorique. Il représente la révolte du nationalisme indien contre toutes les ingérences étrangères, contre les restes de l'ancienne domination espagnole aussi bien que contre l'approche des convoitises nord-américaines. Ici, comme dans cent pays du monde, le conflit est déclaré entre les occupants du sol de toute antiquité et ceux qui ont cru que la conquête ou la colonisation leur assurait un titre de propriété.

Rivalités de généraux, embuscades de brigands, guerre religieuse, querelles avec les sociétés pétrolières : phénomènes de surface, conséquences du désordre. Le fond de l'affaire mexicaine, c'est le nationalisme, — un nationalisme de même essence que celui des Turcs d'Angora, des Indous, des Chinois, des Berbères, — utilisation tardive par les peuples colonisés, pour une sorte de *risorgimento* universel, du principe romantique des nationalités...

Mais constatons d'abord que l'Indien existe en Amérique et qu'il y existe comme « conscience », comme « volonté de résistance », comme « fond permanent ». Tant d'Européens croient que la mort du « dernier des Mohicans » a clos la question ! La question est close aux États-Unis, où quelques milliers de « Peaux-Rouges, devenus reliques nationales, participent au bien-être général en exploitant le tourisme. Elle n'est pas close ailleurs, elle est même terriblement ouverte dans ce Mexique qui commande le passage d'un océan à l'autre et, par là, contrôle la sécurité nord-américaine.

Quelques pas dans Vera Cruz. Au premier regard sur cette ville, pourtant la moins caractéristique du Mexique, éclatent les

trois aspects du problème : décrépitude du décor espagnol, reviviscence indienne, pression économique et surveillance étroite de la part des États-Unis.

Qu'elle fut riche et magnifique, la Nouvelle-Espagne! Que de grandeur, de finesse et d'abondance, dans les monuments, elle offre encore à l'artiste qui la visite aujourd'hui! Après les premières brutalités, que la vie dut y être douce et somptueuse! Pays de la conquête merveilleuse, des amours, des processions et de l'or! L'or, devenu matière commune, matière de décoration pour la moindre chapelle...

L'Espagnol de la grande époque sut conquérir, puis bâtir. Ses successeurs ne surent ni peupler ni coloniser. L'Indien, plante vivace et prolifère, un jour, envahit de nouveau ce qui tombait à l'abandon... Des quatorze millions d'habitants qui ont survécu aux dernières révolutions du Mexique, douze millions sont Indiens de sang pur ou à peu près pur. Le métissage, sauf dans quelques villes, semble en recul.

Vera Cruz ne présente guère d'autre intérêt que de mettre brusquement le voyageur mal informé, qui arrive par mer, en contact avec la réalité indienne. Il n'y a pas de transition trompeuse comme par les voies de terre...

Rues brûlantes. Puis l'orage bref et violent. Un groupe d'Allemands boit de la bière à la terrasse d'un café, sous des arcades décrépies. Voici une affiche par laquelle le général Gomez, gouverneur de l'État de Vera Cruz et futur candidat à la présidence contre Obregon, invoque la constitution. Vera Cruz est mal sûre. Qui est pour Gomez? Pour Obregon? Qui est tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre? Combien y a-t-il d'espions des États-Unis? La police et les douanes rivalisent d'esprit tracassier. Ce n'est pas la fièvre brutale de Tampico, où l'on spécule encore, dans les bouges, le revolver sur la table. C'est une intrigue que, sans cesse, on écrase et qui renaît sans cesse. Un bourgeois me dit : « Jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour l'indépendance... » Il se reprend : « Les choses changeront. » Il m'interroge : « Voulez-vous voir des terrains à pétrole? » Comme je comprends mal son espagnol, il m'avoue en anglais : « J'étais la semaine dernière à Washington. » Il murmure : « Pour des Américains, nos terres vaudraient cher. » Enfin j'apprends qu'il a beaucoup de *pesos* en dépôt dans les banques de la Nouvelle-Orléans.

A TRAVERS LE MEXIQUE

On nous a conseillé instamment de ne voyager que de jour. Sur la ligne de Guadalajara, les rebelles ont brûlé un train express et massacré les voyageurs de trois wagons, hommes, femmes et enfants. Les rebelles, paraît-il, sont des Indiens catholiques. Ils criaient : « Vive le Christ Roi ! »... Que signifie cet épisode horrible? Une dame de Mexico City, qui était dans le train brûlé et qui a échappé par miracle à la boucherie, raconte les faits... Elle dormait avec ses enfants. Le train avançait lentement dans la nuit, gardé par des soldats qui occupaient le fourgon avant et le fourgon arrière. Soudain, un choc. La machine a déraillé. Une fusillade éclate. Des cris sauvages. Les soldats ripostent, se font égorger jusqu'au dernier. Les rebelles, fous de rage et de peur, pénètrent dans les wagons obscurs, tirent, frappent, assomment, mettent le feu. Quand ils arrivent au dernier wagon, quelqu'un allume l'électricité. Les rebelles, voyant des femmes et des enfants, s'arrêtent. Les voyageurs épargnés, assis sur le ballast, attendront jusqu'au matin du secours... En représaille, le ministre de la Guerre, qui conduit les opérations contre les rebelles, a donné l'ordre à ses troupes, dit-on, de mutiler tous les prisonniers.

Quelle est donc cette guerre? A l'origine, la révolution contre Diaz. Une fois la révolution faite contre l'aristocratie de sang espagnol et contre les grands propriétaires, restait, comme toujours, l'Église. L'Église mexicaine comptait sur la fidélité de l'Indien. L'Indien est pieux, l'Indien est croyant, l'Indien se prosterne dans les sanctuaires catholiques, l'Indien offre son obole à la Vierge et aux saints. Depuis si longtemps il s'agenouille au même lieu, sur le même tertre où son ancêtre adorait le soleil!... Quand le président Calles prit le pouvoir, l'Église eut à choisir entre la soumission à un dictateur qui s'affirmait anticlérical, et la persécution. Le clergé choisit la persécution. Mais, sauf dans quelques États, l'Indien ne le suivit pas. L'Indien resta fidèle à son sanctuaire, non à ses prêtres. Le clergé fut mis hors la loi, ceux qui le soutenaient furent proclamés rebelles. Ajoutez à cela les rivalités féroces de clans et de généraux, les convoitises et les « pots de vin »...

Par la portière du train, sur la route, dans les villes et les

villages, je regarde l'Indien. Il est fin, sobre, d'une agilité et d'une résistance incroyables. Ses enfants ont des yeux magnifiques. Type très supérieur, de corps et d'esprit, au Peau Rouge de l'Amérique du nord. Fourbe, traître et voleur, si vous lui montrez de la défiance ou si vous êtes pour lui l'étranger hostile. Dévoué et sûr, si vous respectez sa dignité. Qui est-il? D'où est-il venu? Suivant les tribus, vous croirez reconnaître un Océanien, un Mongol, un Égyptien. Les archéologues vous expliqueront beaucoup de choses. Du moins, quand vous aurez visité les pyramides, les musées, les champs de fouilles, observé les visages et les mœurs, repéré les antiques passages, vous ne douterez plus que, bien longtemps avant Christophe Colomb et Fernand Cortez, un courant de circulation à prolongement très lointain traversait les terres fortunées du Mexique.

Terres fortunées, terres ouvertes et gardées. Étonnant pays, aux traits incomparables, qui séduit, retient et déconcerte. Nature aux enchantements étagés. Empire complet, tentation pour les conquérants et refuge d'une indépendance trop liée au sol pour être jamais tout à fait morte. Indépendance, mot de passion, qui a un sens bien différent aux États-Unis et au Mexique. Aux États-Unis, l'indépendance est un droit de la conscience, un idéal moral et social. Au Mexique, l'indépendance est un fait de possession naturelle. Les Américains du nord propagent et imposent une forme de civilisation. Les Mexicains défendent une nation. Ce qui protège le Mexique, ce n'est pas, à proprement parler, son nationalisme, assez confus et ravagé par les divisions, c'est le fait qu'il représente une nation, une race, que l'on ne saurait désormais déraciner de son sol. La frontière de l'Amérique latine est gardée par cette citadelle indienne, à peu près inexpugnable, tant qu'elle restera indienne.

Inexpugnable moralement et ethniquement. Vous pensez bien que, s'il ne s'agissait, pour les États-Unis, que d'annexer, un jour, quelques milliers d'Espagnols, le scrupule, à la longue, pourrait fléchir. Mais annexer douze millions d'Indiens à la libre démocratie qui « assimile » déjà péniblement dix millions de noirs, et qui repousse l'immigration des Orientaux, autre affaire!... Encore si le Mexique était, comme les Philippines, Cuba ou Panama, une terre séparée, on trouverait une formule : colonie, protectorat... Mais on ne déclare pas

« colonie » un empire limitrophe, dont on annexa, pour commencer, il y a soixante ans, la moitié du territoire.

Aussi voyez... Les Nord-Américains interviennent au Mexique comme entrepreneurs, comme exploitants de gisements de pétrole, comme acquéreurs de mines et d'industries, comme constructeurs de routes, comme fournisseurs de machines et d'objets. Ils ripostent brutalement ou sournoisement à toute tentative des Mexicains pour enrayer cette avance économique. Ils subventionnent, au gré des circonstances, les factions qui favorisent leurs intérêts... Mais, malgré la pression morale des émigrés, ils s'abstiennent de tout acte qui risquerait d'engendrer un conflit proprement politique. Pendant une semaine, on croit que la guerre arrive. L'autre semaine, Mexico et Washington font échange d'aménités... Coolidge ne proclame-t-il pas le respect absolu des Américains pour l'indépendance d'autrui ? De son côté, le Mexicain s'affirme libre, mais évite l'irréparable.

ASPECTS EXTÉRIEURS ET ARRIÈRE-PENSÉES DE MEXICO

D'abord, s'il vous plaît, un hommage sans vain lyrisme au travail des Français! La colonie française a perdu 286 de ses membres, morts à la guerre. Elle est respectée, considérée de tous. Le « Barcelonnette » ne fait pas figure d'un petit monsieur. Il a construit quelques-unes des plus grandes usines du monde. Il représente le génie tenace et loyal, le génie d'une antique race de paysans, qui ne s'enrichit qu'après avoir fondé... Saluez très bas, vous êtes devant un des témoignages les plus solides, les plus grands de notre vitalité. La légation de France est ici un poste de fierté, un poste bien tenu...

Mexico, ville vantée. La joie est partie. Mais l'ordre règne, l'ordre de la dictature. Les églises restent closes ou s'entr'ouvrent à peine, les capitaux se sont enfuis, des compagnies pétrolières menacent d'émigrer, les hôtels semblent presque vides. Chaque soir, on craint une révolution, un massacre. On dort mal. Puis le soleil se lève. Les roses fleurissent encore. La ceinture des volcans est plus belle. Une clarté fraîche et douce ramène la vie. Les parcs s'ouvrent aux philosophes, aux rêveurs, aux paresseux. La foule se presse de nouveau vers les ministères, les banques, les grands magasins,

ces derniers presque tous français. Sur les avenues, l'Indien de la campagne, accouru pendant la nuit, trottine, silencieux et preste... On apprend que le gouvernement arrête des jeunes gens de bonne famille, des suspects ou des conspirateurs, et les déportera, avec un lot de criminels, dans une île du Pacifique. Des dames se vêtent de deuil.

Toute dictature née de la révolution a besoin d'une idéologie qui la justifie et d'une classe d'intérêts exacerbés qui la soutienne. Ici, je l'ai dit, l'idéologie foncière est le nationalisme indien. Mais c'est une idéologie de révolte et de défense, ce n'est pas une idéologie d'orientation et de construction. Vers quoi orienter la société indienne? Quel type imiter? Trois types se présentent au premier abord : le type espagnol, le type du capitalisme nord-américain, le type libéral d'origine européenne. Le type espagnol est la négation même de l'indépendance indienne : contre lui se sont faites les révolutions du Mexique. Le type nord-américain? Le Mexique en subit, malgré lui, le prestige et l'attrait social. Mais ce type représente la menace étrangère, immédiate, constante : si on lui cède, il vous annexe. Le type libéral d'origine européenne? Impossible de l'adopter dans un pays à demi sauvage, qui n'avait de choix qu'entre un patriarcat désormais irrévocablement condamné et des formes brutales de gouvernement. Il faut, pourtant, des idéologies modernes qui passionnent l'espoir et les intérêts populaires. Ainsi va la logique révolutionnaire. Nationalisme, oui, mais aussi libre-pensée, syndicalisme et communisme : Jean-Jacques Rousseau, Robespierre, Michelet, Karl Marx et Lénine. On restaure les pyramides aztèques, on dépense pour les musées et les écoles, on élève des temples à la Science et au Travail, on lit nos « surréalistes ».

Mais, aujourd'hui, les révolutions ne sont plus libres. Un peuple, quand il ne vivait que de son sol, pouvait faire de la politique et de l'idéologie à sa guise. Au temps présent, les peuples sont trop denses, trop exigeants pour ne vivre que du sol; les États sont coûteux. Or la politique, l'idéologie, les violences paralysent les affaires, arrêtent les échanges, épouvantent les capitaux, troublent la circulation, tarissent les sources du trésor public. Sous la révolution mexicaine, derrière les idéologies fanatiques, il y a un souci de revenir à l'ordre, de composer avec les exigences de la richesse produc-

tive et nourricière. La dictature est plus ou moins sanglante. Auprès d'elle, vous trouverez un ministre des finances tenace et studieux...

CHEZ LE PRÉSIDENT CALLES

On raconte qu'il naquit d'une Indienne et d'un Syrien. C'est un Mexicain du nord, de la race forte. Un homme qui agit terriblement, mais qui a lu certains livres...

Le *Palacio nacional*, une immense façade de briques, sur la place, plus vaste encore, sans ombre, où fourmille un monde de petites gens, Indiens, métis, Espagnols de misère, mélanges indistincts, employés corrects, ouvriers syndiqués, fonctionnaires, policiers, parasites. Dans la cour du palais, des automobiles et une compagnie de soldats bien tenue : la garde indienne, brave, disciplinée, cruelle.

Un ascenseur électrique nous élève jusqu'à la salle des ministres, qui sert d'antichambre au dictateur. Décor et mobilier sans grâce, restes d'un Mexique pompeux. Ailleurs, dans les ministères, vous trouverez des bureaux à l'américaine et la méthode Taylor... Le chef d'état-major traverse la salle, galons d'or sur uniforme kaki, discret, rapide, impénétrable, allant au but on ne sait où. Puis de jeunes dactylographes, au corps splendide, cheveux courts, sûres d'elles-mêmes. Je suis introduit. Le président Calles apparaît derrière son bureau, debout, immobile, en veston.

Haute stature, épaules fortes, masque à la fois de violence et de réserve, avec une sorte d'illumination dans le regard. Nul trait, nul mouvement qui trahisse, en cet homme, une goutte de sang latin, anglo-saxon, ou, à plus forte raison, celte. Ce n'est pas l'Oriental avec son indolence trompeuse. Ce n'est pas l'Indien agile. Ce n'est pas le Sémite. C'est un type à part : j'imagine le fauve tranquille qui, soudain, broiera l'assaillant.

D'abord, il regarde l'étranger avec un peu de défiance. Il m'écoute, en apparence insensible, comme s'il prenait acte d'une démarche fastidieuse. Puis il se détend, quitte son bureau, vient s'asseoir dans l'angle de la pièce, m'offre des cigarettes. Il ne parle que l'espagnol, mais comprend très bien le français. Visiblement, il a gardé un souvenir agréable de son voyage à Paris et préfère la France à d'autres pays. Il ne fait pas de phrases, mesure ses mots attentivement, exprime sa pensée

d'un ton bref et convaincu. Maintenant je le vois mieux : c'est un lutteur qui calcule. Dans son calcul, la France ne gêne rien. Il apprécie la discrétion de nos jugements sur les affaires mexicaines, la loyauté de notre attitude. Il rend hommage au travail des « Barcelonnettes », à la richesse productive et stable qu'ils ont créée dans le pays.

Mais le Mexique, pour lui, c'est l'Indien, l'Indien qu'il veut élever par l'école. Il s'intéresse à l'enseignement technique et agricole. Il trace un programme... D'abord, l'ordre ! L'ordre sera rétabli sans pitié pour les rebelles. Car le désordre ruine le commerce, fait fuir les capitaux. Il loue le labeur et la méthode de son ministre des Finances. Il se plaint que l'œuvre de reconstruction à laquelle il s'attache, soit dénaturée aux yeux de l'étranger par des informations tendancieuses.

Le conflit religieux ? Il s'arrête, surpris de l'audace de ma question. Enfin il répond : « Quand la révolte sera matée, nous trouverons un moyen... »

Restent les rapports avec les États-Unis. Il affirme : « Nous ne cherchons querelle à personne. Mais nous resterons indépendants. » Il ne veut pas en dire plus. Comme je me lève, il évoque de nouveau son séjour à Paris, l'accueil qu'il y reçut. Son regard, un instant, s'adoucit, puis il pense aux ordres qu'il doit signer. Le lutteur retourne à la lutte...

Sur toute la frontière, les policiers américains veillent. Est-ce pour protéger les réfugiés qui ont franchi le Rio Grande ? Est-ce pour empêcher que des agitateurs ne pénètrent aux États-Unis ?.. A quelques mètres du territoire mexicain, la civilisation change : voici un gratte-ciel. La ville d'El Paso est sur le qui-vive : de l'autre côté de la rivière, on a assassiné un journaliste américain. Des gendarmes circulent, réclament les passeports, vérifient les papiers. Ce n'est pas la guerre, mais c'est la tracasserie mutuelle à l'état aigu.

Pourtant, Mme Calles, femme du président du Mexique, vient de mourir à Los Angeles, où elle passait le printemps. Et les autorités américaines ont décidé d'entourer ses obsèques d'honneurs exceptionnels...

LUCIEN ROMIER.

MADAME DE POMPADOUR
ET LA POLITIQUE

IV [1]

LES ARMÉES DU ROI

Le 18 septembre 1756, Mme de Pompadour écrit à Mme de Lutzelbourg, en Alsace : « Qui appelez-vous le Salomon du Nord? Dites le tyran et vous aurez raison. » C'est leur ami commun, Voltaire, qui a glorifié le roi de Prusse de ce surnom de sagesse. Mais Frédéric II vient de déconcerter brusquement ses admirateurs, et la marquise ne lui applique pas un mot trop dur. Il a estimé que l'or de l'Angleterre suffit dès maintenant à la Prusse pour devenir « la maîtresse du monde ». L'insolente formule, qu'on est surpris de rencontrer dès cette date, guide le génie de proie qui, pour la seconde fois, se révèle. En pleine paix, sans déclaration de guerre, Frédéric a envahi la Saxe, parce que tel est le court chemin pour atteindre les provinces autrichiennes. Il a pris Dresde, fait outrager chez elle la reine de Pologne, volé aux archives du palais des documents qu'il a publiés ensuite, pour prouver à l'Europe qu'il a bien fait d'attaquer le premier l'Électeur de Saxe, celui-ci ayant sans doute l'intention de se lier un jour à ses ennemis.

L'audace du procédé, que reverra l'histoire, couvre le cynisme de l'argument et désoriente l'opinion. Mais que va faire le roi de France, garant des traités de Westphalie et de

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre et 15 octobre.

la paix en Allemagne ? Son alliance défensive avec l'Autriche stipule pour elle un secours de vingt-quatre mille hommes ; ses devoirs envers l'Empire ne l'obligent-ils pas à une intervention plus puissante ? et peut-il laisser sans châtiment les violences exercées contre la mère de la Dauphine et dont la malheureuse femme doit mourir ?

Avant de se décider à son coup de main, Frédéric a été prévenu, par l'ambassadeur de Louis XV, des risques qu'il va affronter. S'il a passé outre et accompli son brigandage, osera-t-il soutenir qu'il n'est point responsable de la guerre générale ? Il le soutiendra, en effet ; les écrivains à ses gages en chargeront la France, et même Mme de Pompadour ; il inventera bientôt une prétendue correspondance entre celle-ci et Marie-Thérèse, pour ridiculiser l'une et déshonorer l'autre. Il a, d'ailleurs, bien mesuré la crédulité humaine, puisque ces mensonges seront admis et enseignés jusqu'à nos jours.

I

Au printemps de 1757, le roi de Prusse s'était assuré tous les avantages de l'agresseur. Il occupait la Saxe et la Bohême, assiégeait dans Prague presque toute l'armée autrichienne, pour laquelle le prince Charles de Lorraine, qui la commandait, réclamait en vain des munitions. Les troupes prussiennes, ramenées du Rhin, laissaient aux Anglo-Hanovriens, sous les ordres du duc de Cumberland, frère du roi George, le soin de défendre le Hanovre de l'invasion française. Mais, brusquement, la chance tournait contre Frédéric ; Prague était délivrée par la victoire du maréchal Daun à Kollin.

Mme de Pompadour, renseignée quotidiennement par les ministres et par le Roi, suit déjà les opérations sur les cartes d'Allemagne qu'elle a fait venir de Strasbourg. Voici comment elle transmet à Stainville les premiers bruits de victoire arrivés à Versailles avec des lettres du comte de Broglie : « Il ajoute, dit-elle, que Sa Majesté Prussienne a joint M. de Bevern avec douze mille hommes et que l'armée de M. de Daun est la plus belle, la plus gaie qu'il soit possible de voir. Le roi de Pologne [Stanislas], père de la Reine, a envoyé un grand détail des succès de cette armée contre le roi de Prusse ; mais je le désire trop pour le croire. » Ce qu'une partie de la Cour désirait si

fort, la nation ne s'en souciait guère. Jusqu'à la fin de cette longue lutte, le roi de Prusse gardera chez elle des admirateurs qui n'en voudront qu'à ses adversaires. En Alsace, le motif en est religieux; la marquise écrit à l'amie qu'elle a dans ce pays : « Je hais à mort vos luthériens d'aimer le roi de Prusse et, si j'étais à Strasbourg, je me battrais toute la journée. » Mais il était naturel que la guerre fît jeter les hauts cris : comment comprendre, disait-on, la nécessité de porter nos troupes en Allemagne, au bénéfice d'une cour depuis trois cents ans notre ennemie? Avant tout, l'illusion que le traité de Versailles devait garantir la paix s'évanouissait, et tout le monde s'en irritait contre ses auteurs.

Des succès pourraient retourner cette opinion rebelle; mais on aborde la campage sans ressources bien assurées, et dès les premiers pas l'argent fait défaut. La brouille entre le maréchal d'Estrées, commandant en chef, et Pâris du Verney, munitionnaire général des armées, n'offre pas un danger moins grand. Dès qu'on a franchi le Rhin à Wesel, la marche en avant n'est plus possible, faute de chariots, d'approvisionnements et de magasins. Le maréchal n'arrive pas à se ravitailler, parce qu'il refuse par hauteur de se concerter avec l'homme important, qui se vante d'être mis de moitié dans les victoires du maréchal de Saxe. De tout temps, en effet, Du Verney a fait le bras droit des généraux et des ministres de la Guerre; le comte d'Argenson ne l'a jamais écouté sans profit, et il peut prétendre sans ridicule d'être consulté sur les plans de campagne. Mais il est de plus l'ami de Mme de Pompadour; l'ayant été de sa famille, il lui a su rendre des services « dans des temps où elle pouvait en recevoir de beaucoup de monde »; ils n'ont pas cessé depuis lors. C'est Du Verney qui a rendu possible la création de l'École militaire, grande pensée dédiée par la favorite « à la gloire du Roi ». Elle en reste obligée à son bon « nigaud ». Malgré quelques orages, leur liaison est étroite, formée sur l'intérêt, mais aussi sur la confiance. Rompre avec une de ces puissances est s'aliéner l'autre; et D'Estrées va payer chèrement au Hanovre l'imprudence commise à Versailles.

Gêné dans ses mouvements par le manque de subsistances, le maréchal semble temporiser à l'excès et laisse refroidir l'ardeur des troupes. C'est le reproche que colporte Richelieu, furieux de n'avoir pas été choisi à sa place et qui prétend pos-

séder mieux que lui la confiance du soldat. D'autres l'accusent de jalouser le prince de Soubise, qui commande une de ses divisions et se permet de timbrer des lettres : *Armée de Soubise.* N'est-ce pas là la cause de l'hostilité de Mme de Pompadour? Elle croit à ceux qu'elle aime tous les talents, et, si elle accorde au prince ceux de la guerre, c'est que l'amitié de celui-ci est de qualité parfaite : « Je suis enchantée, écrit-elle, du cœur de M. de Soubise; il n'y a rien qu'il ne faille faire pour avoir un pareil ami. » Elle a compté que cette campagne révélerait ses mérites militaires et lui vaudrait un commandement en chef, puis une place au Conseil. Le maréchal d'Estrées n'ignore point cette faveur; mais il s'obstine à le laisser au second rang. Peut-être a-t-il tort; avec les compétences du temps, Voltaire jugera Soubise « général d'un courage tranquille et ferme, d'un esprit sage, d'une conduite mesurée. » Pendant que le prince se plaint d'être tenu à l'écart, la cour de Vienne gémit de la lenteur des opérations sur le bas Rhin. Ces griefs, d'importance inégale, servent au même titre l'intrigue de Richelieu. Détesté de Mme de Pompadour, écarté par le Roi qui se méfie de son esprit brouillon, le vainqueur de Mahon a persuadé Du Verney, d'ordinaire plus réfléchi, de l'excellence de son génie et lui a promis de n'agir que par ses conseils, s'il le fait nommer à la place d'Estrées.

Ce dernier est desservi, auprès du ministre de la Guerre, par son maréchal général des logis, le comte de Maillebois, qui calcule que la mésintelligence certaine entre Richelieu et Soubise lui assurera un jour à lui-même le commandement. Du Verney, de son côté, se fait écrire de l'armée que le désordre règne et que les soldats s'énervent des temporisations du chef. Il a, d'autre part, étudié, pour abréger la campagne, un plan complet, qu'il fait approuver par le Dauphin et adopter par le Roi; mais il faudrait, pour l'appliquer, un général qui s'entendît avec lui. Il suggère le choix de Richelieu, en ajoutant, pour se concilier Mme de Pompadour, que M. de Soubise aura à commander trente-cinq mille hommes, avec lesquels il entrera dans la Saxe, l'enlèvera au roi de Prusse et se couvrira de gloire.

Cette assurance décide la marquise à prendre part au complot. Elle consent même à recevoir Richelieu et à échanger avec lui quelques simagrées de sentiment. Un billet d'elle à Du

Verney l'y montre fort engagée, alors qu'on a dissimulé longtemps à Bernis et à Belle-Isle, ami du maréchal menacé : « Le Roi m'ordonne de vous mander, mon nigaud, que, la politique entrant pour beaucoup dans votre projet, il faut que vous le confiiez à l'abbé de Bernis. Le maréchal de Belle-Isle a été un peu récalcitrant... ; caressez-le, quand vous le verrez. A l'égard de M. de Richelieu, le Roi lui parle ce soir. Je vous avertis qu'il ne cache rien à Mme de L. (Lauraguais); aussi prenez vos précautions. »

Déjà Belle-Isle en avait assez deviné pour informer D'Estrées qu'une trame s'ourdissait contre lui : « Mon cher maréchal, lui écrivait-il, si vous voulez continuer à commander l'armée du Roi, dépêchez-vous de passer le Weser, de donner bataille et de la gagner... » De ce bon avis résulta la victoire d'Hastenbeck, que D'Estrées remporta le 26 juillet et qui le fit maître du Hanovre. Richelieu arriva après la victoire. « Il en aurait eu l'honneur, dit Duclos, s'il ne se fût pas arrêté à Strasbourg, pour attendre galamment la duchesse de Lauraguais, une de ses maîtresses, qui revenait des eaux. » Tandis que le maréchal d'Estrées rentrait en France fort dignement, le successeur ne songeait qu'à piller la conquête. Ses troupes, encouragées par l'exemple, le surnommaient le « père la Maraude », et plus tard les Parisiens chansonnèrent la provenance de l'argent qui servit à bâtir, sur les nouveaux boulevards, le « pavillon de Hanovre ». Richelieu ne s'en soucia jamais, ayant pour lui « les belles dames de Paris », sur qui même la vieillesse jusqu'au bout lui laissa ses droits.

Frédéric cependant, inquiet de la face que prend la guerre, comptant peu sur les Anglais battus et pressé lui-même par les Autrichiens, songe à sortir par l'intrigue de ses embarras militaires. Comment un esprit aussi avisé peut-il croire que sa principale ennemie est Mme de Pompadour et que c'est elle avant tout qu'il faut désarmer? Sa sœur, la margrave de Baireuth, encourage assurément cette erreur, car elle lui écrit, le 28 juin, en lui proposant auprès de la marquise les bons offices de son chanbellan, le chevalier de Mirabeau : « Elle est l'unique cause de l'acharnement qu'on a contre vous. On lui a rapporté des propos vrais ou faux que vous devez avoir tenus contre elle et le Roi. Ces minuties ont mis les biles en mouvement et font tenir la misérable conduite qu'on mène. » Le

roi de Prusse accepte avec empressement l'essai du chambellan : « Il pourrait offrir jusqu'à 500 000 francs à la favorite pour la paix, et pousser ses offres beaucoup au delà, si, en même temps, on pouvait l'engager à nous procurer quelques avantages... Vous sentez tous les ménagements dont j'ai besoin dans cette affaire... Le moindre vent qu'on en aurait en Angleterre pourrait tout perdre. »

La bonne margrave fait souvent fausse route dans les négociations qu'elle mène fiévreusement pour son tendre frère. Elle trouverait Mme de Pompadour incorruptible, mais elle ne peut même pas l'aborder; Bernis refuse de décacheter une de ses lettres sans être autorisé à l'envoyer à Stahremberg; seul, Voltaire consent à correspondre avec elle, s'attendrit « avec transport » sur le malheur de sa « belle âme », l'assure qu'il reste « dévoué au roi philosophe » et finit par suggérer une idée, dont Frédéric saura tirer parti : « J'imagine que le maréchal de Richelieu serait flatté qu'on s'adressât à lui; je pense qu'il serait fort aise que l'intérêt du Roi son maître s'accordât avec l'intérêt de ses alliés et les vôtres. » L'avis n'est pas mauvais et on l'écoute; c'est devant la vanité de Richelieu qu'on va tendre le piège, pour ramener Louis XV aux idées pacifiques : « Je sais, monsieur le duc, écrit Frédéric, que l'on ne vous a pas mis dans ce poste où vous êtes pour négocier. Je suis persuadé cependant que le neveu du grand cardinal est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. » Ainsi débute la lettre où le Roi propose cette « bagatelle », « faire la paix », à celui « qui a mérité des statues à Gênes », « conquis l'île de Minorque malgré des obstacles immenses », et qui, sur le point de subjuguer la basse Saxe, ne pourrait « rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe ». La flatteuse page est envoyée aussitôt par Richelieu à Paris et à Versailles, d'où on la communique à Vienne.

Le Conseil du Roi n'en tient point compte; mais elle révèle l'ouverture de négociations privées entre le roi de Prusse et le maréchal, qui retardent les opérations de l'armée et empêcheront Soubise de faire en Saxe la diversion impatiemment attendue par Marie-Thérèse. Frédéric fait imprimer des projets imaginaires de convention séparée, ce qui risque toujours de semer entre les alliés quelque défiance. « Le maréchal de Richelieu, écrira Bernis, a trop d'esprit pour ne pas connaître

combien ces sortes de pièges sont communs et même aisés : il avait donc ses raisons pour s'y prêter. Ce n'est pas qu'il fût ennemi de la cour de Vienne, ce n'est pas qu'il fût trop enthousiaste des grands talents du roi de Prusse, comme l'était le peuple français; mais plus notre alliance avec l'Impératrice aurait eu de succès, plus le crédit de la marquise devait être affermi; il était son ennemi; elle était son ennemie; il ne lui convenait pas davantage que M. de Soubise y jouât un grand rôle : voilà les motifs secrets qui expliquent la conduite du maréchal à Closter-Seven et dans le tout reste de la campagne. »

La convention de Closter-Seven s'éclaire à la lumière des tristes rivalités dont parle Bernis. Pressé par une marche vive des Français et à peu près acculé sur l'Elbe, le duc de Cumberland pose les armes le 8 septembre; mais, pour échapper aux suites de la capitulation formelle que Richelieu aurait dû exiger, il lui remet un engagement de ne plus servir contre la France et ses alliés et de renvoyer dans leur pays respectif les Hessois et les autres troupes qui ont appuyé le Hanovre. C'est une sorte de traité annonciateur de la paix, et pour lequel on se permet d'invoquer la médiation du roi de Danemark; mais c'est surtout un papier sans valeur, les deux chefs n'ayant point qualité pour en rédiger un semblable. Richelieu n'en triomphe pas moins et pense forcer la main à la Cour, en instruisant par ses lettres la capitale : « On disait hautement, raconte Bernis, qu'il avait fait mettre bas les armes à une armée entière, que la paix était faite. Dans la même matinée arriva la nouvelle de la victoire des Russes... contre les Prussiens, en sorte que le public ne douta pas que les deux événements terminassent la guerre; presque tous les ministres applaudissaient à la gloire du maréchal, et les femmes, qui comptaient revoir bientôt leurs maris et leurs amants, étaient enchantées. »

II

Les événements, en vérité, semblaient justifier ces espérances. Au roi de Prusse la situation apparaissait périlleuse, et sa partie jouée comme perdue. C'est le moment où il annonce à la margrave de Baireuth l'intention de ne pas survivre à la fin de la campagne, puisque son royaume doit y

périr. A la même heure, toujours hanté par le rôle que son imagination prête à Mme de Pompadour, la croyant en état d'obtenir pour lui une paix séparée et d'en adoucir les conditions, il donne l'ordre de lui offrir en toute souveraineté la principauté de Neuchâtel. Il charge un agent secret de cette corruption prodigieuse : « Je vous ordonne et autorise expressément... d'en parler à vos amis là où vous êtes et où il convient, afin qu'ils puissent hardiment insinuer et promettre à Mme de Pompadour de ma part que, la paix entre la France et moi faite, je céderais d'abord et de bonne foi à elle, sa vie durant, la principauté de Neuchâtel et de Valangin avec toute appartenance et revenu, ne m'en conservant que le retour et le rechange au cas de sa mort; mais qu'aussi et en revanche je me flatte qu'elle emploiera tout son crédit afin que les articles de la paix me soient avantageux ou du moins point onéreux, et que pour l'*ultimum* tout soit remis dans l'état où les positions étaient avant la guerre présente. » Ces pressantes lettres sont du 26 et du 30 septembre. Il n'est pas sûr que la folle proposition soit arrivée jusqu'à celle qu'on se figurait éblouir. Elle en eût tiré la preuve du désarroi de l'adversaire et conclu que la victoire était fixée du côté de la France.

Par malheur, les conséquences de la capitulation de Closter-Seven se développaient. Le cabinet de Versailles, bien loin de songer à rappeler Richelieu et à le punir pour sa légèreté, crut avantageux d'admettre que la parole du Roi était engagée par son général. On répondit à celui-ci que Sa Majesté ratifierait la convention aussitôt que l'Angleterre l'aurait fait elle-même. Mais l'accord était illusoire, et le roi George, désavouant l'engagement pris par son fils, allait rendre à ses Hanovriens, dès la première occasion, la liberté de reprendre les armes contre les Français.

Richelieu ne profitait même pas de son avantage pour pousser sa campagne avant l'hiver. Sans attendre les ordres de Versailles, il se dirigeait sur Halberstadt, sous le prétexte d'aller secourir le prince de Soubise, en réalité, disait-on, pour l'empêcher de conquérir la Saxe et d'en chasser les Prussiens. La marquise ne doutait pas d'un tel calcul; le Roi lui-même finissait par s'émouvoir de ces incohérences, et l'on dépêchait à Richelieu un lieutenant général de confiance, M. de Crémilles, évidemment chargé de le surveiller.

Le maréchal, déjà mécontent de ne pas obtenir assez d'éloges pour sa convention hanovrienne, recevait fort mal ce collaborateur non sollicité. Que d'aigreurs et de suspicions réciproques révèle une lettre de Mme de Pompadour qui commence ainsi : « Vos bons amis de cour, M. le maréchal, ont l'air fort intrigués de l'envoi de Crémilles. Il ne peut pas entrer dans l'esprit de certaines gens que l'on fasse rien de simple et qu'en vous envoyant un homme intelligent, en qui vous et le ministère ayez confiance, on ne puisse avoir d'autres vues que celles du bien, de régler tout ce qu'il y a à faire avec vous, de voir sur les lieux ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, et de vous donner par la suite une tranquillité dont vous ne pouvez jouir par les contradictions que vous trouvez dans les opinions, et qui seront levées. Tous ces motifs honnêtes, et pour le bien de la chose et pour vous-même, ne peuvent être compris par des gens qui ne le sont pas. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si indécent que tous ces propos que votre R. a fait tenir contre M. de Beauvau. Je ne le connais pas assez pour l'aimer beaucoup, mais je suis indignée des moyens dont elle se sert pour obtenir des grâces. Ce n'est pas la première fois que je la vois employer ces infâmes moyens pour réussir dans ses projets... J'oubliais de vous dire, à propos de Crémilles, que M. de Maillebois le déteste. Je vous mets en garde, autant qu'il m'est possible, contre les choix qui pourraient nuire au service et à votre tranquillité. Du Verney n'entend pas raison pour les fourrages... »

Voilà une autre femme en scène, la duchesse de Rohan, une maîtresse du maréchal, qui n'est point des amies de la marquise. Son rôle, on le voit, n'arrange pas les choses entre son amant et celle-ci. Leur animosité va reprendre avec plus de violence que jamais ; au départ, ils se sont réconciliés du bout des lèvres ; mais la jalousie de Richelieu contre Soubise va finir par le brouiller tout à fait avec Mme de Pompadour.

Qu'elle t'avoue ou non, il n'y a pour elle qu'une grande affaire aux armées, le succès du prince, disputé à son génie par de méchantes querelles. On sent cette sollicitude anxieuse dans une lettre à Pâris du Verney, où s'emploie toute l'éloquence de l'amitié : « Quoique je sois très sûre, mon nigaud, de l'amitié que M. de Soubise a pour vous et de celle que vous lui rendez, sa position est si délicate dans ce moment, que je ne puis me

refuser de vous le recommander particulièrement. Par les mesures prises avec la cour de Vienne, il paraît possible de délivrer la Saxe cette année. Je n'entrerai pas dans le détail des avantages immenses dont serait cette délivrance pour le bien des affaires et pour l'acheminement à la paix; de plus habiles que moi en causeront avec vous. Je me borne à vous parler des sentiments qui m'animent, tant pour la gloire des armes du Roi que pour celle d'un ami qui m'est cher. Les subsistances peuvent seules l'arrêter; je vous demande donc, par toute l'amitié que vous avez pour moi, de vous occuper vivement de cette armée. Si vous me le promettez, je n'aurai plus d'inquiétudes, et je me flatterai d'un succès heureux. Vous êtes sensible, mon nigaud, vous me connaissez, jugez si je serai reconnaissante; mais je ne vous en aimerai pas davantage, car il y a longtemps que c'est une affaire faite. » Comment tournera ce commandement de Soubise? Le public, l'armée, la Cour, tout le monde en sait le secret; on ne l'en excuserait que par la victoire.

Richelieu cependant, au cœur de l'Allemagne, responsable des plus graves intérêts de son maître, en face d'adversaires redoutables, ne songe qu'à contrecarrer les vues d'une femme et à faire échec à son protégé. Bien loin d'envoyer à Soubise les renforts décidés, il s'amuse à les lui faire attendre; et il s'échauffe en apprenant, par les lettres de ses amies, « les fureurs de Mme de Pompadour ». Celle-ci, recevant les doléances du prince, en concluait, non sans une certaine vraisemblance, que le maréchal n'eût pas été fâché de « le livrer au roi de Prusse ». Parmi tant de lettres amères qui durent sortir alors de son écritoire, il n'en subsiste qu'une, mais adressée à Stainville et traitant de la situation des armées d'un ton abandonné qu'elle ne peut se permettre qu'avec un ami très sûr :

« Trouvez bon, monsieur l'ambassadeur, que je vous parle très naturellement (et pour la dernière fois) de M. de R... Bâillez-en tout ce qu'il vous plaira, il faut que je vous ennuie de ce que je n'ai voulu dire à personne, sans cela j'en crèverais.

« Il est de fait : 1° qu'il a mandé à Bercheny de se tenir prêt à marcher, mais d'attendre des ordres; des gens prétendent qu'il l'a fort malmené de s'être offert; je l'ignore, le temps nous l'apprendra. 2° Les troupes étaient à soixante-dix lieues,

dit-il. Quoique je me confesse très ignorante dans l'art militaire, il n'est pas difficile de savoir que l'on fait marcher par échelons, de Cassel à Mulhausen, de Brunswic à Cassel, etc. Ne croyez pas que personne n'ait tenu ce propos, je me le suis dit sur ma carte. De plus, les troupes que M. de R... a amenées à Alberstadt ont bien fait ce chemin énorme : il pouvait en faire un détachement pour M. de Soubise avant d'arriver avec toute son armée, chose qui a été fort critiquée ; et, ce qui est trop plaisant, c'est que M. de R... a envoyé ici un mémoire de M. de Maillebois, qui a été lu au Conseil, dans lequel il est dit qu'il ne fallait envoyer à Alberstadt qu'un détachement de 20000 hommes et que d'y avoir mené toute l'armée est une grande faute. Apparemment, M. de R... n'a pas lu ce mémoire, ou Maillebois en a substitué un, comme le contrat de mariage à la comédie. 3° M. de R... prétend que les deux armées ne sont que de 80000 hommes. J'ai toujours ouï dire aux militaires que l'on comptait par bataillons ou escadrons. Si cela est, les armées sont bien de 140000 hommes, et d'autant mieux que M. de Soubise me mande que, même aux troupes qui lui arrivent, les bataillons sont très forts, et les officiers revenus de l'armée disent qu'il n'y a eu de déserteurs chez nous que ceux qui étaient revenus de Gueldres. A l'égard du plaisir que M. de R... suppose à M. de Soubise de commander vingt bataillons de plus, il ne peut être que très médiocre ; il n'a jamais demandé de renfort ici ; il a exposé sa situation avec la vérité et l'honnêteté que vous lui connaissez ; il a parlé de l'offre de Bercheny, qui, de son côté, a envoyé sa lettre ; il n'a porté nulle plainte. Quoiqu'il ait très bien connu l'horreur de sa situation, sa tête s'est conservée froide, et le Conseil et ceux qui sont instruits ont pris grande opinion de lui.

« Pour finir cette ennuyeuse plaidoirie, M. de R... est jaloux de M. de Soubise. Il a été très fâché de ne pas l'avoir sous ses ordres ; il aurait voulu avoir les 140000 hommes et 500000, s'ils existaient. Et ce qui l'aurait encore plus affligé, c'aurait été qu'il eût battu le roi de Prusse. Aussi y a-t-il mis bon ordre, ainsi qu'à la prise de Dresde. Voilà la Loi et les Prophètes ; je n'en parlerai de ma vie, mais ce n'est que par ignorance, et je suis bien aise que vous le sachiez, dussiez-vous en avoir des vapeurs. »

Aucun document ne renseignera mieux désormais que cette

longue lettre de femme sur les rivalités qui ont opposé entre eux les commandants d'armée et sur les intrigues qui ont mis en péril le service du Roi. Mais nulle page écrite par Mme de Pompadour ne la montre plus vivante, plus ardente à servir son amitié, plus acharnée dans ses ressentiments.

Elle termine en touchant un point plus grave : « Il est singulier que le maréchal croie sa lettre et la petite négociation avec le roi de Prusse toute simple, et nullement faite pour déplaire à la cour de Vienne et à celle-ci. C'est tout comme il ne peut lui entrer dans l'esprit que, si les Hessois, etc., passaient en Danemark, comme l'adroit Bernstoff l'a demandé, ne pouvant être payés par le Roi, ils le seraient par l'Angleterre, par conséquent à ses ordres, et se joindraient aux 20000 hommes que le roi de Danemark rassemble. Tout cela n'est pas plus clair que le jour, mais il ne veut pas l'entendre. » Ici l'accent est autre ; c'est que, comme il arrive parfois, derrière celle qui tient la plume, il y a le Roi.

III

Cédant aux récriminations de la marquise, Richelieu s'est déterminé à lâcher enfin trente bataillons pour M. de Soubise. Mais pourquoi s'éternise-t-il lui-même à six lieues de Magdebourg, alors qu'il n'y a dans la place que deux mille hommes de recrues et qu'il suffirait d'un geste pour la prendre au roi de Prusse? Sans doute, deux mois entiers s'emploient-ils agréablement à piller une province ; mais on est inquiet de voir le maréchal, à ce moment, d'après le témoignage d'un de ses apologistes, correspondre avec Frédéric au moyen d'une machine à chiffrer ; et le rusé souverain ménage peut-être un complice, quand il écrit dans son *Histoire de la guerre de Sept ans* : « On régla avec lui les contributions, et il n'est pas douteux que les sommes qui passèrent entre les mains du maréchal ne ralentirent dans la suite considérablement son ardeur militaire. » La cupidité de Richelieu explique bien des choses ; Mme de Pompadour était-elle si coupable de nourrir de mauvais sentiments contre un tel serviteur du Roi ?

Qu'il y ait maladresse ou complaisance, Frédéric II met à profit le temps qu'on lui laisse. Il rassemble ses forces et ressaisit son courage. A sa sœur il ne parle plus de suicide, mais

de bataille : « Puisque les Français sont si fiers, je les abandonne à leur sens pervers, et je suis à présent en marche pour faire changer de face au destin. Je compte leur parler de telle façon qu'ils regrettent plus tard leur impertinence et leur fierté. » Soubise, cependant, ne paraît point pressé d'engager la conversation. Ses premières instructions lui enjoignent de ne rien hasarder, et il s'y soumet d'autant mieux qu'il manque de confiance dans les troupes des cercles de l'Empire qu'il a jointes et que commande un autre admirateur du roi de Prusse, le prince de Saxe-Hilburghausen. « Il y en a, écrit Belle-Isle, une très grande partie mal intentionnée, et qui a fait assez connaître qu'elle ne voulait point combattre contre les troupes prussiennes; le reste est timide et meurt de peur. » A Versailles, la marquise, toujours fort excitée, persuadée qu'on machine tout pour déshonorer Soubise, finit par demander au Conseil du Roi de laisser celui-ci cueillir ses lauriers. Belle-Isle y consent à grand peine et le ministre Paulmy rédige une dépêche ambiguë, où le général reçoit l'autorisation de livrer bataille, « s'il croit pouvoir le faire avec avantage ». Ce n'est point, au reste, cet avis, c'est une autre intervention qui le décide, pour son malheur.

De Vienne, Stainville lui fait savoir que la cour impériale jette feu et flammes sur son retard à attaquer : « La désolation va être en Saxe et ici, dès que l'on apprendra que l'on est déterminé à ne pas délivrer Dresde. » Coup sur coup, les lettres se font terriblement pressantes et semblent l'écho de celles de la marquise; l'ambassadeur exhorte le général à plus de hardiesse : « Enfin, mon prince, dans l'exécution des ordres donnés par M. le marquis de Paulmy, si vous croyez devoir les suivre, ménagez autant que vous le pourrez notre gloire politique, et tâchez que le blâme de l'occupation de la Saxe par le roi de Prusse ne tombe pas en entier sur nous. » S'il commandait à l'armée, lui, Stainville, n'hésiterait point à la faire marcher, même contre l'avis de Versailles. Ces excitations, les dates le montrent, sont décisives. Soubise peut croire bien informé un ministre du Roi qui parle avec une telle assurance. Au reste, malgré ses répugnances, il est bien forcé de livrer sa bataille. Le 5 novembre, au moment où Frédéric songe, paraît-il, à se retirer devant Rosbach, le prince d'Hilburghausen, sans se consulter avec le commandement français,

met en mouvement les troupes des Cercles. Dès la première attaque, elles lâchent pied et se débandent. La cavalerie prussienne, supérieure en nombre, déborde alors l'aile droite française. La belle charge du marquis de Castries, la ferme contenance du régiment du Diesbach, ne peuvent empêcher nos escadrons d'être enveloppés. La panique de l'infanterie achève la déroute.

Soubise écrit à son mauvais conseiller : « L'armée combinée vient d'être défaite; jugez du désespoir des Français... Je ne pense qu'aux moyens de sauver l'armée et de la mettre en état de réparer le malheur qui vient de lui arriver... Elle n'a plus de tentes; tout est resté sur le champ de bataille... Comme la déroute a commencé après la première charge d'infanterie, il y a peu de soldats tués, mais beaucoup de dispersés. La cavalerie a souffert davantage; les dix escadrons français qui ont chargé... et qui, abandonnés par la cavalerie de l'Empire, ont été enveloppés, n'ont pas trois officiers de reste par escadron. Les cuirassiers et les Français ont fait seuls leur devoir; ils ont été mêlés très longtemps... La bataille a été décidée en moins d'une demi-heure. Je ne parle pas de l'infanterie des Cercles; je ne m'en souviens que pour m'affliger du moment où j'ai eu le malheur de la joindre. » Deux courriers du prince étaient arrivés à Versailles le même jour; le premier annonçant sa résolution de combattre, l'autre, la « catastrophe ». Il y avait une lettre pour la marquise, qui, en la lisant, fondait en larmes.

A Rosbach, en somme, les Prussiens avaient surtout mis en déroute des Allemands, chez qui régnait déjà la trahison. Mais la défaite restait française, et le retentissement en fut immense. Belle-Isle se déclarait « humilié de la honteuse fuite de notre infanterie, qui rejaillit sur toute la nation ». On ignorait les détails de bravoure personnelle qui relevaient l'honneur français : l'héroïsme des deux brigades du comte de Saint-Germain, celui du régiment de Piémont se faisant tuer sans reculer d'un pouce, la conduite même de Soubise menant en retraite au petit pas, sous le feu, deux régiments suisses. On ne voulait croire qu'à l'incapacité du chef; l'opinion s'acharnait sur lui et le « déchirait »; et, comme Mme de Pompadour l'avait imposé au choix du Roi, tous les griefs retombaient sur elle : « Notre amie est bien à plaindre, écrivait

Bernis à Stainville dans le premier moment. Le public n'aurait pardonné le commandement de M. de Soubise qu'à la faveur d'une victoire ; le public est injuste, mais il est comme cela. Vous savez ce qu'on a dit de Mme de Maintenon, quand elle voulait toujours faire avoir la revanche à ses amis battus. Je crois qu'il y a de sérieuses réflexions à faire sur cela, et que M. de Soubise, qui s'est conduit comme le plus sage de tous les hommes avant ce malheureux moment, et comme un héros pendant la bataille, devrait couronner toutes ses vertus en se contentant avec bonne grâce de commander une réserve distinguée dans la grande armée. Je pense cela comme ministre et comme ami ; il ne faut pas s'acharner contre le public, et prouver là son crédit et la vivacité de son amitié, par une constance qui ne ferait ni le bien des affaires, ni celui de son ami. Ce que je pense éviterait à M. de Soubise les inconvénients d'un dégoût, et les contradictions et les improbations de tout l'univers. » Assuré de ne vouloir que le bien de ceux qu'il aime, l'abbé prodigue ses avis : « On n'a vu à la Cour, dans la bataille perdue, que M. de Soubise et point l'État. Notre amie lui a donné les preuves les plus fortes d'amitié, et le Roi aussi ; elle a donné en même temps des preuves de sa raison et de sa modération, et moi, de ma vérité, en disant ce que je pensais et en l'écrivant à M. de Soubise. J'ai trop bonne opinion de lui pour craindre que ma franchise me brouille avec lui ; vis-à-vis d'un autre, cela serait infaillible ; mais cette crainte ne m'aurait pas arrêté. »

Le prince était, paraît-il, trop honnête homme pour se froisser des conseils ; furent-ils aussi bien reçus de la marquise ? on en peut douter. Elle s'irritait de voir son ami chansonné sans merci : « Vous connaissez mon amitié pour lui, écrivait-elle à son amie d'Alsace ; jugez de ma douleur pour les énormes injustices qu'on lui a faites à Paris, car à son armée il est admiré et aimé comme il le mérite. » Elle veut la revanche de ce génie méconnu, celle que le destin, s'il est juste, lui doit aussi à elle-même.

On attendait que le Roi rappelât le chef malheureux, comme Louis XIV, après Ramillies, avait rappelé le maréchal de Villeroy, qu'il aimait et que soutenait Mme de Maintenon. Il en fut tout autrement : Mme de Pompadour et l'entourage rejetaient tout sur les fautes de Richelieu, sur l'abandon où il

avait laissé Soubise. Cependant les Hanovriens, violant la convention de Closter-Seven, reprenaient les armes, et Frédéric, qui avait marché sur la Silésie au lendemain de sa victoire, dispersait les Autrichiens à Lissa un mois plus tard. Cette terrible campagne de 1757, où il avait risqué son royaume, finissait par des triomphes. Ni la France, ni l'Autriche n'avaient d'homme à lui opposer et se le reprochaient aigrement l'une à l'autre. A Paris, le parti du comte d'Argenson attisait les récriminations, et l'exilé des Ormes jugeait le moment opportun pour faire distribuer un mémoire contre l'alliance. « Tout le royaume, enthousiaste un an avant du traité de Versailles, était devenu prussien ; nos armées étaient prussiennes ; plusieurs de nos ministres l'auraient été pareillement, s'ils eussent osé lever le masque, et notre alliance avec les cours de Vienne et de Russie était plus critiquée à Paris qu'elle ne l'était à Londres. » C'est Bernis qui parle, notant le premier ébranlement du grand édifice.

Depuis la journée de Rosbach, où son amitié et son amour-propre avaient également souffert, Mme de Pompadour sentait croître sa haine contre Frédéric II. Elle écrit à Mme de Lutzelbourg : « Madame la Dauphine est dans une grande affliction de la mort de la Reine (de Pologne), sa mère. C'est une des victimes du roi de Prusse. Pourquoi la Providence lui laisse-t-elle le pouvoir de faire tant d'infortunes ? J'en suis au désespoir. » Elle écrit à Kaunitz : « Je hais le vainqueur plus que je n'ai jamais fait... Prenons de bonnes mesures, pulvérisons l'Attila du Nord, et vous me verrez aussi contente que je suis de méchante humeur. » La victoire de Frédéric à Lissa est pour elle une nouvelle disgrâce. Elle croit devoir assurer Kaunitz que ce revers des alliés « n'affaiblit pas son courage » : « Toute âme élevée se raidit contre le malheur et n'en est que plus animée à chercher les moyens de le réparer. Telle est ma façon de penser, monsieur le comte ; j'espère que vous y reconnaîtrez l'original du portrait que vous recevrez incessamment et qu'il vous remettra ma fidèle et sincère amitié. » Dans une lettre du 23 janvier 1758, elle se risque à conseiller l'Autriche : « Pour réussir dans nos grands projets, soyons d'accord sur les opérations militaires ; sans ce préalable, nous périrons l'un et l'autre. » L'avis venait du Roi, qui le faisait passer par son amie, ne voulant écrire lui-même à Marie-

Thérèse que sur le ton de la confiance la plus entière. Les deux lettres étaient remises au prince Lobkowitz, qui retournait à Vienne après un séjour à Paris, ayant reçu de la Cour l'accueil le plus distingué. La veille du départ, étant chez Mme de Pompadour, le prince s'entretenait trois grands quarts d'heure avec Sa Majesté. Louis XV, en lui remettant son portrait enrichi de diamants, le chargeait d'assurer l'Impératrice « que son alliance serait éternelle ». On ne se doutait pas encore que la lune de miel de l'alliance était finie.

IV

Tout auprès de la marquise, naissent et se développent des sentiments fort différents des siens. Bernis se décourage, après l'expérience qu'il vient de faire de la mauvaise organisation des armées, de l'indiscipline et de l'égoïsme meurtrier de leurs chefs; c'est déjà avec terreur qu'il envisage la continuation d'une guerre si mal engagée. Son département « politique » est gêné sur tous les points, non seulement par l'esprit qui règne dans les bureaux de la Guerre, par l'opposition que M. d'Argenson, du fond de son exil, continue à y inspirer, mais surtout par l'indépendance anarchique des divers services de l'État. Pour une importante négociation de subsides avec le Danemark, il a vu trois fois le contrôle-général des finances, après de formelles assurances, l'obliger à manquer à sa parole. La guerre maritime, qui commence à engloutir des sommes énormes, lui fait discerner le grand péril : « Nous périrons par l'argent », écrit-il dès la première heure.

On pouvait aussi périr par l'incapacité des hommes : « Nous n'avons ni généraux, ni ministres, confie-t-il à Stainville. Je trouve cette phrase si bonne et si juste, que je veux bien qu'on me comprenne dans la catégorie. Dieu veuille nous envoyer une volonté quelconque ou quelqu'un qui en ait pour nous! je serai son valet de chambre, si l'on veut, et de bien bon cœur »; et une autre fois : « Que me reste-t-il à faire, à moi chargé de la partie politique? De prévoir, d'annoncer les malheurs, de donner du noir à mes amis et d'en prendre moi-même. J'ai beau écrire et penser, si nous faisons mal la guerre, tout ira au diable; la plume ne réparera pas les torts de l'épée. Il n'y a pas d'exemple qu'on joue si gros jeu avec la même indifférence qu'on jouerait

une partie de quadrille et qu'on ne laisse pas au moins le soin à l'architecte, en lui en donnant le droit, de conduire le bâtiment qu'on l'a chargé de construire. L'idée de premier ministre fait peur à tout le monde, et moyennant cela, il n'y a pas de ministère. » Le malheur était que la fonction existait réellement, cette année-là, mais entre des mains incapables à la fois de l'exercer et d'en faire le sacrifice : « La marquise, dit Bernis dans ses Mémoires, sans en avoir le titre, était effectivement le premier ministre du Roi. » Le ministre responsable ne pouvait s'en accommoder indéfiniment, et la fausseté de leur situation réciproque n'allait pas tarder à les heurter l'un à l'autre.

L'idée de la paix entra dans l'esprit de Bernis, dès le lendemain de Rosbach. Il osa s'en ouvrir assez fermement, du moins l'assure-t-il, à Mme de Pompadour : « Je lui représentai que nous n'avions encore rien perdu dans la guerre maritime, que Minorque servirait à la restitution de Louisbourg, s'il était pris, mais qu'à la longue il était impossible que les Anglais, supérieurs en forces maritimes, ne vinssent à bout de nous enlever nos colonies, source et fondement de notre commerce extérieur; qu'il n'était pas dans la puissance de nos alliés de nous dédommager de cette perte..., que nous n'avions point de généraux et que la finance ne pouvait plus porter le poids des dépenses ; que dans cet état il y avait de la folie à continuer une guerre immense ; que si, pour son intérêt particulier, la cour de Vienne persistait à vouloir nous ruiner, nous ne devions compter ni sur son amitié, ni sur la fidélité de son alliance et qu'ainsi l'obstination qu'elle pourrait montrer à la continuation de la guerre ne mériterait de notre part que des ménagements politiques, et que le Roi devait toute préférence à son royaume sur ses alliés. »

« Ces considérations, ajoute Bernis, ne persuadèrent pas Mme de Pompadour, qui voyait en enfant les affaires de l'État; mais elle n'eut pas de bonnes raisons à y opposer. » Elle demeurait toute attachée au double sentiment qui dirigeait sa conduite : la confiance que Soubise trouverait, dans la continuation des hostilités, l'occasion de se réhabiliter brillamment; la fidélité obstinée aux engagements pris avec M. de Kaunitz. Elle était persuadée que tout ce qui amoindrirait les efforts de l'alliance, la diminuerait elle-même, et ces dispositions

personnelles s'accordaient avec la volonté du Roi, avec son point d'honneur de « ne sacrifier pour rien au monde son alliance avec la cour de Vienne ».

Louis XV cependant parut écouter son ministre, qui prit ses ordres pour préparer à la paix la Suède et la Russie ; il l'autorisa même, après le désastre de l'armée impériale, à faire entendre à Vienne quelques paroles de sagesse. Elles y furent mal accueillies, et Marie Thérèse se déchaîna dans l'intimité contre la lâcheté et la déloyauté des Français. C'est qu'elle lisait dans les dépêches de Bernis à Stainville, toujours ouvertes par sa police, des observations peu flatteuses : « Le courage qui fait désirer à l'Impératrice d'essayer encore, dans la campagne prochaine, de vaincre son ennemi, n'est-il point aveugle ? Qu'a-t-elle à espérer de plus cette année que l'année passée ? Ce sont les mêmes hommes qui mènent les affaires ; le roi de Prusse sera toujours le même, et les ministres et les généraux qui lui seront opposés lui seront toujours inférieurs. »

La correspondance privée du ministre est plus explicite encore ; il se plaint de la cour de Vienne qui profite, « sans se faire scrupule, de notre énorme subside qui épuise l'État en faisant sortir un argent immense du royaume ». La paix apparaît déjà comme une absolue nécessité pour la France : « Tâchez de faire sentir à M. de Kaunitz, écrit-il à l'ambassadeur, deux choses également vraies : c'est que le Roi n'abandonnera jamais l'Impératrice, mais qu'il ne faut pas que le Roi se perde avec elle. Nos fautes respectives ont fait d'un grand projet qui, les premiers jours de septembre, était infaillible un casse-col et une ruine assurée. C'est un beau rêve qu'il serait dangereux de continuer... Il est fort douteux que le Roi puisse maintenir son armée en Allemagne. D'ailleurs, nous sommes vivement menacés sur nos côtes et en Amérique. Charité bien ordonnée commence par soi-même... Le Roi fera tout ce qu'il pourra pour soutenir ses alliés, mais je ne lui conseillerai jamais de hasarder sa couronne. »

La marquise ne laissait point à Louis XV le temps de méditer trop profondément sur ces inquiétudes. Rosbach l'avait « fâché, mais non consterné ». Il importait d'écarter de lui la méchante humeur de Bernis. Sous une habile influence féminine, « l'intérieur » se rassérénait avec le temps du carnaval : « La gaîté, note M. de Croy, prit tout à coup le dessus,

au point que l'on redevint belle comme le jour. On était engraissée. On ne parlait que de choses galantes. On paraissait enchantée. Le Roi s'égayait. Il n'était plus question de dévotion. » C'est qu'on attendait le prince de Soubise, « l'intime de cœur des deux », qui arriva le 21 février, ayant quitté ses quartiers d'hiver pour quelques semaines : « Autant il aurait été mal reçu du peuple de Paris, qui était furieux contre lui, autant il fut bien reçu dans l'intérieur. Loin de le gronder, il ne fut question que de le consoler. Il parut, comme de raison, fort affligé et on l'accabla d'amitié. » La marquise invitait à souper pour rencontrer M. de Soubise; il parlait de « la bataille », l'expliquait, se faisait plaindre; ses auditeurs ni lui-même ne ménageaient M. de Richelieu.

V

Le maréchal enfin a été rappelé. Versailles l'a accueilli froidement, mais il s'en moque; il sait que, si la Cour le boude encore, tout le public est pour lui. Le Roi lui-même pourra-t-il se passer de son vieux compagnon de plaisir? Le comte de Clermont, nommé à sa place, est parti pour le Hanovre avec mission d'y rétablir la discipline. Le maréchal a raillé ce choix de la marquise; il a donné le signal des épigrammes contre le petit-fils du Grand Condé, trop pourvu de bénéfices ecclésiastiques pour faire un bon militaire et mieux à sa place en son fauteuil d'abbé de Saint-Germain des Prés que le derrière sur la selle. Le prince du sang, en revanche de ces sarcasmes, décrit au Roi l'état des troupes que Richelieu lui a laissées : « J'ai trouvé l'armée de Votre Majesté divisée en trois corps différents. Le premier est sur la terre; il est composé de voleurs, de maraudeurs, tous gens déguenillés depuis les pieds jusqu'à la tête; le second est sous terre, et le troisième dans les hôpitaux. » Tout cela faisait, dit Croÿ, « plus de cent mille hommes sur le papier », en réalité, une armée « réduite à rien, et non seulement découragée, mais même d'un esprit perverti tout à fait ». Il n'y avait pas de quoi « porter aux nues » l'idole des femmes de Paris.

Le ministre Paulmy, écrasé par le fardeau de la guerre, demande à en être déchargé. On prend cette impuissance pour du désintéressement; « Mme de Pompadour le loue et l'admire »,

et lui trouve un successeur en ce vieux Belle-Isle, qui, à des mérites reconnus de tous, joint celui de rendre justice au prince de Soubise. Belle-Isle se fait prier : « Il était encore, dit Bernis, dans la vieille erreur qu'un duc et pair et un maréchal de France ne pouvait pas, sans déroger, être secrétaire d'État, comme s'il était au-dessous de quelque dignité que ce soit de gouverner un grand royaume. » Une fois décidé, l'ancien compagnon de Villars et de Berwick, le héros de la retraite de Prague, vit l'occasion d'appliquer enfin tant d'idées militaires, de réaliser tant de réformes, dont il remplissait ses mémoires au Roi. On l'entendait déclarer que tout allait changer et qu'il n'irait pas de main morte; et l'on apprit qu'un vieillard de soixante-quinze ans, pour établir aux yeux de tous qu'il escomptait un long avenir, s'installait dans le logement du ministre de la Guerre, y faisait porter son mobilier et tendre ses tapisseries.

L'énergie de Belle-Isle donna d'abord les meilleurs espoirs; mais il eût fallu du temps pour remonter l'armée du Hanovre, et ni le prince Ferdinand de Brunswick, ni le prince Henri de Prusse n'en laissèrent au nouveau général. Le comte de Clermont semblait n'avoir joint ses troupes que pour ordonner leur retraite. Il abandonnait d'abord la défense du Weser, ce qui faisait écrire à la marquise, dès le 3 mars : « Que puis-je vous dire, monseigneur? Je suis désespérée de la nécessité où vous êtes de repasser le Weser, et plus encore du nombre prodigieux de malades que vous serez obligé d'abandonner. Il me semble que les gardes-lorraines ont fait des merveilles; quel dommage que d'aussi braves gens aient péri!... Il m'est impossible de vous peindre l'excès de désespoir et de méfiance de la cour de Vienne en apprenant notre retraite. Elle se croit abandonnée, ou trahie; elle se voit déjà perdue, le roi de Prusse dans sa capitale... Si l'Ost-Frise ne peut être repris, son affliction augmentera, s'il est possible, et nous perdrons d'autres alliés qui nous auraient été fort utiles. »

Après le Weser, on repassait la Lippe, on laissait capituler Minden, on se retrouvait sur le Rhin à Wesel, au point de départ de la campagne, ayant bel et bien perdu le Hanovre et ne pouvant pas davantage garder la Hesse. Clermont continuait à attribuer le mal au désordre de l'armée, où la potence et la prison ne suffisaient pas à rétablir la discipline. Mme de Pompa-

dour, lui écrivant son « désespoir » de Minden, rendait hommage à l'œuvre de réfection qu'il accomplissait : « Vous entrez aussi pour beaucoup dans mes peines; il est affreux d'arriver au moment de la destruction de l'armée sans pouvoir y apporter de remède. J'espère que votre position sur le Rhin sera assez stable pour donner le temps aux réparations absolument indispensables et sans lesquelles il ne resterait plus de troupes au Roi. L'ordre que vous établissez contre les fripons a bien réussi dans votre armée; continuez, monseigneur, ne vous découragez pas par les traverses de tout genre que vous éprouvez. Vous serez le restaurateur du militaire, avec lequel vous ferez des actions dignes de l'élévation de votre âme et qui vous dédommageront des peines auxquelles vous vous êtes livré. C'est l'objet de mes vœux les plus ardents. »

Parmi les traverses dont se lamentait le prince, il comptait sa correspondance forcée avec la Cour, qui ne lui laissait aucun répit. Belle-Isle se permettait de « commander une armée à cent lieues ». Un jour que le ministre avait cru devoir envoyer directement des ordres au comte de Lorge à Hanau, le général en chef écrivait à la marquise : « Il faut me laisser faire, madame, et ne me pas prévenir par des idées de trop loin ou du moins me les communiquer avant que de donner des ordres ; sans cela, la besogne ira mal. La façon de la Cour de diriger les mouvements militaires est ancienne et bien mauvaise. Cela gêne un maréchal qui est sur le lieu, qui sait son métier et qui est instruit des vues politiques... Personne ne connaît mieux que vous, madame, le genre de besogne dont je suis chargé ; plus elle est désagréable, plus elle est difficile, et plus il faut donner de satisfaction à celui qu'on en charge. Le zèle émane du cœur, et je réponds du mien ; mais le contentement ou le mécontentement a un grand empire sur l'humanité, et je suis homme. » Ce n'est pas au ministre seulement que vont ces plaintes, mais à cette dame elle-même, qui veut se mêler de tout : « Madame, soyez tranquille, lui écrit le prince ; une armée ne se mène pas comme on promène son doigt sur une carte. » Il n'ignorait pas que sa correspondante avait l'habitude de marquer sur les siennes, avec les mouches de sa toilette, les mouvements des armées.

Mme de Pompadour n'a point exagéré l'émotion causée à Vienne par notre retraite. M. de Stainville lui transmet, ainsi

qu'à son ministre, les reproches que chaque étape de recul déchaîne à la Cour impériale. Ce qu'on entend dans l'intimité de Schœnbrünn passe toute mesure. La marquise s'alarme, dans une lettre, de « l'état violent de l'Impératrice ». C'est bien une fêlure dans l'alliance et l'annonce qu'elle peut se briser. Pour conjurer le péril, le Roi accepte de porter de vingt-quatre à trente mille hommes l'effectif du corps auxiliaire que le traité de Versailles assure à Marie-Thérèse, et c'est à l'armée de Clermont qu'on prend ces renforts. Déjà mal pourvue d'argent et de subsistances, les continuels prélèvements l'affaiblissent à l'excès, et, comme on offre au prince, en échange de ses meilleurs bataillons, autant de Palatins, de Wurtembergeois et de Saxons qu'il lui plaira, il se fâche de bonne encre : « Je sais ce que c'est que des armées ainsi combinées ; je ne veux pas faire le second tome de M. de Soubise. Le Roi m'a mis à la tête d'une armée française ; j'aime mieux les bataillons français à trois cents hommes que ceux qu'on veut me proposer à mille. » Autant valait l'obliger tout de suite à abandonner le Rhin, à reculer derrière la Moselle et la Meuse, et, disait-il, il s'y préparait.

La boutade était dure; le Conseil la prit au sérieux et fut terrifié. Louis XV écrivit à son cousin une longue dépêche, où s'épuisaient les formules d'affection et de confiance. Comment pouvait-il songer à quitter le Rhin? « Il serait honteux d'abandonner Dusseldorf et Wesel, et je veux que vous les défendiez. L'honneur est préférable à tout, et je ne sépare pas le vôtre du mien, ni de celui de toute la nation. » La marquise transmettait, sur le ton de l'amitié, les mêmes adjurations, et toutes ses lettres doivent être lues comme doublant celles de Louis XV et très souvent y suppléant : « Vous êtes persuadé, monseigneur, du violent chagrin que les événements malheureux m'ont causé. Celui que j'éprouve aujourd'hui, par votre dépêche et la lettre dont vous m'honorez, l'est encore plus, s'il est possible. Je vois que les troupes qui vous ont été demandées par l'Impératrice vous déterminent à une seconde retraite mille fois plus humiliante et plus dangereuse à tous égards que celle que vous venez de faire. Nos alliés accablés et la Hollande maîtresse de se déclarer sans courir de risque, sont les moindres inconvénients qui en doivent résulter. D'un autre côté, si nous n'envoyons pas à l'Impératrice les secours

promis, elle est en très grand danger d'être détrônée. Nous resterons donc seuls, ayant abandonné ou laissé périr nos amis (et où trouverons-nous jamais des puissances assez dupes pour vouloir en être?), déshonorés, perdus dans l'Europe entière, avec le roi de Prusse, l'Angleterre et peut-être bien d'autres acharnées à notre destruction. Voilà, monseigneur, le tableau très exact de notre situation. Elle est trop violente pour me laisser la force de vous parler d'autre chose que de mon inviolable attachement. — La lettre de M. le maréchal de Belle-Isle, monseigneur, vous prouve clairement que vos craintes, à beaucoup d'égards, sont mal fondées. Nous en avons des nouvelles certaines. Au reste, si vous ne croyez pas votre armée assez forte, il sera facile de vous faire passer des troupes de Flandre ou des autres provinces. » Bernis écrivait à son tour, trouvait d'autres formules pour adoucir le prince : « Votre Altesse paye bien cher les fautes d'autrui. » Et Belle-Isle promettait tous les arrangements possibles pour les subsistances et les renforts.

Versailles se rassura peu à peu. Clermont expliqua qu'il avait frappé fort pour être écouté : « On m'a vu tout d'un coup derrière la Moselle, et peut-être à Vaugirard. Je devais espérer qu'on me connaissait mieux que cela... » Et dans sa réponse au Roi, c'était presque la victoire qu'il annonçait : « J'espère vous rendre une armée digne de vous servir. Je commence à m'apercevoir que l'honneur et la discipline se rétablissent, et que je pourrai compter sur la solidité et la valeur de vos troupes, quand je les mènerai contre vos ennemis. » Ce fut encore Mme de Pompadour qui se chargea de prendre acte de ces assurances : « Votre lettre du 18, monseigneur, ranime un peu notre espérance. Il est sûr que vos deux derniers courriers l'avaient éteinte tout à fait et que nous étions ici dans la douleur la plus amère. Par les précautions que vous avez prises pour les fourrages, et celles du maréchal, malgré sa maladie pour les grains, l'argent, etc., nous sommes en état de rassurer la cour de Vienne et de ranimer nos alliés, deux points bien importants et dont vous serez pleinement convaincu avant qu'il soit peu, si nos malheurs n'ont pas porté un trop funeste coup... »

Pour être plus certaine que rien ne manquerait à l'armée, pas même les conseils d'un munitionnaire de génie, la marquise eut l'idée d'y expédier Pâris du Verney. Voici comment

elle y préparait le prince : » « On assure, monseigneur, que si vous aviez la bonté d'écrire à Du Verney que vous désiriez qu'il aille vous joindre, il partirait sur-le-champ. Nous pensons ici que ce serait la chose du monde la plus utile pour le service; vous ne seriez plus arrêté par ces cruelles subsistances qui ont pensé nous faire tourner l'esprit et ont causé une partie de nos malheurs. Certainement Montmartel ne laisserait pas manquer d'argent à son frère, et par conséquent vous seriez en sécurité sur tous les points. Si vous pensez comme nous, il vous sera très aisé d'avoir satisfaction à cet égard. Vous l'auriez sur tous les articles, monseigneur, si les vœux que mon tendre attachement pour vous me fait former étaient exaucés. » Par complaisance plus que par conviction, le comte de Clermont fit à Du Verney une invitation suffisamment pressante, que la marquise voulait bien déclarer « un chef d'œuvre d'éloquence ». Le voyage, par bonheur, n'eut pas lieu ; le prince n'eût pas toléré longtemps les principes « faux », « despotiques » et « monstrueux » de l'ami de la marquise, et cette armée, où la discorde divisait tous les services, évita cette occasion nouvelle de s'affaiblir.

Le prince continuait à tenir la marquise au courant de ses mouvements et de ceux de l'ennemi. Le courrier qui arrivait au ministère apportait toujours une lettre pour elle. C'était celle qui la première allait au Roi. L'officier messager emportait, avec la dépêche officielle, le billet encadré de fleurs, qui contenait parfois l'essentiel de la réponse, et toujours le cri de confiance qui réconforte le chef hésitant : « Je pense comme vous que les ennemis veulent, en passant la Meuse, faire déclarer la Hollande. Je souhaite ardemment qu'ils vous attendent, monseigneur. De quoi ne sont pas capables les Français avec un chef tel que vous!... L'agitation et le chagrin que m'ont causés depuis trois semaines vos différentes positions, monseigneur, m'ont donné la fièvre tierce. J'ai eu le second accès cette nuit. Il ne me reste que la force de vous renouveler les assurances de mon fidèle attachement. »

Les Hanovriens cherchaient la bataille, assurés du secours des Hollandais. Ils passaient le Rhin non loin de Clèves, n'ayant trouvé devant eux que les deux vieux lieutenants généraux de l'armée, le marquis de Villemeur et le duc de Randan, qui les laissaient maladroitement débarquer et prendre position sur la

rive gauche. Aux premières nouvelles qu'envoie Clermont, Mme de Pompadour, cette fois instruite par Belle-Isle, manifeste ses inquiétudes : « Quelle humiliation, monseigneur! Laisser débarquer six mille hommes et établir un pont sur le Rhin! Je ne peux vous peindre l'exès de ma douleur; elle est proportionnée à l'avilissement où nous sommes. Je ne me refuserai pas la triste consolation de vous rappeler ce que vous pensiez de M. de Villemeur avant votre départ. Eh, mon Dieu! pourquoi ne l'avez-vous pas envoyé sur les derrières, comme c'était votre projet? Je suis désespérée. » Et la marquise, les yeux toujours fixés du côté de Vienne, demandait que, sans tarder davantage, une bataille fût livrée.

Tel était, bien entendu, l'avis de Louis XV et du ministre de la Guerre délibéré dans le Conseil. Au général, qui semble désemparé, leur interprète féminin écrit, le 26 juin : « Je vous avoue, monseigneur, que la lettre dont vous m'honorez me confond. Le maréchal de Belle-Isle n'a jamais désiré autre chose que de vous voir combattre et chasser les ennemis. Ses lettres ont toutes été lues au Conseil, parce qu'il trouvait l'ordre de combattre trop positif pour vous l'envoyer sans que le Roi l'ait donné lui-même... Mais, en même temps, Sa Majesté ne peut rien faire de mieux que de s'en rapporter à votre prudence. Voilà, monseigneur, l'état exact des choses... »

A l'heure où partent de Versailles ces lignes qui reflètent l'anxiété du ministère, la bataille est livrée depuis trois jours. La manœuvre hésitante de Clermont a abouti au désastre de Crefeld. Pour l'infliger à nos armes, la présence de Frédéric n'a pas été nécessaire; un Ferdinand de Brunswick y a suffi. La marquise en a la fièvre, mais sait trouver, pour plaindre le vaincu, des mots qui ne blessent point. Comme toujours, c'est la pensée du Roi qu'elle transmet, ce qui donne à ses paroles tout leur prix :

« Quels sont les plats officiers, monseigneur, qui ont égaré vos troupes et ont fait, d'une action qui devait être la plus belle, la plus malheureuse? Ma consolation est dans le bon ton de l'armée. Il me fait espérer que vous prendrez votre revanche, de façon à faire ressouvenir longtemps vos ennemis d'avoir osé attaquer des Français commandés par un petit-fils du Grand Condé. Je vous rends mille grâces des détails que

vous voulez bien m'envoyer. Je pleure sur M. de Gisors et son malheureux père, qui mourra sûrement bientôt, malgré l'incroyable courage dont il est devant le monde... »

Tandis que le maréchal de Belle-Isle, frappé dans son fils unique, dissimulait virilement sa douleur, la Cour s'entretenait avec tristesse de ce beau comte de Gisors, fleur héroïque des armées royales, blessé mortellement dans cette cruelle journée. La marquise obtenait de l'indifférence de Louis XV qu'il fît une visite à son vieux serviteur. Elle avait le sens de certaines délicatesses qui manquaient au maître ; elle savait panser les blessures du cœur comme celles de l'amour-propre ; mais, pareille en cela à la plupart des femmes, elle n'exerçait cet art bienfaisant qu'envers ses amis.

A quoi tiennent les jugements de l'histoire! Cette guerre, malgré tant de fautes, a offert à la France des alternatives heureuses : Broglie, Soubise, Saint-Germain, Castries ont eu leurs victoires, et l'on s'est toujours battu hors des frontières. Mais, dès la première année, tout devait être fini. Après son désastre à Kollin et celui de ses alliés, le roi de Prusse se croyait perdu. Si Richelieu, vainqueur à Closter-Seven, n'avait pas épargné le duc de Cumberland et une armée à sa merci, la guerre sur terre était achevée en une campagne. La fortune se fixait. Le règne de Louis XV restait un grand règne ; le maréchal devenait un autre Turenne ; et Mme de Pompadour elle-même ayant été mêlée à cette politique passait peut-être devant la postérité pour un profond génie féminin.

PIERRE DE NOLHAC.

(A suivre.)

LA MAITRISE DE L'AIR

V [1]

L'AVIATION ET LA DÉCISION DE LA GUERRE

La question est assez grave et inquiétante pour qu'on l'étudie sérieusement, et sans oublier qu'en matière d'aéronautique, la vérité d'aujourd'hui peut devenir l'erreur de demain.

L'étude des événements de 1914-1918 ne permet pas, pour bien des raisons, d'établir des règles complètes d'emploi de l'aéronautique. En 1914, l'aviation était numériquement faible, dotée d'appareils de médiocre puissance, peu ou pas armée pour le combat. Mais, au cours de la guerre, elle a pris un développement numérique très supérieur à celui que permettent les budgets du temps de paix. En raison de la stabilisation sur des fronts fortifiés, les conditions d'emploi ont été tout autres qu'elles ne seraient dans la guerre de mouvement. Les données relatives au rôle de l'aviation dans les opérations navales sont plus incomplètes encore que pour la guerre sur terre. Nous n'avons aucun exemple de sa participation à une grande bataille navale. L'aviation n'a rempli que des missions épisodiques à portée des côtes.

Il est donc nécessaire d'interpréter les enseignements du passé, de les rapprocher des conditions techniques actuelles, et même de faire œuvre d'imagination, mais sans tomber dans la fiction et en restant dans le domaine des réalisations prochaines.

On n'entrera en guerre qu'avec l'aviation existant en temps

(1) Voyez la *Revue*, 15 mars — 1er septembre.

de paix, ou très peu en plus, car on ne peut entretenir en magasin un matériel délicat, coûteux, et qui se démode au jour le jour. C'est à peine si une aviation militaire, quelle qu'elle soit (1), pourra être augmentée de quelques escadrilles pendant les premières semaines de guerre. Jusqu'au moment où les fabrications seront lancées, ce sera déjà très beau de maintenir au complet, avec un personnel vraiment entraîné, les escadrilles existantes.

C'est une nécessité inéluctable de réparer sans cesse avions et moteurs, et de remplacer ces derniers au bout d'un nombre limité d'heures de vol. Il y a constamment de un cinquième à un tiers d'avions indisponibles. L'approvisionnement en combustible ne permet qu'un rayon d'action et une durée de vol limités; après quoi, il faut rentrer se ravitailler. Les parcours aller et retour, le temps employé à ces trajets et au ravitaillement ne sont pas réellement utilisés. La dotation en munitions est également limitée et son recomplètement exige le retour à la base. La tension nerveuse pendant les vols de guerre entraîne une tout autre fatigue que celle imposée par les vols du temps de paix. Il en résulte que le personnel ne peut voler qu'un nombre d'heures très restreint par jour.

STRATÉGIE

Il y a eu et il y aura toujours à la guerre deux catégories d'objectifs fondamentaux : objectifs terrestres (villes, zones d'importance vitale, troupes), objectifs navals (navires ou ports), attaqués ou défendus selon leur position géographique par l'armée ou par la marine, ou par action combinée des deux. L'aviation fournit contre eux un troisième moyen d'action; elle ne crée pas un troisième genre d'objectifs. Le combat aérien n'a pour but que d'écarter l'aviation ennemie et d'ouvrir la voie vers les deux seuls genres d'objectifs fondamentaux. Sur terre et sur mer les opérations aériennes constituent une partie des opérations militaires ou navales et doivent être coordonnées

(1) Le cas de l'Allemagne, qui n'a théoriquement pas d'aviation militaire en temps de paix, est le même, malgré une contradiction apparente. Elle aussi ne disposera que du personnel entraîné et des avions existants en service sur ses lignes de navigation ou en réserve. Mais elle en aura certainement augmenté la quantité pendant une période de préparation intensive plus ou moins camouflée.

avec elles. En revanche l'armée et la marine ne peuvent pas plus se passer d'aviation que de canons ou de torpilles.

L'emploi de l'aviation ouvre donc à la stratégie des possibilités nouvelles. Elle, et elle seule, permet certaines actions rapides et lointaines qui n'ont de limite en distance que son rayon d'action : investigations au-dessus et au delà de la zone tenue par les forces de terre et de mer ennemies ; actions offensives bien au delà de la portée de l'artillerie, et exécutées par-dessus et au delà des forces ennemies.

C'est beaucoup plus par les premières que par les secondes que l'aviation exerce une action dans le domaine de la stratégie. Les données des reconnaissances aériennes influencent puissamment toutes les conceptions du haut-commandement. Il ne disposait autrefois que de renseignements de contact périphériques arrivant lentement, de rapports d'agents arrivant plus lentement encore. Maintenant, l'aviateur va par-dessus le front voir bien loin au delà ce qui se passe dans la zone ennemie, et le transmet immédiatement par T. S. F. ou le rapporte dans un très court délai. Le travail intellectuel du commandement s'effectue dans des conditions bien meilleures de précision et de rapidité. La supériorité en aviation assure à ce point de vue de grands avantages. Mais elle ne peut jamais entraver totalement les reconnaissances adverses, surtout de nuit. Les renseignements aériens ne dispensent d'ailleurs nullement de recourir à d'autres sources fournissant des données qui échappent complètement à l'aviation (contact, degré de résistance, prisonniers, agents, etc...)

L'aviation de chasse, par ses combats aériens, et l'aviation de bombardement n'agissent au contraire qu'indirectement sur les conceptions du haut-commandement. C'est celui-ci qui leur assigne leurs missions en tenant compte des besoins généraux de l'ensemble des forces combattantes. Sur terre comme sur mer, ces missions doivent cadrer avec les besoins et le plan général d'emploi de l'armée et de la marine.

L'aviation, en raison de la position obligatoire de la plupart de ses terrains de base en dehors de la zone du combat, reste toujours disponible et susceptible d'aller au loin servir de renfort, si son déplacement a été convenablement préparé. Cette propriété fait d'elle la seule réserve générale capable de coopérer utilement, vite et loin, aussi bien avec la marine qu'avec l'armée.

La direction de toute opération doit être confiée à un seul chef, celui qui est compétent pour la mener contre l'objectif considéré. L'aviation associée à l'action des armées de terre et de mer devra toujours rester aux ordres de leurs chefs.

Elle est susceptible d'exécuter certaines opérations sans liaison directe avec l'armée et la marine : bombardements lointains et batailles aériennes. Mais ces opérations ne doivent jamais faire perdre de vue la combinaison des efforts avec l'armée et la marine ni s'exécuter à leurs dépens. Le haut-commandement a le devoir de résister aux pressions exercées en vue d'attribuer à ce genre de missions une place excessive.

Stratégie terrestre. — Dès le début d'une guerre, l'aviation permet de surveiller la mobilisation et la concentration des forces ennemies. De la première, qui donne lieu à des mouvements et à des transports dans tous les sens, elle ne dira pas grand chose de précis. Il en sera autrement de la seconde, car l'aviation peut déterminer avec beaucoup d'approximation l'importance et la direction des courants de transport par routes et voies ferrées à condition de les *surveiller jour et nuit.* Dans cette période de crise, quel que soit le désir de se soustraire aux vues aériennes, on sera bien forcé de se déplacer de jour, à moins de retards inadmissibles. Mais si l'aviation peut préciser l'importance des transports de concentration, il lui sera le plus souvent impossible d'en préciser la nature.

On peut être tenté d'employer l'aviation à retarder la mobilisation et la concentration en attaquant à la bombe et à la mitrailleuse les trains de chemin de fer et les colonnes sur route. Mais ce genre de mission exige de très gros efforts qui risquent de l'user prématurément et de priver de son concours complet à l'heure de la bataille. C'est à l'approche de celle-ci que l'aviation fera sentir son influence sur les possibilités stratégiques. Il devient alors très important de dissimuler les mouvements de troupes, indices de la manœuvre projetée. Beaucoup de troupes quitteront les routes pour marcher par petites colonnes à travers champs ou sous bois; certaines même ne marcheront que de nuit. Il en résultera des retards très gênants. Cela sera d'autant plus sensible qu'un des partis aura acquis un plus grand ascendant sur l'aviation adverse.

Le haut-commandement devra tenir compte de ces

facteurs, mais l'aspect général des opérations ne subira pas pour cela de changement radical. Leur but restera toujours de briser dans la bataille à terre la volonté de l'adversaire qui combat pour conquérir ou conserver les parties du territoire national.

Des opérations préliminaires terrestres pourront avoir pour but la conquête d'une zone procurant à l'aviation les terrains qui lui permettront d'exécuter facilement toutes les reconnaissances nécessaires et d'intervenir sur la marche de la bataille ou sur des portions vitales du territoire ennemi.

Il est tout particulièrement important à ce moment de détruire les moyens de transport ou de ravitaillement de l'adversaire, ou tout au moins d'en gêner beaucoup le fonctionnement. Or l'aviation permet d'obtenir ces résultats sans avoir à percer ni tourner le front. *Ses effets pourront parfois même aller jusqu'à briser le moral du commandement et du gouvernement ennemis.* Mais il ne faut pas s'exagérer les résultats à attendre à ce dernier point de vue. Ils dépendront entièrement de la vigueur morale et intellectuelle de l'adversaire. Contre un peuple énergique, il faudra toujours que l'armée de terre s'empare effectivement d'une portion suffisante du pays ennemi pour priver l'adversaire de ressources importantes en personnel et en matériel, et l'affaiblir au point de réduire à néant sa volonté de lutte, ou empêchant l'ennemi d'occuper le sol national en vue d'obtenir ce résultat. L'apparition de l'aviation n'a pas modifié cette règle de tous les temps.

Stratégie navale. — Dans les opérations sur terre, c'est surtout par l'exécution des reconnaissances que l'aviation influe le plus sur les conceptions stratégiques : il n'en est pas de même pour les opérations sur mer.

Certes, l'aviation augmentera considérablement le rayon d'éclairage et de sécurité des escadres. Il est impossible de lui dissimuler les navires de surface : leurs fumées sont visibles pour elle à d'énormes distances. Mais cela ne constitue pas un facteur absolument nouveau. L'emploi de l'aviation ne fait que donner plus d'ampleur aux résultats déjà procurés par les navires qui assuraient les mêmes services à des distances plus petites; l'aviation ne les remplace pas complètement, car ils garantissent une permanence que celle-ci ne peut procurer,

assurent les écoutes sous-marines, restent indispensables la nuit, et doivent être prêts à suppléer l'aviation si les circonstances météorologiques la rendaient temporairement inefficiente.

En stratégie navale, le véritable fait nouveau, — celui qui est de nature à provoquer dans la conduite des opérations un véritable bouleversement de ce que nous avons vu jusqu'en 1914-1918, c'est la menace des grosses bombes et des torpilles, terrible pour les navires en mouvement, et plus encore danger pour une flotte en attente et immobile.

L'aviation et l'hydraviation d'aujourd'hui sont en état de rendre intenables les bases navales et ports de guerre, et de forcer les escadres à en sortir pour se soustraire au sort de la flotte russe de Port-Arthur coulée dans le port par les gros obus japonais. Mais cette sortie des escadres n'aura de conséquences décisives que si la flotte adverse les attend pour en profiter et les battre. Cette action de l'aviation conduit logiquement à la bataille navale. Elle doit par suite être étroitement combinée avec les mouvements de la flotte et réglée conformément aux ordres du chef de celle-ci.

Les opérations en haute mer destinées à préparer la bataille navale seront, elles aussi, en liaison très étroite avec l'emploi de l'aviation. Les navires porte-avions y joueront un rôle important. Ils possèdent peu de moyens de défense propre et ont besoin d'être protégés dans certaines phases de leur travail. Cette circonstance influera grandement sur les conceptions et les possibilités stratégiques navales.

Les opérations combinées de l'armée et de la flotte, en particulier les débarquements, sont impraticables en présence d'une aviation supérieure. Il convient ici de distinguer différents cas. Un bras de mer peu large ne couvre pas contre une action aérienne. Il permet pourtant au défenseur de consacrer toute son aviation à la coopération avec la marine ou même à des opérations indépendantes contre le territoire ennemi. Dans les opérations au delà d'une mer dont la largeur est supérieure au rayon d'action de l'aviation, le parti attaqué aurait très facilement la supériorité d'aviation, car il pourrait en concentrer de grandes forces sur des terrains proches, tandis que l'assaillant ne disposerait que de celle qui serait portée par ses navires. D'où la nécessité pour ce dernier de se créer avant tout, à proximité de l'objectif à attaquer, une base permet-

tant l'installation de terrains d'aviation. Cela motivera une opération combinée des forces de terre et de mer avec large emploi de l'aviation. Mais, dans un cas comme dans l'autre, l'exécution d'une opération de ce genre dépend de la maîtrise de la mer.

La vitesse de l'aviation et son grand rayon d'action, rendu illimité sur mer par l'emploi des navires porte-avions ou d'avions embarqués sur les navires de combat, est susceptible d'apporter de sérieux changements aux conditions du blocus et à la guerre au commerce. Un pays qui importe par mer une notable partie de ses aliments ou des matières premières indispensables à son industrie, doit particulièrement tenir compte de ce facteur.

Les grands ports de commerce, avec leurs navires resserrés dans un espace limité, et leurs vastes magasins, sont très vulnérables à l'aviation. La maîtrise de la mer ne suffit plus à les protéger : il leur faudra une sérieuse protection antiaérienne.

Mais en outre les navires marchands peuvent être exposés aux coups de l'aviation pendant leur voyage tout entier. Aujourd'hui, si un croiseur corsaire dispose d'un ou deux avions, son rayon de surveillance et d'action peut se trouver singulièrement agrandi. L'artillerie à tir zénithal, d'un emploi si délicat, ne peut suffire à assurer la protection de navires de commerce isolés. Malgré tous les inconvénients du système des convois, on sera peut-être amené, au moins pour certaines parties du parcours, à les grouper en convois importants justifiant leur escorte par des navires porte-avions. Ainsi groupés, ils sont exposés aux coups des sous-marins et aux attaques des navires de surface. L'escorte devra donc comporter également des navires de surface et des bâtiments légers munis d'appareils d'écoute sous-marine.

Ces conditions nouvelles d'attaque et de protection du commerce maritime entraîneront forcément des modifications à la répartition des navires de guerre et à la stratégie navale.

Quel que soit le genre d'opérations envisagées par la stratégie navale, il est indispensable de nettoyer l'air alentour. Cela donnera lieu à des combats aériens, qui pourront se combiner avec des combats navals. Seul le haut-commandement naval peut régler ces questions d'une manière logique.

La maîtrise de la mer reste le but essentiel poursuivi par la

stratégie navale. L'aviation, dans l'état actuel, ne suffirait pas à la procurer, mais, sans son concours étroit de tous les instants, la marine n'y arrivera pas davantage. Facteur nouveau et capital, une marine plus faible, mais disposant d'une aviation supérieure, pourra tenir en échec, même en haute mer, une marine plus forte; et l'aviation pourra par ses seuls moyens exercer une action de toute première valeur sur le ravitaillement maritime et contre les ports ennemis. Mais pour obtenir ce résultat, il est nécessaire que la marine possède des navires porte-avions en nombre approprié, forcément assez élevé (1). La meilleure manière de protéger le commerce et les ports contre un danger aérien sera, si on le peut, d'aller attaquer les bases aériennes ennemies par l'avion ou le canon.

Stratégie aérienne. — Les partisans d'une armée de l'air estiment qu'on peut lui donner des missions indépendantes dans les mêmes conditions qu'à la marine, et qu'elle peut être employée en l'air comme cette dernière l'est sur mer.

En réalité, les conditions de la guerre aérienne diffèrent profondément de la guerre navale.

Une flotte fait sentir son action, tout en restant dans ses bases au repos et sans s'user. Elle constitue pour toutes les opérations de la flotte adverse une grave menace, parce qu'elle peut agir sur les communications de l'assaillant. D'autre part, les navires peuvent tenir la mer pendant des jours, et même des semaines, sans perdre de leur aptitude à la bataille.

Il en est tout autrement pour les forces aériennes. Elles ne peuvent, à moins d'être en l'air, menacer des lignes de communications aériennes inexistantes, car l'espace aérien est immense, les mouvements y sont libres dans les trois dimensions, les vitesses de déplacement très élevées, les itinéraires aussi impossibles à prévoir que le moment exact de l'exécution. Les opérations se déroulent si vite qu'il est très difficile à une aviation maintenue sur ses terrains de prendre l'air à temps pour y intervenir.

L'aviation la plus faible pourra toujours sortir par surprise

(1) L'Angleterre possède 9 porte-avions; les États-Unis 6; le Japon 4; l'Espagne, l'Italie, la Russie en possèdent chacune un petit. La France ne possède qu'un seul porte-avions, le *Béarn*, qui vient de terminer son armement. Nous sommes donc très en retard sur l'Angleterre et les États-Unis.

pour remplir certaines missions, même de jour; de nuit, rien ne peut l'en empêcher et la retraite lui reste alors toujours pratiquement ouverte. *La victoire aérienne ne donne d'ailleurs pas la maîtrise de l'air, mais seulement une supériorité temporaire à un endroit donné et pour un temps limité.* Le vainqueur, à bout d'essence comme le vaincu, est obligé de rentrer à ses terrains. Il faut donc ne livrer la bataille aérienne qu'à bon escient, quand les besoins stratégiques l'exigent, soit pour l'aviation elle-même, soit pour les forces de terre ou de mer.

L'offensive, en matière de stratégie aérienne, a tous les avantages. Elle permet de concentrer les moyens au point et au moment voulus et de s'assurer le bénéfice de la surprise. La défensive, au contraire, est forcée de laisser ses moyens répartis en attente sur ses terrains où ils sont immobilisés et où ils risquent d'être attaqués à terre dans des conditions défavorables. Il n'y a pas en effet de base aérienne sûre, quelle que soit la quantité d'artillerie anti-aérienne consacrée à la protéger, et il est encore plus difficile d'assurer par ce moyen la protection de tous les points sensibles.

Pour obtenir un résultat positif, l'aviation n'a qu'un mode d'action : l'attaque. Il n'y a de défensive aérienne que pour des avions de reconnaissance, d'observation ou de bombardement attaqués en cours de mission. Toute force aérienne chargée d'un rôle de protection ne peut le remplir qu'en prenant l'air à temps pour courir sus à l'aviation adverse.

Nous avons signalé le danger pour l'aviation de s'user prématurément dans la période des opérations préparatoires et de ne plus être capable de son maximum de rendement au moment des opérations décisives. Il en peut être de même si elle recherche la bataille avec excès.

Il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'une aviation supérieure en nombre, ou en qualité de personnel, recherche le combat pour acquérir l'ascendant moral et matériel sur l'aviation adverse. En cas de supériorité caractérisée, elle le doit. Mais le parti qui n'en escompte pas le succès avec des chances nombreuses, doit au contraire l'éviter, et se réserver en vue des moments décisifs pour les forces de terre et de mer. Il est d'ailleurs difficile d'amener au combat une aviation qui s'y dérobe, si on ne l'y force pas par la nécessité de travailler au profit de son armée, de sa flotte ou de son territoire. C'est pour

cela que le moyen le plus sûr de provoquer la bataille aérienne, si on la désire, est l'exécution de missions de bombardement de jour allant menacer des points sensibles de l'ennemi, en particulier les terrains d'aviation.

Les expéditions de bombardement et les rencontres qu'elles peuvent provoquer en attirant les escadrilles de chasse ou de combat des deux partis, constituent les seules missions indépendantes de l'aviation. Encore ne le sont-elles qu'en partie, car on doit, dans le choix des objectifs qui leur sont assignés, tenir le plus grand compte des besoins de l'armée et de la marine.

Les succès tactiques des combats aériens ont une influence plus limitée sur les possibilités stratégiques ultérieures que ceux de l'armée et de la marine. Les navires perdus ne peuvent être remplacés avant plusieurs années, les cadres navals avant une génération. Une armée battue perd du terrain et les ressources de tout genre qui s'y trouvent. Au contraire une aviation fortement éprouvée peut se reconstituer très vite.

Un champ tout nouveau s'ouvre à la stratégie aérienne en cas de guerre : c'est la possibilité de déplacement, à très grandes distances et très rapidement, de forces d'aviation considérables.

Mais ces déplacements ne seront pratiquement réalisables qu'avec une large extension du rayon d'action actuel des avions militaires, et pour les puissances possédant à distances convenables des terrains d'escale soigneusement installés et à l'abri d'attaques brusquées. Cela exige la possession de territoires échelonnés sur les directions prévues et des aménagements très coûteux. La grande base navale en voie d'aménagement à Singapour servirait autant à l'aviation qu'à la marine.

EXPÉDITIONS DE BOMBARDEMENT

Les expéditions de bombardement aérien portent des effets analogues à ceux de l'artillerie bien au delà des portées extrêmes de cette arme. Leur effet moral est considérable, et leurs effets matériels aussi. Elles sont toujours possibles de nuit. Elles le sont de jour, si une escorte convenable empêche la chasse ennemie de les attaquer ou si les avions de bombardement sont eux-mêmes suffisamment armés. *Elles menacent non seulement les éléments combattants, mais tous les points*

sensibles CIVILS COMME MILITAIRES *situés en arrière de la zone des armées et protégés à terre par celles-ci, en particulier les centres politiques et la population tout entière.*

Les bombes légères contre le personnel non abrité sont très vulnérantes. Les bombes incendiaires sont très efficaces contre les lieux habités. Les grosses bombes de 50, 100, 200, 500 et 1 000 kilogrammes permettent contre les maisons, les fortifications et les navires, des effets de destruction d'une terrible puissance. Les torpilles employées contre les navires sont celles mêmes de la marine. Enfin il est très à craindre qu'aux projectiles chargés d'explosifs ou incendiaires, certaines puissances joignent des bombes chargées en gaz toxiques.

Ce danger aérien porte l'inquiétude dans toute la zone du rayon d'action de l'aviation, c'est-à-dire 400 kilomètres environ à l'heure actuelle. La France presque tout entière est donc théoriquement exposée. Toute la Méditerranée occidentale ou orientale peut être menacée par quiconque en tient deux rives opposées ; la Manche, une partie de la Mer du Nord, les détroits scandinaves et la Baltique, la Mer Noire, ne sont plus des obstacles aux bombardements.

La protection absolue des points sensibles est pratiquement impossible. On n'y pourra jamais consacrer une quantité suffisante d'artillerie antiaérienne, ni immobiliser à leur profit une grosse partie de l'aviation de chasse, toujours insuffisantes pour les besoins de la zone du front. Les progrès de la navigation aérienne (repérage radiogoniométrique) font prévoir pour un avenir rapproché une sûreté d'orientation qui facilitera beaucoup les bombardemenls de nuit à grande distance. Aujourd'hui, le bruit des moteurs décèle aux appareils d'écoute la direction des avions et les livre, grâce aux projecteurs, à l'artillerie et à la chasse de nuit ; mais on est sur la voie de silencieux qui rendront cette détection bien plus difficile et peut-être impossible. Les ballons captifs de protection peuvent s'élever jusqu'à près de 4 000 mètres et leurs câbles constituent dans la nuit un terrible danger pour les avions ; mais ceux-ci sont capables de s'élever beaucoup au-dessus de cette altitude et même au-dessus de la portée des obus de l'artillerie antiaérienne.

Ce sont ces perspectives qui ont fait dire que l'aviation déciderait à elle seule à l'avenir du destin des nations.

Ce très noir tableau des effets possibles de l'aviation de bombardement s'atténue sensiblement dans la pratique.

Le rayon d'action est toujours inférieur à ce qu'il paraît au premier abord. Les dimensions des terrains d'aviation les rendent très vulnérables à l'artillerie, ce qui force à les reculer pour qu'ils soient hors de la portée de celle-ci. En particulier, les gros avions de bombardement de nuit ont besoin d'installations très vastes établies en zone sûre, ce qui les éloigne notablement de la frontière ou du front.

Les puissants effets du bombardement restent très locaux. Les points sensibles sont nombreux, et l'aviation de bombardement ne peut pas aller partout. Les gros porteurs, en raison de leur prix, sont en nombre limité, et, serait-on assez riche pour payer les milliers d'avions dont il faudrait disposer pour obtenir des résultats vraiment écrasants, qu'on n'aurait peut-être pas les navigateurs capables de se diriger avec sûreté la nuit, dans le brouillard ou par-dessus les nuages.

Le rendement est diminué à la fois par la limitation du poids emporté, et parce que l'avion ne peut pas, comme l'artillerie, rectifier son tir : même s'il fait plusieurs passages sur l'objectif, le problème reste chaque fois nouveau. S'il est vrai que les bombardements peuvent être exécutés de 8000 mètres d'altitude, encore faut-il que les nuages ne cachent pas l'objectif. Au reste, de cette hauteur on peut bien prétendre atteindre globalement une grande ville ou de vastes usines, mais non exécuter les destructions méthodiques d'objectifs précis et de dimensions limitées.

Les objectifs de l'aviation de bombardement forment quatre groupes principaux : militaires, navals, d'aviation et civils.

Objectifs militaires. — Il ne faut pas exagérer la vulnérabilité des troupes. Le bombardement les gênera en les forçant à s'articuler, se défiler, se camoufler, marcher de nuit ; il causera des retards et des pertes. Mais il ne créera pas à la vie, au mouvement et au combat une impossibilité que n'ont pas pu obtenir les plus formidables concentrations d'artillerie de la guerre mondiale. En ce qui concerne en particulier les quartiers généraux dont l'emplacement exact n'est pas facile à connaître avec une précision complète, les efforts employés à les chercher seraient en général mieux employés ailleurs. Les voies ferrées et les routes ne peuvent être détruites que par un bombarde-

ment très précis, exécuté à basse altitude, faisant par suite courir des risques très sérieux à l'aviation qui l'exécute. Celle-ci, en revanche, peut rendre très difficiles et très dangereux, même la nuit, les ravitaillements s'exécutant sur ou près des voies de communication.

Objectifs navals. — Nous avons déjà dit un mot, à propos de ces objectifs, de la différence de vulnérabilité entre les navires en mouvement et ceux au mouillage. Les seconds ont peu de chances d'échapper à un bombardement sérieux malgré leurs dimensions limitées ; les premiers, au contraire, grâce à leur rapidité de déplacement et à leurs facultés évolutives, ne sont vulnérables que d'altitudes relativement faibles auxquelles les avions ennemis sont justifiables de l'artillerie antiaérienne. Les ports et les arsenaux constituent des objectifs très intéressants et faciles à atteindre.

Objectifs d'aviation. — Les objectifs d'aviation attireront tout spécialement le bombardement parce qu'une destruction importante de l'aviation en combat aérien est difficile à obtenir en raison de la rapidité avec laquelle se déroule l'action, et de la limitation imposée à la poursuite par les conditions techniques. L'action contre l'aviation à terre sera souvent beaucoup plus fructueuse. Des attaques à la mitrailleuse et à la bombe peuvent causer des pertes sérieuses en personnel et des avaries au matériel. Les bombes de 50 kilogrammes ou davantage sont très dangereuses pour les bâtiments et les avions qu'on y aurait laissés ; sur le terrain même, les entonnoirs creusés par elles créeront un grand danger à l'envol et à l'atterrissage. Les bombes incendiaires, sur des objectifs contenant de l'essence, peuvent entraîner de graves conséquences. L'attaque des magasins et des usines productrices peut détruire les réserves de matériel fabriqué et entraver la production, interdire même celle-ci par la démolition des machines et par l'impossibilité d'un travail régulier. Mais il ne faut pas perdre de vue que la zone d'installation des terrains sera beaucoup plus vaste que dans la guerre de stabilisatison que nous avons vue en 1914-1918. Le service de guet permettra parfois d'évacuer à temps les terrains menacés, et de faire gagner par les avions des terrains de rechange : beaucoup d'expéditions donneront donc dans le vide. En ce qui concerne les magasins et les usines, la parade consistera à ne pas leur donner un développement excessif, à les écarter des

autres points sensibles, à les camoufler, à y avoir de nuit une soigneuse police des lumières, et enfin à en préparer la défense locale (artillerie et mitrailleuses, ballons de protection, chasse de nuit, etc...). Les bases d'hydraviation, est-il besoin de le dire, sont beaucoup moins vulnérables que les terrains terrestres.

Objectifs civils. — Les voies de communication de l'intérieur ne sont pas plus vulnérables que celles du front, et leur réparation est plus facile; pourtant des actions soutenues dirigées contre elles peuvent exercer une influence sensible sur les transports. Les usines de guerre et les magasins constituent de bons objectifs, en général vastes, et malheureusement trop souvent situés dans des agglomérations importantes de la population civile, qui se trouve par là même exposée à des risques sérieux. Ce qui fait que des bombardements spécialement dirigés contre la population ne répondent pas à un but vraiment militaire, à moins qu'ils n'aient lieu à titre de représailles. Il ne faut pas d'ailleurs exagérer la valeur des résultats matériels ni moraux des bombardements. Une population patriote, un gouvernement digne de la mission qui lui a été confiée, sauront supporter cette épreuve : l'expérience de la grande guerre, l'endurance témoignée hier par les populations marocaines le montrent bien. Dans une guerre nationale, le lancement de documents de propagande n'aura guère de prise sur les esprits. Il en serait autrement en cas de guerre civile, ou si l'ennemi extérieur pouvait escompter des troubles suscités par la lutte des classes, des passions politiques ou religieuses, ou des haines de race.

Parmi tous ces objectifs, ceux qui intéressent le plus directement l'aviation, sont les terrains, magasins et usines d'aviation. C'est là qu'on peut le plus sûrement faire du mal à l'aviation ennemie, et par suite rendre moins dangereuses ses entreprises de tout genre. Il appartient au haut-commandement de décider dans quelle mesure ce genre d'objectifs est primé par ceux qui intéressent plus directement l'armée et la marine.

C'est également au haut-commandement à décider dans quelle mesure il convient de s'en prendre aux objectifs non militaires. On n'aura jamais assez d'aviation pour faire face à tous les besoins. Les premiers à assurer sont ceux des forces

combattantes de manière à leur faciliter la victoire. Ce serait un leurre de chercher au loin des diversions s'il devait en résulter la perte de la bataille. Il est à craindre que des pressions émanant de sources irresponsables ne s'exercent sur le gouvernement pour en obtenir des expéditions de bombardement dirigées sur des objectifs d'intérêt secondaire. C'est un devoir du haut-commandement et des chefs de l'aéronautique de résister à la fascination des opérations indépendantes et des citations au communiqué qui en peuvent résulter, et d'éclairer le gouvernement sur leurs inconvénients.

La valeur des diverses catégories d'objectifs varie du reste avec la situation stratégique, politique et même économique. Pendant la bataille tout entière, depuis ses débuts jusqu'à sa conclusion, tout doit céder le pas aux objectifs militaires. Dans les périodes d'accalmie, les objectifs d'aviation deviennent tout spécialement intéressants, ainsi que certaines voies de communication. Une sérieuse discrimination doit indiquer les usines, les centres commerçants, les ports, que la stratégie économique commande alors d'atteindre. Si on sent chanceler le moral du gouvernement ou des populations ennemies, les bombardements des centres politiques et des grandes villes peuvent très justement passer au premier plan, et la propagande aérienne devenir très rémunératrice.

Il y a malheureusement lieu de craindre qu'il sera, malgré les conventions internationales, fait usage de projectiles à gaz dans les bombardements aériens. On s'en préoccupe dans tous les pays.

Un rapport présenté par une de ses commissions d'étude à la Société des nations en août 1924 déclare : « L'extrême facilité avec laquelle ces usines (chimiques) peuvent être transformées, presque en une nuit, en fabriques de matériel destiné à la guerre chimique, fait naître un sentiment de défiance et de crainte vis-à-vis d'un voisin disposant d'une organisation chimique puissante. Elle assure en effet à une puissance animée de mauvais desseins une supériorité immense... Pas de difficultés techniques à ce que des bombes de grande dimension, remplies de gaz toxiques, soient jetées par l'aviation sur des centres indispensables à la vie politique ou économique du pays ennemi... *Le véritable danger, danger de mort, pour une nation serait de s'endormir confiante en des conventions interna-*

tionales pour se réveiller sans protection devant une arme nouvelle. Il paraît à la commission essentiel que les peuples sachent quelle terrible menace est ainsi suspendue sur eux. »

Or le trust chimique allemand I. G. (*Interessen Gemeinschaft für Farbenindustrie*) a encore développé sa puissance au cours de ces dernières années. Il fabrique déjà des produits antiparasitaires liquides ou gazeux (dératisation des navires, défense contre les sauterelles, protection des bois ou des cultures contre les insectes, etc...), Des expériences pratiques de projections par avion de produits de ce genre ont été faites en Allemagne, en Russie, aux États-Unis.

Il est donc opportun de préciser ce qu'il faut penser de ce danger.

L'état de la question a été très bien exposé dans une étude allemande qui a paru dans le *Militär Wochenblatt* (25 avril 1925). Il en ressort que le danger est très grand, mais qu'il n'est pourtant pas aussi énorme qu'on le représente. On ne peut songer à infecter de gaz tout un champ de bataille de grande étendue, car cela dépasserait les possibilités des avions qu'on peut réunir, mais la chose est très possible pour des localités de surface limitée, en particulier des usines ou des arsenaux, *si on n'y a pas pris les mesures préventives convenables*. Le jet de projectiles à gaz serait très gênant pour la population, mais il suffit de donner à celle-ci le moyen de sortir de la zone infectée, c'est-à-dire la doter d'appareils de protection pour une durée limitée. Au contraire, la garnison et les travailleurs chargés de la désinfection devront disposer de moyens de protection de longue durée et de locaux protégés. Pour empoisonner la surface d'une ville de la grandeur de Berlin, qui couvre avec ses faubourgs 300 kilomètres carrés, il faudrait employer 3000 avions portant chacun 2000 kilogrammes. Encore le résultat cherché ne serait-il obtenu que si les bombes à gaz pouvaient être réparties régulièrement sur toute la surface à infecter. Il résulte des indications précédentes, conclut cette étude, que « l'attaque aéro-chimique d'une ville où *la protection contre le gaz est organisée*, occasionnera des pertes étonnamment petites en vies humaines, observation qu'on avait déjà pu faire lors de l'emploi des gaz dans la bataille au cours de la guerre mondiale ». Mais, il faut proclamer, ce que ne dit pas l'étude allemande, que *si les pré-*

cautions nécessaires n'ont pas été prises, les pertes se chiffreront peut-être par milliers.

Sur mer, l'emploi des gaz sera très difficile contre des navires en mouvement. Au contraire il pourrait jouer un rôle de première valeur contre des bases navales ou des arsenaux.

Les moyens actifs de défense, artillerie antiaérienne et mitrailleuses, ballons, aviation de chasse, étant forcément insuffisants pour la protection de tous les points menacés, on devra pour chacun de ceux-ci recourir à tous les moyens passifs possibles (camouflage, extinction des lumières, fumées masquant les objectifs), et surtout prendre toutes les mesures préventives consistant en consignes très précises, distribution de masques, abris imperméables aux gaz, équipes de désinfection, etc.

En résumé, le danger résultant des bombardements aériens est très sérieux. Il peut se produire dès le premier jour d'une guerre. Les effets moraux d'un bombardement, et même les chances d'effets matériels, sont en effet les plus grands au début, sur un adversaire surpris et insuffisamment ou pas organisé.

Il est donc indispensable d'y préparer à l'avance dès le temps de paix les populations. Il serait absurbe, sous couleur de ne pas les alarmer, de leur cacher ce qui les attend en cas de bombardement aérien à explosifs ou à gaz : ce serait le meilleur moyen de provoquer, le moment venu, des pertes graves et un regrettable affolement. Les autorités civiles concourront forcément à l'application des mesures de précaution (extinction ou atténuation des lumières, interdiction de sortir, abris, consignes, masques, fonctionnement des équipes de désinfection, etc.) et seront même en certains cas seules à les faire respecter. Autorités et populations doivent être instruites à l'avance. Au Japon, on a envisagé la possibilité d'exécuter dès le temps de paix de véritables manœuvres de protection de la population contre les bombardements aériens. En Russie, une association puissante, l'*Avia khim* (aviation et chimie), a organisé à titre d'expérience dans plusieurs villes des « détachements chimiques » chargés d'enseigner à la population civile les procédés d'attaque par les gaz et les moyens de défense à y opposer, et se propose d'en organiser dans toute la zone frontière susceptible d'être bombardée.

Nous aurions grand tort de ne pas pousser le plus loin possible la préparation par les autorités civiles, d'accord avec l'autorité militaire et conformément à ses directives, de toutes les mesures destinées à atténuer les effets des bombardements aériens, qu'ils soient exécutés avec des projectiles explosifs, incendiaires ou à gaz.

Le seul argument de nature à arrêter un État mal intentionné sera la crainte de représailles vigoureuses suivant de près les premières attaques. Elles ne seront possibles que si on y est complètement préparé d'avance. A ce propos, il convient de remarquer que le parti le plus fort sur mer peut les exercer sur la zone côtière par les canons de ses vaisseaux et faire payer cher les résultats les plus brillants de l'aviation. La possibilité de ces réactions navales et celle de l'emploi par l'ennemi de porte-avions amenant à proximité des côtes des expéditions de bombardement, est un argument de plus en faveur d'un sérieux équipement des fronts de mer en terrains d'aviation et bases d'hydraviation prêts à recevoir les escadrilles de chasse et de reconnaissance chargées de la défense des côtes, et celles de bombardement appelées à agir contre les navires qui les menacent.

Les dangers causés par les bombardements ne pouvant être complètement écartés par la défense à terre, et l'aviation ne pouvant agir qu'offensivement, le parti menacé voudra attaquer en l'air les expéditions de bombardement. Les avions bombardeurs se défendront eux-mêmes ou seront escortés plus ou moins complètement par des avions d'autres types.

Ceci nous amène tout naturellement à l'étude de la bataille aérienne.

LE COMBAT AÉRIEN

Rappelons tout d'abord qu'il existe entre la bataille aérienne et la bataille terrestre ou navale une différence essentielle résultant des propriétés techniques de l'avion : le vainqueur, si complet que soit son succès, ne conserve pas la zone d'où il a chassé l'ennemi, car, au bout de peu de temps, le manque d'essence le force à rejoindre ses terrains. C'est une particularité qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Le combat aérien a des buts particuliers momentanés :

conquérir la liberté de l'air pour une action donnée ou en priver l'adversaire. Mais il a en outre un but général et permanent : infliger des pertes en personnel et en matériel à l'aviation ennemie pour l'affaiblir et si possible la détruire.

Le parti le plus faible peut facilement s'y soustraire en ne prenant pas l'air ou en y évitant la rencontre. Dans le premier cas, il risque de se faire détruire à la bombe sur ses terrains ; dans le second il laisse la route ouverte aux entreprises de l'ennemi. C'est l'attaque de jour des terrains ennemis et accessoirement celle d'autres points sensibles, qui provoquera le plus sûrement la bataille aérienne ; elle pourra également résulter de la volonté de barrer complètement la route aux reconnaissances ennemies ou d'ouvrir par la force la route aux reconnaissances amies.

On nous annonce des batailles de centaines d'avions dans lesquelles le parti le plus fort enveloppant son adversaire, non seulement par les ailes comme dans une lutte terrestre ou navale, mais encore par dessus et par dessous, le refoulera vers le centre d'une sphère où il ne pourra plus manœuvrer et sera détruit. En réalité, il a été jusqu'à présent très difficile de faire réellement coopérer tactiquement, d'une manière suivie, quelques dizaines d'avions de la même subdivision d'arme. La combinaison est rendue beaucoup plus difficile encore si l'on veut régler dans le combat l'action de groupes n'ayant pas la même vitesse ni la même maniabilité. C'est ce qui rend si difficile l'escorte et la protection des expéditions de bombardement par l'aviation de chasse.

Il ne faut donc pas s'exagérer les possibilités du combat aérien. Les conditions de son exécution et les difficultés à surmonter dans sa direction les limitent en effet.

Laissons de côté les petits engagements d'avions peu nombreux qui se produisent pendant l'exécution du service de reconnaissance et d'observation. Le combat aérien sérieux se livre entre l'aviation de chasse des deux partis, ou entre la chasse d'un des partis et une expédition de bombardement, escortée ou non, de l'autre.

Les avions de bombardement, pour se défendre contre la chasse, adoptent des formations serrées où tous les avions se flanquent mutuellement. Le but de la chasse est d'en écarter quelques-uns pour les attaquer isolément. Remarquons en pas-

sant que les progrès de l'artillerie antiaérienne rendent aujourd'hui beaucoup plus vulnérables que jadis ces formations de l'aviation de bombardement, à moins que celle-ci ne vole plus haut que le point culminant de la trajectoire des obus, ce qui n'est pas toujours possible, soit à cause des nuages, soit à cause de la précision à obtenir dans le bombardement.

Dans le combat entre deux avions de chasse, la vitesse des deux partis fait que ses préliminaires et son déroulement sont très rapides. Dès le début de la rencontre, les formations prises *a priori* se modifient profondément, l'action se décompose très vite en luttes individuelles à la suite desquelles les deux partis, mis en désordre, sont obligés de se séparer pour se rallier. L'approvisionnement limité en essence et en munitions ne leur permet pas toujours de reprendre le combat séance tenante. Vainqueurs et vaincus sont également forcés en général de se séparer et de rentrer chez eux pour se ravitailler. La poursuite d'ensemble est donc le plus souvent impossible, et avec elle l'exploitation complète du succès.

Le tir aérien n'est efficace qu'à très petite portée à cause des corrections de tir très compliquées résultant des directions et des vitesses différentes des combattants. Il n'y a pas de tir collectif, mais seulement une succession rapide de duels à bout portant où l'adresse personnelle des combattants au tir et à l'acrobatie, et la maniabilité du matériel, jouent le rôle prédominant. C'est une action très dure, très dangereuse pour ceux qui y prennent part. Mais ses effets sont limités dans le temps, puisque l'aviation ne peut occuper la zone d'où elle a chassé l'ennemi.

En raison de tous ses aléas, le combat aérien ne doit être livré qu'à bon escient. La destruction ou l'affaiblissement de l'aviation ennemie sont déjà un but par eux-mêmes; mais ils le sont surtout à cause de l'aide ainsi procurée aux forces de terre et de mer aux moments où celles-ci ont besoin de ne pas être exposées aux investigations ou aux bombardements ennemis, ou d'en faire effectuer. C'est donc au haut-commandement qu'il appartient de prescrire aux chefs de l'aviation, les moments où ceux-ci devront soit rechercher la lutte aérienne, soit l'éviter, si c'est l'ennemi qui l'offre.

Le lieu du combat par rapport au front n'est pas indifférent. Les risques, en effet, aussi bien dans les interventions

contre les éléments terrestres que dans la bataille aérienne, sont d'autant plus grands qu'on opère plus loin chez l'ennemi. Tout avion obligé d'atterrir par suite d'avarie est perdu s'il tombe dans la zone adverse.

On ne saurait trop insister sur le fait qu'en dehors des pertes occasionnées, le combat aérien n'assure aucune conquête. La maîtrise du ciel, même complète, ne dure que fort peu, jusqu'au moment où le vainqueur à court d'essence est forcé de rentrer à ses terrains. L'aviation ennemie peut reparaître dès que ce départ s'est effectué.

COOPÉRATION AUX OPÉRATIONS TERRESTRES

Nous avons vu en stratégie les reconnaissances aériennes fournir une des bases principales des décisions du haut-commandement. Il en est de même pour la bataille. L'aviation permet la préparation détaillée de celle-ci par la documentation photographique et à vue, y assure les liaisons entre le commandement et les troupes engagées, renseigne chefs et troupes sur leur propre situation, celle de leurs voisins et celle de l'ennemi, collabore étroitement à la direction du tir de l'artillerie. Elle ouvre ainsi toute une série de possibilités et de combinaisons tactiques jadis inconnues. La reconnaissance et l'observation aériennes y constituent un facteur de renseignements des plus importants. Mais elles ne peuvent, dans cette phase critique, que compléter, et non remplacer entièrement l'observation terrestre et le contact étroit de l'ennemi. En aucun cas, elles ne peuvent procurer la sûreté tactique qui exige l'occupation effective de certains points du terrain.

Toutes les subdivisions de l'aviation, même celle de reconnaissance et d'observation, peuvent être appelées à prendre part à la lutte en utilisant bombes légères et mitrailleuses, si l'aviation de combat est inexistante ou insuffisante. En général on en limitera l'usage aux périodes de crise qu'il importe de dénouer rapidement, et à défaut d'autres moyens, car elles exigent des vols à basse altitude pouvant causer à l'aviation des pertes hors de proportion avec les résultats obtenus. Mais ce genre d'action n'a de valeur que si l'infanterie ou la cavalerie en profitent pour dénouer la crise en occupant ou en conservant le terrain, en exécutant le décrochage ou la poursuite.

Ici, il faut une combinaison particulièrement étroite entre les forces de terre et l'aviation qui travaille à leur profit.

L'aviation de bombardement participant à la bataille y apporte moins de puissance et de précision que l'artillerie. Mais aucun objectif n'est abrité pour elle, et en certains cas, agissant à vue, elle obtiendra très rapidement, en supprimant toute lenteur et difficulté de désignation des points à battre et de réglage, des résultats de grande valeur.

La chasse n'exerce en général sur le combat à terre qu'une influence indirecte. Son rôle aérien est si important en ouvrant la voie aux autres subdivisions de l'arme, et en garantissant aux troupes de terre dans certaines périodes de crise l'invisibilité par rapport à l'air, qu'il ne faut la détourner de sa mission normale pour la faire agir contre des objectifs terrestres, qu'en cas de besoins exceptionnels et urgents.

En résumé, l'*aviation est susceptible, à condition de travailler en étroite collaboration avec les troupes de terre, de provoquer une décision locale, mais non, à moins d'adversaires de valeur médiocre, d'assurer à elle seule la victoire tactique.*

Dans toute bataille, quelle que soit la puissance de l'aviation comme de toutes les autres armes techniques (artillerie, chars, etc...), la condition absolue de la victoire est que le modeste fantassin aille occuper le terrain convoité ou empêche l'infanterie ennemie de s'en emparer.

COOPERATION AUX OPÉRATIONS NAVALES

L'aviation agit d'une manière très importante sur la conduite de la bataille navale pour toutes les raisons que nous avons données en parlant de la stratégie. Ses reconnaissances exercent une influence toute particulière sur les manœuvres préliminaires qui y amèneront les escadres; elle rend presque impossible le maintien en réserve hors de vue de certains groupes prêts à y intervenir par surprise sur un appel de T. S. F.; son action à la bombe et à la torpille est susceptible d'y produire des incidents très graves.

Le réglage par avion permet le tir de l'artillerie aux extrêmes portées des grosses pièces qui ne sont pas toujours utilisables sans ce secours. Mais il est beaucoup plus difficile que sur terre, parce que les deux adversaires se déplacent sans

cesse rapidement. Même avec la radiotélégraphie et la radiotéléphonie, l'entente sera très difficile. On n'a encore jamais dans aucun pays fait vraiment d'application pratique de l'emploi de l'aviation au réglage simultané du tir de plusieurs escadres. C'est un domaine encore neuf.

Les avions bombardiers et torpilleurs sont très dangereux pour les navires, mais ils sont très vulnérables à la chasse, plus légère, rapide et maniable qu'eux. Les torpilleurs, obligés de descendre très bas pour lancer leurs torpilles, y sont justiciables de l'artillerie à tir tendu ; il faudra peut-être les protéger, comme on fera en certains cas pour les navires, par des écrans de fumée. La torpille lancée d'avion constitue un facteur nouveau plus important encore que la grosse bombe, surtout contre un objectif en mouvement.

Ces multiples interventions de l'aviation dans la bataille navale exigent des moyens de défense contre elle. Ce seront :

Une importante artillerie antiaérienne;

L'existence et l'emploi d'une aviation de chasse pour écarter toutes les subdivisions de l'aviation ennemie, ce qui amènera presque forcément des combats aériens avant et au cours de la bataille navale et en combinaison avec celle-ci.

On sera amené à s'efforcer de masquer certains bâtiments aux vues des avions dans des moments critiques par des écrans verticaux ou des plafonds de fumée.

Toutes les opérations navales à proximité des côtes sont devenues très dangereuses à cause de la possibilité d'intervention d'une aviation nombreuse partant de terre. Il y faudra parer, autant et plus que dans les opérations au large, par l'emploi d'avions portés : en petit nombre par les navires de combat, en nombre plus grand par des navires porte-avions.

Les évolutions des flottes seront très sérieusement influencées par la nécessité de tenir compte des possibilités de mise en action de cette aviation. En particulier, la tactique spéciale des navires porte-avions, la place à leur assigner dans les formations et la protection à leur donner contre les attaques aériennes, de surface et sous-marines dont ils seront l'objet, n'ont encore été l'objet d'aucune application de guerre. On n'est encore sorti dans aucune marine du domaine de la théorie et des essais.

En résumé, l'aviation est désormais intimement mêlée à la

bataille navale; son personnel, pour la comprendre, sera toujours marin, comme le montre l'exemple de tous les pays qui ont créé une force aérienne indépendante.

Dans la bataille, plus encore que dans les opérations stratégiques qui la précèdent, l'aviation ne peut logiquement travailler que sous les ordres du haut-commandement naval.

L'AVIATION ET LES EXPÉDITIONS COLONIALES

On a beaucoup parlé des résultats obtenus en Mésopotamie par l'aviation anglaise qui y est devenue en certains cas l'arme principale et a suffi à empêcher l'explosion de mutineries caractérisées. Et l'on s'est étonné que nous n'en ayons pas pu faire autant au Maroc en 1925-1926. C'est que la situation politique et militaire était fort différente. En Mésopotamie les Anglais ont exécuté des opérations de police. Au Maroc nous avons fait la guerre.

L'aviation a sa place dès maintenant aux colonies dans toutes les opérations, grandes ou petites. Mais elle ne peut y assumer le rôle principal ou agir seule que s'il s'agit d'opérations de police (intimidation, représailles). Dans ce cas, en quelques heures, l'aviation, à condition de bien connaître le pays, atteindra, à 200 ou 300 kilomètres, même par dessus une région médiocrement disposée ou hostile, des objectifs qu'une colonne de troupes terrestres n'atteindrait, — si elle les atteignait jamais, — qu'au bout de semaines et de mois, au prix d'efforts coûteux, laissant ainsi à une insurrection le temps de se développer. L'aviation, par cette action à distance, évite l'emploi de petits détachements exposés à subir des échecs de détail qui excitent toujours à la révolte.

Les opérations aériennes ont un autre gros avantage. Elles ne fournissent aux indigènes l'occasion d'à peu près aucun butin utilisable, même si quelques avions sont abattus.

Les effets produits par l'aviation varient beaucoup selon le terrain. En plaine, en pays ouvert, aucun objectif fixe n'échappe à ses bombes et à ses mitrailleuses. Mais en montagne, — nous l'avons bien vu au Maroc, — les habitants se réfugient avec leurs troupeaux dans des cavernes où ils sont à l'abri; les avions, obligés de suivre les vallées pour agir sur les parties basses, sont très vulnérables au tir dirigé sur ceux d'enfilade

depuis les versants. En forêt, il faut voler très bas et risquer beaucoup pour des résultats aléatoires.

Mais il faut bien dire que, dans le cas de véritables opérations de guerre, l'aviation, même nombreuse, ne suffira le plus souvent pas à amener la décision. Nous appuierons cette opinion d'un avis anglais sur la matière, pour montrer que nos voisins ne croient pas pouvoir généraliser certains résultats intéressants obtenus par eux : « Dans le cas de gens résolus à une résistance sérieuse, soit par fanatisme religieux, soit à la suite d'une propagande extérieure ou de secours étrangers en armes et en argent, il peut être impossible d'obtenir une décision au moyen de l'aviation seule. En ce cas, l'*occupation du pays par des forces terrestres sera le seul moyen d'obtenir le succès. Contre un ennemi déterminé et discipliné, le fusil et la baïonnette sont encore actuellement la seule arme finalement décisive* (1). »

En tout cas, que l'aviation assume ou non le rôle principal dans les opérations, ses terrains et ses hangars ont besoin d'être gardés par les troupes de terre. Nous retrouvons donc, dans la guerre coloniale, les mêmes besoins essentiels que dans la guerre européenne : combinaison des efforts de l'aviation avec ceux des troupes de terre, nécessité finale de l'occupation du pays; et par suite, dès qu'il y a vraiment guerre, décision ne pouvant être en définitive assurée que par l'action de l'infanterie qui reste l'argument définitif.

En résumé, nous voyons l'aviation jouer dans toutes les opérations de terre et de mer un *rôle de premier plan*. Moyen nouveau, elle leur donne un aspect nouveau.

Son rôle grandira avec la durée des hostilités, car seule, tout au moins dans un pays industriel dont la mobilisation économique et technique aura été préparée soigneusement, l'aviation pourra au cours de la guerre recevoir un développement considérable en personnel et en matériel, tandis que l'armée aura donné presque dès le début le plein de son effort, et que la marine ne se crée pas en temps de guerre.

Elle rend la guerre plus dangereuse, et elle associe les

(1) Article très documenté sur l'emploi de l'aviation dans les guerres coloniales paru dans le n° de novembre 1926 du *Journal of the Royal United Service Institution*.

populations tout entières, loin à l'intérieur du pays, aux dangers que connaissaient seuls autrefois les combattants. Les peuples sont obligés de se préparer à la guerre, moralement et matériellement, en tenant compte de ce facteur spécial. Non seulement les combattants, mais les pouvoirs publics, les autorités civiles, le peuple tout entier, doivent envisager les risques à courir, se familiariser d'avance avec eux, réunir tous les moyens de lutter contre eux.

Mais les chances et les risques sont les mêmes pour les deux partis; à tout danger, il y a une parade et une riposte. Le sentiment national, le patriotisme, l'esprit de devoir, *s'ils sont étayés par une sérieuse et consciencieuse préparation réduisant les pertes*, donneront le moyen de les supporter. Mais il n'est pas impossible que, dans certains cas, la force aérienne puisse provoquer plus vite que l'armée la crise morale de l'État ennemi, et que *cette crise, rendue durable et confirmée par l'emploi de l'armée, procure la décision de la guerre.*

La création et l'entretien d'une aviation forte, à hauteur de tous les besoins, doivent donc être au premier rang parmi les mesures de défense nationale.

CONCLUSION

Nous avons montré combien complexe et difficile est le rôle de ceux qui ont le devoir de doter le pays d'une aviation commerciale lui assurant la part à laquelle il a droit dans l'établissement des communications mondiales, et d'une aviation militaire et navale forte, toutes deux appuyées sur une infrastructure complète et une industrie développée, dotées du meilleur matériel et d'un personnel parfait. Celui de l'aviation militaire doit en outre être prêt à travailler en liaison étroite avec l'armée et la marine dans toutes les circonstances de guerre.

Les chefs militaires, les ministres de la Guerre et de la Marine ne peuvent à eux seuls assumer ce rôle, parce que les possibilités économiques et industrielles sont une des conditions essentielles du résultat à atteindre. Le concours du ministère civil chargé des questions techniques de l'aéronautique, et celui du Conseil supérieur de la défense nationale, sont indispensables pour assurer la préparation et l'exécution de la mobilisation industrielle, point capital pour l'aviation et l'aérostation, puis-

qu'elles ne peuvent posséder et entretenir dès le temps de paix tout le matériel nécessaire en temps de guerre. La bonne volonté du Parlement qui tient les cordons de la bourse, ne l'est pas moins. La tâche de ces divers organes n'est jamais achevée, car, en aviation, les résultats acquis sont toujours fragiles et transitoires, parce que les progrès techniques sont incessants.

L'aéronautique coûte cher et chaque progrès appelle de nouvelles défenses. Si on ne sait pas les consentir à temps, les concurrents ont vite fait de prendre l'avance.

L'impulsion à donner à tous les organes qui s'occupent de l'aéronautique, ne sera à la fois fructueux et économique que si ceux de qui elle émane peuvent avoir des vues à longue échéance grâce à la durée de leurs fonctions.

Dans le domaine militaire (armée et marine), il ne suffit pas que les chefs de l'aéronautique qui auront à la guerre la responsabilité de son emploi, possèdent un rare ensemble de qualités physiques et morales, des connaissances techniques étendues, des connaissances militaires complètes. Il faut qu'ils soient préparés à ce rôle par leurs attributions du temps de paix, et qu'ils jouissent de la confiance entière du haut-commandement dont ils seront en temps de guerre les conseillers techniques. Cela exige qu'il existe un chef de l'aviation militaire et un chef de l'aviation navale, consultés dès le temps de paix sur toutes les questions de personnel, de matériel, d'instructions et de doctrine de l'aviation par leurs ministres respectifs. Cela exige également une collaboration constante de ces deux chefs et de fréquents travaux d'état-major communs pour l'étude de toutes les conditions d'emploi de l'aéronautique en liaison avec l'armée et avec la flotte.

Pour réaliser cette condition essentielle de la préparation à la guerre, il n'est pas besoin de lois nouvelles : il suffit de la volonté et du bon vouloir réciproque des ministres de la Guerre et de la Marine et des hauts-commandements terrestre et naval.

Mais tout cela ne suffit pas encore. Il faut que l'aviation, comme l'armée et la marine, attirent dans leurs rangs des hommes de valeur, puisque dans leurs mains se trouvera un jour le sort de la patrie. Elles ne le pourront que si elles se sentent entourées de l'amour passionné de la nation, et que si ces hommes jouissent de la considération des pouvoirs publics et du rang social qui conviennent à une élite.

Enfin et surtout, il faut traiter sans amour-propre national mal compris et sans emballement ces questions si complexes.

Nous entendons souvent dire que nous avons la plus puissante aviation du monde, et c'est actuellement vrai en ce qui concerne l'aviation militaire. Mais on ajoute qu'elle restera toujours la première de toutes, et cela ne dépend pas seulement de nous. Nos concurrents se sont instruits, parfois à notre école; la technicité de plusieurs d'entre eux vaut maintenant la nôtre, et certains sont plus riches que nous en argent, en matières premières, en ressources techniques, en population. L'Allemagne, les États-Unis nous ont dépassés nettement en matière d'aviation commerciale; l'Angleterre nous dépassera peut-être demain avec la ligne des Indes, la Russie avec celle d'Extrême-Orient.

On dit aussi que l'aviation procurera à l'avenir la décision des guerres, et que si nous conservons la première aviation du monde, celle-ci parera à tout. Et on conseille de créer de nouveaux régiments d'aviation, d'avoir 200, 300 escadrilles au lieu de 120. L'argent ne nous manquerait pas seul pour cela : le problème du personnel, au recrutement inévitablement limité, parce qu'il doit à la fois être volontaire et remplir d'exceptionnelles conditions physiques, est autrement difficile à résoudre. *Ces théories risquent de nous détourner de consacrer à l'armée et à la marine tout entières dont l'aviation n'est forcément qu'une partie, autant de soins et d'efforts que dans le passé.*

L'opinion publique agit sur le parlement et sur le gouvernement, maîtres de nos budgets et de l'orientation à donner à nos efforts économiques et militaires. Il faut donc l'éclairer. Dans cette étude sur la maîtrise de l'air, nous nous sommes proposé d'exposer de bonne foi, sans exagération comme sans pessimisme, les principales difficultés à surmonter, les dépenses à consentir, pour maintenir notre aviation à la hauteur de nos besoins, et lui donner une organisation générale favorable à son activité. Si elle a fait réfléchir ceux qui contribuent à créer l'opinion publique, et contribué à mieux orienter celle-ci, nous croirons n'avoir pas accompli une tâche inutile.

GÉNÉRAL A. NIESSEL.

A CHANTILLY

RAPPORT LU A LA SÉANCE TRIMESTRIELLE DE L'INSTITUT (19 OCTOBRE)

Messieurs et chers Confrères,

Quand notre commission administrative s'est décidée, en 1926, à augmenter le tarif des droits d'entrée au *Musée Condé*, quelques personnes ont pu craindre que cette élévation ne diminuât le chiffre des visiteurs. Un tel résultat eût évidemment été contraire aux intentions du donateur, qui n'a pas voulu seulement que ce Musée fût conservé à la France, mais qu'il restât vivant, et, la vie d'un musée, c'est l'affluence de ceux qui viennent y recevoir une leçon d'histoire et de beauté. Cette affluence a été aussi considérable, sinon plus, en 1927 que dans les années précédentes. Cet excédent de recettes se trouve donc n'avoir eu que des avantages, puisqu'il nous a permis d'améliorer le traitement des modestes serviteurs du domaine, auxquels il convient de rendre hommage pour leur zèle et leur dévouement, la correction de leur tenue et cette courtoisie, la tradition même de la maison de Mgr le Duc d'Aumale. Il semble que son ombre soit toujours là, pour présider à l'accueil fait aux pèlerins de son château, de ses galeries et de son parc.

Ces pèlerins, messieurs, se recrutent, le dimanche et le jeudi en particulier, parmi les écoles, les sociétés, les congrès. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que les cinq cents membres de la Commission interparlementaire, réunie à Paris au mois d'août, ont été conviés à venir respirer à Chantilly un

air de vieille France. Depuis le terrible éclatement de la guerre de 1914, il a été beaucoup parlé de propagande. En est-il une meilleure que celle-là : montrer aux étrangers et leur faire sentir l'âme du pays, son passé, ses qualités foncières, — dans notre Chantilly, par exemple, le goût, la mesure des horizons où la nature est, à la fois, ordonnée et respectée, et c'est l'œuvre de Le Nôtre, dont l'héritier des Condé a voulu que la statue se dressât auprès de celle de M. le Prince et du Connétable de Montmorency. Les statues de Molière et de La Bruyère y sont également, et celle de Bossuet. Les deux grands moralistes et le grand prédicateur attestent, par leur seule présence, ce culte de l'intelligence lucide, qui reste, avec l'héroïsme militaire, le trait le plus noble de notre France. Le véritable internationalisme ne réside pas dans la fusion des civilisations, mais dans l'apport qu'une race fait aux autres, en développant chez elle, à leur plus haut degré, les qualités qui lui sont propres. Certes, les touristes anglais ou américains, suédois ou hollandais, qui se promènent dans notre Chantilly, n'y viennent chercher que du plaisir et non un enseignement. Ils le reçoivent pourtant et ils l'emportent chez eux.

A côté de ces admirateurs de passage, il convient de faire une place aux visiteurs qui sont des érudits, et qui nous arrivent pour de longues séances, attirés par les documents de nos archives, par les manuscrits et les livres anciens de notre bibliothèque. Avec quelle patience et quel amour des choses intellectuelles furent formées ces collections, notre conservateur-adjoint, M. Gustave Macon, si pieusement fidèle à la mémoire de son cher Duc d'Aumale, a entrepris de nous le révéler. Il a déjà donné le premier volume du catalogue des archives. Il corrige en ce moment les épreuves du second, et, en attendant l'impression du catalogue de la bibliothèque, il en signale les richesses par de nombreux articles insérés dans le *Bulletin du bibliophile*. Il encourage, en même temps, une Bibliographie d'éditions originales et rares d'auteurs français du XVe au XVIIIe siècle, dressée par le colonel Tchemerzine, dont le second volume vient de paraître. Ce sont là des instruments de travail destinés à rendre de grands services à ces érudits, dont il me faut maintenant vous signaler les travaux poursuivis au cours de cette année.

C'est une autre forme de cette vie du musée, dont je parlais

tout à l'heure. Je mentionnerai d'abord la publication entreprise par notre confrère M. Alexandre de Laborde et son ami M. Meurgey, sur les manuscrits à peintures conservés chez nous. Des richesses seront mises en valeur, d'autant plus ignorées qu'elles sont enfermées dans des livres. Certaines sont déjà connues par des travaux particuliers; c'est ainsi que Mlle Droz vient d'éditer un ouvrage de M. de Wickersheimer, intitulé *Anatomies de Mondino dei Luzzi et de Guido de Vigevano*. Or, ce Guido était médecin de Philippe de Valois, et ses anatomies sont peintes dans un manuscrit du XIVe siècle, conservé à Chantilly. Mlle Duportal a entrepris la publication intégrale de toutes les peintures qui décorent notre précieux Psautier d'Ingeborg de Danemark et de saint Louis, exécuté au début du XIIIe siècle. D'autre part, les savants qui étudient la littérature du moyen âge ont continué d'utiliser les manuscrits de Chantilly. Parmi les travaux déjà parus cette année, je citerai les *Prophéties de Merlin*, gros ouvrage, imprimé à New-York, par les soins de Mlle Allen Paton, et une notice consacrée par M. Staaf, professeur à l'Université d'Upsal, à notre manuscrit franciscain des *Laude* de Jacopone da Todi (*dans les Studi Romanzi della Societa filologica Romana*).

Pour redescendre à des temps plus voisins du nôtre, la correspondance du Grand Condé a fourni une importante contribution à de nombreux travaux, dont le plus considérable est une *Histoire des relations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVIIe siècle*, thèse de doctorat, soutenue à Paris par M. Hudita, professeur d'histoire au lycée Hasdeu, à Kicheneff. De cette correspondance aussi ont été tirées deux curieuses études. L'une du Dr Lévy-Valensi : *Essai de psycho-pathologie historique*, consacré à un neveu du Grand Condé, le dernier duc de Longueville, mort dans la démence. — L'autre, de M. Louis Morin, archiviste municipal de Troyes, intitulée : *Deux familles troyennes de musiciens et de comédiens, les Siret et les Raisin*. Ces Raisin, comédiens de la troupe du Grand Condé, fournirent des orgues à sa chapelle de Chantilly. De ces précieux papiers aussi, l'infatigable M. Macon a tiré un travail, dont il a donné lecture à l'Académie des Beaux-Arts, le 18 juin dernier : *Le Nôtre à Chantilly*. Il y retrace les embellissements accomplis, de 1662 à 1682, sous la direction du Grand Condé, par Le Nôtre et ses collaborateurs, — son neveu Pierre

Desgotz, l'ingénieur Jacque de Manse, les architectes Mansart et Gitard, les sculpteurs-décorateurs Blanchard et Hardy, les jardiniers Legendre et La Quintinie, les fontainiers, les plombiers. Cette correspondance du Grand Condé nous révèle les divers aspects de ce puissant génie qui s'intéressait à toutes les branches des connaissances humaines : théologie, philosophie, sciences, lettres et arts, sans oublier l'histoire, qu'il pressait La Bruyère d'enseigner à son petit-fils. Et il faut y joindre un goût très vif de la nature, qui se manifeste par le soin personnel que le prince apportait à la décoration de ses jardins. Il avait la passion des arbres, des arbustes d'agrément et surtout des fleurs, correspondant directement avec les professionnels et les amateurs, tant en France qu'à l'étranger, — surtout en Hollande. « Le Grand Condé amateur de fleurs », tel pourrait être le titre d'un curieux travail dont les archives de Chantilly offriraient les copieux éléments.

Avant de quitter les manuscrits et les archives, signalons l'apport qu'ils ont fourni à M. Soulange-Bodin, pour la rédaction du livre qu'il vient de consacrer à Sceaux, son château, son parc, tant par un poème de Quinault, orné de dessins de Sébastien Le Clerc, que par l'inventaire dressé après la mort de Colbert, propriétaire de Sceaux. Cet inventaire mentionne un article qui nous intéresse particulièrement : une suite de tapisseries, représentant la Fable de Psyché. Ce sujet jouit d'une grande vogue au XVIe siècle et tout porte à croire que ces tapisseries avaient appartenu au Connétable de Montmorency, qui, en outre, avait fait reproduire les aventures de Psyché, en peintures à fresque, dans une salle de Chantilly, puis en verrières au château d'Écouen. Les verrières seules subsistent : elles ornent une de nos galeries, et notre cher confrère, M. Lemonnier, chez qui la puissance de travail se maintient, en dépit de l'âge, leur consacre, en ce moment, une étude qui ne sera pas d'un mince intérêt. D'autres sujets ont aussi sollicité son érudition : tel un travail sur les grandes peintures de la Galerie des Batailles, publié dans la *Gazette des Beaux-Arts;* tel aussi un essai sur deux grands portraits italiens du XVIe siècle, attribués à Pulzone, dit Scipion de Gaète, essai qui verra bientôt le jour.

Vous connaissez les merveilleuses miniatures de Jean Fouquet, exposées dans le sanctuaire d'art, qui s'ouvre au milieu

de la galerie de Psyché. Un essai de reproduction en couleurs de ces peintures, chef-d'œuvre éclatant de l'art français au xve siècle, vient d'être tenté par une maison d'édition anglaise, qui en a inséré vingt-huit (sur quarante), dans un livre dont le texte est dû à Miss Florence Heywood : *The Life of Christ and his Mother*. Nous ne pouvons quitter la galerie de Psyché, ornée d'une cinquantaine de crayons de Clouet, sans mentionner le dernier travail du regretté Étienne Moreau-Nélaton : *Catherine de Médicis et les Clouet de Chantilly*. Ce charmant confrère, trop tôt disparu, avait déjà donné au Musée Condé, de son vivant, deux bons crayons de Clouet, — portraits du cardinal de Châtillon et du connétable Anne de Montmorency. Par son testament, il nous en a légué deux autres, que ses enfants nous ont remis, ces jours derniers. L'un n'est pas encore identifié, l'autre représente, en 1563, Aymeric de Saint-Séverin, évêque d'Agde.

Un autre ami de Chantilly, M. Tardif, peintre décorateur bien connu, nous a apporté un croquis d'Eugène Lami, première pensée d'une peinture représentant les courses de Chantilly, et un portrait en pied du Duc d'Orléans, dessiné par Raffet, en 1837. Enfin, M. Hillemacher a voulu joindre aux souvenirs que nous conservons de Mgr le duc d'Aumale, un très beau portrait au crayon, œuvre de son père, du capitaine Doulcet, officier d'ordonnance du prince en Afrique, oncle de feu l'évêque du même nom et de l'ambassadeur actuel. Le Duc d'Aumale, qui le tenait en grande estime, avait résisté à ses supplications, quand celui-ci avait voulu le suivre en exil, en 1848, et lui avait ordonné de poursuivre sa carrière militaire. Elle fut courte, car le capitaine Doulcet mourut du choléra à Oran, en 1849. M. Hillemacher a joint au dessin quelques documents, dont le plus touchant est la lettre d'adieu, écrite, peu avant sa mort, par le capitaine à sa famille. Elle se termine par ces mots : « N'oubliez pas le prince. »

L'Institut n'a pas besoin que ce conseil lui soit donné, et c'est notre royal confrère qui continue à se rappeler à notre souvenir, par ce bienfait continué, — ce simple rapport le prouve, — que nous représente Chantilly.

PAUL BOURGET.

A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LA
COLLECTION MOREAU-NÉLATON

Tout le monde connaît la collection Moreau-Nélaton, qui fait depuis vingt ans, en attendant une place au Louvre, le principal attrait du musée des Arts décoratifs. Ce choix, le plus beau qui existe à Paris en maîtres français du dernier siècle, M. Moreau-Nélaton l'avait donné à la France de son vivant, et c'est un trait qui peint cet homme généreux. Il avait cette forme d'amour qui consiste à vouloir faire aimer ce qu'il admirait, plutôt que d'en garder la jouissance égoïste. Il ne s'était réservé, sa vie durant, que quelques tableaux et l'usufruit des documents concernant ses maîtres préférés, documents qu'il utilisait dans les solides études qu'il leur a consacrées. C'est ce trésor qu'il vient de léguer en mourant aux deux fondations nationales qui lui étaient le plus chères, le musée du Louvre et le Cabinet des Estampes, et dont une partie est exposée par les soins de M. Paul Lemoisne et de M. Jean Laran dans la Galerie Mazarine.

Le goût de la curiosité chez Étienne Moreau-Nélaton était déjà un héritage et une tradition : il avait reçu de son père, Adolphe Moreau, le culte des maîtres, affiné encore chez lui par la sensibilité qu'il tenait d'une mère parfaitement distinguée. De très bonne heure, comme il arrive aux vrais collectionneurs, son choix s'était décidé pour une école particulière. Déjà, vers 1880, il y avait peu de mérite

à rechercher le XVIIIe siècle. Les classiques formaient une classe réservée aux milliardaires. Moreau-Nélaton borna ses bonheurs de ce côté à l'acquisition de deux admirables dessins de Rembrandt, dont l'un surtout, le portrait de Jan Six en train de dessiner auprès de sa fenêtre ouverte, par où on découvre la fuite de la Meuse entre ses rives basses, avec des voiles et des moulins, est une merveille célèbre : c'est une feuille grande comme la main, et c'est toute la Hollande. Mais, dès l'âge de vingt ans, Moreau-Nélaton avait donné son cœur. Il l'avait donné à deux peintres qu'il tenait pour les premiers des grands maîtres français, Corot et Delacroix, et c'est à eux qu'il voua le meilleur de sa vie.

Vers 1845, au temps où ils étaient encore très discutés, un peintre d'Arras, Dutilleux, dont il est entré récemment au Louvre une étude digne de Le Nain, s'était épris de ces grands hommes et avait partagé entre eux l'hommage de sa vénération. Ce culte était demeuré une religion dans la famille. Robaut, gendre de Dutilleux, avait passé trente ans à recueillir sur ces deux peintres une somme immense de documents : il photographiait toutes leurs études et leurs dessins, prenait note pieusement de tout ce qui sortait de leur atelier, recherchait leurs moindres croquis, leurs lettres, leurs journaux, bref, toutes leurs reliques, tous les matériaux qui pouvaient servir à faire connaître leurs habitudes et leurs méthodes. Il ramassait leurs vieilles palettes, leurs brosses hors d'usage, ne dédaignait pas le tricorne de velours, se pliant comme un portefeuille, dont Corot se couvrait la tête, la pipe dont le vieillard tirait des bouffées calmes ou impatientes en peignant ses chefs-d'œuvre. La passion rapprocha Moreau-Nélaton de Robaut. A la mort de celui-ci, le premier racheta le fonds inestimable qu'avait recueilli son ami et qu'il ne cessa d'accroître par ses recherches personnelles.

C'est ainsi que se formèrent, en dehors des peintures, les deux parts principales du legs que nous admirons aujourd'hui dans la Galerie Mazarine. La première consiste en estampes qui viennent enrichir d'une manière inespérée les cartons de nos collections publiques. Aux deux admirations fondamentales de sa carrière d'amateur, Moreau-Nélaton en avait avec l'âge ajouté quelques autres, pour des maîtres comme Legros, Desboutin et Forain, duquel il avait réuni une cinquantaine de pièces rarissimes, lithographies de sa jeunesse, tirées presque toujours à un très petit nombre d'exemplaires, quelquefois en épreuves uniques, souvent abandonnées par le capricieux artiste à l'état d'essais, naturellement introuvables.

Grâce au don Moreau-Nélaton, complétant le legs Cosson, le cabinet des Estampes possède désormais un Forain digne de l'envie des premiers cabinets d'Europe et d'Amérique, et nous lui devons en même temps un Corot, un Delacroix, un Manet sans lacune et sans prix. Depuis La Bruyère et son Démocène (« J'ai tout Callot, hormis une seule, qui n'est pas à la vérité une de ses meilleures » : on sait le reste), c'est un peu la coutume de sourire de l'amateur d'estampes, et ce goût semble définir un maniaque inoffensif, comme l'amateur de tulipes ou l'amateur de prunes. Cette comparaison fait tort à Moreau-Nélaton. Toutes les curiosités sont, à volonté, également vaines ou légitimes : mais il y a estampes et estampes, et de là des nuances qu'il ne faut pas confondre. Certains maîtres, comme Rembrandt, sont dans l'habitude de tirer de leurs œuvres des résumés ou des extraits, une sorte d'élixir sous la forme de l'estampe : soit qu'ils espèrent se défendre ainsi contre les chances de destruction qui menacent toujours les tableaux, soit qu'ils cherchent à atteindre par là un public de dévots, trop pauvres pour acquérir des toiles coûteuses, mais plus éclairés quelquefois que les acheteurs riches et les mécènes professionnels.

Tous les peintres ont redouté pour leurs œuvres les hasards, la fragilité de la toile et les accidents des couleurs. Ils ont cru se mieux assurer par une feuille de papier qui, dans des mains pieuses, est quasi impérissable. C'est dans ce sentiment qu'ils ont fait leurs estampes. Les procédés modernes de l'eau-forte et de la lithographie, plus souples et plus rapides que ceux de la taille-douce, leur rendaient ce langage aisé. Là, dans ces pièces de format intime, avec des moyens réduits, des ressources limitées au blanc et au noir, ils nous livrent souvent le meilleur d'eux-mêmes, leur esprit, ce qu'ils jugent le plus digne de survivre ; c'est là qu'ils ont déposé leurs plus intimes confidences. En même temps, comme il est bien rare qu'un ouvrage de ce genre aboutisse du premier coup, les diverses épreuves qui nous en sont parvenues représentent des étapes précieuses et instructives. Tout tableau, dit Baudelaire, se compose de vingt tableaux, de vingt images successives qui se remplacent sur la toile avant d'arriver à l'œuvre définitive. Ces images, qui s'effacent à mesure et se confondent dans la dernière, le graveur est obligé de nous les découvrir : c'est ce que l'on appelle la suite des « états » par où passe une eau-forte ou une lithographie. Rien de plus passionnant que l'étude de ces états : on y suit les retouches, le travail de l'artiste, les corrections qu'il apporte à son

idée première, le sens de ses recherches, ses tâtonnements, le secret de son style.

On voit par là ce que représente une suite complète ou, comme on dit en jargon d'amateur, « un œuvre » de Corot, composé de 200 sujets et de 375 pièces, un œuvre de Delacroix en 172 pièces, un œuvre de Manet en 163 pièces, la classification et la description des états, l'histoire d'un grand peintre en images. Un catalogue exact fait dans ces conditions suppose souvent une vie d'investigations, d'observations minutieuses, de recherches et de trouvailles, la patience d'un chasseur, l'attention d'un curieux d'histoire naturelle. Moreau-Nélaton cataloguait. Les profanes qui seraient tentés de le railler ou de le plaindre, montrent seulement qu'ils ne se doutent pas des services que peut rendre un ouvrage de ce genre, et qu'ils n'entendent rien aux délices d'un catalogue.

Pour les dessins légués au Louvre, il suffira de dire que le Cabinet des dessins en comprenait 41 000, et que Moreau-Nélaton à lui seul en ajoute 3 500. Dans ce nombre, figurent 1 500 dessins de Delacroix, c'est-à-dire environ le quart de ce qui fut vendu à la mort de l'artiste et qui représentait la somme d'un demi-siècle de labeur. Et on reprochait à Delacroix de ne pas dessiner!

On ne s'attend pas que je m'amuse à décrire ces dessins, dont on verra un petit nombre exposés dans des cadres aux murs et aux vitrines de la Galerie Mazarine, avec d'autres dessins admirables de Corot, de Millet ou de Manet. L'immense intérêt de ces feuilles, c'est de montrer l'artiste à l'ouvrage, de le surprendre en quelque sorte dans le négligé de l'atelier; on saisit sur le vif sa manière de se renseigner, de consulter la nature, de noter un effet, un motif, de capter dans le mouvement des choses ou de son esprit ce qui deviendra peu à peu le germe d'une idée.

Moreau-Nélaton n'aimait que ce genre de dessins primesautiers et faits *impromptu*, sans souci d'élégance et de propreté académiques, ayant le feu du naturel et le caractère de brouillons ; quant au dessin calligraphié, au dessin appliqué, sentant l'huile et la chambre claire, au dessin correct comme on l'enseigne dans les écoles, à ce dessin d'élève qui se donne de la peine pour être un dessin de maître, il n'en faisait aucun cas, et il ne pouvait pas souffrir ces fameux crayons d'Ingres, dont raffolait Degas.

Il n'aimait que les maîtres qui peignent de sentiment, et en cela cet habitué du Salon du Champ-de-Mars, qui avait suivi ses jeunes camarades au Salon des Tuileries, demeurait décidément vieux jeu.

Il avait une sainte horreur de l'art intellectuel et de ces doctrines cérébrales d'où est né le cubisme. Il était cependant assez éclectique à sa manière, et n'a pas laissé de ramasser des albums de David, de Drolling et de Gauguin ; mais je pense que les trouvailles qui lui ont fait le plus de plaisir, c'est un cahier de dessins du délicieux Prud'hon, le petit cahier de parchemin qu'il avait à Rome, tout couvert de ses études et de ses notes d'après les marbres du Vatican, et un incomparable album orné de quatre-vingts dessins d'Hubert Robert, ayant pour frontispice une merveilleuse sépia, qui vaut tous les Guardi du monde et qui montre le spirituel fantaisiste des ruines sous son aspect trop rare de badaud et de chroniqueur impressionniste de la rue : « *Effet de soleil sous la porte Saint-Denis, le 9 décembre 1770 à midi...* »

Cette collection d'albums de maîtres qui vient d'entrer au Louvre est à mon gré le joyau de l'écrin, la perle des trésors que nous devons à ce grand amateur. Quarante albums de Corot ! Calepins de dix sous, cahiers de chez la papetière du coin, humbles cartonnages usés, éreintés dans les poches de la blouse, compagnons inséparables, confidents journaliers, témoins secrets de la vie de l'artiste : à feuilleter ces pages en loques, ce sont toutes les heures de cette existence qui s'animent, prennent des ailes, palpitent, s'effeuillent, s'écoulent entre vos doigts ; on voit défiler grain à grain le sablier de ces instants d'or dont est fait le génie. Voyages, courses, rendez-vous, comptes d'auberge, dépenses de diligence ou de *vetturino* ; Rome, Sorrente, Ischia, Venise, les îles Borromées, silhouettes de gamins, de moines, de passantes, formes de pins parasols, détails de fabriques, beaux horizons ; sentences, maximes sur l'art de peindre, formules d'art poétique, c'est le pêle-mêle de la vie avant tout arrangement, le battement d'un cœur qui se livre, l'abandon d'une âme ravissante, le travail de l'abeille qui fait son miel.

On passerait des jours entiers avec le bonhomme à suivre ses allées et venues, à admirer ces griffonnages, ces formules de plus en plus rapides et schématiques, le langage spécial qu'il s'était créé pour noter ses idées : des masses délimitées d'un trait et, dans cette architecture générale, des « rondes » ou des notes carrées, comme celles des antiphonaires, servant à fixer les valeurs, à indiquer les accords et à mettre le thème en musique. Ce qui revient le plus fréquemment, c'est une foule de croquis de danseuses, des centaines de gestes notés à l'Opéra, un véritable dessin filmé de demoiselles en *tutus*, sœurs de Fanny Elssler ou de Taglioni, bonds et

entrechats de jeunesses mortes aujourd'hui depuis longtemps, que le peintre divinisa dans le peuple léger de ses bacchantes et de ses nymphes. Bonté de Corot ! Ces mêmes choristes, ces petits rats dont les Daumier et les Degas soulignent d'un trait féroce les artifices et les tares, ce cœur ingénu en faisait, dans les brumes et les gazes de ses crépuscules et de ses matinées, un essaim d'immortelles.

Quel contraste que la dizaine d'albums de Delacroix, avec leur furie de dessin, la fièvre d'intelligence, le dévorant appétit de savoir dont ils témoignent ! Quel tourment prodigieux d'études ! Quelle somme d'aliments jetés continuellement pour nourrir la fournaise de son imagination ! Un de ces cahiers, tout à fait de la jeunesse de Delacroix, est bourré de copies des antiques du Louvre ; un autre, de dessins copiés au musée des Monuments français : statues de Clovis et de Clotilde, de Childebert et d'Ultrogote (??...), — avec les dates, s'il vous plaît ! Un troisième est rempli d'armures, de cuirasses, de hauberts, de panoplies ; un autre de costumes d'Orient, scrupuleusement calqués d'après des miniatures persanes.

Tout cela sans aucun apprêt, sans nulle arrière-pensée de public. Un grand cahier de vélin, acheté évidemment dans la friperie d'un brocanteur, est le registre de visites pastorales d'une maison de filles de la Charité. La dernière instruction date de 1791. « Tenez-vous toutes, dit-elle, dans la joie du Seigneur, bannissez la mélancolie... » Épave pathétique de la Révolution ! Sur les feuilles blanches de ce cahier commencé par de saintes filles, le grand artiste a eu l'idée de crayonner avec amour de merveilleuses études de fleurs.

Çà et là, il a jeté des vers :

Je reconnais tes coups, malin enfant d'Amour

Ailleurs, sur la même page, vingt indications de sujets : « Achille trempé dans le Styx... Belle femme à demi vêtue qui peigne ses beaux cheveux. » Puis, des références de lectures et des titres d'ouvrages, une adresse : « M. Bigarue, inspecteur du théâtre. » On tourne la page et on lit : « Mlle Oliva, 26 et 27 septembre. »

A la fin d'un de ces albums, je trouve toute une liste d'adresses de modèles. J'en copie quelques-unes : « Pécota, rue Guénégaud, 20 ; Hélène, négresse, rue Pavée Saint-Sauveur, n° 2; Cadamour, rue des Écrivains ; Mlle Tallier, rue Boucher, n° 8, modèle de tête; Mme Calto, rue Princesse, n° 2 ; Mlle Estelle, chez Mme Calto ; Léonie, rue des Noyers, n° 22; Émilie Robert, *ibid.* ; Mlle Rosalie, cour du

Dragon n° 1, au 5e; Mlles Clarisse et Adèle, rue des Cordiers, n° 15; Arsène, rue Saint-Nicolas à la Chaussée-d'Antin... » Et elles y passent toutes, les jolies filles du vieux Paris, fleurs des galetas et des garnis de la rue Mouffetard, de la rue de Pontoise, de la rue Serpente, de la rue Perdue... Ah! si j'étais M. Lenotre, comme une telle page me ferait rêver! Mais je ne suis pas un savant, je retrace ces noms, qui furent du plaisir et de la beauté, comme ceux d'une vaine ballade des grâces du temps jadis; je reconnais Émilie Robert dans la captive demi-nue attachée au cheval du mameluck des *Massacres de Scio :* les autres, cherchez-les dans ce grand bouquet de femmes égorgées, dans ce bûcher de tendresses et ce sacrifice d'amour, dont Delacroix a fait son poème de *Sardanapale.*

Que de secrets s'exhalent de ces pages! A qui le jeune ami de Stendhal adresse-t-il le brouillon de cette lettre passionnée en détestable anglais : « *Pardon me if I call again to your memory the happiness which you have granted me. Not reproach me that, yet are so rare the Delights of Life... My whisker not sting more...* » (Pardonnez-moi si je rappelle à votre mémoire le bonheur que vous m'avez accordé. Ne me le reprochez pas, les plaisirs de la vie sont trop rares... Ma moustache ne pique plus.) Barrès est mort trop tôt : que n'eût-il pas donné pour avoir de telles reliques entre les mains? Quels échos de tels aveux n'eussent pas éveillés dans le cœur du magicien? C'est ce poète qui était digne d'interpréter ces notes, de nous faire écouter ces bruissements des feuillages, ces rumeurs du génie.

Si du moins ces richesses sont mortes entre nos mains, ce n'est pas la faute de l'homme excellent qui nous en fait largesse. Estimer un tel don en argent, parler de millions serait une profanation. Depuis le docteur La Caze, personne n'a mieux mérité du Louvre que Moreau-Nélaton, ni mieux servi la gloire de l'École française. Assez d'autres, dans nos jours inquiets, se donnent pour tâche de tout changer. Un Moreau-Nélaton représente à merveille ce qu'il y a de libéral et de vraiment altruiste dans ces vertus bourgeoises que tant d'étourdis calomnient : par l'application de l'économie, de l'ordre, d'une activité bien dirigée, un tel homme réussit à accroître d'un don royal le capital français. Il incarne les bienfaits de cet instinct de conservation qui s'oppose aux forces impies de destruction et de gaspillage.

PIERRE TROYON.

REVUE DRAMATIQUE

PORTE SAINT-MARTIN : Reprise de *Chantecler*. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Les Affranchis*, trois actes de Marie Leneru. — *Le Pain du ménage*, un acte de Jules Renard. — *Vieille maman*, un acte de sir J. M. Barrie, adapté par M. Nozière. — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Léopold le bien-aimé*, trois actes de M. Jean Sarment. — THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *Les Amants de Paris*, quatre actes de M. Pierre Frondaie.

Cette quinzaine nous a apporté la grande joie d'entendre de nouveau, — après dix-sept ans ! — cet émouvant *Chantecler*, la pièce où Edmond Rostand a mis le plus de lui-même, la pièce la plus lyrique qu'il y ait sur notre théâtre, moins une pièce que la confession du poète. Tandis que nous nous rendions à la Porte Saint-Martin, nous revivions cette soirée de février 1910, où, dans le froid du Paris inondé, nous nous acheminions vers le même théâtre pour y voir enfin jouer la pièce dont il avait été tant parlé. Rarement conditions furent plus défavorables. Depuis trop longtemps l'œuvre était promise au public. Le poète, persuadé dans sa grande et si sincère modestie, que nul

N'a tout à fait le chant qu'il rêverait d'avoir,

ne se décidait pas. Cependant une réclame, à laquelle il était complètement étranger, une funeste, une coupable réclame excitait, chauffait, surchauffait la curiosité. On s'énervait. Le malheur voulut que la mort vînt prendre l'interprète à qui la pièce était destinée, celui qui devait en lancer à tous les échos les vers enflammés comme il avait fait ceux de *Cyrano*, celui qui « poétisait », l'irremplaçable Coquelin. Le rôle de Chantecler, qui est toute la pièce, avait été recueilli par un grand comédien, le moins désigné qui fût pour donner l'essor à la fantaisie ailée du vers lyrique. Une mise en scène,

résultat de maints tâtonnements, déconcertait le spectateur. La critique, qui a parfois ses nerfs, jugea la pièce avec mauvaise humeur. Depuis lors, on a lu *Chantecler:* on ne le lit pas moins que *Cyrano* et *l'Aiglon* (1). Mais c'est au théâtre que se revisent les procès de théâtre. Aussi faut-il remercier la Porte Saint-Martin de nous en avoir fourni l'occasion par cette reprise, qu'elle a entourée de toute la solennité qui convenait.

Émouvante, cette pièce l'est plus qu'aucune autre du même auteur, parce qu'il l'a faite de la substance même de son génie. Il y a mis tout son cœur, — ah ! frappe toi le cœur, c'est là qu'est le génie, — les idées qui lui étaient les plus chères, la raison de son chant, tout cela qui l'a fait poète. La lutte des puissances de lumière contre les puissances de ténèbres, l'élan superbe et douloureux de tout ce qui va vers le jour, la montée ou le calvaire de tout ce qui tend vers le ciel, c'est l'inspiration qu'on retrouve dans toute l'œuvre de Rostand, c'est l'âme même de cette œuvre. Et c'est bien pourquoi elle tient une si belle place dans l'histoire de l'âme française. Venu dans un temps de dépression morale, dans une atmosphère saturée de relents naturalistes et de brumes exotiques, Rostand a réveillé la bravoure héréditaire. A sa voix qui sonnait si clair, il a recommencé chez nous de faire clair. C'est son honneur et cette gloire ne lui sera pas retirée : plus heureux que le héros de son drame, il a, chez nous, — il a, lui réellement, — fait lever le jour.

C'est le propre des œuvres assez fortes pour durer, que le sens en apparaît mieux avec le temps. Mieux qu'à la veille de la guerre, nous sentons aujourd'hui la saveur de ce premier acte où l'on respire à pleins poumons l'odeur de la terre de France. Une cour de ferme, le poulailler, la niche du chien, mur bas, meules et pierres grises, la charrette et le puits, humbles choses, mais choses de chez nous. C'est parmi elles que Chantecler, ses huit griffes plantées dans le sol, accentuant cette cambrure que le poète a si fièrement dessinée en des vers sculpturaux, jette à toute la campagne environnante ce cri, monté en lui comme une sève, ce cri venu des entrailles de la terre, ce cri, voix de notre terre. Rappelez-vous l'admirable pièce du *Faucheur basque.* « Oh ! je ne savais pas... que la France c'était... tant de choses. » C'est pour ces choses-là que les Français de 1914 ont versé tant de sang, pour ces choses familières dont, sans toujours le savoir, mais le poète le savait pour eux,

(1) Rappelons que *Chantecler*, comme les autres œuvres de Rostand, est édité, et parfaitement édité à la librairie Fasquelle.

ils avaient au cœur le profond, l'ancestral, l'irréductible amour.

Le second acte est le plus beau, et il est magnifique. Il nous est apparu cette fois dans tout son éclat grandissant et dans sa croissante splendeur. Je ne connais rien, dans tout le théâtre moderne, qui nous soulève d'un plus puissant mouvement d'ascension. Quand cette reprise n'aurait servi qu'à nous en apporter la révélation, elle n'aurait certes pas été inutile. Grâces en soient rendues au nouvel interprète de Chantecler. M. Francen a fait preuve d'une intime et parfaite intelligence du rôle : il y a mis une chaleur, une émotion, un enthousiasme qui l'ont replacé dans sa véritable atmosphère.

L'acte s'ouvre par le complot dans la nuit, conjuration de tout ce qui rôde et frôle dans l'ombre méchante, et que mettra en fuite le premier chant du coq. Maintenant, nous allons voir Chantecler au travail, dans son métier d'éveilleur d'aurore. Avec lui, nous assisterons à cette besogne sacrée où il s'institue le collaborateur de la nature, et nous en suivrons les progrès. Remués par ses appels éperdus, nous partageons l'ardeur fiévreuse du bon ouvrier possédé par son œuvre et pressé de la mener jusqu'au bout, jusqu'à l'instant de la plénitude et du rayonnement vainqueur. Et pas un instant le doute ne s'insinue en nous. Pas un moment le soupçon ne nous effleure que, sans lui et faute de son chant, rien ne serait changé au rythme de la nuit et du jour. Le merle le lui dira. Le merle est de ces gens d'esprit qui, à force de tout railler, finissent par ne plus comprendre. Cette illusion de Chantecler, mais c'est la loi même de l'activité humaine! Nous aussi, la même illusion bienfaisante est la nôtre. Nous aussi, à la place où nous a mis la destinée, nous nous croyons, nous nous sentons « nécessaires ». Cela nous aide à vivre et nous renvoie courageusement à notre tâche.

En ce second acte est contenue toute l'essence de la pièce. Et je sais bien que cet éloge est en même temps une critique. Dans les deux actes qui suivent, les idées poétiques, les trouvailles de sentiment et d'expression ne cesseront pas de jaillir; mais la pièce n'aura plus la même vigueur et sûreté de dessin. L'acte chez la pintade est le plus contestable : il est, dans cette pièce idéaliste et sentimentale, la partie comique, ou, pour mieux dire, burlesque. On sait le goût d'Edmond Rostand pour le burlesque et comme il en avait su jouer dans *Cyrano*. Mais alors il réglait à son gré cette veine héritée de Scarron, il la dominait : il semble qu'ici il soit dominé par elle. Concetti, jeux de mots, tours de force et acrobaties de langage, il s'en donne à cœur joie de ce verbalisme

exaspéré. Or, admirez le paradoxe : ce déchaînement de cocasseries est pour défendre le bon goût et la raison! Ajoutez que, depuis ces dix-sept années, la mode en « littérature d'avant-garde » a changé et le snobisme a couru à de nouvelles idoles.

Au quatrième acte, que de choses charmantes! les litanies à saint François d'Assise, et le pur chant du rossignol, et la nostalgie qui, parmi les prestiges de la forêt, ramène Chantecler vers cette ferme, loin de laquelle il est un déraciné. La Faisane a pu l'entraîner aux aventures : là-bas est resté son cœur... Ici encore, nous avons à saluer une inspiration d'une réelle grandeur. L'instant ne pouvait manquer de venir où, devant l'aurore qui se lève sans l'appel de ses cocoricos, Chantecler prendrait conscience de son erreur. Mais, même alors, il ne s'abandonnera pas : ce sera pour lui l'épreuve, ce ne sera pas la déroute. A la désillusion quelque chose survit. Après la foi perdue, il reste le devoir... L'idée est belle : il aurait fallu, semble-t-il, que tout convergeât vers elle et ne servît qu'à l'illustrer... Ainsi va cet acte à travers d'ingénieux épisodes plutôt qu'au fil d'une idée maîtresse. Les arbres y sont des arbres qui chantent, mais ils nous cachent la forêt.

Grâce à cette reprise, nous pouvons mieux juger d'une pièce que sa première présentation avait desservie. Sans doute, *Chantecler* n'a pas ce caractère de perfection qui nous ravit dans l'absolue réussite de *Cyrano*. On a l'impression d'une œuvre dont le poète n'avait pas pleine satisfaction, qui lui a été arrachée, avant qu'il l'eût tout à fait mise au point, par une curiosité impatiente et indiscrète. Tout imparfaite qu'elle soit, elle restera la pièce des connaisseurs. Vive donc notre cher Rostand! A lui aussi pardonnons quelques erreurs de goût, en faveur de tant d'incontestables beautés. Et ne craignons pas pour son œuvre l'injure du temps : comme les belles qualités françaises qu'il y a célébrées, comme ce lumineux génie de chez nous dont elle a la clarté, cette œuvre, nous venons d'en avoir de nouveau la preuve, est assurée de rester toujours jeune.

La pièce a été montée avec beaucoup de soin par la Porte-Saint-Martin. Je regrette seulement le décor du premier acte, brossé dans la manière rudimentaire et enfantine qui sévit aujourd'hui. Mais celui du champ de blé fleuri de coquelicots, au second acte, le rachète. La question du costume a été résolue, d'une façon aussi ingénieuse que possible, par M. Fernand Ochsé : il a eu cent fois raison de faire des coupes sombres dans les divers plumages. Chantecler est

charmant à voir avec sa crête sanglante qui semble celle d'un casque, et son manteau mi-partie du jaune des blés et du vert des prés. — L'interprétation est des plus intéressantes. Certes, on ne peut s'empêcher de regretter Mme Simone dans le rôle de la Faisane et Galipaux dans celui du Merle, mais M. Joffre est excellent en Patou et j'ai déjà dit tout le bien que je pense de l'interprétation de M. Francen, dont le mérite incomparable est d'avoir rendu son véritable caractère, l'élan passionné qui l'emporte et l'exaltation qui le soulève, au rôle tout lyrique de Chantecler.

Reprises, reprises... A la Comédie-Française, *le Pain du ménage* de Jules Renard, un acte d'élégant marivaudage très agréablement joué par M. Monteaux et Mlle Bretty.

On a écouté avec beaucoup d'attention *les Affranchis*, de Marie Lenéru. Cette œuvre d'une noble femme, dont la vie fut tout à la fois un douloureux martyre et un magnifique exemple d'énergie, appelle le respect. Isolée du monde extérieur par la double privation de la vue et de l'ouïe, Marie Lenéru a vécu murée dans sa pensée : elle a médité sur les problèmes de notre destinée. Elle examine ici le conflit entre la liberté humaine et la contrainte morale. Est-il vrai, comme on le professait à Thélème, qu'une humanité d'élite puisse ne prendre pour règle que son plaisir ? Les personnages des *Affranchis* sont tous des êtres d'élite. Entre Philippe Alquier, l'éminent professeur de philosophie, et Hélène Schlumberger, novice à qui les lois laïques viennent d'ouvrir les portes du couvent, s'établit une intimité d'âme qui tourne bien vite à la passion. Philippe Alquier va-t-il, en quittant femme et enfants, démentir tout son passé ? L'abbesse intervient au dénouement, et rappelle au respect de la règle ceux qui allaient s'en affranchir... Œuvre austère à laquelle manque, et on pouvait s'en douter, le mouvement de la scène.

Mme Weber dans le rôle de l'abbesse, M. Alexandre en Philippe Alquier, Mlle Bretty sous les traits de l'épouse dont le bonheur est menacé, Mlle Ventura en Hélène Schlumberger, sont tous excellents.

Vieille maman est une petite chose tout imprégnée de sentimentalité anglaise, et très habilement adaptée à notre scène par M. Nozière. Elle a valu une ovation à Mlle Bovy qui a joué le rôle de la vieille maman dans une note d'humour attendri qui est un charme.

La nouvelle comédie de M. Sarment, *Léopold le bien-aimé*, est la meilleure et la plus complète qu'il nous ait encore donnée. Toutes

ses qualités s'y retrouvent, dans le cadre d'une pièce mieux faite que de coutume et d'un art plus sûr. Nous sommes au bord d'une rivière : arrivent deux jouvenceaux, Martial, amoureux timide de Lucienne, et Lucienne indifférente à ses propos ; puis, c'est l'abbé, oncle de Martial, enfin le frère de l'abbé, Léopold. Ce Léopold va être toute la pièce : on ne verra, et surtout on n'entendra que lui. C'est un colonial bourru, œil et teint allumés, dans un état de perpétuelle irritation qui dure depuis certaine aventure à la suite de laquelle il est parti pour les colonies. Il y a vingt ans, il a aimé une jeune fille, Marie-Thérèse. Il a voulu l'épouser. Il lui a écrit. Sa lettre est restée sans réponse. Depuis lors, il a secoué sur le sol natal la poussière de ses sandales et pris toute l'humanité en aversion.

Or il vient à rencontrer un doux maniaque, M. Ponce, postier retraité, qui fait collection de lettres tombées au rebut. Une de ces lettres, signée Marie-Thérèse, donnait gentiment à un certain Léopold la promesse de venir à son rendez-vous. Léopold ne doute pas un instant qu'il ne fût ce Léopold... Mais alors, la situation est retournée ! Marie-Thérèse l'a attendu et il n'est pas venu ! C'est la vie de Marie-Thérèse qui a été brisée, non la sienne ! Une femme a souffert par lui, il a été aimé, il est aimé ! Tout est changé...

Le second acte nous montre le nouveau Léopold, toujours l'air furieux, mais cette fois d'une fureur gaie. Son optimisme est sans limites. La vie lui apparaît toute rose. Il aime toutes les femmes et toutes les femmes l'aiment. Avide de réparer le passé, il veut revoir Marie-Thérèse et l'invite à prendre chez lui un peu d'air de campagne. Celle-ci, qui est veuve, qui a perdu deux enfants, se rend à l'invitation, encore qu'un peu surprise de cet accueil inattendu et des propos émus de Léopold.... Car, vous l'avez tout de suite deviné : elle n'a jamais écrit la tendre lettre, elle n'est jamais allée au rendez-vous, elle n'a jamais aimé Léopold. M. Ponce s'est trompé : il a pris une lettre de rebut pour une autre. Et notre Léopold n'aurait plus qu'à retomber dans sa misogynie, s'il ne fallait finir, et bien finir, par un chapelet de mariages.

Sous une forme ultra-fantaisiste, M. Sarment a traduit une pensée délicate : c'est que, le plus souvent, une déception sentimentale est à la base des plus farouches misanthropies. Le dialogue est semé de fines remarques, quelques-unes joliment mélancoliques, dialogue souple et nuancé, où il y a bien de l'esprit et de la grâce.

L'interprétation offre un curieux contraste. Tandis que le jeu de M. Sarment, l'auteur, dans le rôle de l'abbé, est réservé, discret, peu

de gestes, un ton presque uni, M. Jouvet, dans le rôle de Léopold, brûle les planches, fait retentir la salle des éclats de sa voix, déborde d'une fantaisie tumultueuse qui met le public en joie. M. Michel Simon s'est composé, dans le rôle de M. Ponce, un type de gâteux d'une impayable drôlerie.

Dans *les Amants de Paris*, M. Pierre Frondaie nous donne un drame violent, très romanesque et même très romantique.

M. Lorgenef est un louche brasseur d'affaires, financier opulent et brutal. Sa femme l'a quitté : inconsolable, il envoie auprès d'elle, en ambassadeur, son jeune secrétaire, Richard. Au second acte, nous voyons que Richard file le parfait amour avec Mme Lorgenef, laquelle se déclare bien décidée à ne jamais revenir auprès d'un mari qu'elle a pris en horreur. Ce qui n'empêchera pas qu'à la fin de l'acte elle ne consente, — non sans larmes, il est vrai, — à réintégrer le domicile conjugal. Cependant le mari, ayant découvert l'intimité de sa femme avec Richard, projette de se défaire de son rival par un procédé scientifique et bien moderne, qui est de lui faire essayer un avion d'un nouveau modèle assuré de s'effondrer à la première sortie. Sur ces entrefaites, Richard reçoit d'une charmante Russe, Nathalie, un coup de pistolet, qui d'ailleurs ne fait que le blesser. Et Lorgenef, au dernier acte, abandonné de tous, restera seul avec son désespoir... Il y a, au cours de ce drame, nombre de scènes pathétiques et une certaine incohérence, qui sans doute est celle de la passion.

Les Amants de Paris sont très bien joués par MM. Harry Baur (Lorgenef) et Blanchar (Richard), par Mmes Sylvie et Géniat dans les rôles de Mmes Lorgenef et de Nathalie.

Le théâtre de la Michodière a repris *les Nouveaux Messieurs*, la dernière pièce due à la collaboration de Robert de Flers et de M. de Croisset. La pièce est d'hier; M. Victor Boucher y a retrouvé tout son succès. Et c'est pour nous une occasion de mesurer la perte qu'a été pour le théâtre la mort du plus charmant des auteurs parisiens.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le successeur des Pharaons, des Lagides et des Fatimites, l'héritier du plus ancien trône que l'histoire connaisse, S. M. Fouad Ier, roi d'Égypte, est actuellement l'hôte officiel et très bienvenu du gouvernement de la République. Qu'il nous soit permis, en commençant cette chronique, de saluer la présence à Paris de ce souverain d'un peuple qu'une longue tradition d'amitié et de civilisation associe à l'histoire française. Les conventions diplomatiques par lesquelles la France renonce à toute prétention et abdique tout droit d'ordre politique sur l'Égypte ne sauraient prévaloir sur une amitié séculaire qui, de saint Louis à M. Doumergue, en passant par Bonaparte, n'a jamais été interrompue et qui se renforce aujourd'hui de l'exclusion de toute arrière-pensée d'ambition ou de suprématie. C'est ce que le roi Fouad a finement souligné en parlant, au dîner de l'Élysée, de « nos deux pays que la Méditerranée unit et que rien ne sépare ».

Le Président et le Roi se sont plu à rappeler tout ce que la patrie de Monge, Champollion et Ferdinand de Lesseps a fait pour rendre la jeunesse à la vieille terre du Nil et ressusciter une « Égypte pensante et laborieuse ». Dans les circonstances les plus délicates, le roi Fouad, depuis son avènement en 1917, a su concilier, avec les revendications légitimes du patriotisme égyptien, les prérogatives que l'Angleterre, en proclamant, par la déclaration du 28 février 1922, l'indépendance de l'Égypte, s'est réservées dans l'intérêt de son empire. Si cette indépendance devient, chaque jour davantage, une réalité politique, c'est, pour une large part, au tact et à la prudence du roi Fouad que les Égyptiens en sont redevables. La présence, à la tête du gouvernement, de Saroit pacha, qui fut le négociateur de la déclaration de 1922, permet d'augurer que, dans l'avenir, l'Égypte, guidée par son souverain, saura trouver

sa voie entre les outrances d'un nationalisme trop impatient et les abdications indignes d'un peuple libre et cultivé.

Le roi Fouad, naguère le disciple assidu des maîtres de nos grandes écoles, et qui voulut être, jusqu'à son avènement, recteur de l'université du Caire, applique tous ses soins à mettre en honneur le travail, les sciences, les lettres et les arts. La Société de géographie du Caire a pris, grâce à ses libéralités éclairées, l'initiative de magnifiques publications comme celles de M. de La Roncière; les instituts scientifiques se sont multipliés ; l'université d'El-Azhar, si fameuse au moyen âge, a été réorganisée. L'ambition légitime du roi Fouad serait de faire de l'Égypte, qui est l'un des grands carrefours du monde civilisé grâce au canal de Suez et au chemin de fer du Caire à Jérusalem, la métropole intellectuelle de tous les pays de langue arabe. Pour y réussir, le roi et ses collaborateurs ont compris qu'il fallait d'abord assurer le développement économique de l'Égypte afin de relever le niveau social du fellah. A Paris, le roi Fouad a été fêté non seulement par les autorités politiques comme un souverain ami, mais aussi par les grands corps savants, l'Académie des Inscriptions dont il est membre associé, la Société de géographie, et par les grandes entreprises qui ont des intérêts en Égypte, au premier rang desquelles brille la Compagnie du canal de Suez. « L'Égypte moderne, — nous empruntons cette juste définition au roi lui-même, — imprégnée de culture occidentale et héritière en même temps de son passé millénaire, est heureuse de reprendre sa place parmi les nations libres et indépendantes. Elle a à cœur d'apporter à la cause commune de civilisation et de progrès son concours le plus loyal et son appui le plus sûr. »

En même temps que d'agréables visites, il nous vient, du Levant, des sujets d'inquiétudes. La paix n'est pas encore solidement assise dans les Balkans, parce qu'on y trouve des populations déracinées, des États mal affermis et que certaines puissances croient avoir intérêt à y perpétuer la division. En ces derniers temps, plusieurs incidents violents ont réveillé, sinon la question de Macédoine qui est tranchée depuis les traités de Bucarest et de Neuilly, du moins le problème des Macédoniens. Ce furent notamment des attentats sur le chemin de fer de Skoplie à Salonique, des attaques de villages par des bandes armées, l'assassinat enfin du général serbe Kovatchevitch à Ichtip. Tous ces crimes sont attribués sans distinction aux fameux comitadjis dont les exploits sinistres occupent l'Europe depuis trente ans. Plusieurs attentats sont réellement le fait d'individus qui réus-

sissent à passer la frontière bulgare; d'autres sont perpétrés par des gens du pays en état de rébellion contre l'administration serbe. Le gouvernement de M. Liaptchef, dont M. Bourof est le ministre des Affaires étrangères, a donné des preuves de son désir sincère de vivre en bonne intelligence avec le royaume voisin des Serbes, Croates et Slovènes; il l'a montré en proclamant, après l'assassinat du général Kovatchevitch, l'état de siège dans les deux districts frontières. Ce crime était le fait non d'une bande, mais d'un individu bulgare, — connu pour avoir assassiné il y a quelques mois un député communiste bulgare, — qui trouva des complices dans le pays même. Mais la bonne volonté du gouvernement de Sofia, que reconnaît le gouvernement de Belgrade, reste souvent inefficace. Le problème des Macédoniens est plus douloureux et plus dangereux pour l'État bulgare que pour l'État serbe-croate-slovène. Déjà du temps des Turcs, de nombreux Slaves de Macédoine bulgarisant s'étaient établis en territoire bulgare où ils exerçaient une influence souvent prépondérante sur le gouvernement. Une partie des grandes fautes qui ont été si pernicieuses pour la Bulgarie sont imputables à leur action. Depuis lors, la Macédoine a été partagée entre les Serbes et les Grecs et un nouvel afflux d'émigrants s'est réfugié en Bulgarie. Ils y vivent maintenant au nombre de 200 000 environ dont 70 000 à Sofia. Ce sont, pour la plupart, des « intellectuels », évêques, popes, professeurs, instituteurs, médecins, etc., qui faisaient profession de propagandistes bulgares et dont le patriotisme était la carrière: instruits au contact et à l'instar des Grecs, ils ont, beaucoup plus que les paysans des bords du Danube ou de la mer Noire, le goût et l'habitude de l'agitation politique. Cette population reste flottante et ne parvient pas à s'enraciner : c'est un péril.

Regardons de près le plus récent de ces phénomènes de migration forcée qui ont été, depuis la fin de la grande guerre, la source de tant de souffrances et qui peu à peu donnent à ces contrées un aspect ethnique tout nouveau. Après le traité de Lausanne, un million et demi d'Hellènes des environs de Smyrne et de Trébizonde sont venus, par échange avec les populations turques de Macédoine et de Thrace, s'établir en Grèce. Un récent et intéressant article de M. Jacques Ancel, dans *l'Information*, nous montre le remarquable travail de colonisation que le gouvernement d'Athènes a entrepris avec l'aide généreuse de la Commission des réfugiés de la Société des nations. « Qui a connu jadis la Macédoine grecque ne la reconnaît plus aujourd'hui. Les déserts disparaissent, les

villages sortent, sont sortis de terre. Des villes doublent leur population et leur étendue... Les villes changent d'aspect comme en Amérique... Cavalla, qui avait 30 000 habitants avant la guerre, en a maintenant 80 000, dont 65 000 nouveaux venus. Mais tous n'ont pas encore de quoi vivre; il faut leur donner du travail et des terres. » Athènes s'est augmentée de quatre faubourgs de 50 000 âmes chacun. Salonique renaît de ses cendres. Formidable travail pour le gouvernement grec qui, lui du moins, bénéficie de l'afflux de populations laborieuses, industrieuses, apportant, là où elles s'établissent, la prospérité et la vie. Pour établir ces immigrants dans les nouvelles provinces grecques, on a pris les terres des propriétaires turcs émigrés qui possédaient la plupart des domaines importants, et celles des paysans bulgares. Les émigrants turcs ont trouvé en Anatolie plus de place et de terres qu'ils n'en pouvaient souhaiter; mais ils manquent de capitaux et de techniciens. Mais les Slaves, qui se sont tous réfugiés en Bulgarie où ils ont grossi la masse flottante des Macédoniens, n'ont pas trouvé de terres. Environ 75 000 hommes, femmes et enfants, presque tous agriculteurs, sont arrivés de Grèce en Bulgarie et, en échange, les Bulgares n'ont renvoyé que 20 000 Grecs qui, pour la plupart, commerçants ou pêcheurs, venaient des villes et des ports et ne laissaient pas de terres vacantes. Pas un seul musulman n'a été expulsé de Bulgarie où plus de 700 000 vivent paisiblement. Comme d'ailleurs les Bulgares sont un peuple de paysans qui ne laissent guère de bonnes terres sans les cultiver, les émigrants qui ne sont aptes qu'à la culture n'ont pas encore pu recevoir tous le lot de terre qu'ils demandent. Si l'on ajoute que l'État bulgare, endetté par la guerre et les réparations, a peu de ressources disponibles, et qu'enfin le traité de Neuilly lui impose une armée de métier qu'il arrive difficilement à recruter, qui lui coûte très cher, et qui suffit à peine à la police intérieure, on se fera une idée approximative de la complexité et des difficultés presque insurmontables de ce que nous avons appelé le problème des Macédoniens.

Ce qui heureusement ressort des derniers incidents, c'est la bonne volonté du gouvernement bulgare, son désir de prévenir ceux des attentats qui sont le fait d'individus ou de bandes venant de Bulgarie, et aussi la modération équitable du gouvernement yougoslave qui sait à quoi s'en tenir sur les difficultés auxquelles les ministres bulgares se heurtent. Des deux côtés, on a compris que l'avenir appartient à un rapprochement et, avec le temps, à une entente entre la Yougoslavie et la Bulgarie. Il est dans la nature des choses que ces peuples de

même civilisation, de langue très voisine, finissent par se fondre en une grande nation. Entre un Bulgare de Sofia et un Serbe de Nisch, la différence est moins marquée qu'entre le même Serbe et un Slovène. Il est de l'intérêt de l'Europe d'aider la Bulgarie à résoudre le problème des Macédoniens; la Société des nations pourrait s'y appliquer comme elle s'est occupée de l'établissement des réfugiés grecs. Tant que cette masse d'hommes n'aura pas trouvé à se caser, la vie intérieure de la Bulgarie et celle de tous les États balkaniques seront troublées. A celles de ces familles qui s'engageraient à ne se livrer à aucune propagande politique, le gouvernement de Belgrade aurait intérêt à ouvrir les frontières d'un pays qui, après tout, est leur patrie. L'administration serbe a fait beaucoup pour la prospérité matérielle de la Macédoine et sans doute les plaintes dont les comités macédoniens ne cessent de saisir la Société des nations et l'opinion publique sont très exagérées; il est constant toutefois que les éléments bulgarisants sont en butte, de la part de certains fonctionnaires, à de petites vexations qui à la longue sont plus pénibles que des violences; ainsi, par exemple, la serbisation des noms de personnes; tel dont le frère habite Sofia sous le nom de Popoff s'entend appeler Popovitch à Skoplie. Ce qu'il faudrait arriver à modifier, ce ne sont pas les noms, ce sont les cœurs, et l'on y parviendra avec le temps par une administration libérale en même temps que ferme et bienfaisante.

C'est d'abord par l'amélioration graduelle des relations entre les deux gouvernements que se prépare la solution; souffrant du même mal, c'est d'un commun accord qu'ils peuvent appliquer le remède. L'obstacle vient d'abord de l'opposition de certains hommes politiques bulgares d'origine macédonienne : ces jours derniers, au Sobranié, le ministère a été en butte à de violentes attaques pour avoir eu l'énergie d'établir l'état de siège dans les districts de la frontière. En outre, les perspectives d'un conflit possible entre l'Italie et la Yougoslavie entretiennent les espérances illusoires des comités macédoniens. L'établissement en Albanie, par le traité de Tirana, de quelque chose qui ressemble beaucoup à un protectorat italien, est apparu, à ceux des Macédoniens qui refusent de s'incliner devant le fait accompli, comme un encouragement. Visiblement la politique italienne tend à isoler la Yougoslavie : son traité récent avec la Hongrie, sa tentative d'entente avec la Roumanie en sont des indices. Il serait absurde de chercher la main de l'Italie dans les attentats des comitadjis, mais il est certain que la persistance d'une mésintelligence

aiguë entre Rome et Belgrade est un stimulant pour tous ceux qui souhaitent autre chose que la paix balkanique.

L'assassinat du ministre d'Albanie à Prague par un jeune étudiant de son pays est venu raviver les passions soulevées par le traité de Tirana et ranimer les haines entre le clan serbophile et le clan italophile. La victime, Tsena beg, était beau-frère d'Ahmed Zogou, qui exerce en Albanie une autorité dictatoriale et a lié partie avec l'Italie, mais il était, lui, l'un des chefs les plus en vue du parti opposé qui voudrait rétablir des relations d'étroite amitié entre l'Albanie et la Yougoslavie. L'assassin avait séjourné récemment en Italie où vivent des groupes albanais ; il a frappé Tsena beg parce qu'il l'accusait de vouloir livrer son pays à la Yougoslavie. Voilà qui montre à quel diapason sont montées les passions politiques et les haines de clans au pays classique des sanglantes vendettas. L'émotion a été très vive en Yougoslavie, où la presse n'a pas manqué d'établir un rapprochement entre ce crime et la recrudescence des attentats en Macédoine et d'attribuer l'un et l'autre à l'activité politique de l'Italie fasciste. Ce sont là des conclusions hasardées et téméraires. Il reste cependant que la paix ne sera définitivement établie dans les Balkans que le jour où les négociations directes que l'Italie a promis d'ouvrir avec la Yougoslavie auront abouti à dissiper les malentendus et à régler les différends.

L'assassinat de Tsena beg nous conduit naturellement au crime sur lequel douze jurés parisiens sont actuellement appelés à se prononcer, l'assassinat du chef politique ukrainien Petliura. Nous n'avons pas à revenir sur les circonstances du meurtre ; le procès appelle cependant quelques réflexions. Obliger douze « Français moyens » à se faire une opinion sur ce qui s'est passé dans un pays absolument différent du nôtre durant l'une des époques les plus troublées, les plus agitées que l'histoire connaisse, c'est un défi au bon sens ; c'est en outre un danger, car de l'indulgence ou de la sévérité d'un jury peuvent dépendre les sentiments envers la France de tout un peuple en voie de renaissance et d'émancipation. C'est, en second lieu, l'occasion d'attirer l'attention de l'opinion publique sur la précipitation injustifiable de certaines naturalisations ; on aurait pu imposer au juif ukrainien Schwarzbard un plus long stage avant d'en faire un citoyen français ; si les jurés, dont le verdict n'est pas prononcé à l'heure où nous écrivons, l'acquittent, la police aurait du moins la ressource de l'expulser.

C'est la présence à Paris de pareils citoyens de trop fraîche date

qui facilite la besogne des fauteurs de troubles et de révolution, tels que le trop fameux ambassadeur Rakowsky que le gouvernement des Soviets s'est décidé à rappeler tout en affirmant, dans une note fort impertinente à laquelle le gouvernement français a dédaigné de répondre, qu'il n'avait en rien manqué à la correction diplomatique. L'incident n'aura donc pas d'autre suite; un nouvel ambassadeur soviétique est envoyé à Paris; peut-être sera-t-il plus prudent, mais il est à craindre que son activité ne soit guère moins dangereuse. En Russie, d'ailleurs, les événements semblent devoir se précipiter par la rébellion de Trotzky et de ses partisans qui refusent d'obtempérer aux décisions de Staline et de la faction au pouvoir. Trotzky, dans un discours à Leningrad, a violemment attaqué le gouvernement qui, selon lui, provoque « la classe ouvrière à la guerre civile. La révolution est en marche vers un thermidor sanglant : l'opposition s'arme pour ce combat. Staline n'est qu'un menteur qui, au lieu de pain et de travail, ne donne au peuple que des villages à la Potemkine et des manifestations théâtrales ». Thermidor ou fructidor? Un proche avenir nous l'apprendra.

Une controverse s'est élevée entre la presse fasciste et l'organe officiel du Vatican, *l'Osservatore romano*; il s'agit de la vieille et toujours actuelle « question romaine ». Derrière leurs interprètes, le Pape et le Duce eux-mêmes apparaissent face à face; aussi le débat a-t-il soulevé, en Italie, une intense émotion et, dans tous les pays du globe où vivent des catholiques, un très vif intérêt. C'est un progrès que M. Mussolini attribue avec justice au gouvernement fasciste, qu'un problème si délicat et qui, depuis si longtemps, agite les passions ait pu être étudié dans une atmosphère de sérénité et de mutuelle déférence. Ce serait un grand succès historique pour l'État fasciste de réussir là où l'État libéral a échoué. La plainte de l'éternel vieillard dont la monarchie de Savoie a achevé par la force, le 20 septembre 1870, de confisquer à son profit les États, trouble cette unité morale de l'Italie que M. Mussolini se flatte de réaliser. La réserve d'un grand nombre de catholiques italiens et du Saint-Siège lui-même à l'égard du fascisme est, pour M. Mussolini, à la fois un aiguillon et une inquiétude. La conclusion d'une paix équitable entre la Papauté et le royaume enchaînerait les catholiques au char triomphal du Duce. L'influence morale du Vatican, notamment dans le Levant, pourrait devenir, pour l'expansion italienne, un adjuvant de haute valeur. Parmi les desseins napoléoniens qui mûrissent dans

l'esprit de M. Mussolini, la gloire de conclure un Concordat est sans doute un de ceux auxquels il attache le plus de prix.

Le débat a commencé, au mois d'août, par un article de la *Nuova Antologia*, signé du professeur Francesco Oristano, mais qui, au dire des initiés, était l'exposé des idées de M. Mussolini lui-même. « Le fascisme, y était-il dit, qui a la capacité et l'autorité suffisantes pour aborder courageusement et résoudre radicalement les problèmes constitutionnels de l'État, ne peut laisser pendante la principale question historique qui pèse sur l'Église et sur l'État italien et qui intéresse le monde catholique tout entier. » L'auteur jette avec satisfaction par-dessus bord la « loi des garanties » par laquelle l'État libéral s'imaginait avoir résolu la question de l'indépendance du Saint-Siège. La loi des garanties a été très justement définie « la négation même de l'idée de garantie »; elle ne résulte pas d'un traité négocié de puissance à puissance entre la monarchie et la Papauté; elle est une loi de l'État, votée par un Parlement, et qu'une autre loi peut défaire; même si le Saint-Siège l'avait acceptée, elle n'aurait qu'un caractère unilatéral, instable et précaire; elle a pour objet de consolider, dans l'intérêt de l'État, la spoliation de 1870, bien plutôt que de garantir les droits du Saint-Siège; elle accorde au Pape certaines prérogatives de la souveraineté, elle ne lui en reconnaît pas le caractère. Il faut donc tenir la loi des garanties pour inexistante. La solution, la *Nuova Antologia* et sans doute M. Mussolini lui-même l'aperçoivent dans la négociation d'un Concordat qui maintiendrait tous les droits de l'État fasciste, tout en garantissant l'indépendance de l'Église et de son chef. L'État reconnaîtrait au Saint-Siège une souveraineté sans limites sur les palais dont il n'a actuellement que la jouissance, car la séparation morale et matérielle des deux pouvoirs est indispensable pour que l'indépendance de la Papauté soit assurée en dehors et au-dessus des nations et des États. Des conventions annexes assureraient dans le détail le libre exercice de la souveraineté pontificale et l'indépendance des personnes qui participent au gouvernement de l'Église : « ainsi on préviendrait tout conflit soit pour l'exécution des actes et des procédures des deux autorités, soit pour la liberté, même en temps de guerre, des diplomates accrédités auprès du Saint-Siège. »

Certains journaux fascistes, prompts à devancer les désirs du maître, prirent prétexte de la participation officielle du gouvernement aux fêtes du centenaire de saint François d'Assise et au congrès eucharistique de Bologne pour conclure que ces marques de déférence

« consacraient définitivement l'accord entre l'État et l'Église en Italie ». Contre cette audacieuse anticipation le Vatican s'inscrivit en faux par une note très nette parue dans *l'Osservatore* le jour anniversaire du 20 septembre : rien n'est changé, aucune négociation n'a été ouverte, la protestation du Saint-Siège reste intacte, son indépendance résulte, depuis la spoliation de 1870, de son différend avec l'État. Pour que ce différend puisse être aplani, il faudrait que l'État italien, qui a porté la responsabilité de la spoliation, prît l'initiative d'une réparation de la valeur de laquelle le Pape resterait seul juge. Mais le Vatican ne se refuse pas *a priori* à des négociations. Un article du sénateur Mattei Gentile dans le *Corriere della Sera* ayant conclu que la reconstitution d'un domaine temporel est impossible et que, par conséquent, toute conciliation entre les deux pouvoirs est irréalisable, d'où il résulte que le plus simple est encore de maintenir l'état de choses actuel, *l'Osservatore* s'éleva contre cette thèse. Rien ne peut dispenser l'Italie de restituer ce qu'elle a usurpé ; elle garde l'obligation morale de réparer. M. Gentile allègue que, si l'Italie peut restituer, elle pourrait aussi reprendre ; « mais, répond *l'Osservatore*, si l'on voyait dans cette faculté une raison pour se dispenser de rendre, il faudrait dire adieu aux règles sociales, aux contrats, à la justice. Il n'y aurait plus à pouvoir vivre que les violents. »

Ainsi, le Saint-Siège ne se dérobe pas à des négociations directes avec le gouvernement italien ; et c'est ici qu'il nous paraît faire en avant un premier pas. M. Arnaldo Mussolini, dans un article du *Popolo d'Italia* évidemment inspiré par le Duce, déclare qu'une « controverse de caractère romain historique ne pouvait être discutée devant un tribunal et devant des juges internationaux » ; l'organe du Vatican répond qu'en effet la négociation peut être conduite sans intervention étrangère entre le Saint-Siège et le gouvernement italien, pourvu que le Pape reste seul juge des garanties qu'il considère comme nécessaires au libre exercice de son magistère supranational. Il ne suffit pas que le Saint-Siège soit indépendant de fait, il faut encore qu'il en ait l'air : « La solution de la question romaine doit être telle que l'indépendance du Pape apparaisse évidente aux fidèles du monde entier. » Pour qu'il en soit ainsi, — *l'Osservatore* ne le dit pas formellement, mais le laisse entendre, — il est nécessaire que l'accord qu'il aura conclu avec l'État italien soit reconnu et, en quelque mesure, consacré par le concert des puissances qui ont des sujets catholiques. L'indépendance de la Papauté, pouvoir supra-

national, ne peut résulter que du consentement des nations prises à témoin de l'accord intervenu entre elle et l'État italien et des garanties accordées par celui-ci, jugées suffisantes par celle-là. Entre la Papauté, pouvoir spirituel et désarmé, et l'État italien, pouvoir temporel qui a été, à plusieurs reprises, dans l'histoire, un pouvoir brutalement spoliateur, un contrat, même de très bonne foi, risque toujours de rester insuffisant ; les chiffons de papier s'envolent quand les passions politiques soufflent. Une garantie supplémentaire d'ordre international a autant de chances de longue durée qu'en comporte la fragilité humaine.

Les relations de la Papauté avec l'Italie unifiée sont radicalement différentes de ce que peuvent être ses rapports avec les autres États. On ne voit pas comment un Concordat, si libéral et équitable soit-il, pourrait résoudre l'antinomie qui résulte de la coexistence, dans la même capitale, de deux pouvoirs également, quoique différemment souverains. Si leurs relations sont mauvaises, l'indépendance du pouvoir spirituel est constamment menacée et parfois effectivement diminuée; elle l'a été, par exemple, lorsque le gouvernement royal s'est opposé à ce que le Saint-Siège fût invité à la Conférence de La Haye. Si, au contraire, leurs relations sont bonnes, comment empêcher qu'elles ne deviennent trop intimes et que les actes du pouvoir spirituel ne puissent devenir suspects de partialité envers le pouvoir temporel sur le territoire duquel il exerce son magistère souverain ? Comment faire que le Pape n'apparaisse pas dépendant de cette puissance « comme un chapelain est à la dépendance du prince dans le palais duquel il exerce le ministère sacré » ? L'État fasciste, qui se vante d'être omnipotent, qui englobe tout ce qu'il touche, est-il d'ailleurs particulièrement qualifié, si favorables que puissent être ses dispositions actuelles envers l'Église, pour offrir au Saint-Siège les garanties d'indépendance qu'il revendique et que l'opinion catholique universelle exige pour lui ?

Pie XI, dans les notes si fermes et si élevées que *l'Osservatore* a publiées sous son inspiration, est loin de se montrer intransigeant; l'historien qu'il est sait qu'il serait illusoire et vain de réclamer des garanties d'indépendance telles que tout dommage, tout attentat soit désormais impossible; « les États les plus puissants eux-mêmes ne peuvent pas les avoir et ne les ont jamais eues. » Mais, « en examinant la solution qu'il attend, non de l'intervention étrangère, mais du sentiment de justice et de droiture du peuple italien, le Pape ne peut pas ne pas tenir compte des exigences de tous les autres catholique

même non italiens ; il ne peut pas ne pas tenir compte d'une condition de fait grande comme le monde. » La difficulté consiste, au fond, à découvrir des garanties équivalentes à celles qu'offrait au Saint-Siège un domaine temporel « assez grand pour la liberté, trop petit pour la domination », comme disait Lacordaire. Dans l'état actuel des sociétés humaines, le pouvoir spirituel du Saint-Siège, qui a pris, depuis la destruction du pouvoir temporel, une extension prodigieuse, ne gagnerait rien à ce que le Pape retrouvât des sujets à gouverner. Mais toutes les solutions qui ont été proposées et discutées apparaissent chimériques. C'est ainsi qu'on a parlé d'englober la cité Léonine dans le domaine du Pape; mais les habitants de la rive droite du Tibre ont pris part au plébiscite sur lequel l'Italie fonde ses droits sur Rome; abandonner un seul d'entre eux à un autre souverain serait renier le principe même sur lequel s'est construite l'unité italienne : impossibilité du côté du royaume. On a suggéré une extension des jardins du Vatican qui engloberaient de vastes terrains; on y édifierait à grands frais les palais des grandes administrations et tribunaux pontificaux, ainsi que les hôtels des ambassades; mais le Pape, reclus dans sa cité sainte, sans contact avec le monde extérieur, sans moyens d'en sortir, vivrait comme un Dalaï-lama : impossibilité du côté du Saint-Siège.

L'histoire, à Rome, parle dans les pierres et dicte sa loi aux générations qui passent : rien ne peut faire que le Latran et Sainte-Marie-Majeure ne soient pas les cathédrales de la catholicité, que Saint-Paul, Saint-Laurent et tant d'autres ne soient pas les basiliques insignes que visitent pieusement les pèlerins. La troisième Rome ne peut pas se séparer de la Rome des Papes, et si elle le tentait, ce serait à son détriment. En face de cette majestueuse pérennité pour qui le temps ne compte pas, l'audace novatrice de M. Mussolini hésite et doute d'elle-même. La *Feuille d'ordre* du parti fasciste publiait le 21 octobre une note prudente qui masque une retraite au moins provisoire et fait appel à la patience et à la sagesse. « Le régime fasciste qui a devant soi tout le vingtième siècle peut réussir sans abdiquer aucun des droits fondamentaux de l'État. » Qui vivra verra.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.